ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus.

ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

TOME SECOND

SERMONS

Prêchés devant Son Altesse Royale

MADAME la DUCHESSE D'YORK

DEUXIÈME VOLUME

GRENOBLE
IMPRIMERIE NOTRE-DAME
Rue des Dauphins, 5

1901

42771

XX^e SERMON

SERMON

POUR

LE JOUR DU CORPS DE DIEU

(Premier Sermon sur la Sainte Eucharistie)

Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.
Comme Jésus avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.
(*S. Jean*, ch. 13).

Jésus-Christ témoigne dans l'institution de la sainte Eucharistie le désir extrême qu'il a de s'unir à nous; son amour le fait comme sortir hors de lui-même pour ne vivre plus que dans nous; son amour fait qu'il s'oublie en quelque sorte soi-même pour ne vivre plus que pour nous.

Parmi les arguments dont nos adversaires se sont servis pour combattre l'Eucharistie, je n'en trouve point de moins plausibles que ceux qui attaquent le changement des substances, la multiplication et la réduction du corps du Sauveur. Si quelque chose pouvait ébranler ma foi sur ce mystère, ce ne serait pas de cette puissance

infinie que Dieu y fait voir que je douterais ; ce serait plutôt de l'amour extrême qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair sans cesser de paraître pain ? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même temps en plusieurs lieux ? Comment peut-il être renfermé dans un espace presque indivisible ? A tout cela je n'ai qu'à répondre que Dieu peut tout. Mais si l'on me demande comment il se peut faire que Dieu aime une créature aussi faible, aussi imparfaite, aussi misérable que l'homme, et qu'il l'aime avec passion, avec transport, qu'il ait pour cet homme des empressements qu'un homme même n'aurait pas pour un autre homme, je confesse, Messieurs, que je n'ai nulle réponse et que c'est une vérité qui me passe. On ne peut pas dire, ce me semble, que cet amour soit un effet de sa bonté infinie, vu que la bonté et l'amour n'ont aucun rapport essentiel, qu'ils ont des objets tout différents, qu'on peut être bon et n'aimer pas, qu'on peut aimer ardemment sans être bon. Les faiblesses, les misères, les péchés mêmes peuvent être l'objet de la bonté : elle supporte les faibles, elle soulage les misérables, elle fait grâce aux pêcheurs. Mais l'amour ne s'attache qu'au bien, c'est-à-dire, à ce qui est parfait, à ce qui paraît excellent ; et c'est pour cela qu'on veut être bon pour tout le monde, mais qu'on veut choisir ce qu'on doit aimer.

Cependant, supposé ce que la foi nous enseigne du saint Sacrement, on ne peut pas douter que le Fils de Dieu n'ait de l'amour pour les hommes, pour lesquels les autres mystères nous apprennent qu'il a eu tant de bonté. *Sacramentum altaris est amor amorum*, dit le

dévot Saint Bernard : le Sacrement de l'autel est l'amour des amours, c'est-à-dire, l'effet du plus grand de tous les amours. Plût à Dieu que je puisse vous donner l'intelligence de cette proposition aussi aisément qu'il me sera facile de la prouver. Mais, ce que vous ne pouvez pas attendre de moi vous devez l'espérer du Saint-Esprit et le demander par l'entremise de son Épouse. *Ave Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour ont trouvé mille différences entre ces deux passions. Mais il me semble, ou qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles se peuvent toutes réduire à une seule. On peut dire que l'amitié est un amour plus doux, plus tranquille, plus modéré ; et que l'amour est une amitié qui va jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, qui ne garde nulles mesures, qui ne se nourrit que d'excès, selon l'expression de Richard de Saint Victor : *Amor excessibus vivit.* Un ami se plaît en la compagnie de son ami, il le revoit toujours avec joie. Mais un amant ne peut pas même s'éloigner de la personne qu'il aime ; il languit, si elle est absente ; et en sa présence il est muet, il est interdit, il est même hors de soi. Un ami fait volontiers part de ses biens à celui à qui il a donné son amitié ; un amant donne tout, il oublie ses intérêts propres, il s'oublie, il se consume lui-même pour son amour. De sorte que, pour définir l'amour, on peut dire, ce me semble, que c'est une passion qui nous fait vivre dans un autre et pour un autre : dans un autre, par le désir ardent et continuel qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion ; pour

un autre, par le zèle avec lequel on s'emploie sans cesse, on se sacrifie même pour cet objet.

C'est par cette définition que je prétends vous montrer que l'Eucharistie est un mystère d'amour et que Jésus-Christ y fait toutes les actions d'un amant véritablement passionné. Je vous ferai voir, dans le premier point, le désir extrême qu'il y témoigne de s'unir à nous ; et, dans le second, le parfait désintéressement, le dévouement avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui-même, pour ne vivre plus que dans nous : son amour fait qu'il s'oublie soi-même, en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT

De toutes les circonstances de ce mystère, il n'y en a pas une qui ne me fournisse une preuve pour la première proposition que j'ai avancée. Jésus-Christ témoigne dans l'Eucharistie un désir extrême de s'unir à nous, parce que, dans le temps qu'il vient à nous par ce sacrement, tous les motifs qui l'avaient porté à se revêtir de notre chair ont cessé. Il n'y a plus de nécessité de notre part ; l'ouvrage de la Rédemption est accompli ; nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'enfer ont été fermées, celles du paradis ouvertes ; Jésus est remonté à son Père. Pourquoi donc revient-il tous les jours invisiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se

séparer des hommes et que ses délices sont d'être avec eux? En second lieu, c'est du plus haut point de la gloire où il est élevé qu'il songe à venir loger dans nos cœurs, comme s'il manquait quelque chose à son bonheur, tandis qu'il est éloigné de nous. N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'il faut qu'un désir soit bien violent, lorsqu'il peut subsister dans le ciel, où est le comble de tous les désirs? Quand je considère Jésus-Christ sur nos autels, dans l'état humble et obscur où il veut bien s'y trouver, et que d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immense dont il jouit depuis son Ascension, il me semble voir un grand prince qui, étant parvenu par son mérite et par sa valeur à la première couronne de l'univers, conserve sur le trône les inclinations qu'il avait conçues dans sa première fortune, qui se dérobe tous les jours à la belle et nombreuse cour qui l'environne et, sous un habit qui le déguise entièrement, se rend sans équipage et sans bruit auprès de la personne qu'il aime.

Ce qui marque encore davantage l'ardeur de sa passion, c'est qu'il n'est, ni temps, ni lieu qui ne lui paraisse propre pour cette entrevue : il est prêt à toutes les heures ; il attend son épouse tantôt sous un lambris doré et tantôt sous une grange ; il la va chercher dans les chaumines et même dans les hôpitaux; il n'est rebuté, ni par la pauvreté de ses habits, ni par les ordures et les incommodités de sa demeure. Mais considérez, je vous prie, à quoi il s'expose en revenant déguisé parmi les hommes? Combien de mépris, combien d'insultes est-il obligé d'essuyer tous les jours, et des mauvais chrétiens, et des infidèles? Combien de libertins, com-

bien d'hérétiques le traitent sur nos autels comme une divinité ridicule, accusant, ou d'idolâtrie, ou de faiblesse ceux qui l'adorent sous des dehors si méprisables, et renouvellent tous les outrages qu'il souffrit à sa Passion, au sujet de la royauté qu'il s'attribuait. Je ne parle point des mauvais prêtres, qui ne lui font pas aujourd'hui une persécution moins sanglante que celle qui lui fut suscitée par les pontifes et par les docteurs de Jérusalem.

Je ne dis point comment, en cherchant une âme sainte, il tombe tous les jours entre les mains de ses ennemis qui lui font endurer une seconde passion beaucoup plus cruelle que celle qu'il a soufferte pour nous sauver. Tout cela ne l'arrête point, et sa résolution me fait ressouvenir de ce héros, si célèbre dans l'histoire ancienne, lequel après être sorti de sa patrie désolée à travers le fer et le feu, tout couvert de sang et de blessures, s'étant aperçu que sa chère épouse y était restée, se résolut, pour la rejoindre, de se rengager dans tous les périls qu'il avait déjà essuyés.

Stat casus renovare omnes, omnemque reverti
Per Trojam, et rursum caput objectare periclis.

Que venez-vous donc chercher, mon aimable Maître, en cette terre maudite? Ne savez-vous pas que vos ennemis y règnent partout, qu'ils conservent encore tout leur venin, qu'ils sont toujours altérés de votre sang? Ne vous souvient-il plus des mauvais traitements que vous avez reçus parmi nous? Est-ce que vous n'êtes pas encore rassasié (1) d'opprobres? Il est vrai

(1) Le V. Père a écrit « *saoulé* » que Bossuet a souvent employé dans ce sens, mais qu'on ne supporte plus depuis longtemps.

que vous aurez le plaisir de vous unir fort étroitement avec vos élus. Mais combien de fois serez-vous contraint d'avoir pour des réprouvés, pour des démons, les mêmes complaisances qui ne sont dues qu'aux âmes saintes? C'est pour vous un séjour bien agréable que le sein d'une personne chaste et fervente: mais combien espérez-vous d'en trouver dans cette foule de chrétiens qui communieront aux grandes fêtes? Pourrez-vous bien supporter la froideur de tous les autres, leur mépris, leur peu de foi et surtout l'épouvantable corruption de leur cœur? Vous n'aurez point d'horreur de la bouche, ni de l'estomac de ce blasphémateur, de ce médisant, de cet ivrogne, de cet impudique? Dieu d'amour et de pureté! Vous qui ne pouvez souffrir que rien de souillé entre dans votre royaume; vous, qui ne versez vos dons que dans les âmes pures et innocentes, vous vous plongerez vous-même tout entier dans ces ordures?

Concevez, Messieurs, concevez, s'il est possible, quelle est la haine que Dieu a pour le péché. Elle est infinie, elle est irréconciliable. Elle est moindre toutefois, en quelque sorte, que le désir qu'il a de venir en nous, puisqu'il aime mieux s'abandonner, pour ainsi dire, aux sacrilèges embrassements des plus infâmes pécheurs, que de renoncer aux délices qu'il goûte en la compagnie de ceux qu'il aime.

Ce désir se produit encore admirablement par les espèces sacrées sous lesquelles il se donne à nous. Car, s'il est vrai, comme la théologie nous l'enseigne, que la matière des sacrements est un signe visible et comme

une parole muette qui nous déclare le dessein que Dieu a eu dans leur institution; si cela est, dis-je, qu'est-ce que Jésus-Christ nous veut faire entendre, quand il nous présente son corps sous les espèces du pain, si ce n'est que, comme le pain n'est que pour être mangé, aussi n'est-il lui-même sur l'autel que pour être notre viande: que, comme la viande n'a point d'autre fin que d'être unie à notre corps, qu'elle n'aurait point d'autre passion que celle-là, si elle avait du sentiment, point d'autre désir, si elle était douée de raison; aussi, ne désire-t-il lui-même que de s'unir à nous, et qu'il le désire avec la même ardeur, avec le même empressement, et, si je l'ose dire, avec la même violence, que chaque chose tend à sa fin et à sa félicité naturelle.

Voulez-vous savoir ce que Jésus-Christ nous dit par ces espèces mystérieuses? Il nous répète incessamment ce qu'il dit à ses apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie, et ce que le pain matériel nous dirait lui-même, s'il pouvait parler: *Accipite et manducate :* Prenez et mangez. Vous vous trompez, sans doute, qui que vous soyez, vous qui ne nous prêchez que le respect et la révérence pour ce pain quotidien. Ce n'est pas à moi à examiner vos intentions; mais certainement votre langage ne s'accorde pas avec le langage de Jésus-Christ (1). Lorsque Dieu descend sur la montagne de Sinaï, revêtu de feux et d'éclairs et ne parlant que par le son terrible des trompettes, je comprends que son dessein est de remplir

(1) Invitation à la communion fréquente, fort attaquée alors par les Jansénistes.

de terreur ce peuple indocile et séditieux : *Ut enim probaret vos, venit Dominus, et ut terror illius esset in vobis.* Mais ici, mon aimable Maître, si vous ne demandez de moi que des hommages, permettez-moi de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Que vois-je dans cette hostie qui me fasse connaître votre volonté, si vous voulez que je m'éloigne par respect de votre table? Ce pain peut bien réveiller mon appétit; mais je ne vois pas comment il peut me porter à des sentiments de crainte. Il est vrai qu'on vous dresse des trônes dans nos églises et qu'à la lumière de mille flambeaux on y fait briller autour de vous ce qu'il y a de plus précieux dans la nature. Mais tout cela est de l'invention des hommes; c'est leur voix, et non pas la vôtre, que cet appareil me fait entendre. Ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des autels : mais c'est vous-même qui avez bien voulu vous cacher sous un peu de pain. Ce pain serait encore mieux sur une table que sur un trône, et dans l'estomac des chrétiens, qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est-il nécessaire d'avoir recours aux signes et aux conjectures, puisque nous avons dans l'Evangile des paroles si expresses? En combien de manières le Fils de Dieu nous a-t-il fait connaître le désir qu'il a de s'unir à nous par ce sacrement! Il ne s'est pas contenté de nous le présenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons tous pour la vie nous invitât à le recevoir. Mais, pour exciter davantage notre faim, il a, déclaré que toutes les autres viandes, et la manne même n'approchaient pas de celle-ci; que la manne n'avait

pas empêché les Israélites de mourir, mais que ce pain rendrait immortels tous ceux qui en useraient : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* Ce n'est pas encore assez. L'espérance de devenir semblable à Dieu avait porté Adam à manger d'un fruit dont le Seigneur lui avait interdit l'usage : Jésus-Christ promet à tous ceux qui le recevront à l'autel qu'ils seront élevés au même rang où le premier homme avait inutilement porté son ambition : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

De plus, il conjure tous ses disciples de renouveler souvent cette cène mystérieuse. Il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur souvenir et de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir sur la plupart des esprits ; il nous menace de la mort, si nous refusons de prendre sa chair en nourriture : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* Enfin il met tout en usage pour allumer en nous un grand désir d'aller à lui, afin que rien ne s'oppose à celui qu'il a de venir en nous et de s'unir étroitement avec nous.

Cela supposé, si l'amour est une passion qui nous fait vivre hors de nous-même par le désir qu'elle nous inspire de nous unir avec ce que nous aimons, n'ai-je pas raison de dire que le nom d'amant ne convient mieux à personne qu'au Sauveur du monde, et qu'il n'a lui-même jamais mieux rempli ce beau nom que dans le mystère de l'Eucharistie ? Il est vrai que, par l'Incarnation, Dieu s'est uni parfaitement à notre nature. Mais

je vous prie de considérer que cette union hypostatique n'a pas été la fin de son Incarnation, comme l'union sacramentelle a été la fin de l'institution du Sacrement. Dieu s'est revêtu de notre chair, non pas précisément pour s'unir à nous, mais afin d'avoir un corps susceptible des douleurs qu'il voulait souffrir pour nous. Il s'est fait homme pour sauver les hommes; ç'a été zèle, bienveillance, compassion, une espèce d'amour, si vous le voulez; mais certainement ce n'a été, ni tendresse, ni complaisance, ce n'est point l'amour qui fait les amants.

Il est aisé de reconnaître la différence qu'il y a entre ces deux passions par la diversité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour les pécheurs : *Non sum missus, nisi ad oves, quæ perierunt.* Or les pécheurs ne peuvent être l'objet de sa complaisance, mais seulement de sa compassion, au lieu qu'il n'a institué ce sacrement que pour les justes : *Vere panis filiorum non mittendus canibus.* Et les justes ne peuvent être que l'objet de sa tendresse. Voilà pourquoi Jésus-Christ, visible en sa chair, se plaisait avec les pécheurs; au lieu qu'il en a horreur sous les espèces sacramentelles. L'Incarnation a été leur délivrance; l'Eucharistie est leur jugement et leur mort : *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* Aussi, ne voyons-nous pas que le Fils de Dieu ait eu des désirs aussi ardents de s'incarner qu'il en fait paraître de se donner à nous par ce sacrement. Toute l'Ecriture est remplie des vœux des patriarches et des prophètes; on ne trouve partout que soupirs, que larmes pour fléchir le ciel et en faire descendre le Rédempteur. Ce Rédemp-

teur est appelé l'Attente du peuple d'Israël, le Désiré des nations, le Désir des collines éternelles; mais il s'en faut beaucoup que de la part du Verbe Eternel on voie de pareilles impatiences. Le monde gémissait sous la tyrannie du démon depuis la chute d'Adam. Le Libérateur lui avait été promis dès ce temps-là; on n'avait cessé depuis de le demander et de l'attendre : et cependant, bien loin de se hâter d'accomplir nos vœux, il attend sans inquiétude que le milieu des temps soit venu, il laisse couler quatre mille ans d'une dure et cruelle servitude. Mais dans l'Eucharistie, il en use d'une manière tout opposée. Il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde durant l'espace de quarante siècles : maintenant, il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il dans l'Evangile, forcez-les à prendre part au festin que je leur ai préparé : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* C'est que l'amour est extrêmement impatient. Les autres mouvements de l'âme ne nous agitent pas avec tant de violence ; ils sont plus doux et plus lents; ils ne nous ôtent point la liberté, et nous pouvons, comme il nous plaît, ou les réprimer, ou les suivre. Mais celui-ci est ennemi des délais ; il ne sait ce que c'est que de s'arrêter ; il lève en un moment tous les obstacles; il passe par dessus toutes les difficultés. Il n'est rien d'impossible, rien de difficile, lorsqu'il s'agit de se rapprocher de l'objet de son amour, dans lequel on vit beaucoup plus que dans soi-même.

C'est encore pour cette même raison que Jésus-Christ ayant voulu que les autres sacrements ne fussent con-

férés, ou qu'une seule fois, comme le Baptême, la Confirmation et l'Ordre, ou du moins que très rarement, comme le Mariage et l'Extrême-Onction, il nous a laissé une liberté entière à l'égard du Sacrement de l'autel et de celui de la Pénitence, lequel nous dispose au premier. Nous pouvons recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Et il ne faut pas dire qu'en cela il a moins songé à contenter son amour qu'à soulager notre faiblesse qui a besoin d'être souvent fortifiée par cette nourriture céleste. Car si cette nourriture avait été principalement destinée au soulagement des faibles, elle ne serait pas appelée le pain des forts et l'on n'aurait pas raison d'en défendre l'usage fréquent aux imparfaits. Cependant, nous voyons que les plus robustes sont invités à en manger plus souvent, et que Dieu en inspire une plus grande faim à ceux qui ont plus de sainteté.

Après toutes ces réflexions, ne vous paraît-il pas bien étrange que la plupart des chrétiens soient si dégoûtés du corps de Jésus-Christ, qu'ils témoignent si peu d'empressement de le recevoir? Jésus est dans une impatience incroyable de venir en nous; et il faut nous contraindre d'aller à lui, il faut nous menacer des anathèmes de l'Eglise pour nous obliger à communier une fois l'an. Mon Dieu! d'où vient que nous avons des désirs si contraires à vos désirs? D'où vient que vous souhaitez de vous unir à des créatures si imparfaites, et que nous avons tant de peine à nous unir à vous, qui êtes notre unique et notre souverain Bien? Je sais, Messieurs, qu'on a coutume de s'excuser sur ce qu'on se sent

indigne d'approcher du Saint des Saints et sur le respect que l'on porte à une si haute Majesté. Mais ce respect prétendu, si je ne me trompe, n'est qu'un faux prétexte.

Voici la véritable raison : Ceux qui ne communient pas, lors même qu'ils y sont obligés sous peine de péché mortel, sont pour la plupart des libertins qui n'ont pas de religion ou, du moins, en qui la foi commence à languir et à s'éteindre. Ils s'éloignent de la sainte table de peur, disent-ils, de la profaner à cause des habitudes criminelles où ils sont encore. Mais que ne les quittent-ils, ces habitudes criminelles, pour éviter en même temps, et le sacrilège, et la désobéissance, pour témoigner leur respect à l'Eglise dont ils sont les membres, aussi bien qu'au Sauveur qui est leur Chef? Quel respect, mon aimable Rédempteur, d'aimer mieux se priver de la participation des saints mystères que de renoncer au crime pour s'approcher de vous avec pureté! Malheureux impudique, vous préférez le corps d'une prostituée au corps de votre bon Maître, et vous osez dire que vous avez du respect pour ce saint corps! Dites que vous avez une attache horrible à vos infâmes plaisirs et que votre amour pour le péché va jusqu'à la fureur.

Les autres, qui communient moins rarement à la vérité, mais qui se défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze jours, quoiqu'ils n'aient, Dieu merci, nulle attache au péché mortel, ceux-là, dis-je, peuvent se couvrir du prétexte de l'humilité, avec un peu plus de vraisemblance, mais non pas avec plus de vérité. L'humilité est une vertu. Or, comme toutes les vertus sont liées les unes aux autres, de telle sorte qu'on

ne peut les séparer, quiconque s'éloignerait de l'autel par un véritable sentiment d'humilité, par la seule considération de son indignité propre, aurait infailliblement toutes les vertus qui peuvent nous rendre dignes d'en approcher tous les jours. Mais, qu'est-ce donc qui entretient ces sortes de gens dans une si grande indifférence pour ce sacrement d'amour ? Ce n'est pas précisément qu'ils se croient indignes d'y participer ; c'est qu'ils craignent de faire ce qui pourrait les en rendre dignes, c'est peut-être qu'ils craignent même d'en devenir dignes en y participant plus souvent. Je m'explique.

On sent que si l'on multiplie les confessions et les communions, il faudra modérer le jeu, donner des bornes au luxe, retrancher beaucoup du commerce qu'on avait avec le monde ; que l'usage fréquent des sacrements demande nécessairement cette réforme, qu'il la produit même insensiblement, comme malgré nous ; on prévoit les combats qu'on aurait à soutenir contre Dieu, les reproches qu'il faudrait essuyer de la part de la conscience, si l'on prétendait allier une vie tiède et mondaine avec des communions si souvent réitérées ; on est persuadé que la présence de Jésus-Christ imprime à l'âme qui l'a reçu un respect intérieur qui modère, du moins pour un temps, la vaine joie et qui empêche qu'on ne se donne tout entier aux plaisirs accoutumés. D'ailleurs, on n'ignore pas que Jésus-Christ n'entre pas dans un cœur pour n'y rien faire, qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité, à se renoncer soi-même, s'il est possible, qu'il l'en sollicite, qu'il l'en presse à chaque visite qu'il lui rend. Tout cela fait peur

à une âme lâche et attachée aux créatures; elle aime mieux se frustrer du pain des anges que de se voir engagée, en le recevant, à vivre d'une vie plus chrétienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'effectivement on ne trouve pas que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées et guéries de l'amour propre. Elle fait qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier et de préparer leur cœur; elle fait que, nonobstant toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte table avec une extrême confusion et toutes pénétrées de crainte; mais elles y vont toutefois avec une sainte confiance, parce qu'elles se sentent une volonté sincère de plaire à Dieu et une véritable horreur des mêmes défauts qui font le sujet de leur crainte et de leur confusion.

Que si, néanmoins, il arrivait que quelqu'une de ces personnes vraiment humbles se voulût retirer de la communion fréquente, effrayée par cette sentence terrible : Celui qui mange et boit indignement boit et mange sa condamnation ; s'il y en avait quelqu'une ici, je la conjure, au nom du Seigneur, de ne prendre pas pour elle ce qui ne la regarde nullement : *Quid habes, Esther? Ego sum frater tuus : noli metuere, non morieris ; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Que craignez-vous, dit le roi Assuérus à la reine Esther, lorsqu'il la vit pâmée au pied de son trône? Je suis votre roi ; mais je suis aussi votre époux et votre frère. Non, vous ne mourrez pas, je vous en donne ma parole ; c'est un crime capital que de venir ici sans être mandé; mais

ce n'est pas pour des personnes comme vous que cette loi a été faite.

Ame chrétienne ! Ame sainte ! Jésus-Christ vous dit aujourd'hui la même chose sur cet autel : *Quid habes ? Ego sum frater tuus !* Qu'est-ce que vous appréhendez de votre frère et de votre époux ? Pourquoi redouter une majesté que je ne tiens ici voilée que pour vous donner une liberté entière de venir à moi ? J'ai dit qu'on se rendra coupable de mort en communiant indignement ; mais je n'ai point prétendu vous envelopper dans cette menace. Quoique vous ne soyez pas digne de me recevoir, toutefois il n'est pas indigne de moi d'être reçu en vous. Vous ne le méritez pas, si l'on a égard à vos imperfections ; mais sachez que l'envie que vous avez de devenir plus parfaite vous tient lieu, auprès de moi, d'un fort grand mérite. Otez-moi donc cette vaine crainte qui s'oppose à mes plus ardents désirs ; puisque je vous invite de vous approcher, vous devez plutôt craindre de me déplaire, en me refusant, et de m'offenser par trop de respect : *Noli metuere ; non morieris.* Ne craignez rien, encore une fois, de celui qui vous aime avec tant de passion. Comment pourrais-je me résoudre à vous faire mourir, moi qui, non seulement ne vis que dans vous, mais qui ne vis même que pour vous ?

Je vous ai fait voir, Messieurs, comment Jésus-Christ, au saint Sacrement, ne vit que dans l'âme chrétienne, par le désir qu'il a de s'unir à elle. Disons un mot de la seconde partie, et faisons voir qu'il n'y vit que pour cette bien-aimée, par le sacrifice entier qu'il lui fait de sa vie et de sa gloire.

SECOND POINT

Il est assez malaisé de décider si le Fils de Dieu témoigna plus d'amour aux hommes, ou lorsqu'il prit une vie humaine au sein de Marie, ou lorsqu'il perdit cette même vie sur la croix. Mais il est tout visible que dans le Sacrement de l'autel il fait pour nous quelque chose de plus qu'il ne fit, ni à sa conception, ni à sa mort, puisqu'il y reçoit, et la vie, et la mort en même temps qu'il y est, et produit, et sacrifié pour notre amour. Oui, Messieurs, Jésus-Christ vit sur nos autels, puisqu'il y est lui-même le prêtre du sacrifice qui est offert; et il y meurt puisqu'il y est aussi la victime du sacrifice. Si l'Eucharistie est une extension de l'Incarnation, comme parle Saint Jean Chrysostôme, il est vrai, en quelque sens, que Dieu se fait homme en ce mystère; et, si elle est une figure réelle et effective de sa Passion, comme la foi nous l'enseigne, on ne peut pas douter qu'il n'y soit encore crucifié. Les paroles du prêtre lui donnent une nouvelle naissance, en le revêtant des espèces du pain et du vin; elles lui donnent une nouvelle mort, en séparant son corps de son sang. En un mot, il est vivant dans l'Eucharistie, puisqu'il y est au même état qu'il est dans le ciel, c'est-à-dire immortel et glorieux, et il y est mort, puisqu'il y est sans sentiment, puisqu'il y est comme enseveli dans les espèces, puisqu'enfin on peut dire qu'il y est mangé des vers, quand il nous y sert de nourriture.

Mais, pour qui est-ce qu'il veut vivre et qu'il veut

encore mourir en ce sacrement? On ne peut pas dire que c'est pour lui-même qu'il y vit et qu'il y meurt, puisqu'il n'y a nul usage de la vie et qu'il n'y retire nul avantage de sa mort. Lorsqu'il était sur la terre, il ne laissait pas de goûter quelque plaisir à la vue du ciel et de la terre, dans l'entretien de sa bonne Mère et de ses amis et surtout par les mouvements admirables de son cœur et de son esprit, qui étaient sans cesse occupés, l'un à connaître et l'autre à aimer Dieu très parfaitement. Mais, dans sa vie eucharistique, il n'est susceptible de nul plaisir, parce que l'espace indivisible où tout son corps est réduit le rend incapable de toute opération; il y est, à son égard, comme s'il était mort effectivement; il n'y a de vie, qu'autant qu'il lui en faut pour mourir continuellement pour notre amour.

La mort qu'il endura sur la croix fut le prix de notre Rédemption; mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il fallait qu'il mourût pour établir cet empire universel qui lui était destiné et qui devait être la récompense de ses humiliations. Mais, comme, depuis qu'il est au ciel, il possède une grandeur pleine et incapable d'accroissement, il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle que le plaisir de s'immoler tout entier pour ce qu'il aime.

En second lieu, j'avoue que ce fut un étrange déguisement pour un Dieu de se revêtir du corps humain. Mais, outre qu'il n'y a rien de plus beau dans la nature visible, le corps de Jésus-Christ fut, entre tous les autres, le plus beau et le plus parfait : *Speciosus forma præ filiis hominum*. Ce fut un artifice dont il voulut bien se

servir pour se faire aimer des hommes, qui ne sont sensibles qu'à la beauté corporelle. S'il fut défiguré à la Passion, ses plaies et ses meurtrissures lui attirèrent la compassion de ses juges et firent admirer sa patience. De sorte qu'on peut dire que quoiqu'il ait cherché nos avantages dans ces mystères, il y a encore trouvé les siens. Mais ici il ne fait rien pour ses intérêts ; l'état où il est réduit ne lui peut attirer, ni vénération, ni amour; les espèces du pain et du vin ne peuvent porter qu'au mépris et à l'incrédulité.

Ajoutez à ce que je viens de dire que les autres mystères du Sauveur les plus douloureux et les plus humiliants ont été accompagnés de circonstances si glorieuses, de miracles et de prodiges si éclatants qu'il est aisé de voir qu'en prenant soin de nos intérêts, il ne négligeait pas tout à fait sa gloire. Mais d'où vient que, renouvelant tous les jours sur nos autels les mystères de sa naissance et de sa mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arrivèrent en l'une et en l'autre ? D'où vient que, s'y mettant dans un état si humiliant, il ne fait rien pour en relever la bassesse, si ce n'est parce que son amour l'y occupe tout entier et lui fait oublier toute autre chose.

Je me trompe, Messieurs, il ne s'est jamais fait de si grands miracles que ceux qui se font tous les jours sur cet autel. Le pain et le vin y sont anéantis à la parole du prêtre ; le même corps se trouve en même temps, et au ciel, et sur la terre ; la chair y jouit des privilèges des esprits, puisqu'elle est invisible et qu'elle n'y occupe nulle place ; les accidents y sont séparés de la substance ;

Jésus-Christ se retirant, par la corruption des espèces, une matière est créée de rien, pour remplacer celle que la consécration avait détruite. Voilà sans doute de grands prodiges. Créer, anéantir, multiplier, spiritualiser des corps, c'est bien autre chose que fermer des plaies, qu'ouvrir même des sépulcres. Mais pour montrer que tout cela ne se fait que pour nous, c'est qu'il se fait sans bruit, sans que rien éclate au dehors. Tout se passe de telle sorte que la gloire du Sauveur n'en est point augmentée devant les hommes, ni notre foi même fortifiée. Il suffit à ce parfait amant que de si grandes choses soient utiles à sa bien-aimée, quand même elles lui devraient être inconnues.

Il est donc vrai que Jésus-Christ ne vit que pour nous dans ce sacrement, puisqu'il y meurt même pour nous et qu'il n'y meurt que pour nous. Il fait encore plus : il nous y devient utile après la mort même, en nous donnant son corps à manger. J'ai dit, au commencement de ce discours, que le Sauveur se donnait à nous en forme de viande, pour s'unir plus parfaitement à nous. J'ajoute qu'il le fait encore à dessein de se consumer entièrement pour l'amour de nous. La mort ne détruit point l'homme de telle sorte qu'il n'en reste encore quelque chose qui peut servir, ou d'aliment au feu, ou de pâture aux vers et aux bêtes carnassières : ainsi Jésus ne croirait pas nous avoir fait un parfait sacrifice de lui-même en l'Eucharistie, si, après y avoir reçu la mort, il ne s'y donnait pas encore à manger. On a raison de parler de l'amour des mères, comme du plus fort et du plus tendre qu'on ait remar-

qué dans la nature; Dieu même a bien voulu nous le proposer comme une image de celui qu'il a pour nous. Mais cependant qu'il est faible, cet amour, qu'il est imparfait, si on le compare à celui que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie! Il s'est trouvé des femmes qui, pour s'empêcher de mourir de faim, ont mangé leurs propres enfants après les avoir cruellement égorgés. Voilà jusqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette courte, de cette malheureuse vie! Mais on n'en a jamais vu qui, pour conserver la vie à leurs enfants, leur aient donné à manger leur propre chair.

Il n'y a que vous, aimable Sauveur, qui ayez pu porter l'amour jusqu'à cet excès, afin de vous consumer entièrement pour vos créatures! Vous avez voulu être tout à nous, vous avez voulu nous être toutes choses, notre Dieu, notre roi, notre maître, notre frère, notre trésor, notre caution, notre victime; enfin, notre pain, notre breuvage, pour nous bien persuader que vous étiez notre amant! O Jésus, le plus parfait et le plus passionné de tous les amants! O amour, divin amour, amour excessif, amour ineffable, amour incompréhensible! Pardonnez-nous, mon adorable Rédempteur, si nous hésitons quelquefois à croire le mystère de l'Eucharistie. Ce n'est point faute de soumission que nous avons peine à nous soumettre à cette créance; notre peu de foi est une suite comme nécessaire de votre excessive bonté. Nous avons cru sur votre parole le mystère de la Trinité, quelque impénétrable qu'il fût à notre raison; nous l'avons cru, dis-je, parce que nous n'y avons rien trouvé qui ne fût très conforme à votre grandeur, qui ne vous rendît

encore plus vénérable. Mais ici, Seigneur, on craint de vous attribuer quelque chose indigne de vous. Quoi ! un Dieu avoir de la tendresse, de la complaisance, de l'empressement pour un homme ! Un Dieu désirer de s'unir à moi et le désirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je le mange tous les jours ! Mon Dieu, quelque infaillibles, quelque expresses que soient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aient été autorisées en tous les siècles, on ne saurait s'empêcher d'être surpris, d'être épouvanté, de tomber dans le trouble et dans la confusion, quand on nous propose de si étonnantes vérités.

Mais, quelque incroyable que paraisse l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce sacrement, il y a quelque chose qui me surprend encore plus : c'est l'ingratitude dont nous payons un si grand amour. C'est une chose étonnante qu'un Dieu veuille bien aimer un homme; mais il est étrange qu'un homme ne puisse pas aimer Dieu, et que nul motif, nul bienfait, nul excès d'amour ne puisse nous inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. Dieu pourrait encore avoir peut-être quelque raison d'aimer les hommes : ils sont ses ouvrages et ses portraits; il aime en eux ses propres dons; il s'aime soi-même en les aimant. Mais pouvons-nous avoir quelque raison de n'aimer pas Dieu ? Parlez, homme ingrat, homme insensible. Y a-t-il quelque chose en lui qui vous rebute ? Peut-être qu'il n'a pas encore assez fait pour mériter notre amour ? Hélas ! il a fait plus que nous n'aurions osé souhaiter, plus que nous n'en pouvons croire, plus, en quelque sorte, qu'il n'était

séant à sa Majesté infinie ; et nous délibérons encore, si nous répondrons à de si grandes avances ou si nous continuerons à les mépriser. Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique ! L'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu ; Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons autour de nos cœurs pour les échauffer ; et ces cœurs demeurent froids au milieu d'un si grand feu ! *Homo, tot congestis carbonibus, miraculo diabolico friget ad Deum !*

Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une si grande dureté ? Vous vous êtes épuisé dans ce mystère d'amour ; vous êtes allé, disent les Pères, aussi loin que votre pouvoir a pu s'étendre. Si les sacrés attouchements de votre corps ne peuvent détruire ce charme d'enfer, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu. Je ne vois qu'une seule ressource dans un si grand mal ; il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit, ni de marbre, ni de bronze ; il nous faut donner votre cœur même. Venez, aimable cœur de Jésus, venez vous placer au milieu de ma poitrine et allumez-y un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. Aimez Jésus en moi autant que vous m'avez aimé en lui ; faites que je ne vive qu'en lui, que je ne vive que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le ciel. *Amen.*

XXI^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

SUR

LA SAINTE EUCHARISTIE

Probet autem se ipsum homo; et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice.

(*I^e Ep. aux Corinth.*, c. 11.)

L'Eucharistie est un sacrement de foi et d'amour; il faut en approcher avec foi et amour; le peu de soin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va sans foi; et le peu de fruit qu'on en retire marque qu'on y est allé sans amour.

C'est avec beaucoup de raison que Saint Augustin admire la bonté de Dieu, dans le précepte qu'il nous a fait de l'aimer. C'était déjà beaucoup, dit-il, ô mon Dieu, que vous nous eussiez permis d'élever nos cœurs jusqu'à vous. Mais quel comble de miséricorde d'avoir voulu nous y contraindre, comme si vous aviez

quelque intérêt à nous rendre heureux dès cette vie! Il me semble, chrétiens Auditeurs, que l'Eglise sainte nous donne, en ce temps-ci (1), une marque de son affection qui répond assez à cette bonté infinie de notre Dieu. Elle ne se contente pas de nous présenter ce corps adorable de Jésus-Christ; elle nous commande de le recevoir, comme si c'était son avantage, et non pas le nôtre, que nous en fussions rassasiés. Elle aurait sujet de nous défendre sa table, comme à des personnes impures, et elle nous défend, au contraire, de nous en abstenir, même par respect. C'est une bonne mère qui, voyant en quelques-uns de ses enfants un dégoût qui pourrait enfin leur causer la mort, use de tout son pouvoir pour leur faire prendre *de* la nourriture. Elle n'a égard en cela qu'à nos besoins et à sa tendresse, et, tandis que nos passions nous aveuglent et nous empêchent de voir la nécessité que nous avons de cette viande sacrée, on dirait que son zèle l'aveugle elle-même et lui cache les imperfections qui nous en rendent indignes. Je ne crois pas qu'il y ait personne, en cette assemblée, qui soit assez malheureux pour lui désobéir en cette rencontre.

C'est ici que vous voyez que l'amour a bien plus de part que l'autorité, puisque c'est un commandement qui, bien loin de nous imposer un fardeau insupportable, renferme, au contraire, un bienfait très signalé. Non, Messieurs, je ne doute point que tous ceux qui sont ici ne soient tout disposés à communier à ces fêtes.

(1) Temps pascal, 1677 ou 1678.

Mais, hélas ! qu'il est à craindre que tous n'aient pas les dispositions qui sont nécessaires pour le faire avec quelque fruit ! J'ose dire qu'elles se trouvent, pour l'ordinaire, en peu de chrétiens, ces saintes dispositions, et, si vous me permettez de vous proposer les raisons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez, ce me semble, qu'il n'est que trop bien fondé.

Peut-être que le soin que je prendrai de faire remarquer les défauts qu'il est important d'éviter en cette action, peut-être, dis-je, que ce soin ne sera pas inutile, surtout si l'esprit de Dieu, qui doit préparer vos cœurs pour recevoir le corps de Jésus, daigne bien préparer vos esprits pour y faire entrer sa parole. Demandons-lui cette grâce par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

Messieurs, l'Eucharistie est un sacrement de foi et d'amour. Elle est un sacrement de foi, puisqu'on peut dire qu'elle renferme tous les mystères qui exercent davantage notre créance ; elle est un sacrement d'amour, puisqu'elle renouvelle en notre faveur tout ce que Dieu a jamais fait de plus grand pour se faire aimer des hommes. C'est un mystère de foi, comme l'appelle Saint Paul écrivant à Timothée, puisqu'il n'est pas seulement élevé au-dessus des sens, mais qu'il leur est même contraire ; c'est un mystère d'amour, puisque c'est l'héritage de Jésus-Christ, et qu'il l'a donné à ses enfants comme un gage assuré de sa tendresse paternelle ; enfin, c'est un mystère de foi, puisque l'Eglise, surtout dans les premiers siècles, en a fait un secret dont elle ne donnait la connaissance qu'aux véritables fidèles. C'est

un mystère d'amour, puisque, encore aujourd'hui, elle n'en accorde la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui sont déjà unis à lui.

Cela étant supposé, que le saint Sacrement de l'autel est un sacrement de foi et d'amour, il est aisé de conclure que la foi et l'amour sont les deux dispositions essentielles qu'on doit apporter à le recevoir. La foi, pour exciter en nous ce respect et cette faim surnaturelle, sans quoi le pain des anges nous est inutile; l'amour, pour purger notre âme de ses crimes qui sont comme les mauvaises humeurs qui nous le rendraient même pernicieux. De sorte que, si je vous fais voir que la plupart des chrétiens s'approchent de la sainte table sans foi, qu'ils s'en approchent sans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent sans les dispositions nécessaires. Mais sur quel fondement peut-on avancer deux propositions de cette nature? J'avoue, Messieurs, qu'il est malaisé d'en donner des raisons démonstratives; mais je m'appuie sur deux conjectures si fortes, à mon sens, et si convaincantes, que nul esprit raisonnable ne saurait y résister. Je dis donc que peu de gens communient avec la foi et l'amour que demande ce sacrement, parce que je vois que peu de gens se préparent à la communion et que peu de gens en profitent; j'ai sujet de croire qu'on manque de foi, puisqu'on y pense à peine un moment auparavant : ce sera le premier point; qu'on manque de charité, puisque un moment après on n'y songe plus; c'est le second. Oui, chrétienne Compagnie, le peu de soin qu'on a de s'y

préparer marque qu'on y va sans foi ; et le peu de fruit qu'on en retire prouve qu'on y est allé sans charité.

PREMIER POINT

Je ne sais, Messieurs, si vous avez jamais fait réflexion à ce qu'il s'est passé dans l'Eglise, au sujet de la Conception immaculée de Marie. Quelques docteurs très savants d'ailleurs et serviteurs déclarés de notre bonne Maîtresse, ayant cru, sur je ne sais quels fondements, qu'elle avait eu part au péché du premier homme, ils ont enseigné cette doctrine et l'ont soutenue quelque temps, comme une chose qui leur semblait avoir quelque probabilité. Mais quel tumulte cette opinion n'a-t-elle point excité parmi les fidèles ! A qui est-ce qu'elle n'a point paru hardie, pour ne pas dire téméraire et scandaleuse ? De quelle partie du monde ne s'est-on point récrié contre ce dogme ? Quel docteur, quelle académie, quelle ville, quel royaume ne s'est point armé pour le combattre ? Que de livres, que de décrets, que de sentences, que d'édits, pour en abolir la mémoire ? Combien de vœux solennels ? Combien de fêtes publiques, combien d'autels, de monuments, de magnifiques églises dédiées à la Vierge Immaculée, pour opposer au soupçon indigne que peu de personnes avaient formé contre sa Conception ? Quoi Marie, disait-on, l'arche de la nouvelle alliance, le sanctuaire du Verbe Incarné, la mère de Dieu aura été souillée de la tache originelle ! Jésus, le Saint des Saints, la Sainteté même, aura logé dans les entrailles d'une

pécheresse, d'une esclave du démon! On a trouvé tant de contrariété, tant d'absurdité, tant d'indécence dans cette proposition qu'on l'a toujours rejetée comme fausse, comme n'ayant pas même l'ombre de la vraisemblance, comme ayant même quelque chose qui rebutait les fidèles.

Voilà sans doute des sentiments qui méritent de grands éloges; mais il me semble qu'on peut en tirer des conséquences bien fortes contre notre foi à l'égard du sacrement de l'Eucharistie. Car comment accorder ce grand éclat, ce grand zèle des fidèles avec la négligence que les mêmes fidèles apportent à purifier leur âme, lorsqu'ils doivent communier? Quoi! ce chrétien jugerait que la Sainte Vierge serait indigne de loger en son sein le Verbe Eternel, si elle avait eu part au péché d'Adam, et ce même chrétien n'a point d'horreur de le faire entrer en sa poitrine après s'être souillé lui-même de mille crimes! Il s'alarme, il s'échauffe avec toute l'Eglise, il croit qu'on fait outrage à la sainteté de Dieu, si l'on dit qu'il est entré dans un corps dont l'âme, durant un seul moment, ait été noircie d'une faute involontaire, quelque espace de temps, quelque nombre d'années qui se soient écoulées depuis, quelque soin qu'on ait eu d'orner cette âme, de la remplir, de la combler de grâces et de vertus; et je le vois qu'après avoir passé tout le carême en péché mortel, le lendemain d'une rechute, au sortir du confessionnal où il a vomi dans l'oreille du prêtre tout ce que l'impureté a de plus sale et de plus honteux, je le vois, dis-je, s'approcher de la sainte table, recevoir l'hostie sainte dans cette même

bouche qui vient de rejeter tant d'ordures, et la faire passer dans un estomac qui n'a pas bien encore digéré les chairs défendues dont il s'était peut-être rempli le jour précédent ! Est-il bien possible que ce soit ici ce Dieu de la grandeur, de la pureté duquel nous avons une idée si magnifique ! Quinze années de sainteté, et de la plus haute sainteté, n'auraient pu expier suffisamment le cœur de Marie d'un seul instant d'infection. C'est un sentiment universel ; et si quelqu'un ose avancer le contraire, il s'expose à devenir l'anathème du monde chrétien. Et cet homme, cette femme se croit bien disposée à recevoir un si grand hôte, un moment après qu'elle est sortie du péché mortel, d'un état où elle se faisait horreur à soi-même ?

Qui ne voit combien on se croirait éloigné de cette pureté, si l'on était bien persuadé que la communion est une seconde incarnation du Verbe éternel, comme l'appelle Saint Jean Chrysostôme, et que Celui que nous mangeons est le même qui n'a pu être conçu que par une mère vierge et une vierge immaculée ; si on le croyait, je ne sais s'il se trouverait quelqu'un qui osât jamais s'approcher de la sainte table. Mais, du moins, bien loin d'attendre au jour même qu'on doit communier, tout le carême paraîtrait bien court pour penser à cette action. Avec quelle exactitude n'observerait-on pas le jeûne ecclésiastique ? Se trouverait-il un seul homme qui, prévoyant la communion pascale, osât toucher à quelque viande illicite avec la même langue qui devrait être consacrée par l'attouchement du corps du Sauveur ? Mais par combien d'autres actions de péni-

tence, par combien de bonnes œuvres ne tâcherait-on pas d'effacer jusqu'aux moindres traces des péchés passés? Quand est-ce qu'on croirait avoir assez fait d'aumônes, assez versé de larmes, assez tiré de sang de ses veines, pour parvenir à la pureté que demande ce mystère? Croirait-on qu'un moment d'intervalle peut suffire pour préparer au Sauveur une âme qui aurait été si longtemps la demeure de Lucifer?

Certainement ce n'a jamais été, ni la pensée de l'Eglise, ni celle des Saints Pères. On a observé cette coutume durant plusieurs siècles, qu'avant que de donner la communion, le diacre se tournait du côté du peuple, et disait à haute voix : *Sancta Sanctis*. Mes frères, les choses saintes ne doivent être que pour les saints. Ce mot, dit Saint Jean Chrysostôme, est comme une main invisible qui en repousse quelques-uns de la sainte table et qui fait avancer les autres. C'est comme s'il disait : Si quelqu'un d'entre vous n'est pas saint, qu'il se retire. Remarquez, continue ce Père, qu'il ne dit pas simplement : Si quelqu'un n'est pas exempt de crime, mais, s'il n'est pas saint. Car la sainteté, outre l'éloignement du péché, demande l'abondance de la grâce et un grand nombre de bonnes œuvres; ce n'est pas assez, dit-il, de n'être pas couvert de boue; je vous veux voir de la blancheur et une éclatante beauté.

Saint Ambroise, au livre cinquième, chapitre quatrième, du *Traité des sacrements*, expliquant cette parole de l'oraison dominicale : Notre pain de tous les jours, dit que la vie du chrétien doit être une préparation continuelle à la communion; que, quand il ne commu-

nierait qu'une fois l'an, il doit néanmoins passer chaque jour comme si ce jour-là même il devait communier, et qu'il est indigne de le faire au bout de l'année, si durant toute l'année il n'a vécu de telle sorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours : *Sic vive, ut quotidie merearis accipere ; qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.*

Vous savez combien de jours, combien d'années même de pénitence et de préparation on exigeait autrefois d'un pécheur public avant que de l'admettre à la participation des saints mystères ? Tertullien se scandalisa, quoique très mal à propos, de ce que le Souverain Pontife n'en interdisait pas l'usage pour toujours aux simples fornicateurs, n'estimant pas que nulle satisfaction, de quelque nature et de quelque durée qu'elle fût, pût jamais les rendre assez purs pour se rapprocher de ce sacrement. Quiconque est bien persuadé de la présence réelle du corps du Sauveur au sacrement de l'Eucharistie n'est point étonné de ces sentiments. Il s'étonne, au contraire, qu'il y ait des personnes qui, après avoir passé toute l'année dans le désordre, osent s'approcher de l'autel sans avoir pris un seul jour de temps pour s'y disposer, sans y apporter d'autre préparation qu'une confession forcée, qu'une confession froide, qu'une confession qui souvent doit être la matière d'une autre confession, qu'une confession qui damnera peut-être, et le pénitent, et le confesseur.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que si Jésus-Christ devait entrer visiblement en votre maison, qu'il dût y venir prendre un repas ou simplement vous honorer d'une

visite, n'est-il pas vrai que vous seriez au désespoir, si vous n'en étiez averti qu'un moment auparavant? Seriez-vous bien aise qu'il rencontrât chez vous cette personne qui vous a été une occasion de tant de chutes, qu'il y vît ce tableau lascif, cette statue scandaleuse, qu'il trouvât tous les instruments de votre vanité étalés sur votre toilette, ces livres, où vous avez bu si souvent le poison de l'impureté, encore tout ouverts sur votre table? Voudriez-vous qu'il vous surprît mangeant de la chair en ce saint temps et qu'on emportât à ses yeux les restes d'un repas de huguenot? N'auriez-vous pas un mortel déplaisir d'être obligé de le recevoir en un habit peu modeste, dans des chambres pleines de luxe, toutes parées du bien des pauvres et où il n'y aurait, ni crucifix, ni image sainte, ni eau bénite, ni autre marque du christianisme? N'est-il pas vrai que vous souhaiteriez extrêmement d'avoir quelques jours pour ôter tout ce qui pourrait blesser la vue de ce saint hôte et pour y substituer des choses capables de le réjouir et de vous attirer des louanges de sa bouche.

D'où vient donc, chrétiens Auditeurs, que, devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez si peu de temps et si peu de soin pour purifier et pour embellir votre cœur où vous avez résolu de le loger? D'où vient que vous ne prenez pas, du moins, quelques jours pour chasser entièrement de votre esprit cette personne qui y règne encore et qui ne peut en être bannie par le peu d'effort que vous faites, le jour de Pâques, pour former un acte de contrition? Ne serait-il pas de la bienséance d'effacer par la lecture des Livres saints et par la méditation de

nos mystères, ces images impures, dont votre imagination est encore toute remplie, de mortifier un peu ce corps qu'on peut véritablement appeler un corps de péché : *Corpus peccati :* de le décharger, par le jeûne, de cet embonpoint qui n'est formé que du suc des viandes interdites par la loi de Dieu? Est-ce trop d'une ou deux semaines pour restituer cet argent, pour réparer ces médisances, pour vous réconcilier avec vos frères, pour réformer vos excès, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle? Je veux que vous soyez dans une volonté sincère de satisfaire au plus tôt à toutes ces obligations, et qu'ainsi votre cœur n'en reste nullement souillé : du moins, Jésus-Christ trouvera le logis sans ornement, sans meuble qui puisse plaire à ses yeux, pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection sainte, pas un désir surnaturel, nul vestige d'humilité, de mortification ou de charité chrétienne.

Pensez un peu, chrétiens Auditeurs, comment c'est que vous passeriez la Semaine sainte, si vous étiez assurés de mourir dans huit jours d'ici. Quelles aumônes, quelles austérités ne feriez-vous point, pour vous préparer à un passage de si grande conséquence? Je dis que vous feriez toutes les mêmes choses, si vous croyiez bien que le même Dieu, qui doit vous juger à la mort, doit vous visiter le jour de Pâques. De sorte que je réduis à la seule foi toutes les pratiques de piété qu'on a jamais données pour servir de préparation à cette action si sainte.

Ne vous plaignez pas, dit Saint Augustin, sur la première épitre de Saint Jean, ne vous plaignez pas qu'on

vous accable de préceptes ; on ne vous en donne point d'autres que celui-ci : Aimez ; après quoi faites ce qu'il vous plaira ; on vous abandonne à vous-même. *Breve præceptum tibi præcipitur : Dilige et fac quod vis.* Je vous dis la même chose, Messieurs, si vous me demandez comment c'est que vous pourrez vous bien disposer à recevoir votre Maître. Je ne vous embarrasserai point d'un grand nombre de méthodes. Je n'ai qu'un mot à vous dire : Croyez, et ensuite ne prenez conseil que de vous-même ; suivez seulement les lumières de votre foi ; je suis assuré que vous ne manquerez à rien : *Crede et fac quod vis.* Croyez que c'est le Fils de Marie, lequel est enveloppé de ces espèces visibles, comme il était de ses petits drapeaux en la crèche. Croyez que cet enfant si aimable que la Sainte Vierge, que Saint Joseph ont si souvent baisé et serré entre les bras ; cet homme si doux, si charmant, dont l'entretien ravit si fort la femme de Samarie, dont la présence inspirait tant d'amour et causait de si douces extases à Madeleine, dont le pouvoir se fit si souvent sentir aux démons, aux maladies et à la mort ; croyez, dis-je, que c'est lui-même qui, transporté par son amour, vient vous visiter, vous consoler en vos maux, vous fortifier contre les périls de la vie, qui vient vous caresser et vous changer en lui-même, afin que vous ne soyez plus qu'une même chose avec lui. *Crede ;* croyez bien toutes ces choses ; *et fac quod vis,* et faites tout ce à quoi vous portera cette créance. Croyez que le Créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qu'on adore dans tout l'univers, devant qui se prosternent tant de prélats, tant de rois, tant de nations, devant qui tant de milliers

d'anges tremblent de respect, et dont la beauté enflamme et éblouit en même temps les séraphins ; que ce Dieu, dis-je, quitte ses autels, son trône, toute sa gloire, pour venir loger en votre cœur, à dessein de le remplir de ses grâces et de ses plus exquises délices. *Crede*. Croyez-le puisqu'en effet c'est la vérité ; *et fac quod vis*, et je n'ai rien plus à vous dire. Vos soins iront au-delà de toutes nos instructions, et vous ne serez plus le maître de vos désirs. Enfin, croyez que Jésus-Christ, qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, et prononcera l'arrêt qui doit régler votre sort pour toute l'éternité, que ce juge si terrible doit se mettre entre vos mains et, pour ainsi dire, à votre discrétion, vous offrir sa faveur, son amitié, se se donner lui-même à vous pour gage infaillible du Paradis qu'il vous promet. *Crede :* Croyez-le comme vous le devez croire, et faites ce qu'il vous plaira. Je me trompe ; si vous en êtes bien persuadé, si votre foi est vive et sincère, gardez-vous bien de suivre tous les mouvements de ferveur que cette foi vous inspirera ; elle pourrait vous porter à de terribles excès. Réglez-vous par les conseils d'un directeur vertueux et éclairé ; vous aurez besoin de toutes ses lumières, de toute son autorité pour vous retenir dans les bornes de la discrétion et de la prudence chrétienne.

Voyez ces pèlerins que le désir de voir la grotte de Bethléem et la montagne où Jésus fut crucifié expose à tant de périls ; il n'est point nécessaire de les prêcher pour les disposer à visiter ces saints lieux. La créance qu'ils ont que Jésus-Christ les a honorés de sa présence

leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourrait leur faire sur ce sujet. C'est cette foi qui les porte à se mettre en bon état, avant que de s'embarquer pour un si saint pèlerinage ; ils n'attendent pas de se confesser qu'ils soient aux portes de Jérusalem ou au pied du mont Calvaire ; ils font le chemin en habit de pénitents et tâchent de sanctifier leur voyage par la pratique continuelle des bonnes œuvres. Mais quelle est leur impatience, durant tout le cours d'une si longue navigation ! Quelle est leur joie, lorsqu'ils commencent à apercevoir quoique de bien loin la terre sainte? Attendent-ils de se mettre en prières qu'ils soient sur le Thabor ou au Jardin des Olives? Du plus loin qu'ils découvrent ces sacrées stations, ils se mettent à genoux pour les adorer ; ils renvoient les voitures ; quelques-uns même quittent leurs souliers et tous commencent à chanter divers cantiques à l'honneur de Jésus-Christ. Lorsqu'ils sont enfin arrivés, on n'a que faire de les avertir de s'approcher avec révérence, ni de leur suggérer des pensées qui réveillent leur dévotion ; à la simple vue du lieu saint, vous les voyez tous, pénétrés d'une vive componction, se prosterner contre terre, et, fondant en larmes, baiser mille et mille fois les adorables vestiges que le Sauveur du monde imprima sur cette terre bienheureuse. Que serait-ce, si Jésus-Christ lui-même se trouvait encore dans la Palestine, et qu'au lieu de ces rochers qu'il arrosa de son sang et de ses pleurs, ce fût lui-même qu'on allât voir pleurant dans la crèche, priant à Gethsémani et expirant sur le Calvaire ! Malheureux et infidèles que nous sommes. C'est lui-même que nous allons recevoir à ces

saintes fêtes, et nous n'aurons nul sentiment de notre bonheur, nous ne ferons rien pour nous en rendre plus dignes! Nous verrons venir ces jours sans impatience. A peine daignerons-nous y penser le jour même! Quelle marque plus convaincante qu'on communie avec peu de foi! On n'y pense qu'un moment auparavant. Que si vous voulez une preuve du peu de charité qu'on apporte à cette action, c'est qu'un moment après on n'y pense plus. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Ce n'est pas seulement Sainte Madeleine de Pazzi qui a cru qu'une seule communion était capable de porter une âme à la vertu la plus excellente. On peut dire que c'est la pensée de tous les théologiens et, surtout, du grand Saint Denis, qui dit que l'effet propre de l'Eucharistie est de mettre le sceau à notre sanctification, d'achever ce que les autres sacrements ont commencé; qu'elle a été instituée non pas simplement pour nous communiquer la sainteté, mais le comble de la sainteté. Ce sentiment ne doit point vous surprendre, chrétiens Auditeurs. Car s'il est vrai que tous les mérites du Sauveur nous soient appliqués par ce mystère; s'il est vrai qu'il renferme toutes les grâces et que l'Auteur même de la grâce s'y unit à nos âmes d'une union si parfaite qu'elle exclut toute sorte de division, comme l'assure Saint Thomas, *Datur ad omnimodam unionem*, faut-il

s'étonner qu'il nous puisse élever au plus haut point de la pureté et de la sainteté chrétienne?

Ce qui nous doit étonner, c'est que cela n'arrive pas effectivement et qu'après cent et cent communions nous soyons, pour la plupart, non seulement aussi imparfaits, mais même plus imparfaits, plus vicieux que ceux qui n'ont jamais usé de cette divine viande. Il n'y a rien de fort surprenant à voir que d'une étincelle il s'allume quelquefois un embrasement qui ravage, qui consume les villes entières. Mais qu'au milieu d'une fournaise, telle qu'était celle de Babylone, de jeunes hommes ne soient pas même échauffés; c'est un prodige qu'on ne saurait assez admirer. Il faut que quelque cause secrète et puissante réprime l'ardeur de ces flammes et se mette entre deux, comme pour en émousser la pointe.

Savez-vous bien quel effet a produit dans le monde la Passion de notre saint Rédempteur? Elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de la tyrannie des démons, elle en a banni tous les vices, elle y a fait germer toutes sortes de vertus; enfin, elle lui a fait changer de face, et toutes les puissances de la terre et de l'enfer se sont en vain opposées à la vertu qui a opéré ce changement. Or, Messieurs, le même effet que la Passion de Jésus-Christ a produit dans le monde, le Saint Sacrement le doit produire dans l'homme, selon Saint Thomas : *Effectum quem Passio Christi fecit in mundo, hoc sacramentum facit in homine.* Cependant nous en voyons qui rapportent de la sainte table les même passions, les mêmes vices, les mêmes faiblesses. N'ai-je donc pas raison de conclure qu'un

obstacle, plus fort que tout ce que les créatures et l'enfer même peuvent opposer, leur rend la communion inutile ?

Mais quel peut-être cet obstacle plus fort que l'enfer, si ce n'est le péché qui a fait l'enfer et pour qui l'enfer a été fait ? Vous vous êtes confessé, dites-vous, avant que de communier ; mais après la communion vous êtes retombé dans votre péché avec la même facilité, la même froideur et aussi souvent qu'auparavant. Si vous avez porté au pied du prêtre un cœur vraiment contrit et une résolution sincère de vous amender ; si vous avez tout dit et si tout vous a été remis ; en un mot, si vous avez communié en état de grâce, quelle peut être la cause de de ces rechutes ? Mes Frères, disait autrefois Saint Bernard, prêchant à ses religieux, si quelqu'un d'entre vous ne sent plus en soi des mouvements de colère, d'envie, d'incontinence, ni si forts, ni si fréquents, qu'il rende grâce au corps du Seigneur ; c'est que la vertu du Sacrement opère en lui : *Gratias agat corpori et sanguini Domini, quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* Donc, s'il arrive que ces passions soient toujours aussi vives, aussi violentes en quelqu'un de nous, n'est-il pas tout visible que la vertu du Sacrement n'a point encore opéré en lui. Mais qui peut l'empêcher d'agir, cette vertu infinie, si ce n'est le péché qui, de son côté, est en quelque sorte infini en sa malice ? Dites-moi, homme impudique, d'où vient qu'après votre communion, à peine étiez-vous sorti de la sainte table, que vous voilà assailli des mêmes pensées, combattu des mêmes tentations, chargé des mêmes crimes, contre quoi vous venez de recevoir un préservatif infaillible ?

Car enfin tous les docteurs tombent d'accord que l'Eucharistie fortifie l'âme et la préserve du péché mortel, et que c'est là un effet qui ne lui est pas moins propre qu'il est propre à la viande de nourrir. Direz-vous que la concupiscence est étrangement allumée en vous? Quoi! même après la communion? Que veulent donc dire les Saints Pères, quand ils nous assurent que ce sacrement n'a pas moins de vertu pour en modérer les ardeurs que l'eau en a pour rafraîchir? C'est la comparaison dont se sert Albert le Grand : *Sicut aqua refrigerat, ita istud sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* C'est pour cela, dit Saint Thomas, que la manne, qui était la figure de l'Eucharistie, tombait en forme de rosée. Saint Cyprien, Saint Ambroise, Saint Laurent, patriarche de Venise, les deux Saints Cyrilles, Saint Bernard disent tous la même chose. Savez-vous bien que, par la participation des saints mystères, notre chair est changée en la chair de Jésus-Christ, c'est-à-dire en la chair la plus pure, la plus chaste, la plus soumise à l'esprit qui ait jamais été au monde : c'est Saint Grégoire de Nysse, c'est Saint Augustin, c'est Saint Léon qui nous l'enseignent, et Saint Chrysostôme nous assure que ce changement n'est pas simplement un changement moral, tel qu'il se fait par l'amour, mais qu'il est réel en quelque sorte : *Ut non solum per dilectionem, sed re ipsa in illam carnem convertamur, per hunc cibum efficitur.* D'où vient donc cette tyrannie si cruelle que votre chair continue d'exercer sur votre raison? Peut-être que vous en rejetterez la faute sur le démon qui s'opiniâtre à votre perte et qui n'a rien relâché de la vigueur

avec laquelle il vous attaquait auparavant. Mais c'est cela même que je ne saurais comprendre, car tout le monde convient que le démon n'a plus de pouvoir sur un chrétien qui s'est armé de l'hostie sainte. Elle est comme un bouclier, dit Saint Ignace, martyr, qui repousse tous les traits de notre adversaire. Il est épouvanté à la seule vue de ces lèvres qui ont été rougies du sang du Sauveur : *Terretur adversarius, cum christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Ce sont les paroles de Saint Pierre de Damien.

Que le manteau d'Elie trouve de la résistance aux eaux du Jourdain, que le bâton d'Elisée ne puisse ressusciter l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de se beaucoup étonner. Quand Elisée lui-même ne lui rendrait point la vie, en se raccourcissant sur le cadavre de ce jeune homme, je ne trouverais rien en cela de fort étrange. Mais que Jésus-Christ entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourisse de sa chair, qu'il l'abreuve de son sang, qu'il fasse presque autant de miracles en un moment qu'il en a fait en toute sa vie et qu'il les fasse à dessein de le guérir, de le rendre plus fort, plus chaste, plus sobre, plus patient, et que tout cela soit inutile ; je vous avoue, Messieurs, que cela m'étonne, et qu'à moins d'un obstacle invincible et essentiel, je n'en saurais comprendre la cause.

Quelles auraient été l'épouvante et la confusion des apôtres, si le Lazare eût été immobile au commandement que lui fit Jésus-Christ de sortir de son sépulcre, si les démons eussent refusé de sortir des corps, lorsqu'il leur ordonnait de les quitter, si quelque lépreux fût resté

couvert de lèpre, après avoir été touché de sa main toute puissante ! Et moi, Messieurs, je vous avoue que je serais encore plus épouvanté de voir un homme aussi faible, aussi imparfait après la communion qu'il l'était auparavant, si je ne savais que le péché mortel la peut rendre tout à fait inefficace. Quoi ! l'ombre de Saint Pierre guérit, sans qu'il y pense, toute sorte de maladies ; et le corps de Jésus-Christ touché, mangé, uni à notre corps, ne produira rien pour le salut de nos âmes, quoiqu'il ne se donne que dans cette vue, quoique ces sortes de guérisons spirituelles soient la fin de sa mission, la fin de son incarnation et de tous les autres miracles qu'il a jamais opérés. Quoique cela ne soit que trop vrai, ne m'avouerez-vous pas qu'il (1) serait incompréhensible, si l'Ecriture elle-même n'avait pris soin de nous l'éclaircir ? Mais Saint Paul nous tire de tout embarras, en nous apprenant la raison d'un événement si étrange : *Ideo multi inter vos infirmi, et imbecilles, et dormiunt multi.* Voilà la raison, dit ce grand Apôtre, pourquoi c'est que plusieurs d'entre vous persévèrent dans la tiédeur et dans leurs anciennes faiblesses, que plusieurs s'endorment dans le péché, c'est que vous recevez le corps du Seigneur sans y apporter la pureté nécessaire, et avec les mêmes dispositions que vous recevriez une viande matérielle. Où je vous prie, Messieurs, de remarquer qu'il attribue à une même cause, et la mort, et les petites infirmités, c'est-à-dire, et ces crimes qui nous privent entièrement de l'amitié de Dieu, et ces autres moindres

(1) Que cela...

imperfections qui ne font que le refroidir à notre égard.

En effet, il n'est pas moins étrange que la communion sainte ne puisse pas nous guérir d'une légère maladie qu'il est étonnant qu'elle ne puisse rendre la vie de l'âme à ceux qui l'ont malheureusement perdue. Au contraire, il faut, ce semble, moins de vertu pour rétablir une santé qui n'est que légèrement altérée qu'il n'en faut pour ressusciter un mort. Faisons un peu de réflexion sur ce point, Ames chrétiennes. Nous recevons tous les quinze jours notre Dieu, tous les huit jours; et nous sommes toujours les mêmes, toujours vains, toujours colères, toujours négligents dans la pratique du bien, toujours froids dans la prière, toujours esclaves de nos petites passions. Saint Chrysostôme dit que tous ceux qui ne profitent pas des sacrements les diffament autant qu'ils le peuvent et ôtent à Jésus-Christ son honneur et sa réputation. Mais que peut-on penser de la vertu de l'Eucharistie, quand on voit une femme revenir tous les dimanches de l'église où elle a communié, en revenir, dis-je, aussi chagrine, aussi disposée à s'emporter à la moindre occasion, que si elle n'avait point reçu le Dieu de la paix et de la douceur? C'est une légère imperfection que celle à quoi je suis sujet, je le veux croire ; mais comment arrive-t-il qu'un si petit mal résiste à un remède si puissant? Quoi! ce pain des anges, ce pain de vie, cet abrégé des merveilles du Tout-Puissant, ce fruit de tant de douleurs, de tant de mérites, en un mot le corps adorable de Jésus-Christ si souvent touché, si souvent mangé, ne peut étouffer en votre cœur ce petit ressenti-

ment de vengeance, ce vain désir de gloire, cette petite jalousie? Vous voilà toujours aussi dissipée en vos pensées, aussi inconsidérée en vos discours, aussi attachée à vos biens, à vos petites commodités, à des niaiseries! Tant de communions ne vous fortifient point, ne vous font point avancer en la sainteté! Que veut dire cela, Messieurs! Quelle effroyable indisposition peut vous rendre si inutile un secours si efficace?

Je ne voudrais pas vous mettre en scrupule, ni jeter le trouble dans vos consciences; mais je ne sais que vous dire; car, si vous communiez en état de grâce, c'est une étrange alternative que celle à quoi je me vois réduit, puisqu'il faut avouer, ce me semble, ou que le corps et le sang de Jésus-Christ manquent de force pour produire en nous les moindres effets de la grâce, ou que de très petits obstacles peuvent arrêter l'effet d'une force infinie en elle-même. Prenez-y garde; les confessions se pourraient faire avec tant de négligence, on pourrait avoir si peu de soin d'exciter en soi-même une véritable douleur, une résolution sincère de s'amender, que des personnes, qui d'ailleurs seraient assez éloignées de pécher mortellement, ne laisseraient pas de faire des sacrilèges.

De plus, quiconque mène une vie fort tiède est en danger de se former une fausse conscience qui dissimule, qui se pardonne à soi-même des fautes grièves, des omissions essentielles dont on ne se confesse point et dont l'âme demeure toujours chargée. Mais le moins qu'on puisse croire d'un chrétien, qui ne tire nul profit de la communion, c'est qu'il est en un état très désa-

gréable à Dieu et que, s'il n'est pas actuellement en péché mortel, il n'est pas bien loin d'y tomber. Il faut qu'il ait de grandes attaches aux créatures, un grand mépris pour le Sacrement adorable, qu'il fasse cette action avec une extrême nonchalance ; et, par conséquent, il ne peut manquer de s'attirer la malédiction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment.

Ce jugement terrible dont parle Saint Paul ne menace pas seulement ceux qui s'approchent des choses saintes avec une chair souillée et un cœur impur, dit Saint Basile ; quiconque mange cette viande, et prend ce breuvage sans en tirer nul profit, boit aussi et mange son jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* Et comment, dit ce Père, Dieu ne redemanderait-il point compte d'une action si importante à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir jusqu'aux paroles inutiles ?

Mais si cela est ainsi, ne vaudrait-il point mieux s'abstenir de la sainte table ? Ne serait-il point surtout à propos que ceux qui sont plongés dans de mauvaises habitudes, qui se sont souvent confessés et qui ont communié plusieurs fois sans qu'on ait vu d'amendement en leur vie, que ceux-là, dis-je, n'approchassent point de ce redoutable Sacrement, puisqu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un sacrilège toutes les fois qu'ils communient ? Je réponds à cela que ce conseil pourrait avoir lieu en quelque autre conjoncture ; mais, au temps où nous sommes, il n'y a point d'autre parti à prendre que celui de se réconcilier de bonne foi avec Dieu. Les théologiens demandent, quand c'est que le précepte de la pénitence nous oblige sous peine de péché mortel. Saint

Bonaventure a cru que, dès le premier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de sa conscience, on se rend coupable d'un nouveau crime, pour peu qu'on diffère d'en sortir. Les autres docteurs ne suivent pas en cela son sentiment; mais il est hors de doute que cette obligation est indispensable aux fêtes de Pâques, puisque c'est désobéir à l'Eglise que de ne communier pas en ce temps, et que c'est un sacrilège que de communier en mauvais état. Mais une personne qui, ne se sentant pas disposée à changer de vie, s'éloignerait des saints mystères, par la crainte de les profaner, se rendrait-elle coupable de quelque crime? Elle ferait un péché mortel. Il vaut donc mieux faire un sacrilège? Quelle conclusion! Il faut donc se convertir tout de bon, et renoncer à tous ses désordres. Voilà ce qui suit nécessairement de ma réponse. Car qui ne voit que c'est par un horrible attachement au péché, et non point par aucun respect qu'on ait pour Dieu, qu'on voudrait se dispenser du commandement ecclésiastique. N'y a-t-il point de milieu entre violer le précepte et faire outrage au corps de Jésus? Ne peut-on pas éviter l'un et l'autre par une conversion sincère? Il y a quelquefois de mauvais chrétiens qui croient se tirer d'affaire en disant qu'il vaut mieux ne communier pas à Pâques que de communier indignement. Cela est vrai; mais l'un et l'autre ne laisse pas d'être une étrange abomination. C'est un grand crime de communier en mauvais état; mais je ne sais si c'en est un moindre de négliger de se mettre en bon état pour communier à Pâques, car, outre le mépris qu'on fait alors de l'autorité souveraine de l'Eglise, il faut néces-

sairement qu'un pécheur conçoive alors une nouvelle résolution de persévérer dans le mal, et d'y persévérer longtemps et une résolution ferme prise de sens froid, avec une parfaite connaissance et une délibération entière ; une résolution formée dans le temps même qu'il est averti de son devoir, qu'on le sollicite, qu'on le presse, qu'on le menace d'excommunication, s'il ne s'en acquitte ; dans un temps où l'exemple de tous ses frères l'invite à se reconnaître. Quelle plus noire malice, quelle plus diabolique obstination que d'aimer mieux désobéir à sa bonne Mère, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfants, aimer mieux scandaliser toute la terre, se priver soi-même du bonheur de loger Jésus en son cœur, se priver de tous les trésors dont cette visite le comblerait que de quitter ses dérèglements, que de devenir ami de Dieu !

Celui-là pèche mortellement, qui par une simple négligence manque de communier à Pâques ; et celui qui omet la communion par un attachement invincible à ses ordures ne fait-il rien contre la loi ecclésiastique ? C'est comme si l'on disait qu'un seigneur que la paresse arrête à la cour, lorsque son prince l'appelle à l'armée, se rend coupable d'une désobéissance énorme ; mais que celui qui refuserait d'en partir pour continuer de déshonorer le lit royal par ses adultères ne ferait rien qu'on eût droit de lui reprocher.

Non, chrétienne Compagnie, il n'y a plus moyen de reculer ; la fête prochaine vous impose une heureuse nécessité de changer de vie et de vous mettre bien avec Dieu. Peut-être que c'est la dernière occasion que vous

aurez de le faire. Mais c'est, sans doute, la plus favorable que vous sauriez souhaiter. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Voici votre roi, qui vient au-devant de vous, pour vous inviter, pour vous recevoir à pénitence. Le voilà tout disposé à oublier tous vos désordres et à vous combler de nouveaux biens : *Venit tibi mansuetus.* Il vient plein de douceur, non seulement pour les âmes saintes qui lui ont toujours été fidèles, mais pour vous-même, pécheur. *Tibi :* Pour vous, dis-je, qui l'avez si souvent outragé, qui l'avez si souvent trahi, si souvent crucifié. C'est ici le temps de la bonté et de la miséricorde; c'est le temps qu'il reçoit le perfide Judas au baiser de paix, qu'il donne le paradis au voleur, qu'il verse son sang pour ceux qui le font mourir : *Venit tibi mansuetus.* Il ne vient point pour punir vos crimes, il vient au contraire pour s'en charger et pour porter la peine qui leur est due. Ce n'est point ce lion de Juda dont les rugissements ont effrayé le prophète ; c'est une brebis innocente qui se laisse mener à l'autel, qui s'y laisse égorger pour votre salut : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Une si grande douceur ne vous touchera-t-elle point? Elle a attendri le cœur de son juge, elle a changé en respect et en amour l'insolence et la rage de ses bourreaux, elle a amolli la dureté des cailloux et des rochers. N'y aura-t-il que votre cœur qu'elle ne puisse fléchir? *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Allons, Messieurs, allons au-devant de notre bon Maître, et que ces huit jours soient employés à nous préparer à le recevoir. Faisons un sérieux examen sur

tout ce qui lui pourrait déplaire en nous, et, à la vue de ces douleurs que nos péchés lui ont causées, à la vue de cette croix où nous l'avons attaché, à la vue de cette mort qui a été nécessaire pour expier les dérèglements de notre vie, concevons une si grande horreur de nos fautes que nous n'épargnions, ni aumône, ni jeûne, ni aucune sorte de pénitence pour les effacer, pour les abolir entièrement. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il vient à nous plein de bonté, plein d'amour et du plus ardent de tous les amours. N'allons pas à lui avec froideur et indifférence, tâchons d'exciter en nous cette faim, ces désirs violents qui ont fait languir les âmes saintes. Il vient à nous chargé de grâces et de trésors pour nous enrichir ; n'allons pas à lui les mains vides ; faisons chaque jour de cette sainte semaine quelque action extérieure qui mérite de lui être présentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture spirituelle, une visite à l'hôpital, une méditation, quelque austérité corporelle. Mais surtout qu'il ne se passe point de moment, s'il est possible, qui ne soit sanctifié par quelque acte intérieur de contrition de nos péchés, de compassion pour les douleurs de Jésus-Christ, de protestation de le mieux servir désormais, de désir de le recevoir au plus tôt et le plus saintement qu'il est possible. C'est ainsi, Messieurs, que vous vous disposerez à communier dignement et, par conséquent, à vous sanctifier par cette communion. *Ainsi soit-il* (1).

(1) Ce sermon fut prononcé le dimanche des Rameaux de 1677 ou de 1678.

XXII^e SERMON

TROISIÈME SERMON

SUR

LA SAINTE EUCHARISTIE

Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.

(*S. Jean*, ch. 6.)

On peut multiplier les communions sans manquer de respect envers le corps du Sauveur et sans se rendre cette action inutile.

Quoique, dans la doctrine du christianisme, il y ait bien des vérités qui exercent notre créance, il n'est rien, ce me semble, de plus incroyable que le mystère de ce jour et l'amour excessif que Jésus nous y témoigne. Si avant l'Incarnation du Verbe Eternel, dans ces siècles de fer, où le Seigneur se faisait appeler le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, où il ne parlait que par la voix du tonnerre et faisait gémir son peuple sous le

joug d'une rigoureuse loi : si, dis-je, en ce temps-là, les prophètes avaient prédit un peu plus clairement ce qui s'accomplit sur nos autels ; s'ils avaient dit que ce Dieu si grand, si majestueux, si terrible, s'abaisserait jusqu'à nous aimer avec tendresse ; que, pour nous en donner des marques, il se dépouillerait de sa Majesté, qu'il se donnerait tout entier à chacun de nous ; que, pour s'unir à nous plus étroitement, il se ferait notre viande et notre breuvage ; qu'il descendrait effectivement dans notre estomac ; qu'il en ferait sa demeure, son trône, son lieu de délices, pensez-vous, Messieurs, qu'une pareille prophétie eût trouvé quelque créance parmi les Juifs ?

Mais, si on avait ajouté que les hommes, au lieu de recevoir avec empressement les preuves d'un amour si excessif, n'auraient que du dégoût pour le véritable pain des anges ; qu'on serait obligé d'user de menaces et de contrainte pour les faire approcher de la sainte table une fois l'année ; que non seulement le Dieu d'Israël serait méconnu des Juifs, paraissant dans la forme d'homme, mais qu'il serait rebuté même des chrétiens quoique très bien connu sous les voiles du sacrement, avec quelle surprise aurait-on écouté ces prédictions !

Cependant nous voyons aujourd'hui toutes ces choses accomplies. Il est vrai que Jésus se donne à nous d'une manière ineffable et il n'est que trop vrai qu'on fait peu de cas de son présent. On pourrait le recevoir tous les jours ; et on attend pour le faire qu'un commandement exprès y oblige sous de grièves peines. On prétend s'excuser sur ce qu'on ne vit pas assez saintement pour

faire des communions fréquentes ; mais c'est ce qui m'étonne que, pouvant vivre assez bien pour obliger notre Dieu à descendre tous les jours dans nous et à venir reposer réellement et corporellement dans notre sein, nous aimions mieux nous priver d'un si grand honneur, d'un si grand bien que de nous y disposer par la réformation de notre vie.

Je n'ai garde d'exhorter ici ceux qui sont plongés dans le désordre à s'approcher souvent de ce sacrement terrible, puisqu'ils n'y peuvent manger que leur jugement et leur condamnation. Je n'entreprendrai pas non plus de les porter à se convertir, pour se rendre dignes de recevoir Jésus plus souvent ; ce motif ferait peu d'impression sur des personnes qui ont aussi peu de foi que d'amour de Dieu. Mais je m'adresserai aux bonnes âmes ou à ceux qui ont déjà conçu un vrai désir de vivre chrétiennement, et je les inviterai, de la manière la plus pressante qu'il me sera possible, à multiplier leurs communions, sans plus écouter les fausses raisons dont on pourrait se servir pour les détourner de cette pratique. Jésus, mon Sauveur, que je crois fermement être enfermé dans ce tabernacle, sous les espèces du pain, s'il est vrai que le ciel n'a rien pour vous de plus délicieux que le cœur des âmes pures, inspirez-moi les motifs qui peuvent les animer à s'approcher de vous avec confiance. Outre l'intérêt que vous avez à m'accorder cette faveur, j'emploie encore le crédit de votre sainte Mère pour l'obtenir. *Ave Maria.*

Je crois que personne n'ignore, à présent, les contesta-

tions qui, depuis quelques années, se sont élevées dans l'Eglise même au sujet de l'usage fréquent de l'Eucharistie. Quoique ceux qui le blâmaient aient rendu leur foi suspecte par les livres qu'ils en ont écrits (1), je ne prétends aujourd'hui, ni les combattre, ni les condamner ; je n'examine point s'ils ont eu dessein d'éloigner de la sainte table toutes sortes de personnes, ni quel motif pourrait les avoir portés à former un pareil dessein. Mais comme les raisons dont ils se sont servis pour autoriser leur doctrine peuvent porter également tout le monde à s'abstenir de ce mystère d'amour, quoique peut-être contre leur intention, on ne trouvera pas mauvais que je fasse voir qu'elles n'ont point de force à l'égard des gens de bien ; et il me semble qu'un pareil discours ne peut rien avoir qui ne soit édifiant.

Les raisons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion fréquente se peuvent réduire à ces deux-ci : la première est le mépris qu'on semble faire de ce mystère si redoutable, lorsqu'on ose s'en approcher avec tant de facilité ; la seconde est le péril où l'on s'expose d'en concevoir effectivement du mépris et d'en tirer peu de fruit à force de s'y accoutumer et de se rendre cette action trop familière. On devrait communier plus rarement, et pour témoigner plus de respect envers le corps de Jésus-Christ, et pour se disposer à recevoir une plus grande abondance de

(1) Ce passage fait allusion aux attaques des Jansénistes contre la communion fréquente. *Les livres qu'ils en ont écrits* sont celui *de la Communion fréquente*, d'Antoine Arnaud, (1643), et tous ceux, qui dans la suite, ont soutenu la même doctrine.

grâce, quand on viendrait enfin à communier. Voilà ce qu'on dit ordinairement de plus plausible contre la fréquente communion, et c'est cela même que je dis n'avoir nulle force à l'égard des gens de bien. Je prétends, au contraire, qu'ils doivent embrasser cette pratique par ces mêmes raisons qu'on allègue pour la décrier. Non seulement on peut multiplier les communions sans manquer de respect envers le corps du Sauveur et sans se rendre cette action inutile; mais je m'en vais vous faire voir qu'à la réitérer souvent il y a, premièrement, plus de gloire pour Dieu, et, en second lieu, plus d'utilité pour les hommes; que plus on communie, plus on honore le sacrement, plus on en profite; en un mot, que bien loin de s'en priver par des motifs de respect pour Dieu et de zèle pour nos âmes, on doit s'en approcher fréquemment par ces deux mêmes motifs, lesquels feront les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT

On ne peut pas nier, chrétiens Auditeurs, que Jésus-Christ, qui a institué le sacrement de l'Eucharistie et qui est lui-même caché sous ce sacrement, ne nous ait invité souvent à le recevoir et qu'il ne l'ait fait d'une manière fort pressante. Il a promis l'immortalité, la vie éternelle et même une vie divine à ceux qui communieraient; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneraient de sa table; il veut que tout le monde y soit appelé, qu'on force même les dégoûtés et les pares-

seux. Tout le monde sait que pour obéir ou à ces conseils, ou aux préceptes de l'Evangile, les premiers fidèles recevaient tous les jours le corps du Sauveur, comme il est rappelé au deuxième chapitre des *Actes des Apôtres* et que cette sainte coutume passa bientôt après, comme en une espèce de loi ecclésiastique, par l'ordonnance que firent les apôtres, que tous ceux qui entreraient dans l'église, et qui refuseraient de participer aux saints mystères, seraient séparés des autres. Cette ordonnance fut confirmée par Saint Anaclet, cinquième pape après Saint Pierre. De sorte que durant longtemps, quiconque s'était rendu indigne de communier par des actions scandaleuses, ceux mêmes qui, pour quelque autre raison que ce pût être, ne voulaient pas avoir part à ce bonheur, étaient mis hors de l'Eglise après l'évangile. Tous ceux qui entendaient la messe étaient obligés de recevoir le corps du Sauveur.

De là il me semble qu'on peut d'abord conclure que Dieu est extrêmement honoré par la fréquente communion ; qu'il vaut mieux s'approcher souvent de la sainte table par amour, que de s'en abstenir par humilité ; à moins qu'on ne veuille dire que les premiers chrétiens, que les apôtres mêmes, qui avaient reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, ont ignoré une manière de culte et de respect plus excellente que celle qu'ils ont pratiquée, qu'ils ont établie, que celle dont ils ont peut-être fait un précepte aux fidèles de leur temps, comme Saint Thomas et plusieurs autres théologiens l'ont pensé.

De plus, ceux qui ont combattu avec plus de chaleur la multiplication des communions et qui ont pris plus

de soin de faire valoir la modestie de ceux qui étaient longtemps sans participer à ces mystères, ceux-là même ont reconnu que tous les Pères de l'Eglise, sans en excepter un seul, exhortent les chrétiens à communier souvent. Il est vrai qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions sacrilèges ; mais jamais contre les communions fréquentes ; qu'ils nous invitent souvent à nous approcher de l'autel avec beaucoup de respect ; mais jamais à nous en retirer par respect ; et j'ose dire qu'on n'en saurait citer un seul qui conseille cette manière d'humilité. Nous trouvons dans les conciles, et surtout dans ceux de Bâle et de Trente, que l'Eglise ne souhaite rien tant que de voir ses enfants affamés de ce pain de vie et disposés à le recevoir tous les jours. Ils font tous consister la révérence due à ce sacrement adorable dans le soin qu'on doit avoir de se purifier par une véritable pénitence ; mais il n'est fait mention nulle part de cette vénération qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, qu'on nous veut représenter comme une grande vertu.

Serait-il possible que Jésus-Christ nous eût témoigné, en tant de rencontres et d'une manière si forte, l'envie qu'il a de se donner à nous par l'Eucharistie ; que, dans le premier âge de l'Eglise, on eût introduit et pratiqué si longtemps la communion de tous les jours ; que tous les Saints Pères nous eussent exhorté au fréquent usage de ce sacrement ; que les conciles eussent fait paraître un si grand désir de voir cet usage rétabli parmi les fidèles, s'il y avait plus de vertu, plus de mérite, plus d'honneur pour Dieu à nous éloigner qu'à nous appro-

cher de la sainte table, s'il y avait quelque espèce d'irrévérence à se présenter à la communion, si ceux-là sont en effet plus respectueux qui s'y présentent plus rarement? Quelle est donc cette vertu que notre bon Maître ne nous a point recommandée et dont nous ne voyons pas d'exemple dans les plus belles années du christianisme? Quelle est cette vertu que les plus grandes lumières de l'Eglise ne nous ont point encore découverte et que l'Eglise elle-même n'a pas daigné jusqu'ici enseigner à ses enfants?

Il est vrai, me dira-t-on, car on ne le saurait nier, il est vrai que, ni dans l'Ecriture, ni dans les canons, ni dans les ouvrages des Pères, ni dans l'histoire de l'Eglise, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce respect qui nous doit retirer de la sainte table. Ce ne sont partout qu'exhortations, qu'invitations pressantes de nous en approcher souvent et, s'il est possible, tous les jours. Mais ces invitations ne s'adressent pas à des pécheurs comme nous; elles ne sont que pour ces grandes âmes que l'Evangile compare à des aigles et qu'il a prédit devoir s'assembler où reposera le corps du Sauveur, selon le sens que les Pères donnent à ces paroles : *Ubi erit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* Elles ne sont que pour ces âmes saintes qui se sont purifiées des plus légères imperfections, qui n'ont plus de désirs, plus de pensées que pour le ciel, qui ne vivent plus que du plus pur amour de Dieu. A cela, je réponds, Messieurs, que s'il y avait une véritable humilité, une véritable vertu à s'abstenir du corps du Sauveur, les plus grands saints auraient été les premiers à nous en donner des exemples,

comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. Il est certain que ceux qui sont parvenus à la plus haute perfection ne sont pas ceux qui s'estiment les plus parfaits; au contraire, l'humilité devient toujours plus profonde à mesure que la charité devient plus ardente; et, par conséquent, si les saints étaient les seuls qui pussent faire honneur au festin céleste, il est tout visible que le monde serait obligé de s'en excuser, que les saints eux-mêmes n'auraient pas la hardiesse de se présenter à cette table, étant tous bien éloignés de se croire saints, se croyant, au contraire, pour la plupart, de très grands pécheurs.

Cependant, Messieurs, lisez la vie de tous les héros du christianisme, vous trouverez que non seulement ceux du premier âge de l'Eglise, mais tous ceux qui se sont signalés dans les derniers siècles, ont loué la fréquente communion, qu'ils ont tâché d'en introduire l'usage, qu'ils l'ont pratiquée eux-mêmes et qu'ils n'ont pas cru déshonorer la chair du Sauveur en s'en nourrissant, ou tous les jours, comme Sainte Thérèse, ou presque tous les jours, comme Sainte Catherine de Sienne, ou plusieurs fois la semaine, comme Saint Elzéar et tous les autres sans exception. C'est une chose qui mérite bien d'être remarquée, que ceux qui ont pris soin de chercher dans l'histoire de quoi appuyer la doctrine qui condamne le fréquent usage de l'Eucharistie, parmi ce grand nombre de saints qui ont vécu depuis Jésus-Christ, ils n'ont pu citer que l'exemple de trois ou quatre qui, pour des fautes légères, se sont abstenus de dire la messe pour

un jour seulement, ou tout au plus pour quelques jours; et cela, une seule fois en toute leur vie.

Mais s'il était vrai que la fréquente communion ne fût que pour les âmes tout à fait pures, comment est-ce que dans la primitive Eglise on aurait pu obliger tous les fidèles à communier tous les jours? Je sais que c'était alors comme le siècle d'or du christianisme, que le sang de Jésus-Christ, qui venait d'être versé sur le Calvaire, que le feu du Saint-Esprit dont les apôtres avaient reçu la plénitude, remplissait les cœurs d'une admirable ferveur. Mais enfin, le nombre des chrétiens s'augmentant tous les jours de plus en plus, il n'y avait pas trop d'apparence qu'au deuxième siècle, sous le pontificat du Pape Anaclet, où la coutume de communier tous les jours fut renouvelée, le christianisme étant déjà répandu dans tout l'univers, il n'est guère probable qu'encore alors il y eût autant de saints qu'il y avait de chrétiens. Saint Basile et Saint Epiphane, qui vivaient au quatrième siècle, témoignent qu'il y avait trois ou quatre jours de la semaine, auxquels il était ordonné à tous ceux de leur diocèse de recevoir la communion. Doit-on croire que les diocèses de ces saints prélats étaient tous composés d'âmes parfaites et ornées des plus excellentes vertus? Tous les fondateurs des ordres religieux ont prévu que les communautés seraient, tout au plus, mêlées de parfaits et d'imparfaits, de tièdes et de fervents, et qu'il ne s'y en trouverait que trop qui conserveraient dans le cloître l'esprit et les inclinations du monde. Ils n'ont pas laissé d'établir tous la fré-

quente communion et d'y engager tous ceux qui voudraient suivre leur règle.

Mais quoi ! doit-on accorder l'usage fréquent de la sainte Eucharistie même aux tièdes et aux méchants ? Non, Messieurs, cette grâce n'est que pour les bons et pour ceux qui ont envie de le devenir. Je ne prétends point porter indifféremment toutes sortes de personnes à s'approcher souvent du Dieu de la pureté. Mais je dis que du moment qu'on a renoncé à l'habitude du péché mortel, du moment qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occasions de le commettre, qu'on se sent un vrai désir de faire son salut, de vivre chrétiennement : je dis, Messieurs, que dès lors on est disposé pour la fréquente communion, et que, bien loin de manquer de respect en la pratiquant, on ne peut rien faire qui honore Dieu davantage. Je l'ai fait voir, ce me semble, jusqu'ici par toute sorte d'exemples et d'autorités ; mais à ces preuves j'ajoute une raison tout à fait essentielle.

La communion est, par elle-même, une action sainte, une action de religion, si vous la considérez dans l'homme qui communie ; il donne par là une marque de sa foi, un témoignage public de l'union qu'il a avec les fidèles, dont ce pain sacré a été de tout temps le lien le plus précieux ; enfin, il achève, il consomme le sacrifice de l'autel qui, de toutes les actions de religion, est sans doute la plus excellente et la plus parfaite. Cela supposé, sur quel principe peut-on avancer qu'en s'abstenant de la sainte table on donne au Seigneur des marques d'un plus grand respect et d'une vénération plus profonde ?

Est-ce par l'omission ou par la pratique des actions saintes, de celles qui sont destinées particulièrement à distinguer les enfants de l'Eglise de Jésus-Christ et à reconnaître la grandeur de la Majesté divine, que nous devons honorer Dieu et faire éclater le respect que nous lui portons? Si c'est donner à Dieu la plus grande gloire qu'il puisse recevoir d'un simple fidèle que de recevoir l'Eucharistie, comment peut-on dire que c'est le déshonorer que de la recevoir souvent?

La prière glorifie le Seigneur; elle est un aveu de notre dépendance et de son pouvoir souverain, de notre indigence et de ses richesses, de sa bonté, de sa libéralité infinie. D'ailleurs, c'est prendre bien de la liberté que de s'approcher de Dieu et de paraître en sa présence pour l'entretenir de nos misères. Quelqu'un s'est-il jamais avisé de dire que, pour témoigner à Dieu plus de respect, il était à propos de le prier rarement et d'interrompre l'exercice de l'oraison? Sainte Thérèse le crut durant quelque temps; elle s'abstint de prier sous prétexte qu'elle était encore engagée en des imperfections qui la rendaient indigne de parler à Dieu. Mais elle se reproche ce sentiment en divers endroits de sa vie; elle dit que cette fausse humilité l'aurait perdue infailliblement, si elle n'eût été détrompée; que le démon ne pouvait lui tendre un piège plus dangereux. Que si c'est une fausse modestie, une véritable tentation de quitter la prière, parce qu'on n'est pas digne de parler à Dieu, ne sera-ce point aussi une illusion de se retirer de la communion sur un semblable prétexte, surtout si c'est souvent et pour un temps considérable que l'on s'en retire? Pour-

quoi Dieu est-il d'autant plus honoré qu'on multiplie davantage toutes les œuvres saintes que l'on fait en son honneur, et que l'on sera accusé de lui manquer de respect en réitérant souvent celle de toutes qui lui est la plus honorable?

Mais quand la communion ne serait pas l'action la plus sainte du christianisme, celle qui fait le plus d'honneur à Dieu, à la considérer simplement comme l'action du chrétien qui reçoit le corps de Jésus-Christ, il est certain qu'à la regarder comme l'action de Jésus-Christ lui-même qui nous y donne son corps, il n'est rien, après le sacrifice de la messe, qui honore Dieu davantage, et, par conséquent, qu'il faille davantage multiplier. Pourquoi, pensez-vous, l'Eglise a-t-elle si fort augmenté le nombre des prêtres? Et pourquoi permet-elle à tous ses prêtres de célébrer tous les jours? Est-ce qu'elle les croit tous aussi saints que les apôtres? Ignore-t-elle que plusieurs d'entre eux ne sont pas plus purs que les laïques? Elle le sait, Messieurs. Mais c'est que l'honneur qui est fait à Dieu par Jésus-Christ, lequel s'immole lui-même à l'autel, cet honneur, dis-je, est si grand qu'elle a cru que nulle considération ne la devait empêcher de le lui faire offrir le plus souvent qu'il serait possible et par autant de prêtres qu'elle en aurait consacrés. Pourquoi ne dirons-nous pas à peu près la même chose de la sainte communion, puisque non seulement Jésus y achève le mystère qu'il a commencé par les mains du prêtre, qu'il y accomplit le dessein qu'il a eu en instituant ce sacrement, qui est de nourrir les fidèles de sa propre chair; qu'il y renouvelle, qu'il y

étend, comme parle Saint Jean Chrysostôme, le bienfait de son incarnation; mais qu'il s'y sacrifie encore une fois en perdant dans notre estomac cette vie sacramentelle qu'il avait reçue à la consécration? Vous n'êtes pas digne de communier souvent : tous les prêtres sont-ils dignes de dire souvent la messe? En est-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours? En est-il un seul qui mérite de la dire une seule fois?

C'est une erreur, chrétienne Compagnie, de penser que notre Dieu soit déshonoré par nos misères et par nos faiblesses. Si cela était, il ne se serait pas lié si étroitement à notre nature, et l'Incarnation ne serait pas le plus grand, le plus glorieux de tous ses ouvrages. Il s'est d'autant plus glorifié par cette union ineffable que le terme en est plus vil et plus éloigné de sa grandeur. C'est pour cela que des deux natures raisonnables, l'angélique et l'humaine, il a choisi la plus imparfaite, parce qu'il l'a trouvée plus propre pour faire éclater sa bonté et sa sagesse infinie : *Nusquam angelos apprehendit; semen Abrahæ apprehendit.* Il est vrai, Messieurs, nous sommes tous très indignes de communier souvent. Mais si notre indignité est un obstacle à recevoir Jésus-Christ, non seulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce qu'il est impossible que nous en soyons jamais dignes. Si nous devons nous abstenir de la sainte table, parce que nous en sommes indignes, nous devons encore nous absenter de la messe et de la prédication. Nous sommes très indignes de l'un et de l'autre. Les anges n'assistent qu'en tremblant au sacrifice de l'autel; et un Saint Père a dit qu'il ne fallait

pas moins de pureté pour entendre la parole sainte que pour manger le corps du Sauveur.

Mais, que je trouve bien plus raisonnables les sentiments d'une âme sainte et extrêmement éclairée qui vivait, il n'y a pas fort longtemps, qui, se sentant un extrême désir de recevoir le corps du Sauveur dans le même temps qu'elle se trouvait accablée de confusion à la vue de ses infidélités, disait à Dieu : Je vous entends, Seigneur, je comprends ce que signifient ces ardents désirs; je ne doute point qu'ils ne me viennent de vous : vous voulez faire voir jusqu'où peut aller votre bonté excessive, en vous donnant à la plus indigne de toutes les créatures. Vous avez raison de souhaiter de venir en moi ; rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de votre table par la considération de mes misères ; car, plus je suis misérable, plus vous serez glorifié, et des anges, et des saints, pour m'avoir fait une si grande miséricorde.

J'ai déjà dit que je ne parlais qu'aux âmes qui n'aimaient plus le péché et qui désiraient sincèrement de devenir bonnes. Car pour les autres, qui sont attachées au monde, qui sont déterminées à continuer de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement : mais aussi ne suis-je pas assez crédule pour me laisser persuader que c'est par humilité qu'elles s'abstiennent. Comment peut-on croire qu'une personne qui aura la tête toute remplie de vanité, qui ne songera qu'à se louer, qu'à acquérir une fausse gloire, soit en même temps remplie d'une véritable humilité? Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris

pour les règles saintes de l'Evangile, qui portent peut-être leur orgueil jusqu'à mépriser les commandements de l'Eglise et de Dieu même, aient tant de respect et de vénération pour l'Eucharistie? Jésus-Christ est dans le Saint Sacrement, il est vrai; mais Dieu est partout, et je ne comprends pas comment ce même respect, qui nous représenterait le Seigneur si redoutable à l'autel, ne nous empêcherait point de l'offenser et de l'outrager partout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous différez la communion par la considération de votre indignité, tandis que nous verrons que vous ne laissez pas de vous en rendre tous les jours plus indigne, par la multiplication de ces mêmes fautes qui vous obligent à la différer? Si vous aviez des sentiments d'une vénération si profonde pour le corps adorable de Jésus, ne songeriez-vous point davantage à vous rendre digne de le recevoir souvent qu'à vous en priver, pàrce que vous vous en jugez indigne? Si vous êtes vraiment résolu de vous réformer, vous méritez de communier dès demain; mais si vous voulez continuer de vivre comme vous avez vécu jusqu'à cette heure, pouvez-vous douter que dans un an d'ici vous mériterez encore moins qu'à présent de participer aux saints mystères? Ou commencez dès maintenant à purifier votre cœur pour communier la première fois avec plus de révérence; ou cessez de dire que le terme que vous prenez est un effet du respect intérieur que vous avez pour le corps de Jésus-Christ. Voilà qui est étrange de vouloir faire passer pour vertu l'attache que nous avons à nos habitudes vicieuses et l'amour d'une

fausse liberté, qui se trouverait gênée par des communions fréquentes. On craint de rentrer si souvent dans une conscience impure; on craint l'humiliation de la confession; on craint que les plaisirs ne soient pas seulement interrompus pour un jour, mais encore troublés pour longtemps par les bonnes pensées qui ont coutume d'accompagner les actions saintes; en un mot, il faut se retirer, ou du désordre, ou de la table sacrée; et on aime mieux se priver de celle-ci que d'être obligé de vivre chrétiennement.

Voilà quelles sont les dispositions que l'on cache sous le prétexte spécieux de respect et de vénération pour l'Eucharistie. Mais on leur donne encore une autre couleur qui n'est ni moins fausse, ni moins trompeuse : nous voulons faire accroire que nous faisons par zèle de notre avancement spirituel ce qui est un effet si visible de notre tiédeur et du peu d'envie que nous avons de nous convertir. Il est dangereux, dit-on, qu'en communiant si souvent, on ne s'y accoutume de telle sorte qu'on n'en retire plus le fruit qu'on en devait espérer. Disons plutôt que nous appréhendons qu'en communiant si souvent nous n'en retirions plus de fruit que nous ne souhaiterions. Car il n'est rien de si vrai que plus on multiplie les communions plus on en profite. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Quand tous les chrétiens ne seraient pas instruits des effets admirables que produit l'Eucharistie dans l'âme

de ceux qui la reçoivent, il suffirait de vous faire ressouvenir qu'elle renferme ce corps adorable, dont la présence, dont les attouchements sacrés, dont les vêtements, dont la seule ombre a chassé les démons et les maladies, et qui a encore plus de pouvoir sur les cœurs pour les sanctifier qu'il n'en a eu sur tout le reste de la nature. Qui pourrait ramasser dans un seul discours tout ce que la foi nous apprend, tout ce que la raison nous persuade, tout ce que les Pères nous ont dit, tout ce que l'expérience nous a enseigné de la vertu de ce sacrement? Y a-t-il quelque moyen, ou plus sûr, ou plus prompt, ou plus efficace, pour modérer les passions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'âme contre les tentations, pour l'encourager aux entreprises les plus difficiles, pour la rendre ferme et inébranlable dans la pratique du bien, pour l'enflammer de l'amour de Dieu que ce saint mystère par lequel nous sommes unis d'une manière si particulière au Roi des vertus, à l'Auteur de la grâce, au Saint des Saints, à la source de toute sainteté et de toutes bénédictions? La vertu de rafraîchir n'est pas plus naturelle à l'eau, dit Albert le Grand, que celle de modérer les ardeurs de la concupiscence l'est au sacrement de l'autel. Le démon tremble, dit Saint Pierre de Damien, à la vue d'un chrétien qui a les lèvres teintes du sang du Sauveur. L'Eucharistie est un puissant remède qui pénètre toutes les parties de l'âme, et même du corps, pour tout guérir, tout purger, tout renouveler : c'est ainsi que parle Saint Cyprien. Enfin, il faut se résoudre à mourir, dit Saint Jean Chrysostôme, si l'on refuse de prendre cette sacrée

nourriture ; elle est la vigueur de notre âme, le bien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie.

Cela étant supposé, comment est-ce qu'un sacrement, d'une si grande vertu pour tous ceux qui le reçoivent, peut-il devenir inutile à ceux qui le reçoivent souvent? Il peut arriver qu'un contre-poison, qu'un remède, très bon en soi-même, n'ait enfin nul effet à l'égard de ceux qui en font un trop grand usage ; mais une viande ne laisse pas de profiter, quoiqu'on en mange ordinairement. On prend tous les jours la nourriture, le pain surtout et le vin, sous les espèces desquels Jésus nous a donné son corps et son sang; elles sont d'autant plus salutaires que l'estomac y est plus accoutumé ; il ne s'en dégoûte jamais ; et, quand cela arriverait à l'égard de la viande et du breuvage matériel, le Saint-Esprit a prédit le contraire, il y a longtemps, de ce pain céleste : Ceux qui me mangent désireront encore de me manger : *Qui edunt me, adhuc esurient.*

Je sais bien qu'on peut recevoir l'Eucharistie de telle sorte qu'on n'en retire aucun fruit ; mais je soutiens que cela ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment. Je dis que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir meilleurs, deviendraient pires, s'ils communiaient plus rarement ; que nulle indisposition, à la réserve du péché mortel, ne peut empêcher l'effet du sacrement, qui est de sanctifier l'âme, de lui donner des forces et de la vigueur pour faire le bien et pour résister au mal ; que, comme à

chaque fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de mérite et de grâce habituelle, il faut nécessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion; et que, par conséquent, plus on en fait, plus on soit en état de profiter de celles que l'on doit faire.

Je conviens que c'est une misère, à quoi presque tous les hommes sont sujets, d'estimer davantage les choses les moins communes, de négliger enfin ou de faire sans réflexion les actions les plus importantes, lorsqu'elles sont trop ordinaires. Mais, si la crainte de tomber dans une pareille faiblesse était une raison pour s'abstenir de la communion fréquente, elle devrait nous porter aussi à nous abstenir de la fréquente prière, contre le commandement de Jésus-Christ. Comme en priant souvent on apprend enfin à bien prier, aussi en recevant souvent Notre Seigneur, on sent croître en soi cette ferveur et cette faim qui sont nécessaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de se préparer à la communion, elle ne sera guère utile, quand même on ne la ferait qu'une fois l'an; que si on y apporte beaucoup de soin, il est certain que plus on la multipliera, plus on se fortifiera dans l'habitude de la faire comme il faut, vu que ce n'est pas simplement en faisant souvent une chose, mais en la faisant mal, qu'on s'accoutume à la mal faire.

Que si ces raisons ne suffisent pas pour prouver l'utilité des fréquentes communions, j'en appellerai à l'expérience : il n'y a jamais eu tant de ferveur, la sainteté n'a jamais été si universelle dans l'Eglise que dans le temps

que les fidèles communiaient tous les jours. On a observé qu'au siècle passé, lorsque la corruption des mœurs fit naître ce grand nombre d'hérésies qui inondèrent presque tout le monde chrétien, le fréquent usage de la pénitence et de la communion avait été entièrement aboli, et que, du moment qu'il commença à se rétablir par les soins de plusieurs saints personnages que Dieu suscita quelque temps après, on vit refleurir partout la piété, et le cours de l'erreur arrêté dans les lieux où même elle faisait le plus de ravage. Mais, qu'est-il nécessaire de chercher si loin des exemples d'une vérité dont nous sommes si convaincus par notre propre expérience? Vous nous dites qu'il y a de l'illusion à communier tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours, qu'on en tirerait plus de profit, si on le faisait moins fréquemment. Ce discours persuadera sans doute ceux qui ne communient que deux ou trois fois l'année. Mais quelle impression pourrait-il faire sur des personnes qui savent par elles-mêmes l'avantage qu'il y a à communier souvent? Comment pourrions-nous donner quelque créance à cette doctrine, nous qui ne nous sommes tirés de nos désordres que par cette voie, après avoir tenté inutilement toutes les autres? Tandis que nous avons négligé de communier souvent, nous nous sommes sentis lâches et tardifs au service de notre Dieu; nous avons été assiégés de tentations, auxquelles nous ne résistions que faiblement; la piété chrétienne nous a fait peur; nous en avons cru la pratique comme impossible. Mais, depuis que nous approchons plus fréquemment de la table euchaistique, nous trouvons que nos ennemis ne

sont point invincibles ni nos passions indomptables; nous avons un peu plus de connaissance du bien et beaucoup plus de facilité à le pratiquer. Nous voyons que tous les mauvais chrétiens s'accommodent extrêmement de votre conseil; que sans attendre même qu'on les exhorte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des saints mystères. Nous savons que jamais une âme fervente ne se relâche, qu'elle ne perde le désir de communier souvent, qu'elle ne soit tentée de s'en abstenir, qu'elle ne s'en abstienne effectivement, si elle continue à se relâcher.

On ne peut pas dire que tous ceux qui communient souvent soient des saints; mais j'ose avancer que tous les saints communient fort souvent, et qu'ils reconnaissent devoir à ce sacrement, et leur progrès, et leur persévérance dans la vertu. Lorsque je verrai qu'à mesure que je multiplierai mes communions je deviendrai plus colère, plus vain, plus dur envers les pauvres, plus attaché au monde, plus susceptible de passions, plus impatient dans mes maux, plus altéré de plaisir et de faux honneur, alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion (car rien n'est capable de me persuader que je sois plus faible et plus imparfait, parce que je me suis approché de la source de la sainteté et de la grâce), mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation; je chercherai dans moi-même la cause d'un si grand mal; je tâcherai de l'ôter; et, pour en venir à bout, je ne penserai pas que rien me puisse aider davantage que de continuer de recevoir souvent le corps du Sauveur.

Mais tandis que je m'apercevrai de quelque progrès dans la vertu, que mes passions s'adouciront, que je me sentirai assez de forces pour résister aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens dérèglements, que je craindrai le péché et les occasions du péché, je me garderai bien d'abandonner une pratique qui m'a apporté tous ces avantages.

Je finis, Messieurs, en m'adressant à ceux qui, jusqu'ici, pourraient avoir cru de bonne foi qu'il y a plus de vertu et plus de profit à communier moins fréquemment, et je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puissent juger avec plus de connaissance ; car s'ils ont une volonté sincère, comme je le suppose, je suis certain qu'ils seront désabusés, qu'ils se trouveront bientôt remplis de force, de courage, de lumière, d'onction, et qu'ils se trouveront dans des dispositions beaucoup plus avantageuses que celles où ils ont vécu jusqu'aujourd'hui. De plus, je m'adresse à ceux qui sont déjà dans la louable pratique de la communion fréquente, et je les prie, au nom de Jésus-Christ, qui leur témoigne un si grand amour en abaissant sa Majesté jusqu'à eux et les nourrissant de sa chair, je les prie, dis-je, par cet amour excessif que Jésus-Christ leur témoigne, qu'ils aient soin de régler leur vie de telle sorte que les faibles n'en soient pas scandalisés, et qu'on ne prenne pas sujet d'attribuer au fréquent usage de l'Eucharistie ce qui ne serait assurément qu'un effet du mauvais usage qu'ils en feraient. *Ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Car, faut-il trouver étrange si le nom de Dieu est blasphémé et si on se met peu en peine d'approcher souvent de la sainte table, lorsqu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut-être tous les huit jours, être toujours aussi vaines, aussi colères, aussi médisantes, aussi légères dans leurs actions et dans leurs discours que si le prêtre ne leur donnait que du pain matériel, que si nous étions membres de ces nouvelles églises, où l'on ne se nourrit que de l'ombre et de la figure de l'Eucharistie. Ce ne sont pas là de grands crimes, me direz-vous ? J'en conviens ; mais c'est de là même que naît le scandale des ignorants, lorsqu'ils croient que de si petits maux résistent à un si grand remède et que le corps de Jésus-Christ, qui a guéri tant de maladies mortelles, en touchant une seule fois ceux qui en étaient atteints, semble manquer de vertu pour vous délivrer de ces légères imperfections.

Enfin, je ne saurais exhorter assez ceux à qui Dieu donne un désir sincère de s'engager ou de persévérer dans une solide dévotion ; je ne saurais, dis-je, les exhorter assez de continuer à recevoir souvent leur Rédempteur. Qu'ils se ressouviennent de ces paroles du concile de Bâle : *Non seulement c'est une chose utile et salutaire de recevoir souvent le Sacrement de l'Autel ; mais elle est entièrement nécessaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui désire s'avancer au service de Dieu, au chemin de la vertu et de la vie parfaite.* Que ces personnes regardent donc la divine Eucharistie comme leur bouclier, comme leur remède universel, comme leur asile dans tous les périls, comme leur ressource

dans toutes leurs nécessités, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie spirituelle et le gage de leur immortalité. Qu'ils aient recours à ce pain des anges dans leurs ténèbres, dans leurs perplexités, dans leurs craintes, dans leurs tentations, dans leurs plus grandes fragilités ; qu'ils n'en quittent jamais le fréquent usage, quoiqu'il arrive. Jésus-Christ nous a donné sa parole que quiconque mange cette viande ne mourra jamais ; on ne peut pas dire que cette promesse soit pour tous ceux qui communient, quoique avec les dispositions nécessaires, puisque nous n'en voyons que trop mourir dans l'impénitence, après avoir vécu quelque temps dans la participation des mystères adorables : on ne peut pas dire non plus que ce soit une promesse vaine, une fausse prédiction de se maintenir dans la crainte de Dieu et dans la ferveur. Il faut donc qu'elle regarde ceux qui ne se contentent pas d'avoir bien communié une fois ni plusieurs fois, mais qui persévèrent jusqu'à la fin dans la communion fréquente. Oui, Jésus l'a promis, et j'ose en répondre, ceux qui continuent dans le dessein de vivre chrétiennement et de communier souvent, ceux-là, dis-je, ne mourront jamais dans le péché, ils ne mourront jamais par le péché, ils ne perdront point la vie de la grâce en ce monde et ils parviendront infailliblement à celle de la gloire en l'autre. *Ainsi soit-il.*

XXIII^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION

Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula.

O Seigneur, qu'il fait bon ici! Vous plaît-il que nous y dressions trois tentes pour y demeurer éternellement.

(*S. Math.*, ch. 17).

Les chrétiens doivent espérer, dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice, puisqu'elle ne nuit point aux intérêts temporels, mais qu'elle les favorise extrêmement, et que, bien loin d'être ennemie des plaisirs, elle en est une source très abondante.

On a toujours été fort partagé, dans les écoles anciennes, sur le sujet de la félicité de l'homme. On dit que les Grecs, ayant autrefois assemblé des philosophes de toutes les sectes, pour examiner cette question, il ne s'en trouva pas deux qui fussent de même sentiment,

chacun faisant consister notre bonheur en quelque chose à quoi nul autre n'avait pensé. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que, parmi tant d'opinions différentes, il n'y en avait pas une de véritable. Les sectateurs d'Epicure étaient pour les plaisirs des sens et disaient, au rapport de Saint Augustin : *Mihi frui carne bonum est.* Les disciples de Zénon, pour les actions de l'esprit : *Mihi frui mea mente bonum est*; jusqu'à ce que Saint Paul, s'opposant lui seul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athènes cette nouvelle doctrine : *Mihi adhærere Deo bonum est.* Vous êtes tous dans l'erreur : pour moi, je m'attache à Dieu comme à mon souverain bien. Pour être heureux, il ne faut songer, ni à flatter la chair, ni à satisfaire l'esprit, mais à contenter celui qui a créé l'un et l'autre : *Non est in corpore, non est in anima, sed in utriusque Creatore.*

Je ne doute point, chrétiens Auditeurs, que ce ne soit dans la même vue que Saint Pierre s'écrie sur le Thabor : *Domine, bonum est nos hic esse.* Seigneur, nous voici à la source du vrai bonheur ; nous n'avons que faire de l'aller chercher plus loin. C'est pourquoi j'ai dessein, dans ce discours, d'établir cette vérité, non plus contre les philosophes païens, mais contre des chrétiens qui sont encore moins raisonnables. Car ce n'est plus entre les satisfactions du corps et celles de l'esprit qu'on est partagé : il me semble que tout est terrestre, que tout est corporel à la félicité qu'on recherche aujourd'hui ; les uns se donnent entièrement à la volupté, et les autres n'ont en vue que l'intérêt. Pour moi, Messieurs, je suis pour la piété. C'est mon sentiment, qu'il n'y a

pas de gens plus heureux au monde que les véritables serviteurs de Dieu ; et je prétends en faire convenir, et ceux qui sont le plus affamés des biens de ce monde, et ceux qui courent davantage après les plaisirs sensibles. Saluons Marie qui a été moins heureuse pour avoir été la Mère de Dieu que pour avoir été la plus humble de ses servantes. *Ave Maria.*

C'est en vain que, pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur représente comme un maître impuissant et infidèle qui ne peut donner que de faux biens et de faux plaisirs. Ces plaisirs, ces biens sont sensibles ; et c'est assez pour retenir des âmes qui ne connaissent que par les sens et que les choses invisibles ne touchent point. Pour attirer les hommes dans le parti de la piété, il n'y a pas de moyen plus sûr que de leur faire espérer, dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice. J'ose en promettre de plus grands encore, Messieurs, et je prétends que ceux qui se retirent de Dieu, par des raisons d'intérêt ou de plaisir, s'en retirent par des raisons qui les y devaient inviolablement attacher. Voilà donc les deux vérités que j'ai dessein d'établir par ce discours. Je veux faire voir que quiconque s'adonne à la piété jouit de plus de biens, même temporels, goûte de plus purs et de plus solides plaisirs, même sensibles, que ceux qui ne s'appliquent qu'à satisfaire leur avarice et leur sensualité ; que non seulement la vertu ne nuit pas à vos intérêts, mais qu'elle les favorise extrêmement : ce sera le premier point ; qu'elle n'est point ennemie des

plaisirs ; qu'au contraire, elle en est une source très abondante ; c'est le second. Pardonnez-moi, Seigneur, si pour porter les hommes à vous servir, je me sers aujourd'hui de motifs si bas et si imparfaits. Je n'ignore point les grandes raisons que nous avons de vous aimer sans intérêt et pour l'amour de vous-même ; mais, il faut faire entendre aux chrétiens qu'ils n'ont nulle raison de se départir d'une vie sainte et chrétienne ; il faut les rendre tout à fait inexcusables, ou plutôt, il faut les engager avec douceur à la pratique de la vertu, il faut les y attirer, comme vous faites vous-même, par les liens d'Adam, par l'amorce d'une félicité temporelle. Vous saurez bien ensuite rectifier ces motifs par des chaînes plus fortes et plus précieuses et achever l'ouvrage que nous n'aurons que grossièrement ébauché.

PREMIER POINT

Messieurs, ce fut une vision bien extravagante que celle du fanatique Manès, lorsqu'au troisième siècle de l'Eglise, il s'avisa de dire qu'il y avait dans le monde deux principes des choses créées, et que Dieu n'était l'auteur que des spirituelles et des invisibles. A mon sens, ce serait une illusion plus grande encore de penser que Celui qui est le Créateur de tous les biens, même visibles et temporels, n'en est pas le maître absolu, qu'il n'en est pas le souverain distributeur, qu'il est en notre pouvoir de les acquérir ou de les conserver indépendamment de son bon plaisir. *Quis vestrum*, nous dit

Jésus-Christ dans l'Evangile, *cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* Qui de vous, à force de méditer et de chercher dans son esprit, pourra trouver le moyen d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Est-il quelque homme à qui cela ne paraisse pas absolument impossible? Or, sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réussir les desseins de fortune que vous formez ou même d'amasser quelque chose pour votre entretien : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?* Si vous ne pouvez pas venir à bout de ce qui est beaucoup moins difficile, êtes-vous sage de vouloir entreprendre de faire le reste?

Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens Auditeurs, qu'en cet endroit de l'Evangile le Sauveur compare tous les soins que nous pouvons prendre pour nous rendre heureux temporellement aux vains efforts que ferait un insensé pour croître tout d'un coup d'une coudée, et que, non seulement il traite également de folie l'une et l'autre de ces entreprises, mais la seconde, quelque extravagante qu'elle soit, lui paraît aisée en comparaison de l'autre. Ce n'est rien que de hausser sa taille et la rendre riche, de médiocre ou de basse qu'elle était. Quand vous seriez assez puissant pour cela, il ne suivrait pas que vous puissiez augmenter ou conserver vos biens temporels. *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?* En effet, Messieurs, il est tout visible que nous n'y pouvons rien par nous-même. Pour faire réussir ces sortes d'affaires à notre gré, ce n'est pas assez d'y apporter de grands soins, une grande

application, beaucoup d'esprit et de bon sens naturel ; il faudrait, outre cela, pouvoir commander aux vents et aux flots, se faire obéir au soleil et aux étoiles, se rendre maître de la volonté des hommes, disposer de cent choses dont Dieu s'est réservé la disposition à lui seul. Qu'il serait à souhaiter qu'on fût bien persuadé de cette vérité, que les richesses, les honneurs, la santé, les emplois, l'estime et l'amitié des hommes sont des biens qui appartiennent à Dieu, que nous ne pouvons recevoir que de sa main et qu'il nous est autant impossible d'acquérir sans son secours qu'il est impossible à un aveugle de se rendre la vue.

Cela étant donc supposé, que Dieu seul est le maître de votre fortune et que ce n'est que de sa main que vous pouvez recevoir les biens que vous croyez capables de vous rendre heureux, ne serait-ce pas une troisième erreur, aussi ridicule que les précédentes, de penser que, pour l'obliger à vous faire part de ces biens, un bon moyen est de négliger son service ou même de l'offenser. Vous savez, Messieurs, ce qu'une pareille imagination valut à Jéroboam, roi d'Israël. Il appréhenda que ses sujets, allant souvent à Jérusalem adorer Dieu selon la loi, ne s'attachassent insensiblement au roi de Juda. Pour aller au-devant de ce malheur, il fit bâtir un temple dans sa ville capitale et tâcha d'y arrêter les Israélites par le culte des idoles. Cet artifice impie lui coûta la couronne qu'il craignait de perdre, et fut cause que toute sa race fut entièrement exterminée. Une pareille politique a ruiné les Juifs, avec toute la Judée. Ils craignirent, en suivant Jésus-Christ, de s'atti-

rer la colère et les armes des Romains : *Venient Romani et tollent locum nostrum et gentem.* Et, sur cette fausse crainte, ils le condamnèrent à la mort ; et ce fut justement pour venger sa mort que les Romains vinrent assiéger Jérusalem, qu'ils la rasèrent, qu'ils égorgèrent la plupart de ses citoyens et réduisirent toute la nation dans une honteuse servitude.

Est-il nécessaire, chrétiens Auditeurs, que je vous prouve, par raison, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens, qu'il a créés et dont il s'est réservé à lui seul la disposition, le moyen le plus sûr est de vous rendre fort obéissants à sa loi, fort soumis à toutes ses ses volontés, fort zélés pour ses intérêts et pour sa gloire? *Omnia hæc manus mea fecit, et facta sunt universa ista, dicit Dominus ; ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos?* Tout ce que vous voyez, et au ciel, et sur la terre, est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur ; j'en suis le Créateur, et, par conséquent, c'est à moi à le distribuer à ma volonté. Mais, à qui est-ce que j'aurai égard, dans cette distribution, si ce n'est aux âmes humbles, touchées du repentir de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandements? Dans la nouvelle loi, Jésus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien et à la commodité de la vie à ceux qui s'adonneront à la piété, et il s'engage à cela d'une manière si précise et si forte qu'il fait entendre à ses disciples que ce serait faire un outrage à son Père et renoncer à toute religion que de prendre quelque soin de se pourvoir des choses les plus nécessaires, que de douter que Dieu les en

doive fournir fort abondamment. *Quærite primum regnum Dei et hæc omnia adjicientur vobis.* Faites que le Seigneur règne dans vos cœurs, et il versera à pleines mains toutes ces choses dans vos maisons. Si vous êtes assez charitables pour donner une partie de votre bien pour l'amour de moi, de relâcher quelque chose de vos intérêts pour l'intérêt de votre âme, je vous en rendrai cent fois autant dès cette vie, sans compter ce que je vous réserve pour l'autre.

Mais d'où vient donc qu'on voit quelquefois des gens de bien dans l'affliction? Je réponds, en premier lieu, que cela n'arrive guère à ceux qui sont tout à fait bons et qui usent de telle manière de la prospérité qu'ils ne donnent nulle occasion à Dieu d'être mal satisfait de leur conduite. Il les afflige quelquefois, parce qu'ils ne sont pas toujours aussi reconnaissants qu'ils le doivent être, parce que insensiblement ils s'enflent d'orgueil, ils s'attachent aux biens temporels, ils y établissent leur confiance. En second lieu, il permet quelquefois qu'ils soient affligés pour un temps, pour avoir occasion de signaler son pouvoir, en les relevant, et faire voir à toute la terre qu'ils sont sous sa protection. C'est ainsi qu'il permit que Joseph fût vendu et emprisonné, pour le faire monter sur le trône de l'Egypte, que le peuple d'Israël fût maltraité de Pharaon, pour le faire triompher de la tyrannie de ce prince de la manière du monde la plus glorieuse. David, Daniel, Susanne souffrirent tous la persécution; mais Dieu les en délivra d'une manière si éclatante qu'ils ne pouvaient que le bénir de ce qu'il les y avait exposés. Enfin, le Prophète-

roi, qui a tant parlé des souffrances des gens de bien, a déclaré que, quoiqu'il les ait vus souffrir, il ne les a jamais vus abandonnés dans leur disgrâce, qu'il a toujours observé que Dieu les bénit, même dans leur postérité : *Nec vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer comme, à l'égard des méchants, il garde une conduite toute opposée, comme il les délaisse et comme il permet qu'ils soient délaissés de tout le monde, comme il confond leur fausse prudence et renverse leurs desseins les mieux concertés, comme il semble ne les élever, pour un peu de temps, que pour les précipiter et rendre leur chute plus visible et plus honteuse, comme il les maudit, eux et souvent toute leur race, comme il abrège leurs jours, comme il les détruit en un moment, comme il anéantit jusqu'à leur nom, comme il en fait des exemples terribles qui répandent l'effroi partout et leur attirent la compassion de ceux qui ont envié davantage leur bonheur. Il est certain qu'on en voit peu ou point du tout qui, du moins à la mort, laquelle est pour l'ordinaire, ou subite, ou tragique, ou avancée, ne réparent, à la vue de tout l'univers, le scandale que leur fausse prospérité avait pu donner : *Suscipiens mansuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, chrétiens Auditeurs, qu'après Dieu, les hommes puissent encore quelque chose pour votre fortune et pour votre bonheur temporel. Je dis que plus vous aurez de piété, plus vous puiserez de biens et d'honneur dans cette seconde source. Vous savez, Mes-

sieurs, que les hommes les plus déréglés ne peuvent s'empêcher d'aimer les bons. Il semble que plus ils sont esclaves du vice, plus ils admirent dans les autres la vertu qui le leur fait surmonter; ils regardent comme quelque chose de divin une qualité qui rend aisé à d'autres ce qui leur paraît entièrement impossible. Ainsi Joseph fut favori du roi d'Egypte, Daniel de Balthazar; Moïse fut redouté comme un Dieu de Pharaon et Hérode respecta dans Saint Jean-Baptiste jusqu'à la liberté qu'il prenait de le reprendre. N'est-ce pas déjà quelque chose, pour la douceur de la vie, d'être aimé, estimé et honoré de tout le monde. Les plus riches, ceux qui sont les plus considérables par le rang qu'ils tiennent dans le monde, s'ils ne sont bons ne peuvent se garantir de la haine, du mépris et, surtout, de la médisance; si on les honore en public, le cœur désavoue toutes les marques de respect qu'on donne à leur condition; on les loue à regret en leur présence et, dès qu'on est en liberté, on se fait un plaisir de les blâmer, on se déchaîne contre leurs dérèglements. Une personne vertueuse est assurée, ou que partout on parle bien d'elle, ou que personne ne croit le mal qu'on en dit.

On dit ordinairement que les amis sont de tous les biens de la fortune les plus précieux et les plus utiles, et quiconque a un seul ennemi ne peut pas se flatter d'être tout à fait heureux. Or, il est certain que personne n'a tant d'amis, ni moins d'ennemis que les personnes qui craignent Dieu. On s'empresse pour avoir part à leur amitié, parce qu'on sait qu'elle sera sincère et constante, qu'on n'en peut attendre que des conseils

désintéressés, qu'on peut sûrement répandre son cœur dans le leur, leur confier les secrets les plus importants, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'on en soit jamais trahi. On ne se fait des ennemis que par les injures qu'on fait aux gens, ou par la vengeance qu'on tire de celles qu'on a reçues. Les gens de bien ne font (*de*) mal à personne ; ils dissimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait ; et, par cette conduite prudente et chrétienne, ils vont au-devant de ces inimitiés éclatantes et immortelles qui fatiguent, qui ruinent, et les pères, et les enfants ; de ces dissensions qui remplissent la vie d'amertume, qui nous exposent à recevoir tous les jours de nouveaux chagrins, qui font tant de préjudice, et aux affaires, et à la réputation.

Venons, s'il vous plaît, à ce qui touche de plus près l'intérêt et l'établissement de la fortune. A qui est-ce, je vous prie, que l'on confie plus volontiers les charges et les emplois importants qu'à ceux qu'on prévoit qui les exerceront avec justice et avec fidélité, qui se feront une loi inviolable de leur devoir, qui s'y appliqueront sans relâche, qui n'en seront jamais détournés ni par l'oisiveté, ni par la débauche? Ces sortes de gens trouvent partout des cautions et des protecteurs ; on croit faire service aux personnes à qui on les présente, à qui on s'engage pour eux. Si vous dépendez de personnes qui craignent Dieu, ils préfèreront toujours la vertu au libertinage ; et quand vous attendriez votre fortune des plus libertins, ceux-là mêmes rebuteront leurs semblables pour favoriser la vertu ; on ne veut rien avoir à faire avec les vicieux, si ce n'est pour le vice même.

Un débauché souhaitera peut-être d'avoir pour maîtresse une fille vaine et coquette; mais s'il songe au mariage ne doutez point qu'il ne tâche de choisir la plus modeste, la plus retirée; un ivrogne se lie volontiers avec des gens qui aiment à boire; mais, s'il se peut, il ne confiera ses affaires, sa maison, sa personne qu'à des gens sobres : enfin, un joueur sera sans cesse avec un autre joueur; mais ce ne sera pas à lui toutefois qu'il donnera sa fille et son héritage. Et c'est là la véritable raison pourquoi il y a tant d'hypocrisie et tant d'hypocrites dans le monde. On peut dire qu'un hypocrite n'est autre chose qu'un homme de bien intéressé, un homme qui n'est bon que parce qu'il trouve son compte à l'être et qu'il ne trouve point de voie, ni plus courte, ni plus sûre pour parvenir à ses fins ; c'est un dévot qui, au lieu d'envisager la récompense qu'il peut espérer au ciel, ne regarde que les avantages temporels qui accompagnent la dévotion. C'est que pour réussir, pour s'avancer, il faut être bon ou du moins feindre de l'être. Mais, comme il ne coûte guère plus de l'être que de le feindre, outre le péril d'être découvert, qu'au contraire il y a bien du soin et de la contrainte à se contrefaire éternellement, à jouer sans cesse la comédie, il faut être bien malheureux pour préférer un masque, un fard incommode, quand on peut avoir, à même prix, une beauté naturelle et sans artifice.

On pourrait ajouter à cela, chrétiens Auditeurs, que la même piété qui ouvre les sources des biens temporels, en conserve encore les ruisseaux ; et ce seul point pourrait être le sujet d'un long discours. Un ambitieux se

ruine par ses propres intrigues ; un avare, pour vouloir trop amasser, s'expose à tout perdre et perd tout effectivement. Le jeu, l'intempérance, la volupté épuisent les plus grands biens. On n'a plus, ni de quoi se soutenir selon sa qualité, ni de quoi établir ses enfants, ni de quoi payer ses dettes ; on manque enfin des choses nécessaires à l'entretien de la vie, bien loin de pouvoir fournir aux mêmes plaisirs qui ont tout consumé en si peu de temps. La vertu conserve et multiplie sans inquiétude ce qu'elle a acquis sans crime ; elle jouit, dans une longue et heureuse tranquillité, et des biens légitimes que Dieu lui donne, et des plaisirs légitimes qu'il lui permet.

Il est donc vrai, chrétiens Auditeurs, que, par la raison même de l'intérêt temporel, vous êtes obligés à vivre chrétiennement. Je ne vous veux point parler aujourd'hui de l'éternité, de ce grand intérêt que nous avons à ménager durant le peu de jours que nous vivons ici-bas, et où il s'agit de notre âme, de cette âme immortelle que Dieu n'avait pas créée pour une félicité passagère, où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de gagner ou de perdre un Dieu et de le perdre sans ressource. O mon Dieu ! cela ne vous touche point ! Un peu de boue que le soleil a colorée, je ne sais quelle fumée d'honneur fait plus d'impression sur l'esprit de gens qui se piquent de raison, qui veulent même passer pour sages ! Mais, Messieurs, quel malheur de mépriser cette éternelle félicité pour se rendre heureux sur la terre, et d'être encore frustré de ce bonheur terrestre que nous avons préféré au paradis ! Quel aveuglement de se séparer de Dieu,

pour courir après des biens que nous ne pouvons recevoir que de lui seul! Quelle épouvantable disgrâce de sacrifier notre âme à notre fortune et de perdre l'une et l'autre, lorsque nous pourrions si aisément sauver l'une et l'autre! Quelle erreur, et qui la pourra jamais assez déplorer! *Temporalia perdere timuerunt*, dit le grand Saint Augustin parlant des Juifs, *æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque perdiderunt.* Ils ont appréhendé de perdre les biens temporels, ils n'ont point songé aux éternels, et ainsi ils ont tout perdu.

O qu'il est juste, Seigneur, que cette âme téméraire, qui a estimé quelque autre chose plus que vous, soit privée de vous, ô mon Dieu, et de tout ce qu'elle a eu l'audace de vous préférer! Qu'il est juste que quiconque peut se résoudre à être éternellement malheureux, pour être heureux sur la terre, soit encore malheureux sur cette terre à quoi il a tant d'attache! Faites, ô le Souverain Bien de nos âmes, que cela soit toujours ainsi; que tous ceux qui s'éloignent de vous ne trouvent jamais que misère, que confusion? *Confundantur, et pereant, et cognoscant, quia nomen tibi Dominus; tu solus Altissimus in omni terra.* Tandis que ceux qui vous servent, qui méprisent, et intérêt, et plaisir pour l'amour de vous, jouiront non seulement de plus de biens temporels que les avares, mais encore de plaisirs plus purs et plus solides que les idolâtres de la volupté. C'est le second point.

SECOND POINT

C'est une illusion bien pernicieuse que celle où je vois la plupart des gens du monde sur le sujet de la vie chrétienne et dévote. On ne peut leur persuader qu'elle ait ses douceurs et ses plaisirs. L'embrasser, c'est, comme ils le pensent, se plonger dans un abîme de mélancolie ; il vaudrait autant s'enterrer tout vif. Mais si cela était, chrétiens Auditeurs, comment se pourrait-il faire que tant de personnes de toutes conditions, de tous âges, de tous sexes, s'attachassent si fort à cette vie qui vous paraît utile et mélancolique ? Savez-vous bien qu'ils ne peuvent y être attirés que par les plaisirs qu'ils y goûtent ; qu'ils ne peuvent y être arrêtés que parce qu'ils y goûtent plus de plaisirs qu'ils n'en peuvent espérer ailleurs ?

C'est un mot d'un païen, mais approuvé et comme consacré par Saint Augustin, que chacun se laisse emporter par ce qui lui plaît, *trahit sua quemque voluptas*. L'âme ne peut se passer de plaisir, dit Saint Grégoire ; et le motif de la joie, si nous croyons Saint Jean Chrysostôme, est le ressort universel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc nécessairement qu'il y ait du plaisir à servir Dieu. Mais vous me demanderez en quoi consiste ce plaisir. Je dis, chrétiens Auditeurs, qu'il consiste dans l'amour du plus grand et du plus aimable des objets, qui est Dieu, dans une jouissance délicieuse et continuelle de ce qu'on aime, et dans

l'espérance certaine d'en jouir éternellement. Je ne prétends pas vous parler, aujourd'hui, de ces trois grandes sources de célestes et d'ineffables délices. Outre que cela ne peut être expliqué que par un fort long discours, nul discours ne peut suffire pour le faire bien comprendre à qui ne l'a jamais expérimenté. Mais, voici qui peut être conçu de tout le monde, et qui suffira pour faire connaître que les plaisirs des gens de bien surpassent de beaucoup ceux des méchants.

Premièrement, on quitte ceux-ci pour les autres. Et qui ? Ceux-mêmes qui ont expérimenté les uns et les autres. Il faut donc que, dans la pratique du bien, on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre ; car jamais personne n'a choisi le pire avec connaissance. *Nemo dat fontem pro gutta,* dit Saint Augustin ; on n'abandonne point une source fort abondante pour courir après une goutte d'eau qui aura rejailli hors du bassin.

En deuxième lieu, nous voyons que ceux qui se plongent davantage dans les plaisirs de la terre sont sans cesse altérés et affamés de plaisirs, qu'ils n'en ont jamais assez, qu'il reste toujours un vide dans l'âme que rien ne saurait remplir. Au lieu qu'un moment, oui, Messieurs, un moment de consolation céleste comble l'âme de tant de douceurs qu'elle en est comme enivrée. *Superabundo,* s'écrie Saint Paul, *superabundo gaudio in omni tribulatione mea.* Me voilà tout plein de joie, mon cœur en regorge de toutes parts. La joie du monde n'a jamais fait parler de la sorte ; au contraire, l'homme qui en a le plus goûté n'a pu s'empêcher de dire : *Vidi in*

omnibus vanitatem et afflictionem animi. Partout du vide et de la douleur, du vide dans la jouissance même, et, un moment après, de la douleur et du repentir.

De plus, d'où peut venir, dans les plus voluptueux, cette inconstance effroyable, qui les fait passer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet, avec tant de légèreté et d'inquiétude ? Vous me direz peut-être que c'est un effet de la faiblesse de l'esprit de l'homme qui est fort changeant de sa nature et que nul bien ne peut arrêter. Cependant, Messieurs, nous ne remarquons point que les gens de bien changent de la sorte. Nous les voyons durant quarante, cinquante années (1), revenir tous les jours à cette même prière, à ces mêmes exercices de mortification, à ces œuvres de charité, sans jamais s'en lasser ni s'en dégoûter ; au contraire, c'est tous les jours un goût tout nouveau et un plaisir plus exquis. Plus on persévère, et plus on se sent d'envie de continuer ; on augmente même. Tel qui a commencé par un quart d'heure d'oraison en fait aujourd'hui jusqu'à quatre et cinq heures. Croyez-moi, Messieurs, il faut de grands plaisirs pour surmonter cette pente presque infinie que nous avons tous au changement, pour fixer ce cœur qui est naturellement si inquiet et volage. Et non seulement les vicieux passent incessamment d'un plaisir à un autre plaisir, mais encore ils passent fort facilement de la joie à la tristesse ; il n'est rien de si impatient qu'une âme voluptueuse.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne

(1) L'auteur avait écrit : les quarante, les cinquante années.

peuvent pas la remplir de satisfaction ; et cependant la moindre disgrâce, un rien, la comble de mélancolie et de chagrin. De quelle nature sont donc ces célestes consolations, Ames saintes, qui vous causent une joie que rien ne peut altérer, qui vous adoucissent les plus grands maux, qui vous y rendent si insensibles ? Qu'est-ce que le plus grand sujet d'affliction, dit Saint Jean Chrysostôme, pour une personne qui jouit des consolations spirituelles ? C'est une étincelle de feu qui tombe dans l'océan et qui en est incontinent étouffée. Si je disais que les adversités leur deviennent même agréables, qu'ils se font des plaisirs de ce qui tourmente le corps et humilie l'esprit, peut-être aurait-on peine à le croire. Mais, si cela est vrai, quel doit être l'excès des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet si prodigieux !

C'est pour cela qu'Isaïe, parlant au peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu : *Utinam attendisses ad mandata mea ! Fuisset utique quasi flumen pax tua.* Ah ! plût à Dieu que tu te fusses appliqué à l'observation de mes préceptes ! Ta paix, ton bonheur aurait ressemblé à un fleuve qui est toujours plein et qui ne tarit jamais. La joie des méchants est plus semblable à un torrent, non seulement parce qu'elle est impétueuse, dissolue, qu'elle est injuste et malfaisante, qu'elle se prend quasi toujours au préjudice du prochain ; mais encore parce qu'elle est courte et passagère, que le cœur qui en regorge à présent se trouvera à sec un moment après, rempli seulement de boue et d'épines. Et on ne peut pas le nier, parce que le visage en fait foi. C'est pitié de voir

cet homme, aujourd'hui dans un enjouement qui divertit tout le monde, demain dans un morne silence qui glace la conversation et inspire la tristesse à ceux qui le voient. Allez le voir à l'heure qu'il est, vous serez reçu avec tout l'empressement imaginable, vous en recevrez mille honnêtetés, il vous dira cent choses agréables et obligeantes ; une heure après, ce n'est plus cela, c'est un accès de mélancolie qui le rend brutal et insupportable : *Utinam attendisses ad mandata mea ! Fuisset quasi flumen pax tua.* O qu'il n'en est pas ainsi de ceux qui craignent Dieu et qui sont adonnés à son service ! C'est une joie constante et égale ; elle est modeste, à la vérité, parce qu'elle est pleine et continuelle, comme ces grandes rivières qui marchent avec d'autant plus de majesté qu'elles ont plus de profondeur et que la continuité de leur cours les a, pour ainsi dire, plus accoutumées à leur lit.

Enfin, Messieurs, la joie des gens de bien est au cœur : *Dedisti lætitiam in corde meo,* au centre de l'âme où est proprement le véritable sentiment de la vraie joie. Celle des pécheurs n'est qu'au corps qu'elle ruine et détruit par mille désordres et des excès que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, quoique la raison ne puisse pas les régler et les modérer dans les hommes pécheurs. Saint Augustin, après une triste expérience de la joie des méchants, ayant éprouvé celle des gens de bien, dit que les pécheurs n'ont aucune véritable joie : *Peccatores non propriè gaudent, sed gestiant.* Il en est en effet de la joie des méchants comme de la tristesse des bons ; elle n'est qu'à la superficie ;

d'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume qui noie en un moment tous leurs plaisirs. Ils ont beau feindre un visage gai, une face riante et un cœur content; il n'est point d'homme vertueux, qui, à travers ces ris, ces épanouissements et ces faux dehors d'une apparence de félicité, ne découvre leurs inquiétudes; instruit de ce qui est au fond du cœur de tous les méchants, leur joie et leur satisfaction émeut sa compassion sans attirer son cœur. Qu'ils croient eux-mêmes, les méchants, que cet extérieur mortifié des bons, que ce calme et ce repos qu'ils font paraître au milieu des plus rudes afflictions n'est qu'un amusement; ils savent, ces gens de bien, ce qu'ils sentent et les douceurs qu'ils goûtent, tandis que les mauvais jugent du cœur des bons à l'aveugle et sans connaissance; ils éprouvent leurs chagrins et n'ont jamais eu part à la joie des bons.

Gustate et videte. Appelez-en, Pécheurs, de tout ce que je vous dis à l'expérience. Mieux que toutes mes raisons, elle vous persuadera qu'il n'est point de véritable joie, point de solides plaisirs hors du service de notre Dieu. On dit que le joug de la dévotion est insupportable. Qui le dit? Un libertin, un homme sans foi, sans loi, sans crédit? Quand même il aurait de l'autorité et de la probité, devriez-vous, Chrétiens, le croire, puisque Jésus-Christ a dit le contraire : *Non est pax impiis : jugum meum suave est.* En doutez-vous encore? Consultez tous les Saints Pères qui rendent ce témoignage à la miséricorde de mon Dieu, que le simple désir de le servir, car cela n'a pas encore passé plus avant, me fait jouir

d'un bonheur qu'assurément je ne changerais pas pour ce que le monde peut offrir de plus doux. Que serait-ce, si ces désirs étaient effectifs ! Jésus-Christ a promis le centuple, et moi je puis dire que je n'ai jamais rien fait que je n'aie reçu non pas cent fois, mais mille fois plus que je n'avais abandonné. *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde !* O Israël ! si tu savais combien ton Dieu est bon, combien il est libéral ! Il l'est envers ses ennemis ; mais à l'égard de ceux qui le servent, ce sont des profusions, des caresses, des douceurs qu'on ne saurait dire, qu'on ne saurait taire et qu'on peut à peine supporter.

Hélas ! mon Dieu, que vous restera-t-il à récompenser ! Mais que ne nous donnerez-vous point au ciel ! Ne vous en fiez à personne ; essayez, la chose le mérite bien. Que risquez-vous par cette épreuve ? Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas : si je vous trompe, si vous ne trouvez pas ce que je dis, vous aurez du moins assuré votre salut, votre éternité, et ce ne sera tout au plus que d'avoir gagné le paradis avec peine, et il vous arrivera comme à ces petits enfants à qui l'on fait accroire que la pilule est un fruit confit au sucre : ils avalent, ils sont trompés, mais ils guérissent et la santé les récompense bien de cette petite amertume : si vous n'êtes pas trompé, si, dans la pratique de la vertu, vous rencontrez plus de biens, plus de plaisirs, ne serez-vous pas bienheureux de jouir dès cette vie d'une espèce de paradis et d'avoir trouvé dans ce paradis terrestre le chemin qui doit vous conduire infailliblement au ciel ? *Ainsi soit-il.*

XXIV^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION

Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus tria tabernacula, Tibi unum, Moïsi unum et Eliæ unum.

Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y. s'il vous plaît, trois tentes, une pour Vous, une pour Moïse, et l'autre pour Elie.

(*S. Math.*, ch. 17).

Le désir, qui porte à quelque autre objet qu'à Dieu seul, trouble le cœur, et la possession ne le calme point.

Messieurs, si, parmi les désirs que les hommes forment tous les jours en si grand nombre, il peut y en avoir un raisonnable, il semble que c'est celui que Saint Pierre conçoit aujourd'hui sur le Thabor. Jésus parait

sur cette montagne revêtu de gloire ; son visage est brillant comme le soleil ; ses habits sont aussi blancs et mille fois plus beaux que la neige. Faut-il s'étonner que cet apôtre, ravi d'un spectacle si merveilleux, oublie en un moment le ciel et la terre et ne songe plus qu'à s'assurer le bonheur dont il jouit ? Que peut-il souhaiter de meilleur que de vivre éternellement en la compagnie de son bon Maître et de contempler sans cesse la céleste lumière qui l'environne ? Cependant, Messieurs, non seulement son désir n'est pas accompli, mais il n'est pas même approuvé. Saint Luc dit que Saint Pierre n'était pas à lui, lorsqu'il proféra ces paroles : *Nesciens quid diceret*, il ne savait ce qu'il disait.

Mais, mon Dieu, si cela est, que devons-nous donc désirer pour être heureux en cette vie ? Voulez-vous que je vous le dise, chrétiens Auditeurs ? Pour être heureux en cette vie, il ne faut rien désirer, ne désirer pas même d'y être heureux. Oui, Messieurs, pour obtenir cette félicité, que tout le monde recherche et qui est l'objet de désirs vains, ambitieux, inutiles et souvent même contraires, pour l'obtenir, dis-je, il faut retrancher tous ces désirs. Ce sont eux qui nous font sortir hors de nous-mêmes et qui, par conséquent, nous éloignent de la source de notre bonheur, laquelle est en chacun de nous. Ce sont eux qui troublent notre repos, sous prétexte de le vouloir affermir, qui agitent sans cesse notre cœur, pour lui faire trouver une paix dont il ne pourrait manquer de jouir, s'il demeurait immobile. Ce sont ces désirs aveugles et inquiets que je veux combattre et détruire, s'il est possible, par ce discours. Je sais que

l'entreprise est malaisée ; je sais que, bien loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes, ce serait beaucoup, si on pouvait lui donner des bornes. Eh ! comment réduire à ne désirer plus rien des cœurs que rien ne peut satisfaire ?

Toutefois, l'état d'une âme ainsi détachée a quelque chose de si doux et de si utile tout ensemble, c'est une image si parfaite du paradis et un chemin si sûr pour y arriver que je ne saurais m'empêcher de faire quelques efforts pour vous mettre en cette heureuse disposition. Pour en venir à bout, je vous proposerai deux raisons qui feront tout le sujet de cet entretion : la première, c'est que tous les désirs qui nous portent à quelque autre chose qu'à Dieu seul sont des mouvements violents ; et la seconde, c'est que ce sont des mouvements inutiles. Ils fatiguent beaucoup et ne conduisent jamais au terme. Ce sont des vents qui nous tourmentent et qui ne nous mènent point au port, ou, s'ils nous y poussent enfin, ils y excitent des tempêtes encore plus grandes qu'en pleine mer. Parlons clairement. Nous sommes bien malheureux de désirer avec tant d'ardeur la possession des créatures, puisque nous ne jouirons d'aucun repos tandis que nous les désirerons et que nous ne serons pas tranquilles, lors même que nous les posséderons. Le désir trouble le cœur, ce sera le premier point ; la possession ne le calme pas, c'est le second. Demandons au Saint-Esprit ces lumières qu'il ne refuse jamais à l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Après avoir examiné avec assez de soin d'où peut venir que nos désirs troublent le repos de notre vie, j'en ai trouvé plusieurs raisons qui se peuvent toutes rapporter à deux : à la nature des désirs considérés en eux-mêmes, et aux obstacles qui nous traversent en nos désirs. Saint Thomas et tous les philosophes moraux disent que le désir est l'amour d'un bien absent, et, par conséquent, la même peine que l'amour cause par occasion pendant l'absence de la personne qu'on aime, cette même peine est inséparable du désir et fait une partie de sa nature. Philon le Juif dit que le désir est un mouvement de notre âme, par lequel elle s'étend comme pour atteindre une chose éloignée d'elle : c'est-à-dire, qu'il la porte hors d'elle-même, qu'il la détache de son centre, qu'il lui donne comme une situation et une étendue qui ne lui est pas naturelle. Tout cela ne se fait point sans effort, sans une espèce de violence, et, par conséquent, il se fait avec douleur. De sorte, Messieurs, que recevoir un désir en votre cœur, c'est donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture, c'est ouvrir la porte à un traître qui vous met hors de votre propre maison et qui vous réduit à errer par des routes perdues, sans pouvoir trouver de retraite.

Pour comprendre ce que je dis, vous n'avez qu'à faire réflexion sur ce qui se passe, tous les jours, à vos yeux

et, peut-être, dans vous-même. Voyez cet homme qui s'est mis en tête d'acquérir, ou du bien, ou de l'honneur. Du moment qu'il a conçu ce désir, on dirait que son âme cherche à sortir de son corps, tant elle y est inquiète, ou plutôt que quelque démon y est entré pour le tourmenter. Il perd d'abord, et l'appétit, et le sommeil ; il ne trouve plus dans sa famille les douceurs accoutumées ; il commence à s'ennuyer avec ses amis ; son pays n'a plus de charmes qui puissent le retenir, la terre et la mer plus de danger où ce désir ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce désir est un maître impérieux et barbare qui lui retranche tout d'un coup toutes les douceurs de la vie : plus de jeux, plus de repas, plus d'entretiens agréables, ou du moins plus de liberté, plus de plaisir dans tous ces plaisirs. Qu'il soit faible ou qu'il soit robuste, il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il courre, qu'il sue, qu'il se fatigue, qu'il s'assujetisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves mêmes.

Ce n'est pas tout ; ce désir ne s'est pas plutôt emparé de l'âme qu'il y introduit un nombre presque infini d'autres désirs : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa, inutilia, nociva quæ demergunt homines in interitum et perditionem.* Il s'est élevé en votre cœur un désir d'amasser du bien, c'est l'exemple de saint Paul ; quel malheur pour vous, chrétiens Auditeurs ! Il vaudrait mieux qu'un serpent ou qu'un scorpion se fût glissé en votre sein. Il n'en faut pas davantage pour remplir votre vie d'amertume et pour vous perdre même sans ressource. Car, quand ce désir serait possible en lui-même, il se multipliera

bientôt et donnera naissance à mille autres qui vous feront bien de la peine. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni sans faire jouer bien des ressorts. Or, autant qu'il se présentera de moyens d'avancer votre dessein, autant se formera-t-il de nouveaux désirs. On veut avoir du crédit, des amis, des protecteurs ; il prend envie de faire des sociétés, de nouer des intrigues, d'établir des correspondances ; il faut pénétrer dans les affaires d'autrui, il faut rendre, s'il est possible, ses propres affaires impénétrables ; on songe en même temps à épargner, à emprunter, à acheter, à revendre : *Incidunt in desideria multa.* C'est une foule de soucis qui occupent l'âme, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier désir est semblable à un créancier fâcheux et malin, lequel ne se contente pas d'exiger sa dette avec importunité, mais qui, pour perdre le débiteur, réveille en même temps une infinité d'autres créanciers, dont le nombre accable enfin le malheureux et le force de céder à la mauvaise fortune. Que si pour faciliter une affaire, pour sortir d'un mauvais pas, pour faire un gain considérable, il arrive qu'il faille mentir, tromper, se parjurer, noircir la réputation du prochain ou lui retenir son bien, si vous ne pouvez éviter autrement une grande perte, s'il n'est point d'autre voie pour vous empêcher d'être ruiné de fond en comble, quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquiétudes, mais quel piège, quelle effroyable tentation ! Vous dites que vous résisterez : le Saint-Esprit dit que non. *Demergunt homines in interitum et perditionem.* Ces désirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort et de la dam-

nation. Mais ce n'est pas précisément de quoi il s'agit. Je dis que si vous n'entreprenez rien d'injuste pour contenter votre désir, du moins serez-vous furieusement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit ; c'est un article de foi ; *incidunt in tentationem*. Et ainsi le moindre mal qui vous puisse arriver, ce sera de perdre la paix dont vous jouissez, de vivre dans des alarmes continuelles.

Un désir fait donc naître mille désirs, comme il arrive souvent qu'un ennemi nous en suscite mille autres. Il fait pis encore ; il rallume toutes les passions les plus violentes et les plus noires. L'envie et la crainte ne l'abandonnent jamais ; la tristesse et le désespoir le suivent presque toujours ; toutes les autres passions naissent et meurent cent fois le jour en l'âme qui l'a conçu ; elles s'y succèdent, elles s'y combattent, elles s'y détruisent les unes les autres, pour y renaître un moment après. Vous savez qu'il ne faut qu'une passion pour rendre misérable l'homme du monde qui serait d'ailleurs le plus heureux. Quel sera donc le malheur de celui qui les ressentira toutes, qui souffrira en même temps, et la cruelle guerre qu'elles lui feront, et celle qu'elles se feront entre elles dans son cœur. J'ai remarqué mille fois, en plusieurs personnes, ces divers mouvements, ces combats de passions, ces changements subits par lesquels on passe en un moment de la joie à la tristesse, de la tristesse à la joie, de l'espérance à la crainte, de la crainte à la colère, de la colère à la fureur et au désespoir.

Pauvre malheureux, dis-je en moi-même, lorsque j'aperçois ces agitations ! Quel démon, ennemi de votre

repos, vous est allé souffler l'envie d'avoir cette maison, cette charge, ce champ, cet emploi, cet honneur, cette vaine gloire? Sans ce funeste désir, vos jours se passeraient dans le calme, et vous verriez, comme d'un rivage sûr et fleuri, les tempêtes dont les autres sont battus en haute mer. Au lieu que je vois votre cœur, tantôt s'enfler ridiculement d'une flatterie, tantôt s'abattre lâchement sur un vain soupçon, un faux avis le glacer de crainte, un faux rapport l'enflammer de rage, une parole vous renverser l'esprit et vous faire oublier toute votre vertu, toute votre modération. C'était hier un empressement qui faisait connaître à tout le monde l'embarras de vos affaires; c'est aujourd'hui une mélancolie qui nous en apprend le mauvais succès. Vous outragez aujourd'hui un homme à qui l'on vous vit hier faire mille lâches soumissions. Vous vous vantiez tout à l'heure du nombre de vos amis, et vous voilà maintenant déchaîné contre leur froideur : c'est présentement votre malheur que vous accusez, ce sera tantôt le bonheur d'un autre qui vous désespérera. Misérable homme, je ne sais si je dois vous insulter ou vous plaindre.

Dans ces cruels divertissements que les païens prenaient à l'amphithéâtre, il y avait lieu de plaindre les malheureux que la cruauté des tyrans obligeait de lutter avec des tigres et des lions. Mais ceux qui, de plein gré s'engageaient à ces périlleux combats par le seul désir de signaler leur adresse, ceux-là, dis-je, méritaient-ils quelque pitié, lorsqu'il arrivait qu'ils y étaient mis en pièces? Eh! n'est-ce pas là ce que vous faites, lorsque pour satisfaire de vains désirs, vous vous

exposez à des passions mille fois plus cruelles que les bêtes les plus farouches ? Mais, si c'est déjà un si grand supplice de désirer, que sera-ce d'être traversé dans ces désirs ? Il est malaisé de souhaiter quelque chose en la vie, à quoi, ou les hommes, ou Dieu même n'opposent toujours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une maligne inclination que quelques-uns ont à nuire. C'est quelquefois un faux zèle de justice et quelquefois aussi une véritable charité ; mais l'intérêt propre est ce qui les y pousse le plus souvent. Une même chose est désirée de plusieurs personnes ; vous n'êtes pas le seul qui aspirez à la faveur ou qui briguez cette charge. Vous aimez l'honneur : il y en a bien d'autres qui sont possédés de la même passion. Si c'est de l'argent que vous cherchez, combien d'avares trouverez-vous sur votre route, qui courent après le même argent ? Or, comme ces sortes de biens sont bornés et en petit nombre, il ne peut y en avoir assez pour tous. Il faut donc disputer à qui les aura. Dans ce différend, chaque prétendant a à combattre tous les autres ; il a à se défendre des pièges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires dont il devient l'ennemi, du moment qu'il se déclare leur rival. Il faut avoir bien du bonheur pour surmonter tout cela et pour être le seul qui emporte ce que tant de gens s'efforcent d'attirer à eux.

Il en est de ces biens comme de certaines boules d'ivoire que les empereurs de Rome faisaient jeter au théâtre, avec des billets qui assignaient une certaine

récompense à celui qui pourrait attraper ces boules. Chaque boule ne pouvait être que pour un seul et cependant tous couraient, tous s'empressaient pour l'avoir. On ne saurait dire les désordres qui arrivaient en ces occasions, les plaintes, les cris, les disputes, les combats, la mort même de plusieurs qui étaient étouffés dans la foule ou qui, étant jetés par terre, expiraient sous les pieds de la multitude. Voilà une image de ce qui arrive tous les jours dans le monde. La fortune présente un même lot à un million de personnes ; il n'y en a pas un qui ne fasse ses efforts pour l'avoir, pour le ravir à tous les autres. De là naissent les envies, les médisances, les procès, les querelles, les trahisons, les vols, les empoisonnements, les assassinats et tous ces autres monstres que l'avarice enfante, lorsqu'elle est traversée dans ses desseins. Peut-être y en aura-t-il quelqu'un qui obtiendra enfin ce qu'il prétend ; mais tous les autres ne peuvent remporter que du chagrin, que des coups et un triste désespoir. En vérité, n'y aurait-il pas plus de sagesse à se retirer de la foule, à renoncer au prix de ces funestes contestations, à l'abandonner aux plus échauffés, à les laisser s'entre-pousser, s'entre-battre, s'entre-déchirer pour l'obtenir ?

De plus, quand vous seriez, ou assez puissant, ou assez habile pour rompre tous les obstacles qui peuvent venir de la part des hommes, comment surmonterez-vous ceux que Dieu même vous opposera ? Car, il n'en faut pas douter, Dieu s'oppose très souvent à nos désirs pour en punir les dérèglements et la vanité, pour confondre notre prudence charnelle, pour apprendre aux autres

par notre exemple à désirer quelque chose de plus grand et de plus solide. Malgré tous vos soins et toutes vos précautions, pour ruiner vos plus beaux projets il ne faut qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais temps. Or, vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, que les vents et les flots lui obéissent. Il est vrai que quelque exempt qu'on puisse être de tout désir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accidents; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi fâcheux. Oui, Messieurs, les maux deviennent plus sensibles à mesure qu'on désire davantage ; et il ne faut avoir que fort peu d'expérience pour en être convaincu. Une petite fièvre qu'un autre guérirait en prenant un peu de repos et jouant avec ses amis, si elle vient attaquer ce général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendait depuis longtemps, si elle arrête ce jeune homme sur le point de commencer un voyage pour lequel il a eu un empressement extrême, peut-on dire combien cette fièvre causera de douleur et d'inquiétude ? Un simple bouton, une égratignure au visage d'une personne qui veut être belle à quelque prix que ce soit, lui donnera plus de chagrin qu'une grande plaie n'en causerait à quelque autre qui n'aurait point trop d'amour même pour la vie. Ce petit vent qui vous rafraichit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point en l'âme d'un marchand qui attend avec impatience un vaisseau qui revient des Indes ? Faites-y réflexion, chrétiens Auditeurs ; il n'est point de petit mal pour celui qui nourrit de grands désirs. Une pluie qui rompt une partie de divertisse-

direz peut-être que vous ne désirez qu'une seule chose au monde, et qu'ainsi vous n'avez pas lieu de craindre cette contrariété de désirs que je veux vous faire appréhender. Vous ne désirez qu'une seule chose ? cela est moralement impossible. Mais, je vous entends : cela veut dire qu'il y a une chose que vous désirez avec une ardeur extrême, et, en ce cas, votre désir sera un obstacle à lui-même plus dangereux que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos désirs, chrétiens Auditeurs, surtout lorsqu'ils sont un peu violents, ont coutume de nous aveugler et de nous ôter le jugement. On s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vite où l'on souhaite de parvenir. C'est ainsi que le trop grand désir de percer son ennemi ou d'échapper de ses mains fait qu'on perd ce sens froid si nécessaire dans les combats, qu'on se découvre, qu'on s'enferre soi-même en croyant porter un coup mortel. Les personnes qui désirent trop de plaire tombent ordinairement dans de sottes affectations qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines et robustes qui ruinent leur tempérament par l'usage excessif des remèdes, c'est-à-dire par un trop grand désir de se conserver ? Enfin, n'est-ce pas le désir qu'on a d'augmenter ses revenus et d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procès qui consument, et les domaines, et tout le reste du bien qu'on a ?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude ? Quel repos pouvez-vous espérer, si vous avez toujours en vous-même un désir cruel qui cause la

porte à mille désirs, qui vous donne en proie à toutes vos passions, comme un bourreau domestique qui ne vous donne point de relâche; si vous avez toujours à craindre Dieu et les hommes, et un si grand nombre d'hommes ; si vos autres désirs sont contraires à votre désir ; si lui-même est un grand obstacle à lui-même? Vous me répondez à tout cela que vos désirs sont innocents ; qu'il n'y a point de mal à tout cela ; que vous n'êtes pas homme à faire une fourberie, un larcin, un parjure, un mauvais coup. Je le veux croire; mais oseriez-vous bien dire la même chose de tout ce que vous faites pour contenter vos désirs? Car enfin, vous n'êtes pas impeccable et vous ne pouvez pas nier que vos désirs ne soient la source de tous vos péchés; que c'est de là que naissent vos distractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos petites colères, vos médisances. Quand ils ne vous feraient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement une vie qui vous a été donnée pour gagner le ciel, devriez-vous les appeler innocents? N'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis et de vaines espérances qu'il ne vous reste plus d'application pour votre salut, plus de temps pour songer à la mort qui s'avance et qui est peut-être si proche? Comment ne vous nuisent-ils point, ces désirs, eux qui ferment l'entrée à tant de grâces excellentes, à mille et mille faveurs que Dieu a coutume de faire à ceux qui ne désirent que lui? Seigneur, éclairez-nous, s'il vous plait, d'un rayon de votre lumière. Nous savons que le plus petit désir qui tend à la créature, de quelque prétexte qu'on se couvre, est un

obstacle invincible à la sainteté ; nous le savons, et cependant ce désir nous paraît un petit mal. Vous comptez donc pour rien, chrétiens Auditeurs, d'être privés de cette paix délicieuse que tout le monde ensemble ne vous peut donner ; de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de Jésus-Christ et l'héritage des enfants de Dieu ; de cette paix qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut goûter par les sens : *Quæ exsuperat omnem sensum ;* de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu, et qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même temps. Je sais bien qu'on espère de recouvrer dans la possession le calme que le désir a ravi ; mais on se trompe et c'est une erreur que je veux encore combattre. Non, chrétiens Auditeurs, la possession même ne calmera point un cœur que le désir aura troublé. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

C'est un mot plein d'un grand sens, si je ne me trompe, que celui du maître de l'Ecole, Saint Thomas, quand il dit que l'homme désire Dieu naturellement. Cela veut dire, chrétiens Auditeurs, que nous naissons tous avec un désir secret de posséder Dieu, et que l'ardeur qu'on nous voit dans la poursuite des créatures est un effet de ce même instinct qui nous porte à chercher partout ce bien infini, et à le chercher même où il n'est pas et où, par conséquent, nous ne saurions le trouver. L'homme désire des richesses, parce qu'il croit, ou que

ces richesses sont Dieu même, ou, du moins, qu'il trouvera ce bien infini, c'est-à-dire Dieu, dans ces richesses. De là vient, pour le dire ici en passant, que la cupidité est appelée par Saint Paul une espèce d'idolâtrie : *Avaritia, quæ est idolorum servitus.* Il ne faut pas s'étonner que notre cœur tombe dans une erreur si grossière, parce qu'il est aveugle et qu'il est trahi par les sens qui le conduisent. Il est aveugle, dis-je ; mais comme, en récompense, il a le sens très exquis, il ne touche pas plus tôt ces sortes de biens qu'il reconnaît l'illusion de ses mauvais guides, il témoigne par ses dégoûts, par de nouvelles inquiétudes que ce n'est pas là ce qu'il souhaite, qu'on a mal interprété ses désirs. *Inanitas est quod putatis ubertatem.* Vous vous êtes trompés, mes sens ; il n'y a que du vide en ces trésors ; ce n'est pas là ce que je demande : *inanitas est, vanitas est.* On lui offre donc des voluptés et on lui fait entendre qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses ; il le croit, et c'est sur cette fausse créance qu'il y court, qu'il s'échauffe, qu'il travaille pour les acquérir. Mais à peine les a-t-il goûtées qu'il s'aperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé par un travail inutile : *Et animadverti quod hoc quoque esset vanitas.*

C'était pour Rachel qu'on avait sacrifié sept années de service, et il se trouve enfin qu'on n'a que Lia. C'est pourquoi le désir, bien loin de s'éteindre, se rallume plus que jamais. Au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues pour avoir ce que l'on aime, et ainsi le cœur passe d'un désir à un autre, d'une créature à une autre créature, cherchant vaine-

ment son Créateur, se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas, parce qu'il sent très bien que tout ce qu'il a est borné, et qu'il ne voit pas que ce qu'il veut avoir l'est encore. Ainsi le cœur juge des choses d'une manière tout opposée à celle des yeux. Les objets que nous croyons petits, quand nous les voyons de loin, grossissent à mesure qu'ils se rapprochent de la vue. Mais à l'égard du cœur, c'est tout le contraire ; les mêmes biens qui lui paraissent grands dans l'éloignement ne sont plus rien quand il les touche. C'est pour cela qu'on dit ordinairement qu'on ne connaît le prix des choses que quand on ne les a pas. On se trompe, et on ne connaît véritablement ce qu'elles valent que quand on les a, parce que, quand on les a, on les estime très peu, et c'est le jugement le plus équitable qu'on en puisse faire, tout n'étant ici bas que vanité et qu'illusion. En effet, il n'est rien de si véritable que la possession de ce qu'on a le plus désiré n'apaise point notre inquiétude, parce que, remarque Saint Basile, les hommes regardent toujours ceux qui sont plus riches qu'eux, et ne font nulle réflexion à ceux qui ont beaucoup moins de biens.

Sur quoi j'ajoute et je dis que cette possession non seulement n'apaise point notre soif, mais elle l'augmente en augmentant nos désirs. Ce n'est pas seulement un rien qui n'éteint pas notre convoitise ; c'est un poison qui l'irrite et qui la rend plus ardente. D'où vient, pensez-vous, que ce marchand, lequel était si satisfait de son trafic, il y a dix ou vingt années, quant au bout de l'an il trouvait cent écus de gain, d'où vient, dis-je,

que, présentement, il est tout chagrin de ce qu'il n'a peut-être gagné que mille écus ? C'est qu'alors il n'était qu'un petit marchand, que depuis ce temps-là il est devenu extrêmement riche et que ses désirs ont crû à mesure que son bien s'est augmenté, comme une flamme à laquelle on donne de la nourriture et qui en devient toujours plus vive et plus dévorante. On ne veut d'abord que ce qui est précisément nécessaire, c'est-à-dire, très peu de choses, et encore des plus communes, de celles qui se présentent comme d'elles-mêmes et qu'on peut avoir fort aisément, du pain pour manger, de la bure pour se vêtir, de la boue et du chaume pour se mettre à couvert des intempéries de l'air. Ce désir est-il satisfait, on demande insensiblement des viandes plus délicates, des étoffes plus fines, de plus superbes maisons. Enfin, les désirs croissant toujours à mesure qu'on obtient ce qu'on souhaite, tel qu'on a vu faire grande chère avec de l'ail et des lentilles, n'a plus d'appétit que pour les mets les plus exquis, plus de goût que pour les fruits d'une autre saison et pour les vins des provinces les plus éloignées. Il lui faut aller chercher jusqu'aux extrémités du monde de quoi se garantir du froid et du chaud, et il se croirait mal défendu dans son palais contre les vents et contre la pluie, si les murailles n'étaient embellies, au dehors, des plus riches ornements de l'architecture, et si l'or et le cristal ne brillaient au dedans de toutes parts.

En effet, Saint Augustin dit que plus on est riche en apparence, plus on est pauvre effectivement, *Divites plus egent, quando plus habent*, c'est-à-dire que plus on a

de bien, plus on en voudrait avoir, parce que plus on en a, mieux on voit combien il s'en faut qu'on en ait assez pour être heureux. Voilà, chrétiens Auditeurs, ce qui vous arrivera, quand même vous obtiendrez tout ce que vous désirez. Vous n'en serez pas plus heureux; au contraire, vos désirs, et, par conséquent, vos inquiétudes s'augmenteront au lieu de diminuer. *Expectavimus pacem, et non venit; quæsivimus bona et ecce turbatio,* disait le prophète Jérémie; nous nous attendions à la paix et elle n'est point venue; nous pensions que ces biens, que nous poursuivions avec tant de chaleur, nous l'apporteraient infailliblement; et ils n'ont fait que nous troubler davantage. Jamais la chose n'est arrivée autrement; et j'oserais vous défier de me produire un seul exemple du contraire. Mais, combien de fois est-il arrivé qu'après avoir désiré quelque chose avec ardeur, après avoir fait des efforts incroyables pour l'obtenir, on ne l'a enfin obtenue que pour son malheur.

Prenez garde, Chrétiens avares et ambitieux; vos vains désirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez. Il pourrait bien, pour vous punir, vous accorder enfin ce que vous souhaitez si fort. Vous l'aurez, cet argent dont vous êtes si avide et au prix duquel le paradis, votre âme, Dieu même ne vous est rien. Mais, craignez qu'il ne vous attire quelque étrange calamité. Combien en avez-vous connus vous-même auxquels tout leur or n'a servi qu'à les faire mourir d'une mort tragique? Et ne remarque-t-on pas que ces funestes accidents arrivent pour l'ordinaire, à ceux qui ont été les plus âpres à accumuler, qui ont le plus sué, le plus fatigué, le

plus épargné pour remplir leurs coffres. Si je dis que le désir de devenir riche ne s'apaise pas par l'amas des grands trésors, ne vous persuadez pas que vous puissiez contenter les autres à moins de frais : tous vos désirs vous inquièteront et croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire : *Expectavimus pacem.* Je le disais après Jérémie, et je le répète, confirmé dans ce sentiment par la funeste expérience de tous ceux qui s'abandonnent à leurs désirs.

Mauvais Père, qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle à l'état ecclésiastique ou à la religion, vous n'avez qu'à continuer de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrétienne. Vous en viendrez à bout, oui, ce pauvre enfant demeurera dans les périls et parmi les pièges du monde. Mais, sachez qu'il vous punira lui-même quelque jour de l'y avoir retenu. Il sera votre fléau, ce fils trop aimé, il vous couvrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne meurt lui-même malheureusement avant que vous ayez pu jouir du fruit de votre résistance. Cette mère, qui se croyait malheureuse avant qu'elle eût des enfants, se plaint aujourd'hui de ce que ces enfants sont sa croix et son supplice. Affolée de cette aînée, quels efforts n'a-t-elle pas fait jouer, pour pousser dans un couvent cette cadette qui n'y était pas appelée. Vous vous êtes noué à vous-même votre cordeau ; vous craignez d'avoir plus d'une héritière, vous n'en aurez point du tout ; une fièvre va vous enlever cette fille, l'empressement de tous vos désirs, et vous aurez jusqu'à la mort le regret d'avoir comme

égorgé de votre main celle qui aurait pu prendre sa place et vous consoler de sa perte. Que n'a point fait ce jeune homme pour avoir la femme qu'il a enfin épousée ! Que de prières, que de larmes, que d'intrigues, que de sollicitations, que de violences mêmes, que de crimes! Bon Dieu ! fallait-il avoir tant d'empressement pour se lier à une furie, à un démon incarné ! Il n'y a que six mois qu'ils sont mariés; il y en a trois qu'ils ne se voient point et qu'ils demandent qu'on les sépare pour toujours, avec d'autant d'instance qu'ils en avaient fait pour être unis d'un lien indissoluble !

Voulez-vous vivre contents, chrétiens Auditeurs? Modérez vos désirs, étouffez-les même, s'il est possible. Non, je me trompe. Si vous voulez être heureux, il faut concevoir des désirs plus vastes ; il faut ne leur donner point de bornes. *Dilata os tuum, et implebo illud,* disait le Seigneur au peuple d'Israël ; élargissez votre bouche et je la remplirai. Quoiqu'il soit vrai que plus un vase est étroit, plus il est aisé à remplir, il n'en est pas ainsi toutefois du cœur de l'homme. Pour beaucoup que vous le rétrécissiez (1), il sera toujours trop grand pour les créatures. Mais pour peu que vous le resserriez, il sera trop petit pour Dieu. Il faut l'élargir, il faut l'étendre pour le rendre capable de ce bien immense, qui est le seul qui puisse le combler entièrement.

Elargissez-donc ce cœur, chrétiens Auditeurs, et ne souffrez pas qu'il se resserre par le désir des choses

(1) De quelque quantité que vous le rétrécissiez.

vaines et passagères. Quel sujet de confusion pour vous, ayant été crées pour une fin si excellente, de vous borner à des biens dont vous êtes vous-même la fin ? Qu'est devenu cet orgueil si naturel à l'homme, qui dès le commencement du monde lui fit désirer d'être semblable à son Créateur ? Savez-vous bien que vos désirs sont des hommages serviles que vous rendez à tout ce que vous désirez, comme à quelque chose de meilleur que vous ? Savez-vous bien que vous vous dressez autant d'idoles qu'il y a de créatures sur la terre dont vous recherchez la possession ? Ne fait-il pas beau voir un homme présenter de l'encens à des serpents et des souris, lui à qui on a préparé un trône au dessus du soleil et des étoiles ? Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les prières que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres : vous ne lui demandez que l'accomplissement de vos désirs et vous n'avez que des désirs bas et terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter des vœux indignes de vous, il a honte de vous accorder des choses indignes de lui. Vraiment, c'est bien un présent à être fait par un Dieu à ses enfants adoptifs et héritiers présomptifs de son royaume qu'un vain honneur, que de l'or et de l'argent, c'est-à-dire de la boue et de la fumée ! *Dilata, dilata os tuum et implebo illud.* Désirez, désirez quelque chose de grand, quelque chose d'éternel et d'infini et demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez désiré.

Je ne saurais finir ce discours, chrétienne Compagnie, sans vous faire ressouvenir de Salomon qui est lui-même l'exemple le plus illustre et le plus convaincant

qu'on puisse produire pour établir la vérité que je prêche. Je voudrais vous pouvoir représenter tout son bonheur et toutes les délices où il a vécu. Il était estimé, non seulement dans ses états, mais encore dans toutes les cours étrangères, pour le plus éclairé et pour le plus sage prince qui eût jamais porté la couronne. Les Egyptiens étaient alors la plus savante nation de l'univers ; Salomon les surpassait tous en toutes sortes de sciences. Il était le conseil de tous les rois de son temps; on venait à lui de toutes parts, comme à l'oracle. Il s'était fait bâtir plusieurs maisons très magnifiques et surtout un palais où près de deux cent mille ouvriers avaient travaillé durant treize ans. Les bois, les jardins, les eaux répondaient à la magnificence de ces somptueux édifices. On n'a jamais rien vu de si splendide que sa maison; c'était un nombre incroyable d'officiers et de domestiques, tous choisis, tous bien faits, tous vêtus superbement. Toute la vaisselle et la plupart de ses meubles étaient d'or; il avait rendu ce métal si commun dans son royaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisait pas plus d'état de l'argent que des cailloux. On ne saurait dire en si peu de temps quelle était la dépense de sa table. L'Histoire Sainte en fait le détail et ce qu'elle en rapporte nous passerait pour fabuleux, si nous pouvions douter de la vérité de cette histoire. Sa musique, tous ses autres plaisirs étaient à peu près sur le même pied. Que dirons-nous de ses amours auxquelles il s'abandonna avec tant d'excès? Il ne s'était pas contenté des femmes de son pays; il en avait fait venir de toutes parts et mêmes de païennes et d'idolâtres. Les Livres

Saints comptent trois cents concubines et sept cents reines. Enfin, il jouissait de tous ces biens dans une profonde paix, tous les peuples qui avaient troublé ses prédécesseurs étant devenus, ou ses alliés, ou ses tributaires. Au milieu de tant de grandeur, de tant de pompe, de tant de délices, vous plait-il, Messieurs, que je vous fasse voir le roi Salomon, composant le livre de l'Ecclésiaste. Nous ne le trouverons plus, ni sur ce trône, où sa sagesse recevait les hommages des souverains, ni au milieu de cette belle cour que la reine de Saba ne pouvait assez admirer, ni dans ces riches et vastes appartements où il avait logé tant de reines; ni sous ces superbes portiques, ni dans ces vergers délicieux; nous le trouverons enfermé dans son cabinet, tout seul, accablé d'ennui et de tristesse, se plaignant de soi-même et de tout ce qui l'environne, se trouvant pauvre au milieu de tant de biens, se faisant à lui-même le détail de ce qu'il possède et s'écriant, sur chaque chose en particulier et sur tout cela ensemble : Tout cela n'est qu'illusion, tout cela n'est que vide et que vanité. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux, dit-il en lui-même, puisque je me trouve si misérable et que je suis en effet si misérable? Le Seigneur m'a accordé tous les biens, et du corps, et de l'esprit, et je me suis accordé à moi-même tous les plaisirs que mes sens ont désirés : *Omnia quæcumque desideraverunt oculi mei non negavi eis.* Je ne me suis gêné en rien; je n'ai donné nulles bornes à mes passions : *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur. Quis ista devorabit, et affluet deliciis ut*

ego ? Qui vivra jamais plus délicieusement, plus voluptueusement que moi ? Cependant qui le croirait, que je n'ai rien trouvé de solide en tout cela ! Ce ne sont que faux dehors, ce ne sont qu'épines et que douleurs : *Vidi in omnibus vanitaten et afflictionem.* Le pécheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens et d'ajouter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire, il se trompe : c'est en vain qu'il ajoute et qu'il multiplie : *Peccatori dedit Deus afflictionem et curam superfluam, ut addat et congreget.* Il ne remplira jamais son cœur, il ne fera qu'augmenter sa faim et sa soif, qui lui rendra son vide et sa misère plus sensible.

Voilà, chrétiens Auditeurs, voilà le discours non pas d'un anachorète ou de quelque contemplatif, mais du plus grand, du plus heureux et du plus voluptueux prince qui fut jamais. Vous serez peut-être surpris de ces sentiments. Pour moi, je n'en suis nullement surpris, parce que je sais que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme et qu'il ne l'a pas fait pour les créatures : *Fecisti nos ad te Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu, que vous avez fait ce cœur ; et c'est en vain qu'il recherche son repos et son bonheur hors de vous. Il a beau courir après les biens d'ici-bas ; il a beau effleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre : il sera inquiet en cherchant ces biens ; et quand il les aura trouvés, il trouvera que son inquiétude sera encore augmentée. Non, il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous : *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces

vains désirs qui nous troublent et qui nous agitent inutilement. Purgez-en notre cœur; substituez à leur place le désir de vous plaire, de vous connaître, de vous aimer, le désir d'être aimé de vous, de vous posséder et de ne vous perdre jamais. Ce désir ne troublera point notre repos; au contraire, plus il sera ardent, et plus nous serons tranquilles. Une âme qui en est touchée est comme les bienheureux dans le ciel, toujours affamée et toujours rassasiée, toujours languissante et toujours satisfaite, toujours dans l'attente et jamais dans l'inquiétude. Ce désir ne saurait être inutile, puisque c'est déjà posséder Dieu que de le désirer véritablement, et le posséder, c'est être à la source du plaisir et de la joie, c'est avoir trouvé la félicité parfaite que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

XXV^e SERMON

SERMON

POUR LE JOUR DE LA

PRÉSENTATION DE LA S. VIERGE[1]

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne différerez point d'offrir vos prémices au Seigneur.
(*Exod.*, ch. 22).

S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres, parce qu'il y a plus de nécessité de le faire en cet âge-là, plus de bienséance et plus de mérite.

Voici le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde : Marie s'offre elle-même à son Créateur dans le temple de Jérusalem. Il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais offrande ne se fit, ni avec plus de religion, ni avec moins de réserve. Jugez donc si elle doit plaire au Seigneur qui connaît parfaitement, et le mérite de la personne, et les dispositions intérieures dont elle accompagne son action !

(1) Prononcé le 21 novembre 1677.

Mais, parmi les circonstances qui doivent rendre cette action agréable, je ne sais si vous aurez remarqué celle qui me touche davantage : c'est l'âge de Marie, chrétiens Auditeurs; elle n'est encore qu'à la troisième année, et la voilà au pied de l'autel, qui engage solennellement sa liberté, et qui, par sa ferveur et la sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher à elle-même qu'elle n'a déjà que trop différé de s'acquitter de ce devoir.

Il y a longtemps que je suis persuadé qu'on ne saurait commencer trop tôt une vie sainte et chrétienne. Mais, comme aujourd'hui je me vois soutenu dans ma pensée par l'exemple de la Sainte Vierge, je ne saurais m'empêcher de vous rendre compte, en ce discours, d'un sentiment qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, Messieurs, que je me satisfasse sur ce point. Nous aurons assez d'autres occasions de louer notre bonne Mère; contentons-nous aujourd'hui, de nous exciter à suivre le premier exemple qu'elle nous donne. Pour y réussir, adressons-nous à elle et disons-lui avec l'ange : *Ave Maria.*

Madame (1), il est étrange, que le vice ait tellement corrompu les esprits, qu'il ait si fort éteint dans les hommes non seulement la foi, mais encore toute raison; que les prédicateurs soient réduits à prouver cette vérité, qu'on ne saurait trop tôt commencer à

(1) La Duchesse d'Yorck.

servir Dieu, c'est-à-dire qu'on ne saurait trop se hâter de chercher ses véritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à notre dernière fin, en un mot, d'être raisonnable, d'être homme, de faire ce que nous ferions comme par instinct et par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous aurait pas donné d'autres lumières pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces grands pécheurs qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment jusqu'à la mort; la seule vue du péril où ils s'exposent me fait frémir. Mais une si triste pensée a trop peu de rapport avec la solennité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des personnes plus raisonnables; je parle pour des personnes qui sont déjà toutes persuadées qu'il se faut sauver à quelque prix que ce soit; que, quand ce que l'on dit de l'autre vie serait toutes choses incertaines, ce serait une extrême folie de s'exposer à être éternellement malheureux; que, tout bien considéré, le meilleur parti est celui que prennent les gens de bien, et qu'il faut se préparer à la mort. Mais ils ne conviennent pas que toute la vie doit être employée à cette préparation. Au contraire, ils croient qu'il est des âges qui ne sont nullement propres pour cela; que quand on est sur le retour, c'est le vrai temps d'y songer; que l'âge qui précède la vieillesse est comme destiné aux affaires, mais que la jeunesse, surtout, a une opposition entière avec ce qu'on appelle dévotion ; que c'est la saison des plaisirs, et que prendre ce temps-là pour

s'adonner sérieusement à la piété, ce serait prendre mal son temps.

Voilà ce que pensent et ce que disent même quelquefois des gens dans le monde qui passent pour fort sages et fort éclairés. Mais que répondrons-nous à cette fausse sagesse, chrétiens Auditeurs? Est-il vrai qu'il y ait un temps dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'Auteur et au Maître de nos âmes? Est-il vrai que le premier, le plus bel âge de l'homme est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de notre Dieu, qu'il est le moins propre pour vivre chrétiennement? Je ne sais, Messieurs, quelle sera votre pensée; mais, pour moi, je suis dans un sentiment bien opposé. Je crois, au contraire, que s'il faut choisir un temps pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préférée à tous les autres; et voici les raisons que j'ai de le croire. Il y en a trois, que je toucherai brièvement dans les trois parties de ce discours. La première, c'est qu'il y a plus de nécessité de le faire en cet âge-là; la seconde, c'est qu'il y a plus de bienséance; la troisième, c'est qu'il y a plus de mérite. Voilà tout le sujet de cet entretien. Je serai court et j'espère que tout le monde profitera. Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens; et pour tous les autres, si je ne me trompe, des motifs d'une très amère pénitence.

PREMIER POINT

Je ne vois rien dans le monde qui me paraisse plus digne de compassion qu'une jeunesse négligée et abandonnée à toutes les faiblesses, à toutes les tentations à quoi cet âge est naturellement sujet. Il me semble voir un vaisseau sans mât et sans gouvernail, qui, dans une nuit obscure, agité des vents furieux et contraires, donne, tantôt dans un écueil, tantôt dans un banc de sable, est maintenant suspendu sur un flot au milieu des nues, et, un moment après, abîmé jusqu'au fond de la mer. Je me représente un malheureux dans une sombre prison, livré aux bêtes les plus féroces lesquelles, se disputant et s'entre-arrachant leur proie, la déchirent cruellement. Je sais que c'est à cet âge que la raison, sortant comme des ténèbres de l'enfance, commence à luire dans l'esprit des hommes. Mais hélas ! cette lumière est si faible, et il s'élève en même temps dans le cœur des vapeurs si noires, c'est-à-dire des passions si fortes et si violentes qu'elles produisent une nuit encore plus triste que la nuit même; de sorte que, quoique l'on cesse d'être enfant, on ne devient pas pour cela plus raisonnable. Comme il est des folies de deux sortes, les unes ridicules et réjouissantes, les autres sombres et furieuses, on peut aussi dire qu'il est deux sortes d'enfance : l'une est innocente et même agréable; l'autre, au contraire, approche de la fureur. Cette seconde enfance, chrétiens Auditeurs, c'est la

jeunesse. Elle se sert presqu'aussi peu de la raison que la première; elle ne se distingue de l'autre qu'en ce qu'elle se joue avec du fer et du feu, qu'elle se blesse elle-même et blesse les autres en se jouant.

C'est en cet âge qu'on voit ordinairement une extrême présomption jointe à une ignorance extrême; une faiblesse qui ne peut résister à rien et une imprudence qui les expose aux plus grands périls; un amour propre, aveugle et grossier, qui se découvre partout et qui fait connaître à tout le monde qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. C'est pitié de voir avec quel empressement ils disent ce qu'il faudrait taire, avec quel soin ils affectent tout ce qu'il faudrait éviter, comme ils se parent, pour ainsi dire, de leurs défauts, comme ils font gloire de leur honte et rougissent des choses les plus honnêtes. Quelquefois timides et embarrassés, quelquefois hardis jusqu'à l'imprudence; changeant souvent de sentiment, sans nulle raison, et souvent aussi s'opiniâtrant contre toutes sortes de raisons; prenant presque toujours le mauvais parti, louant ce qu'il faudrait blâmer, condamnant ce qui a l'approbation de tous les sages. Quoi de plus emporté, soit dans l'amour, soit dans la haine, soit dans la douleur, soit dans le plaisir? Quoi de plus susceptible, ou d'une aveugle colère, ou d'une terreur panique, ou d'une tristesse excessive, ou d'une excessive joie? Que si, avec ces dispositions, une jeune personne vient à s'adonner au mal auquel elle a tant de pente, quelle corruption, Dieu immortel! Quel libertinage! Quelle fureur! Quel mépris des lois, et humaines, et divines! Quelle insensibilité pour

tout ce qui est capable de toucher un cœur et d'inspirer une crainte salutaire ! Quelle profanation des choses les plus sacrées ! Quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les vérités les mieux établies, à traiter de chimères ce qui a été révéré dans tous les siècles, par tout ce qu'il y a eu de personnes savantes et judicieuses ! *O juvenes !* s'écrie Saint Augustin à la vue de toutes ces choses, *o juvenes, flos ætatis, periculum mentis !* O jeunesse, vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux : on vous appelle l'âge des plaisirs; mais, si l'on n'y prend garde, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Que ceux-là sont heureux, Messieurs, qui peuvent éviter un si grand péril ! Que ne faudrait-il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine ? Mais quel moyen de le faire, si ce n'est en nous donnant à Dieu dès nos premières années ? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché qui est si fort et si vif dans les jeunes gens ? Comment, avec si peu de lumière, si peu d'expérience et tant de faiblesse, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de pièges, de mille et mille occasions à quoi son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par une fervente prière, par l'usage fréquent des sacrements, par la lecture des Livres Saints, par le commerce des gens de bien, en un mot, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ? Par quelle voie, dit le prophète David, une jeune personne

pourra-t-elle prévenir les horribles égarements à quoi la jeunesse est si sujette : *In quo corrigit adolescentior viam suam* ? Il se répond à lui-même : Seigneur, je ne vois pas d'autre expédient que de s'attacher tout de bon à l'observation de votre loi sainte : *In custodiendo sermones tuos.*

En effet, Messieurs, à quel âge peut-on dire que ce secours nous soit plus nécessaire qu'en celui-là ? L'enfance, presque jusqu'à l'âge de vingt ans, est retenue par la crainte, on la confie à des personnes sages et discrètes qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent de l'oisiveté ; on se modère par des raisons d'intérêt et de bienséance ; le voisinage de la mort, la sagesse acquise par l'expérience, les dispositions même naturelles, l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux désordres que les passions pourraient causer dans la vieillesse. Mais, dans ce qu'on appelle le bel âge, on est destitué de tous ces secours. Saint Jean Chrysostôme remarque que c'est à l'entrée de la jeunesse qu'on nous ôte les maîtres et les gouverneurs, justement, dit-il, dans le temps qu'ils commencent à nous être le plus nécessaires. C'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide, pour lequel il semble qu'il n'ait fait aucune règle. On est sans expérience, et tout ce que les plus expérimentés peuvent dire pour nous instruire nous passe alors pour un effet de leur envie et de leur chagrin. On se croit impeccable et immortel. De sorte qu'à moins d'être comme armé dès ce temps-là d'une grande crainte de

Dieu, il est moralement impossible qu'on ne s'abandonne à mille désordres.

Le monde vous les pardonnera, chrétiens Auditeurs, tous ces désordres ; il se contentera de dire que vous êtes jeune. Mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la même facilité ? Pensez-vous qu'il ne vous redemandera nul compte des plus belles années de votre vie, c'est-à-dire du plus riche talent qu'il ait mis entre vos mains ? Croyez-vous qu'il ne vous ait donné ce beau temps que pour le perdre, que pour le passer comme un enfant, comme un insensé, comme s'il n'y avait, ni Dieu à servir, ni une éternité à gagner ? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon, aux *Proverbes* : *Lætare, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in viis cordis tui, et in intuitu oculorum tuorum, et scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de votre jeunesse ; écoutez les désirs de votre cœur ; tandis qu'il est en votre pouvoir de les satisfaire, ne vous réglez que par vos inclinations et par le jugement de vos sens. Mais sachez que cette licentieuse jeunesse vous attirera la colère et les malédictions du Seigneur, sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde et qu'il la punira avec toute la rigueur de sa justice : *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium*. Messieurs, nous voyons tous les jours ces menaces accomplies, tantôt par des mariages infortunés, tantôt par la dissipation des biens et par la ruine entière des maisons les plus florissantes, quelque-

fois par des infirmités qui ne finissent qu'avec la vie, et souvent par des morts avancées et imprévues.

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive et voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici quelque chose qui est plus à craindre que tout cela. Ce qui fait encore mieux voir la nécessité qu'il y a de se donner à Dieu, dès le commencement de la jeunesse, c'est que, pour l'ordinaire, cet âge est la règle de tous les autres. Quand on a commencé de si bonne heure à mal vivre, on a bien de la peine à devenir plus sage en devenant homme. Car, en premier lieu, on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut : ce n'est que bien tard qu'on se persuade qu'elle est passée; on croit qu'on est jeune à quarante ans, et, pour le faire croire à tout le monde, hélas! que ne fait-on pas! Vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable où l'on s'est engagé, n'est pas une vie selon l'Evangile ; que ce n'est pas le chemin que les saints ont tenu pour aller au ciel; on songe quelquefois à se réformer ; on médite une retraite. Mais on ne croit jamais que le temps de cette retraite soit venu ; on se sent encore du feu et de la vigueur ; la moindre affaire est un grand obstacle à ce dessein, et il en survient toujours de nouvelles ; en un mot, on entend quelquefois parler de ces beaux projets après la mort des personnes et dans des discours funèbres, mais on en voit rarement l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me dites-vous. Je le veux croire; je veux croire que, lorsque vous serez parvenu à la trentième où à la quarantième année, vous vous apercevrez que vous ne serez plus jeune, qu'il sera

temps de vivre en homme, de vivre en chrétien. Mais croyez-vous que vous puissiez d'abord vous retirer du désordre ? Et moi je ne crois pas que vous le puissiez, même à soixante, ni à soixante et dix ans. Et moi je crois, et c'est sur le témoignage du Saint-Esprit que je le crois, je crois qu'à moins d'un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de votre vie : *Adolescens juxta viam suam ambulans, etiam cum senuerit non recedet ab ea.*

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la force des habitudes : chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que celles que l'on contracte dans la jeunesse sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire, avec Saint Clément d'Alexandrie, que la jeunesse est en nous comme la mamelle et la nourrice de tous les âges : *Est in nobis uber ætatis ipsa juventus* : c'est-à-dire que, comme les nourrices nous donnent, avec le lait, non seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore les qualités de leur esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles, de même la jeunesse communique à tous les âges suivants, ou ses vertus, ou ses vices ; que ce qu'on pratique à cet âge nous devient comme naturel et nécessaire ; qu'on le fait encore dans la dernière vieillesse.

Quelle pitié de voir des personnes, vénérables par leur âge, se rendre encore méprisables par mille faiblesses, conserver des passions en une saison où ces passions sont, non seulement criminelles, mais encore ridicules !

A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix, où l'âme presque dégagée du corps devrait agir avec la même facilité et la même perfection que ferait un pur esprit ; à cet âge, dis-je, être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses passions ; avoir encore à lutter contre une chair sèche et glacée; ne pouvoir rien faire de louable sans rendre mille combats ; être entraîné, comme par force, en des actions que la raison condamne et dont il semble que la nature même ait horreur ! Quelle honte, quelle misère, quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Il ne sera pas de même, dit le grand Saint Ambroise, de celui qui dès sa jeunesse aura porté le joug du Seigneur ; au contraire, il vivra sans inquiétude, fort éloigné du bruit qu'excitent les passions révoltées ; il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus rien à démêler avec le corps, ne trouvant plus rien qui lui résiste ou qui le trouble : *Sedebit singulariter remotus à strepitu interpellantium passionum, et quietus silebit, cui jam necesse non est purgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus,* et le reste. Voilà, Messieurs, ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus il y a de nécessité d'embrasser l'exercice de la vertu, parce que, plus on est jeune, plus on est faible, plus on a besoin de secours contre les tentations. En second lieu, parce que plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes qu'on ne peut arracher qu'avec la vie. De sorte que, si dans le premier âge l'on veut éviter une horrible dépravation, quand

même on ne voudrait l'éviter qu'aux derniers jours de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. J'ai dit qu'il y a plus de nécessité de le faire en ce temps-là. J'ai dit aussi qu'il y a plus de bienséance. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

La bienséance, pour toutes les personnes raisonnables, est une raison qui n'est pas moins forte que la nécessité. On peut dire qu'elle est elle-même une espèce de nécessité dont les honnêtes gens se défendent encore moins que de la force. Cette bienséance, en matière de libéralité, ne consiste pas précisément à donner peu ou beaucoup ; elle consiste en la proportion qu'il y a entre celui qui donne et le don qu'il fait, entre ce même don et la personne à qui il est présenté. Un roi qui ne donnerait que des haillons, que des habits de toile ou de bure, ce roi, dis-je, pécherait contre les règles de l'honnêteté, parce qu'il ferait des présents indignes de lui. Au contraire, un sujet ne laisse pas d'honorer son prince par un don de peu de valeur, si ce qu'il donne si peu n'est qu'un effet de sa pauvreté : il faut néanmoins que le présent soit propre, et que, dans son espèce, il mérite d'être mis en des mains royales. Car si, outre que la chose est utile et commune, elle est encore gâtée ou malpropre, il n'y a pas d'apparence de l'offrir (1) à une personne de ce

(1) Pas de marque qu'on puisse l'offrir.

caractère. Qu'un villageois, par exemple, ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance ; c'est un présent de villageois ; mais s'il ne présentait à son roi que des fruits gâtés, des fruits à demi-pourris, ce serait à lui une sottise, et à tout autre une insolence insupportable.

Cela supposé, chrétienne Compagnie, je ne m'étonne pas que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis de blé ; c'étaient là toutes les richesses des hommes en ce premier âge du monde. Mais, de ne prendre pour cette action de religion que le rebut de son troupeau et de sa moisson, n'est-il pas tout visible que c'était outrager Dieu et qu'il méritait bien toutes les malédictions que son avarice lui attira.

Vous en convenez sans doute, Mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lorsque les hommes veulent se donner à Dieu, c'est merveille qu'il daigne les recevoir, lui, dis-je, qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connaît toutes nos misères, toutes nos faiblesses. Vous faites bien davantage, ô mon Dieu ; non seulement vous nous recevez, lorsque nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-même à nous-même, vous nous sollicitez, vous nous pressez, comme si vous deveniez fort riche par l'acquisition d'une si misérable créature. Il est donc vrai que c'est très peu de chose qu'un homme ; cependant, nous ne pouvons rien offrir à Dieu, ni qui soit plus précieux, ni qui nous soit plus cher que nous-même ; et ainsi on ne doit pas trouver étrange que nous prenions la liberté de nous présenter à lui. Ce qui me

surprend, c'est que n'ayant autre chose à lui donner, on attende pour le faire qu'on soit tout usé, tout corrompu de débauches. Je m'étonne qu'après avoir donné au monde, à l'ennemi de Jésus-Christ la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur en un état où il n'oserait se présenter à un autre homme, en une saison où il commence à être le rebut et, souvent même, la risée du monde. Encore si l'on ne se présentait en cet état que parce qu'on ne s'est pas avisé plus tôt de le faire, à la bonne heure, on mériterait peut-être quelque pardon ; mais que, par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, qu'on lui ait réservé *le pire* (1), qu'on ait cru qu'il serait encore trop heureux d'avoir les restes de ses ennemis, est-ce là entendre les règles de l'honnêteté ? Est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, le plus excellent de tous les êtres ? Est-ce là ce qu'on appelle religion ? Peut-on outrager Dieu plus cruellement qu'en l'honorant de la sorte ?

De plus, les services que nous rendons au Seigneur, les petites offrandes que nous portons sur ses autels ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnaissance. Or, quand on veut témoigner de la gratitude à un bienfaiteur, pour faire la chose honnêtement, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçu. Qu'avez-

(1) L'auteur avait écrit : *La pire*, formule absolue qui n'est plus en usage.

vous reçu de Dieu? La vie toute entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité, et cependant vous ne lui en réservez qu'une petite partie, et celle de toutes que vous estimez le moins! Il est mort pour vous en la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans, et vous ne commencerez qu'à soixante à vivre pour lui! Enfin, il vous donne son corps non seulement vivant, mais encore immortel et glorieux dans l'Eucharistie, et vous osez lui offrir un corps languissant et épuisé! Vous osez lui présenter un cadavre! Mon Dieu, quelle dureté, quelle ingratitude horrible! Vous l'aviez prévue, Seigneur, cette horrible ingratitude. Comment est-ce donc qu'elle ne vous a point empêché de faire de si grands biens?

Voulez-vous savoir, chrétiens Auditeurs, ce que la bienséance demanderait qu'on offrit à Dieu? Voyez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il désire qu'on lui présente. Dans l'ancienne loi il demande les prémices de chaque chose; ce serait profaner ses autels que de les charger des fruits de l'arrière saison. Je remarque que le démon qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, a toujours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'histoire grecque, ou même des enfants, tels qu'on les immolait à l'idole des Ammonites. Dans la loi de grâce, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il en veut faire son favori, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme Saint Jean l'Evangéliste; il les prévient même, dès l'enfance, de grâces extraordinaires, comme on le peut voir dans la vie de la plupart des

grands saints. Je sais que Saint Augustin et Sainte Magdeleine, après avoir beaucoup aimé le monde, n'ont pas laissé d'être fort chéris de Dieu ; mais ces exemples, outre qu'ils sont extrêmement rares, ne favorisent pas trop la paresse, ni les délais des mauvais chrétiens ; Saint Augustin n'avait que trente-un an, quand il commença sa pénitence ; et si les historiens ne se trompent pas dans leurs conjectures, Magdeleine était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé on ne puisse pas absolument se consacrer au service du Seigneur. Mais je dis que quand nous serions assurés de le faire, ce qui est néanmoins fort incertain, cela se ferait alors avec beaucoup moins de bienséance, et par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Evangile, qui a passé sa jeunesse dans les désordres, qui, après avoir quitté son père d'une manière fort indigne, ne revient à lui que par force, par la nécessité, que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoyable état où il est réduit. On le reçoit toutefois en la maison paternelle ; on va au-devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on le régale. Mais quelle est sa confusion de n'être retourné à un si bon père qu'à l'extrémité et lorsqu'il ne pouvait plus se passer de lui ! Osera-t-il bien le nommer son père et lever les yeux pour le regarder ? Non, lui dit-il, je suis indigne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme le moindre de vos valets, ce sera encore trop d'honneur et trop de grâce : *Jam non sum dignus vocari filius tuus ; fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chré-

tiens Auditeurs, vous espérez que vous ferez quelque jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui. Je le veux croire, je veux bien l'espérer aussi pour vous de la miséricorde infinie de Dieu. Mais pourrez-vous bien supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur votre procédé peu honnête et intéressé?

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant votre pénitence. Viens, viens, âme ingrate; je vois bien que tu ne songes à ton Dieu que parce que personne ne veut plus de toi. Tu t'es comme prostituée à un nombre infini d'amants, et aujourd'hui que tu te vois rebutée de tout le monde, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent fois rebuté. Ton cœur ne serait pas pour moi, s'il y avait encore quelqu'un à qui tu ne fisses pas horreur. Mais, que dis-je, ton cœur; ce n'est rien moins que l'amour qui t'amène ici. Il y a un enfer que tu crains, après m'avoir méprisé durant toute ta vie. Tu voudrais bien avoir une place en mon paradis; sans cela, tu m'aurais méprisé jusqu'au bout. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus.* Je sais bien comment tu mériterais que j'en usasse à mon tour; mais ne laisse pas de revenir, je veux bien être ton pis aller et te traiter plus honnêtement que je n'ai été traité de toi. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.* Je ne sais, Messieurs, si vous comprenez bien toute la peine que ces pensées peuvent faire à une âme qui ne se rend à Dieu qu'après s'être comme rassasiée (1) du monde. Pour moi, je vous avoue que je ne vois rien qui me fût plus difficile à

(1) Le texte porte *saoulée.*

supporter, rien qui fût plus capable de me faire mourir de douleur, et même, si Dieu ne me soutenait, de désespoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui peut dire tous les jours, en s'offrant à Dieu : Seigneur, je suis tout à vous; je vous donne mon cœur, je vous donne mon esprit et mon âme; c'est bien peu de chose pour un si grand Maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu, vous savez du moins que ce n'est, ni par dépit, ni par désespoir que je me jette entre vos bras; ce n'est point ici le rebut du monde que je vous présente. Hélas! ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer; mais je suis à vous, Seigneur, et je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que je me trouve heureuse de vous pouvoir sacrifier, et ces passions, où je sens que mon cœur a tant de pente, et ces plaisirs, à quoi mon âge serait si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur, où je pourrais peut-être prétendre. Est-il possible qu'il y ait des âmes qui attendent, pour vous aimer, qu'elles n'aient plus qu'un jour à vivre! Mon Dieu, qu'elles vous connaissent peu ces âmes! Que n'ai-je mille vies pour vous les consacrer toutes! Je n'en ai qu'une; mais j'espère qu'elle sera toute pour vous; en voilà déjà la plus belle partie, que je vous offre, et je vous supplie de tout mon cœur de me faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance que l'autre, parce qu'on sent bien qu'elle est plus honnête, qu'elle est en quelque sorte digne de Dieu? Disons un mot de la dernière partie et faisons voir qu'il y a non seulement plus de nécessité, plus de bienséance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, mais encore qu'il y a plus de mérite. C'est la troisième raison.

TROISIÈME POINT

Il me semble que pour juger du mérite qu'il y a à se donner tout à Dieu, on peut avoir égard à trois choses : au prix des choses qu'on lui sacrifie en se dévouant à son service ; en second lieu, au mouvement qui nous porte à nous y dévouer entièrement; et enfin à la durée du temps qu'on s'engage à le servir. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu, quand dès la jeunesse on se détermine à le servir? N'est-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renoncerait dans un âge plus avancé? Il est vrai, Messieurs, c'est le même monde à le considérer en lui-même ; mais, si vous avez égard à l'idée que cette jeune personne en a conçue, c'est un monde tout différent. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas trop de peine à mépriser, à haïr même le monde, quand on l'a connu. Mais quand on n'en a vu que les dehors, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paraît à ceux qui n'ont pas encore eu le loisir d'en découvrir la vanité, il

faut avouer que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'on se résout à l'abandonner. En un mot, ce n'est rien que le monde à qui le connait, et c'est justement ce rien que donne à Dieu celui qu'une longue expérience a détrompé. Mais, quand on en juge par les apparences, le monde est un amas de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs, et c'est cet amas de biens et de plaisirs qu'on sacrifie au Seigneur, quand on se donne à lui dès les premières années, parce qu'on n'a pas pu encore s'instruire de la vérité. J'ajoute à cette première raison que celui qui se donne à Dieu de bonne heure fait cette offrande avec plus d'amour, qu'il agit par le mouvement d'une charité plus parfaite et, par conséquent, avec plus de mérite. C'est une vérité qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner acquiert un double mérite, non seulement parce qu'il épargne, à celui qui demande, la peine de désirer longtemps et la honte de demander plusieurs fois, mais encore parce que cette facilité marque la force de l'amitié, qui peut surmonter en un moment l'attache qu'on avait à la chose dont on se prive et qui ne permet pas que le cœur hésite le moins du monde entre l'envie qu'il y a de faire du bien et le désir qu'il y aurait de retenir ce qu'il faut donner.

Pour ce qui regarde la durée du temps qu'on destine à la pratique de la vertu, je confesse qu'il arrive souvent que tel, qui commence de bonne heure, n'a que très peu d'années à vivre, et qu'un autre, qui aura attendu le retour de l'âge, passera quelquefois dans la pénitence une fort longue vieillesse. Toutefois, Messieurs, ce jeune homme, qui n'a survécu que quatre jours, si vous voulez,

à sa conversion, ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espère ordinairement à cet âge ; au lieu que cet autre, qui a différé si longtemps, fait assez voir qu'il ne se rend que par la crainte de la mort, laquelle apparemment est assez proche, de sorte qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice à Dieu. Voilà une pensée, chrétiens Auditeurs, sur quoi je voudrais bien que vous fissiez un moment de réflexion : quelque jeune que vous soyez, vous n'avez peut-être pas un jour à vivre ; de sorte qu'embrasser une vie sainte et chrétienne ce n'est peut-être que vous condamner à vingt-quatre heures de contrainte et de mortification. S'il arrivait, comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'après un si petit espace de temps Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu si à propos, mais surtout d'avoir eu si peu de temps à souffrir et d'avoir néanmoins, devant Dieu, le mérite d'autant d'années de souffrances que votre âge vous en promettait !

Mais, s'il arrive que cette sainte résolution, ce sacrifice que j'aurai fait à Dieu de moi-même et de tout ce que le monde a de plus charmant, s'il arrive, dis-je, que ce sacrifice soit suivi d'une longue vie ? Si cela arrive, non seulement vous aurez le mérite d'une action fort sainte et fort généreuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue persévérance. Vous mettrez à profit un bien que les autres perdent sans ressource, un bien qu'on ne recouvre jamais, quand on l'a perdu, un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du

temps, de ce temps si court et si précieux, qui passe et qui ne revient jamais, de ce temps que Jésus-Christ ne nous a pas acheté par tant de sang et tant de sueurs pour nous donner le loisir de rire et de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs. Bien loin de profiter de tous les moments, je vois qu'on cherche à perdre les heures et les journées, qu'on s'applaudit, quand on les a passées dans une agréable oisiveté. A voir combien on trouve le temps long, combien on en a à perdre, on dirait qu'on a tous les siècles à disposition ou, du moins, que la vie n'est bonne à rien et qu'on est trop heureux, quand on peut aller au bout sans s'ennuyer. Cependant, Messieurs, votre vie s'en va finir, et il est vrai qu'il n'est pas un seul instant dans la vie qui ne nous puisse valoir une éternité toute entière.

Oui, Messieurs, ce temps qu'on méprise, qu'on prodigue d'une manière si pitoyable, est quelque chose de si précieux qu'à la réserve de l'éternité, il n'est rien, ni au ciel, ni sur la terre, qui lui puisse être comparé : tous les royaumes de l'univers ne valent pas un moment de votre loisir. Voyez tout ce que le ciel renferme de grandeurs et de délices ; tout cela peut être le prix d'un moment de temps bien employé. Considérez ces grands serviteurs de Dieu, dont la vertu a rendu la mémoire si vénérable et si glorieuse : s'ils avaient perdu le peu de temps qu'ils avaient pour se faire saints, ils ne seraient pas aujourd'hui l'objet de votre admiration et de votre culte, ils ne verraient pas les rois et les reines prosternés devant leurs autels, ils ne règneraient pas dans le ciel, comme ils y règnent, comme ils y règneront éternelle-

ment. Il ne tient qu'à nous d'être, et ce qu'ils ont été autrefois, et ce qu'ils sont aujourd'hui, si nous aimons mieux ménager notre temps que de le perdre.

Que vous êtes donc malheureux, ô vous, qui que vous soyez, qui avez vieilli dans le monde, sans avoir connu le prix de ce temps, vous qui l'avez consumé à des niaiseries, à des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité! Pleurez et mourez de douleur au souvenir d'une perte si considérable et qui ne saurait être réparée! Mais surtout pleurez cette jeunesse dont la corruption a causé celle de tous les âges suivants! Pleurez ces belles années où la vertu vous aurait été si aisée, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes, cet âge dont Dieu vous aurait su tant de gré, où vous étiez en état de lui faire de si grands et de si agréables sacrifices! Pleurez-en la perte et ne vous consolez jamais. Vous l'avez donné au monde, ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur et impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouit. Qui est-ce qui vous récompensera de tant d'heures, de tant de jours et de tant de nuits que vous lui avez consacrées? Qui vous paiera tous vos soins et tous vos services? Ce monde vieillit avec vous, il se dissipe, il disparaît peu à peu; un nouveau monde a déjà succédé en partie à celui que vous avez vu, et bientôt il n'en restera rien du tout. Voilà donc trente, quarante ou cinquante années de perdues. Le maître que vous avez servi ne vous en saurait tenir compte, et celui que vous avez méprisé vous attend pour vous en redemander un compte terrible.

Mais quoi ! faut-il se désespérer ? N'y a-t-il point de remède à un si grand mal ? Il n'y en a point, chrétienne Compagnie. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher qu'il ne devienne toujours plus grand. Nous ne savons pas combien nous avons encore de temps à vivre. Mais, quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement ? Mon Dieu, n'en avons-nous pas déjà assez perdu ! Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reste, travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus tard, faisons en un seul jour, s'il est possible, ce que nous aurions dû faire en plusieurs années. Prions souvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les péchés de notre jeunesse et tous ceux que nous avons commis par ignorance. *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.* Mais pour faire voir qu'en tous ces péchés il y a eu plus d'ignorance et de jeunesse que de malice, commençons, dès aujourd'hui, à vivre comme nous voudrions avoir vécu dès les premières années de la vie, et comme nous avons dessein de vivre jusqu'à la mort. *Ainsi soit-il.*

XXVI^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION IMMACULÉE

de la Sainte Vierge

Tota pulchra es, amica mea et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ma bien aimée, et il n'y a nulle tache en vous.

(*Cantiq.*, ch. 4).

La Conception Immaculée n'est pas seulement un des plus grands privilèges que la Sainte Vierge ait reçus, mais elle est en Marie la source de tous les autres privilèges qui lui ont été accordés.

Vous avez appris, sans doute, les contestations qui ont été dans l'Eglise sur le sujet de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. Quelques docteurs, d'ailleurs très savants et très catholiques, ayant cru qu'elle ne pouvait avoir été préservée des malédictions que tous les enfants d'Adam avaient encourues, il s'éleva un si

grand bruit, il se fit une révolte si générale contre cette opposition que, durant plusieurs années, toutes les écoles, toutes les chaires ont retenti des arguments qu'on a inventés pour la détruire. Toutes les universités d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne se déclarèrent hautement en faveur de Marie Immaculée ; on ferma les académies à ceux qui refusèrent de s'engager par serment à la défendre jusqu'à la mort. Les princes, même séculiers, s'intéressèrent dans la cause de la Reine du ciel et employèrent leur autorité pour la soutenir. On n'a jamais ouï plus de discours, jamais fait plus de conférences, plus de disputes, jamais écrit plus de livres sur aucune autre matière. Enfin, le Vicaire de Jésus-Christ a parlé et a fermé la bouche à tous ceux dont les sentiments n'étaient pas assez favorables à la sainteté de Notre Dame. Tout l'univers a triomphé de ce jugement comme d'une grande victoire ; ceux du parti contraire se sont joints à nous pour la célébrer. Aujourd'hui tout est calmé, tout est réuni dans une même créance. Voilà l'avantage qu'il y a de reconnaître un souverain juge ; les questions sont décidées, les peuples savent à quoi s'en tenir, tous les esprits, tous les cœurs se réunissent, et nulle doctrine contraire à l'honneur de Dieu ou de ses saints ne prend pied dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais dans le temps que la dispute était le plus échauffée, combien de fois les politiques se sont-ils plaint que c'était trop contester sur un point, disaient-ils, de si peu de conséquence ? Tout le monde convient que Marie a été sanctifiée au sein de sa mère ; que, si elle a

été dans le péché, ce n'a été qu'au premier moment de sa vie; quelques-uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un seul moment. N'est-ce pas bien là de quoi mettre en feu toute l'Eglise, de quoi troubler tout l'univers? Ne faut-il pas avoir une étrange envie de chicaner, quand on pointille de la sorte sur un rien, et qu'on aime mieux s'entre-battre et crier jusqu'au bout que de céder un moment de temps. Messieurs, ce n'est pas aux ennemis de la Conception Immaculée que j'en veux en ce discours : ils ont tous passé dans notre parti. Je parlerai à ces politiques qui blâment la chaleur avec quoi on a défendu ce privilège. Il serait inutile de disputer, à présent que tout est tranquille; mais il ne sera pas inutile de montrer qu'on a eu raison de le faire et que ce n'est pas pour rien qu'on s'est échauffé. Pour venir à bout de ce dessein, je n'ai qu'à faire voir combien il est avantageux à la Sainte Vierge d'avoir été conçue sans péché. Je le ferai et vous montrerai, non seulement que c'est un des plus grands privilèges qu'elle ait reçus, mais encore qu'il a été en elle la source de tous les autres qui lui ont été accordés. Voilà pour les deux parties de ce discours. Je l'entreprends avec d'autant plus de confiance, qu'il est à l'honneur de Celle de qui nous recevons du secours pour tous les autres. Elle écoutera volontiers des prières qu'elle a quelque intérêt d'exaucer. Disons-lui donc avec l'ange : *Ave, Maria.*

Tout le monde sait que le privilège est une loi particulière qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune à quoi tous les autres sont sujets. D'où il

suit clairement qu'un privilège est d'autant plus considérable que la loi dont il exempte est plus fâcheuse en même temps et plus commune. Messieurs, vous voyez déjà ce que je veux dire. Marie dans sa Conception a été soustraite à la loi qui assujettissait au péché et qui y assujettissait tous les hommes. Il n'y eut jamais de loi, ni plus dure, ni plus générale ; donc il n'y eut jamais de plus grand privilège que celui de la Conception Immaculée.

Je sais que pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudrait vous faire comprendre quel grand mal c'est que le péché. Si cela était en mon pouvoir, je ferais quelque chose de plus que d'avancer la gloire de la Sainte Vierge, car je vous inspirerais en même temps une horreur si extrême d'offenser Dieu que nulle crainte, nulle espérance, nulle force, fût-elle, ou du ciel, ou de l'enfer, ne pourrait jamais vous obliger à pécher. Mais tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le péché est sans doute le plus grand de tous les maux, puisqu'il nous éloigne du souverain bien et qu'il nous en éloigne infiniment. Voilà, en deux mots, plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourraient jamais développer, que les anges n'en sauraient comprendre. Le péché nous rend haïssables à Dieu, il l'oblige à nous haïr, pour ainsi parler, de toutes ses forces, autant qu'il est en son pouvoir de nous haïr, autant qu'il est aimable en soi, autant qu'il s'aime lui-même ? Hélas ! que peut-on imaginer au monde de plus terrible ? Quel plus grand mal que celui qu'on ne peut bien concevoir, à moins que de

vous comprendre, vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible ! Dieu, dis-je, qui aime toutes choses, qui est tout bonté, tout miséricorde, a pour le péché une si grande haine qu'elle le force, en quelque manière, à accabler de maux le pécheur, à damner éternellement des âmes qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur croix. Il est vrai, dira-t-on, que si Marie n'avait pas eu une Conception Immaculée, elle aurait été l'esclave du démon et du péché ; mais ce n'aurait été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussitôt qu'il l'a pu faire.

Ce n'aurait été que pour un moment, dites-vous. Et vous trouvez que c'est peu de chose que d'être un moment dans la disgrâce de Dieu, en la puissance de l'enfer, digne de la mort et d'une peine éternelle ! Elle n'aurait été coupable que pour un moment : mais c'était le premier moment de sa vie, et la moindre tache en ce moment peut déshonorer la vie du monde la plus longue et la plus belle. Elle n'aurait pas été longtemps dans le crime et l'on peut dire même que ce crime n'aurait pas été volontaire : mais ne sait-on pas qu'une fille est chargée de confusion pour le reste de ses jours, dès qu'elle a été corrompue une seule fois, quand même elle n'aurait été qu'un moment entre les bras de son corrupteur et qu'on lui aurait fait la dernière violence. Combien de vierges se sont précipitées pour éviter cet opprobre. La sœur d'Ammon faillit en mourir de douleur et on en a vu qui n'ont pu survivre un moment à cette infamie.

Elle n'aurait été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu. Je ne m'étonne pas que cela paraisse peu de chose

à des personnes qui de leur plein gré se plongent, se plaisent, s'endorment dans le péché, qui y croupissent, qui s'exposent à y mourir. Mais ce n'était pas là le sentiment du grand Saint Pierre, qui ne se put jamais consoler de la faute qu'il avait faite, quoiqu'il y eût eu beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité et qu'il se fût relevé un moment après sa chute; ce n'a pas été la pensée de ces illustres pénitents dont il est parlé dans les *Œuvres de Saint Jean Climaque* et dans la *Vie des Pères du désert*, qui, pour avoir consenti à une simple pensée, se sont condamnés à une pénitence si rigoureuse qu'on ne saurait la lire sans horreur. Pour Marie, elle était si éloignée de penser que c'était un petit mal que d'être un moment dans la disgrâce de son Créateur, que les Saints Pères et tous les Docteurs assurent, que si on eût laissé à son choix, ou d'être Mère de Dieu, ou d'être conçue sans péché, elle aurait préféré l'Immaculée Conception à tous ses autres avantages et même à la Maternité divine. Pour moi, Messieurs, je ne doute nullement que, connaissant Dieu comme elle le connaissait, et l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, si elle avait été un seul moment son ennemie, le souvenir de cette disgrâce eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais, quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pourtant pas le seul mal qu'apporte le péché originel. Outre cette cruelle mort qu'il cause à l'âme, il fait plusieurs plaies mortelles qui la défigurent, qui l'affaiblissent et la rendent presque incapable d'aucun bien. Saint Thomas en compte quatre, après le Véné-

rable Bède. Avant le péché, dit ce grand docteur, l'âme était parfaitement soumise à la raison et toutes ses puissances étaient ornées des vertus qui l'assujettissaient à Dieu, qui est la Raison Souveraine ; son entendement était éclairé des lumières de la sagesse ; sa volonté, conduite par la justice, se portait naturellement à tout ce qui était droit ; la force soutenait l'appétit irascible, lorsqu'il fallait surmonter les difficultés dont la vertu est assiégée ; et la tempérance modérait les saillies de la cupidité, la retenait dans les bornes que prescrit la loi du Seigneur. Mais le péché n'eut pas plus tôt infecté l'homme que son esprit devint ténébreux, son cœur dur et indocile, son courage faible, ses désirs aveugles et déréglés. Il n'est pas nécessaire, Messieurs, que je vous exagère ici ces maux. Hélas ! ils ne nous sont que trop connus par l'expérience ! Il suffit de dire que ce sont ces plaies qui sont la cause de tant de tentations, de tant de chutes et de rechutes. C'est de là que nous est venue cette lenteur qui nous rend le bien si difficile, ce poids qui nous entraîne au mal avec tant de violence. Depuis ce temps-là, la vertu n'a plus de charmes qui nous attirent, et nous n'avons presque plus de force pour la pratiquer. Nous ne saurions faire un pas en avant sans rendre mille combats ; et, pour peu qu'on s'arrête ou qu'on se relâche, on perd en un moment le fruit de plusieurs années de sueurs et de fatigues. Nous ne pouvons, ni être touchés des bons exemples, ni résister aux mauvais. Les discours les plus pathétiques, les plus terribles menaces, les promesses les plus magnifiques n'excitent en nous que des désirs imparfaits, que le pre-

mier objet peut éteindre. Si nous sommes dans le mal, rien n'est capable de vaincre notre obstination ; si nous nous attachons au bien, nous ne pouvons pas nous répondre d'un seul moment de constance. Notre chair fait une guerre continuelle à notre esprit; on dirait qu'ils ne veulent que s'entr'embarrasser, que s'entre-nuire. Si je suis de corps à l'église, mon esprit s'en éloigne et s'égare dans les vaines pensées du monde ; si j'élève mes pensées au ciel, mon corps s'abat et m'attache à la terre malgré moi. *Velimus, nolimus, habemus carnem quæ concupiscit adversus spiritum*, dit Saint Augustin. Qu'on le veuille ou non, la cupidité s'élève contre la raison ; la chair nous flatte en dépit de nous, elle nous sollicite, elle nous importune, elle veut être la maîtresse.

Bien souvent ceux qui sont les plus lâches et qui font de plus fréquentes chutes sont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur faiblesse, parce qu'ils n'essaient presque jamais de la surmonter. Mais demandez à ces héros du christianisme, à ces vénérables solitaires qui ont vieilli dans les exercices de la pénitence, à ces athlètes infatigables qui travaillent depuis tant d'années à se vaincre eux-mêmes et à dompter leurs passions, demandez-leur quel tort nous a fait le péché du premier homme? Vous en trouverez qui vous diront qu'après une guerre si longue et si vigoureuse, ils n'ont pu encore obtenir de trêve de leur ennemi, bien loin de l'avoir réduit à demander lui-même la paix ; qu'il leur faut toujours être armés, toujours en garde contre la concupiscence ; qu'ils se voient à toutes les heures sur le point d'être surpris,

d'être renversés ; qu'ils n'osent encore s'assurer de la victoire ; que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de n'en pas désespérer.

Qu'est-ce que c'est, vous dira l'Apôtre des nations ? Je sens dans mes membres une loi impérieuse et inflexible qui s'oppose en tout à ma raison et qui m'assujettit au péché malgré moi-même. Je fais le mal que je hais ; je fuis le bien que je désire ; je veux ce que je ne voudrais pas ; je m'oppose moi-même à mes plus ardents désirs. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, et la cupidité ne laisse pas d'y vivre encore avec lui ; l'ange de Satan ose me venir attaquer jusque dans le ciel, où j'ai désormais fixé ma demeure : *Infelix ego homo ! Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Malheureux que je suis ! Qui rompra donc les liens qui m'attachent à ce corps mortel ? Si ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne désirer pas la mort ? *Infelix ego homo !* Oui, sans doute, nous sommes bien malheureux de porter sans cesse en nous-mêmes un ennemi si dangereux et si importun.

Mais que vous êtes heureuse, incomparable Marie, vous qui avez écrasé la tête de ce serpent infernal, vous qui êtes affranchie de toutes ces misères, par votre Conception Immaculée, qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec un esprit éclairé, une volonté droite, un courage mâle et des passions aussi souples, aussi raisonnables que la raison même ! Mon Dieu ! la belle vie que vous allez faire avec de si grands avantages ! Qu'elle sera tranquille ! Qu'elle

sera pure! Qu'elle sera semblable à celle des anges et des esprits bienheureux!

En effet, Messieurs, on ne saurait dire tout ce que ce privilège lui a valu. Car quel progrès ne devait pas faire dans la sainteté une âme qui avait plus de grâces que tous les séraphins et qui ne ressentait nulle des imperfections de la nature corrompue? A quel degré de contemplation n'a-t-elle pas dû s'élever, elle qui ne sentait point le poids de son corps et dont l'esprit était si net et éclairé de tant de lumières? Quel a été l'excès de son amour pour Dieu, puisque, bien loin d'être ralentie par ses autres passions, elle pouvait faire servir toutes ses autres passions à l'enflammer toujours davantage? Voilà donc Marie exempte d'une loi fort rigoureuse. J'ajoute encore, d'une loi fort générale, puisqu'elle n'exempte personne et qu'à se tenir précisément aux termes dans lesquels elle est conçue, Marie elle-même y doit être enveloppée.

Les théologiens font ici une question, savoir si Marie a été préservée non seulement du péché originel, mais même de l'obligation de le contracter. Les uns disent que oui, les autres sont d'un sentiment contraire. Ceux qui disent que Marie était affranchie du péché comme naturellement et qu'elle n'a eu que faire de privilège pour en être délivrée, expliquent la chose différemment, selon les différentes opinions où ils sont à l'égard de l'Incarnation du Verbe Éternel. Ceux qui croient que l'Incarnation avait été ordonnée avant la chute d'Adam et que, quand l'homme n'aurait pas péché, le Fils de Dieu n'aurait pas laissé de se faire homme, ceux-là,

dis-je, soutiennent que Marie avait aussi été formée dans l'idée de Dieu avant cette chute et, par conséquent, qu'elle n'y pouvait avoir de part. Ceux qui croient que Jésus-Christ n'aurait jamais été, si l'homme n'avait été désobéissant, disent que Marie n'aurait jamais été, s'il n'y avait point eu de Rédempteur; qu'elle n'était point dans la pensée de Dieu, lorsqu'il conçut la volonté de créer le genre humain; qu'il n'a songé à lui donner l'être que lorsqu'il a formé le dessein de nous réformer, et qu'ainsi, étant venue, pour ainsi dire, après le malheur de la nature humaine, sa volonté n'a pu être renfermée dans la volonté du premier homme, ni être coupable de son crime.

Je révère, comme je dois, la doctrine de ces savants hommes, et j'approuve surtout le zèle qu'ils font paraître pour l'honneur de notre bonne Maîtresse; mais je trouve plus de simplicité et, ce me semble, plus de probabilité dans la pensée de ceux qui avouent ingénûment que Marie étant fille d'Adam, comme nous, aurait dû être, comme nous, sujette à la malédiction commune; mais que Dieu, par une grâce toute spéciale, a fait en sa faveur une exception à la loi, de peur qu'en voulant l'y assujettir, il n'eût blessé des lois plus anciennes, celles de la bienséance et de sa sagesse infinie. De quelque manière que la chose ait été faite, soit que Marie ait été séparée de la masse du genre humain et mise dans un ordre particulier, soit qu'étant mêlée au reste des hommes elle ait été distinguée par un privilège, il est assez malaisé de décider ce qui lui est le plus honorable. Les premiers veulent, si je ne me trompe, que Dieu en ait usé avec elle à peu

près comme il fit avec Loth qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart sur une montagne tandis que ses citoyens étaient consumés par le feu du ciel ; les autres aiment mieux qu'elle ait été traitée comme les trois enfants d'Israël, lesquels, quoique dans une fournaise ardente, tout environnés des flammes qui dévoraient les Babyloniens, ne reçurent pourtant nulle atteinte.

Quoi qu'il en soit, chrétiens Auditeurs, c'est une vérité que la Sainte Vierge a été seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malédiction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette arche merveilleuse qui surnageait sur les ondes du déluge et qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur du genre humain, qu'elle portait et qui était la figure de Jésus-Christ notre Rédempteur. Non, sans doute, il n'y eut jamais de privilège plus singulier que celui-ci. La Providence sauva Moïse dans le berceau de la persécution de Pharaon ; mais elle se servit de l'humanité des accoucheuses d'Egypte pour faire la même grâce à plusieurs autres ; les Israélites passèrent la mer Rouge à travers les mêmes flots, où leurs ennemis furent submergés. Mais cette faveur fut accordée à tout un peuple et, en ce sens, elle n'a rien de fort singulier. Saint Paul a été ravi au troisième ciel, où l'on croit qu'il a vu l'essence de Dieu ; elle se fit voir à Moïse sur le mont de Sinaï et, apparemment, à bien d'autres saints en plusieurs rencontres. Marie elle-même a été incorruptible dans le tombeau ; mais elle n'a pas joui seule de cet avantage. Son corps fut porté par les anges dans

le paradis ; on croit que tous ceux qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ, montèrent avec lui dans le ciel au jour de son Ascension. Elle a enfanté sans cesser d'être vierge ; mais il y a lieu de douter si c'est un privilège pour elle-même ou pour le corps de Jésus naissant, comme lorsqu'il sortit du tombeau sans le déboucher ; ce fut sans doute un privilège du corps qui ressuscitait et non du sépulcre qui demeurait encore fermé. Enfin, quoiqu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes qui ait conçu par la seule opération du Saint-Esprit, on peut dire que la terre et la mer, dans les premiers jours du monde, ont eu part à cette admirable prérogative, puisque, sans nulle autre semence que la parole de Dieu, celle-là se couvrit de fleurs et de fruits, et produisit en même temps des animaux de toute espèce, et celle-ci rendue féconde par le seul esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux, comme parle l'Ecriture, fut remplie en un instant de tous ces poissons dont nous admirons le nombre et la diversité presque infinie.

Mais voici un privilège qui n'a jamais été accordé qu'à Marie et que nul autre n'obtiendra jamais. Le démon tient dans ses chaînes tout le genre humain ; une seule fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout ; un seul arbre au milieu de cet embrasement n'est pas seulement flétri, il est chargé de feuilles et de fleurs, il porte un fruit incomparable qui doit lui seul repeupler les campagnes et les forêts. Un tyran se rend maître de tout l'univers ; une seule ville lui résiste, une seule place refuse le joug, elle arrête toutes ses conquêtes, elle demeure libre et

maîtresse du monde. *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Voilà de grands privilèges, Vierge Sainte, pour lesquels vous devez sans doute à Dieu de grandes reconnaissances. Pour nous, chrétiens Auditeurs, quoique nous n'ayons pas reçu les mêmes bienfaits, quoique le Seigneur ne nous ait préservés, ni du péché originel, ni de la faiblesse que ce péché a causée à la nature, nous ne laissons pas de lui être extrêmement redevables de ce qu'il ne nous a pas laissés sans secours dans cette double disgrâce. Il nous a donné le baptême contre le péché et la grâce actuelle contre l'attrait du péché. Il est vrai que ces deux remèdes ne font pas le même effet à l'égard de ces deux maux ; car le baptême efface entièrement la tache originelle, au lieu que la grâce ne détruit pas cette funeste amorce qui nous rend si susceptibles du mal ; elle nous donne seulement des forces pour y résister. La raison que Dieu a eu d'en user ainsi, c'est pour nous faire connaître le bienfait et l'efficacité de la grâce ; car si nous ne sentions point de révolte, nous nous persuaderions aisément que la vertu nous serait comme naturelle : c'est comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé et dont on connaît la force. Il l'a fait pour purifier la vertu et pour la défendre contre l'orgueil, en quoi il semble avoir imité ces médecins qui, au lieu de fermer une plaie, l'entretiennent à dessein pour nous purger par là des humeurs malignes dont nous serions accablés. Il nous a laissé cette faiblesse pour donner lieu aux grandes âmes de s'exercer aux plus grandes actions ; car, sans

cet ennemi domestique, il faut avouer que la plupart des saints n'auraient été que des chrétiens très médiocres. S'ils se sont élevés à un si haut comble de mérites, ce n'a été que par la constance qu'ils ont eue à résister à cette faiblesse ; et par les grands efforts qu'ils ont faits dans les temps qu'ils en étaient pressés davantage. C'est quelque chose de fort beau que de voir ces vierges dont l'imagination n'a jamais été ternie de nulle image, ni le corps altéré par aucun sentiment contraire à la pureté ; mais, voulez-vous voir une vertu forte et digne d'admiration? C'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, ce grand calme, cette insensibilité qui me ravit. Ce que je ne puis assez admirer, c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence, qui, bien loin d'en être consommée ou noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise. J'admire un cœur pareil à celui de cet ancien qui demeura froid et entier au milieu des flammes qui réduisirent tout son corps en cendres. Aurions-nous vu un Saint Benoît se rouler sur des épines et un Saint François d'Assise s'ensevelir tout nu dans la neige en la plus froide saison de l'année, s'ils n'avaient été attaqués que faiblement? Que serait-ce que la mortification, que l'amour des ennemis et cette magnanime douceur que Jésus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne trouvaient en nous-mêmes les grands obstacles que la nature leur a opposés? Voulez-vous que je vous dise quelle est ma pensée sur ce sujet? La concupiscence ne nous ferait guère de tort, elle nous deviendrait même fort avantageuse, si nous n'avions à nous défendre que de ses révoltes. Ce qui

nous la rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du dehors, ce sont les grands avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes volontairement ; c'est que nous nous jetons de plein gré dans les lieux où elle a des intelligences, où n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embuscades : *Concupiscentia, cum conceperit, parit peccatum.* Il est vrai que la cupidité enfante le péché ; mais ce n'est qu'après l'avoir conçu qu'elle l'enfante ; elle l'enfante toute seule ; mais elle ne le conçoit pas toute seule ; il faut que les objets se joignent à elle, sans quoi elle demeurerait éternellement stérile. Mais, comment est-ce que nous ne tomberions pas, nous qui, nonobstant notre faiblesse, nous exposons à toutes les occasions de tomber ? Adam et Eve, quoique dans la force et dans l'innocence, ne laissèrent pas d'être vaincus pour avoir pris la liberté de considérer le fruit dont on leur avait défendu l'usage et d'écouter des discours qui les portaient à la désobéissance. Serions-nous donc devenus plus forts, depuis que la nature a été affaiblie ?

Tenez-vous dans la solitude, Ames chrétiennes qui vous sentez importunées et accablées de votre misère. Croyez-moi ; fuyez les conversations, les discours, les lectures, les divertissements où vous savez bien que vous serez attaquées, ou du moins que vous boirez le poison qui vous causerait ensuite de si mortelles tranchées. Ceux qui en usent de la sorte se plaignent quelquefois d'être tentés, mais jamais d'avoir fait des chutes. Quand vous serez ainsi sur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublé, n'en ayez aucune inquiétude ; écoutez

Jésus-Christ qui vous dit au fond du cœur : *Sufficit tibi gratia mea; nam virtus in infirmitate perficitur.* Toutes ces tentations ne serviront qu'à donner du lustre à votre fidélité ; elles vous feront pratiquer, dans l'espace d'une heure, plus d'actes intérieurs, plus de véritables et de solides vertus que vous n'auriez peut-être fait en des années entières de tranquillité. Vous seriez peut-être innocent avec plus de force ; mais vous ne serez guère vertueux que dans la faiblesse : *Nam virtus infirmitate perficitur.* Disons un mot de la seconde partie, où je dois vous montrer que la Conception Immaculée est la source de tous les privilèges qui ont été accordés à la Sainte Vierge.

SECOND POINT

La première source de tous les biens que nous recevons de Dieu, c'est son amour ; et l'objet de son amour envers nous n'est autre que les biens que nous avons reçus de lui : *Fons omnium bonorum, quæ a Deo accipimus, ipsius amor : objectum amoris ejus in nos, bona, quæ in nos contulit.* Comme, quand il nous récompense de nos services, ce sont ses bienfaits qu'il récompense, aussi, quand il nous aime, ce sont ses ouvrages qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti,* lui dit le prophète, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, comme s'il lui voulait dire : Si vous haïssez quelque chose au monde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer votre aversion ou de rebuter votre

cœur, que ce qui n'a pas été conçu par votre sagesse et formé par votre infinie puissance; car, tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'ouvrage de votre beauté, est par conséquent l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez haïr en nous que ce qui ne vient pas de vous, et tout vient de vous, hors le péché. *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* De sorte qu'une âme, où Dieu ne trouve point de péché, n'a rien en elle qui s'oppose à l'amour de Dieu; il faut que Dieu l'aime comme nécessairement.

Cela étant supposé, chrétienne Compagnie, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du ciel et de la terre, contemplant en lui-même toute cette multitude d'hommes qu'il avait dessein de former, nul d'entre eux ne s'est présenté à ses yeux qui ne fût souillé de quelque tache, nul en qui quelque trait de sa divine ressemblance ne fût, ou gâté, ou effacé, à la réserve de Marie. De là je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer, pour ainsi dire, sans mesure; et comme son amour nécessairement est excessif, et qu'aimer, en lui, et faire du bien, c'est la même chose, il suit que Marie est la seule à l'égard de qui la bonté divine ne doit avoir nulles bornes. *Tota pulchra es, amica mea,* lui dit-il par la bouche de Salomon, *tota pulchra es, et macula non est in te.* Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a nul défaut en vous. Vous êtes donc toute aimable, et il ne doit y avoir nulle réserve en moi à votre égard : si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur, comment ne serai-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite? Et ce transport d'amour peut-il ne

pas produire un excès de libéralité pour celle qui l'a causé?

C'est donc pour cela, chrétiens Auditeurs, que le Tout-Puissant a fait de si grandes choses en elle. Comme il n'a pas de plus grande passion que de répandre ses richesses sur ses créatures, ayant trouvé un vase si net, il y a versé avec plaisir ses plus grands trésors. C'est pour cela qu'il lui a donné l'usage de la liberté et de la raison longtemps avant que les autres hommes en puissent jouir; c'est pour cela qu'il lui a donné des connaissances si claires de toutes les choses, et naturelles, et surnaturelles; qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus dans un souverain degré; qu'il lui a découvert ses secrets les plus profonds; qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-même; enfin qu'il l'a remplie de tant de grâces, que tous les saints, et tous les anges ensemble en ont beaucoup moins reçu qu'elle.

La seconde source des bienfaits de Dieu, c'est l'amour que nous rendons à sa bienveillance, lequel, quoiqu'étant déjà un bienfait, ne laisse pas de nous en attirer encore beaucoup d'autres. Or, Messieurs, ce retour d'amour a été si continuel que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu; si pur, qu'il ne s'y est jamais mêlé, ni crainte, ni intérêt, ni tout ce qui approche tant soit peu de l'amour-propre; si ardent en Marie, qu'on ne le saurait exprimer. Mais il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa Conception Immaculée, puisque c'est elle qui l'a sauvée de ces ténèbres qui nous ôtent la connaissance de Celui qu'on ne peut connaître sans l'aimer de toutes ses forces; de cette

pente au mal qui retarde les mouvements du divin amour ; de cette faiblesse qui le rend si lâche et si languissant dans les autres hommes. C'est en suite de cette Immaculée Conception que l'amour de Marie, n'étant, ni ralenti, ni arrêté par aucun obstacle, il s'est accru en un point qu'elle ne vivait plus que de son amour, que par son amour et pour son amour. C'est pour cela qu'elle a mérité de mourir d'amour et d'être la Reine des séraphins dont les ardeurs sont beaucoup inférieures à celles de la Mère de Jésus.

Vous me direz peut-être que c'est le sentiment commun des Pères et des Docteurs, que toutes les grâces extraordinaires qui ont été faites à Marie ont été des suites comme nécessaires de sa divine maternité. J'en conviens ; mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa Conception Immaculée ; et voici comme je raisonne : Quand il a été question de montrer que la Sainte Vierge avait été préservée du péché originel, la plus forte preuve qu'on ait apporté, c'est qu'elle devait concevoir le Rédempteur. On a trouvé une si grande opposition entre la qualité de pécheresse et celle de Mère de Dieu qu'on a cru qu'elles ne pouvaient subsister ensemble. Cela étant supposé, s'il a fallu être sans tache pour concevoir le Verbe Éternel, il a fallu que Celle qui se trouvait seule Immaculée fût préférée à toutes les autres pour cette admirable Conception ; il fallait que Jésus naquit d'une Mère toute pure ; il fallait donc que Marie, qui avait été seule préservée du péché originel, fût la Mère de Jésus. Lorsque le soleil est dans son midi, il répand ses rayons de toutes parts avec une égale profusion ;

mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance. Il y en a qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être visibles; il donne à d'autres une couleur vive et à quelques autres même de l'éclat. Mais, à mesure qu'ils sont plus transparents, c'est-à-dire d'une substance plus claire, plus nette, ils en sont plus remplis et plus pénétrés. S'il en trouve qui soient parfaitement purs, comme une belle eau, un beau cristal, un beau diamant, il ne se contente pas de les éclairer ou de leur donner de la couleur, il s'insinue dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme, pour ainsi dire, dans ces corps, quelque durs, quelque lourds qu'ils puissent être : il semble que la lumière est devenue solide, que le soleil soit comme fixé, comme incorporé dans le cristal. Je dis la même chose de Dieu, Messieurs; il s'est répandu dans tout l'univers, il se communique à tous les êtres selon leur capacité; plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ses divines effusions. C'est pour cela que les anges, qui sont tout spirituels, y participent beaucoup plus que les substances corporelles. Mais si cette lumière essentielle doit se renfermer, pour ainsi dire, toute entière dans une de ses créatures, si elle doit pénétrer jusque dans les entrailles d'une créature faite de terre et de boue et s'incarner, devenir corporelle, comme elle et dans elle, il faut pour cela qu'il trouve un sujet d'une pureté plus qu'angélique; et dans quelque sujet que se trouvera cette admirable pureté, il faudra comme nécessairement qu'il lui fasse cette admirable communication. Elle ne s'est trouvée que dans Marie, et c'est pour cela que Marie a eu l'avantage de recevoir

dans son sein et de revêtir de sa propre chair Celui qui a fait le soleil et l'aurore, et qui a donné aux étoiles ce beau feu dont elles brillent durant la nuit. Il est donc vrai, Messieurs, qu'on a eu raison de s'échauffer pour conserver à Marie la gloire de sa Conception Immaculée, puisque c'est une des plus grandes grâces qu'elle ait reçues, puisqu'elle est la source de toutes les grâces qu'elle a reçues.

Pour conclusion de tout ce discours, je ne vous exhorterai point à conserver votre âme dans cette pureté entière et parfaite que nous admirons dans notre bonne Maîtresse. Nous l'avons perdue en contractant le péché de notre père ; et, ce qui est bien plus triste, hélas! nous l'avons souillée mille fois par des fautes personnelles et entièrement volontaires. Mais je ne saurais m'empêcher de vous inviter à la pureté du cœur, à cette vertu si précieuse en elle-même et qui est le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines personnes sont parvenues à recevoir de si grandes grâces de Dieu ; on aurait la curiosité de savoir par quelle voie ce bonheur leur est arrivé. Les uns s'imaginent que le Seigneur les a prévenues dès leur enfance, avant qu'elles y pussent rien contribuer de leur part, ou que, dans la suite de la vie, il leur a tout d'un coup versé un si grand amour dans le cœur qu'ils ont été enlevés de la terre, comme Elie sur ce tourbillon de feu. Non, Messieurs, ce ne sont point là les voies ordinaires. Il en coûte à la plupart un peu plus que vous ne pensez. C'est par la

pureté de cœur qu'ils ont gagné tous ces biens que vous leur enviez avec tant de raison. Ils ont purgé leurs âmes de toutes les ordures qui s'y étaient amassées, soit par l'ignorance, soit par les emportements de la jeunesse. Ensuite, ils ont commencé à se défendre de tout péché même véniel, commis délibérément ; je dis avec délibération, ce qui est si éloigné d'être impossible qu'il est même assez ordinaire et facile à quiconque a fait une vraie résolution de servir Dieu. Il est difficile de se garantir des fautes de pure fragilité et d'inconsidération ; mais pour pécher de sens froid, de dessein formé, il faut aimer Dieu fort faiblement, il faut avoir un grand mépris pour cette majesté, pour cette bonté infinie ; c'est ce qu'on ne fait point à un homme, à moins qu'on ne le haïsse ou qu'on ne soit fort brutal. Ensuite on passe plus loin, et se sentant dans une grande volonté de ne plus déplaire à Dieu et comme incapable de le faire autrement que par surprise, on se met en garde contre ce dernier ennemi ; on fuit les occasions, on se retire, on se réfléchit souvent sur soi-même, on prévoit le péril, on étudie les moyens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on a continuellement l'œil ouvert, on implore à tout moment le secours du ciel ; et tout cela sans gêne, sans contrainte, avec la même liberté, avec la même douceur qu'une femme honnête tâche de plaire à son mari, pour qui Dieu lui a donné beaucoup de respect et de tendresse, et qui est lui-même fort raisonnable et fort complaisant. Avec ces soins on ne tombe que fort rarement et l'on ne manque pas de se relever aussitôt qu'on est tombé. C'est pourquoi Dieu trouvant l'âme

dans cet état, il ne peut s'empêcher de la combler de ses grâces, d'entrer dans son cœur, de le remplir. Il l'éclaire, il lui fait part de tous ses secrets, il se fait voir lui-même d'une manière très réelle, quoique entièrement ineffable, à elle : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Voilà donc le secret. Il importe peu quel état de vie vous ayez choisi. Soyez dans une famille ou dans une communauté, dans un palais ou dans un désert ; soyez pauvre ou riche ; dès que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses grâces ; il ne demande pour cela que des âmes vides et nettes ; vides, afin que ces dons y soient reçus ; nettes, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Nous avons grand tort de nous plaindre de ce que Dieu distribue ses grâces, ses faveurs inégalement, qu'il ne nous donne, ni lumière, ni sentiment, ni goût intérieur pour les choses de piété.

Il y a bien plus de sujet de se plaindre de ce que nous lui fermons toutes les entrées, de ce que nous lui lions les mains, pour ainsi dire, et le forçons de nous être avare. Comment voulez-vous qu'il entre dans cet esprit éternellement occupé à considérer la conduite des autres, à former des chimères de fortune et de réputation, à composer des jupes et des garnitures, dans cet esprit qui se remplit de mille vaines idées par les yeux et par les oreilles, qui n'est jamais rassasié de nouvelles et de contes de toutes sortes ? Vous voulez qu'il s'insinue dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le remplisse de ses dons ? Videz-le donc des ordures dont il est rempli. Comment voulez-vous qu'il s'y établisse,

tandis qu'il sera la retraite de toutes les passions? Quand est-ce que vous le lui avez présenté tout à fait tranquille? Tantôt il est occupé d'une joie maligne, tantôt d'une tristesse honteuse; hier, c'était un désir de vengeance qui le possédait; aujourd'hui, c'est un mouvement d'amour sensuel; présentement il est agité par le désir d'avoir des richesses, il le sera tantôt par la crainte de perdre celles qu'il a.

Faites-moi voir une âme qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens de la terre, qui ait défendu à sa langue tous les discours qui peuvent souiller son cœur; un cœur qui, pour rompre tout attachement à la vanité et au monde, se soit retranché effectivement ce qui nourrit cette vanité, cet amour du monde, et à qui Dieu ne se soit pas communiqué très confidemment, et pour lors je croirai que vos murmures sont raisonnables et que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela ne vous est arrivé et il n'arrivera jamais. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Je dis qu'elles le verront, parce qu'elles l'aimeront comme si elles le voyaient, parce qu'elles seront remplies d'une si grande espérance de le voir que la possession même ne les rendrait pas plus tranquilles, parce qu'elles goûteront les mêmes plaisirs que la vue de Dieu cause aux bienheureux. Dans cette vue, elles passeront une vie pleine de paix et de délices qui passent tout ce que nous en pouvons dire; ni elles ne désireront la mort, ni elles n'auront lieu de la craindre, parce qu'elles possèderont dès ici-bas ce qu'on leur prépare dans le paradis, et

parce qu'elle ne finira point leur bonheur, qu'au contraire elle le rendra accompli et immortel, tel que je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

XXVII^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION IMMACULÉE

de la Sainte Vierge

Dominus possedit me in initio.
Le Seigneur m'a possédée dès le commencement.
(*Proverb.*, ch. 8.)

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception Immaculée, en la préservant du péché; elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grâce.

C'est une chose assez singulière que la coutume de ces anciens peuples qui célébraient tous les ans avec des larmes le jour qu'ils étaient venus au monde. Je n'examine point s'ils avaient raison d'en user ainsi. Peut-être qu'on est aujourd'hui plus raisonnable de solenniser ce même jour par des signes de réjouissance; mais il me semble que les chrétiens ne pourraient

donner des marques d'une assez grande tristesse au jour de leur conception, les chrétiens, dis-je, qui savent combien ce premier jour de la vie est funeste à tous les hommes. Car il est vrai que nos âmes ne sont pas plus tôt unies aux corps qu'elles sont séparées de Dieu par le péché qui les infecte; c'est-à-dire, qu'elles ne sortent d'un néant que pour rentrer dans un autre, qu'elles commencent une vie triste et malheureuse par la plus horrible de toutes les morts. Mon Dieu, ne vaudrait-il point mieux n'être pas? Ne vaudrait-il point mieux être dans l'oubli avec ce nombre infini de créatures qui ne verront jamais le jour? Car pouvons-nous déplorer assez la nécessité malheureuse qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, avant que nous soyons bien sortis des vôtres?

Mais, d'où vient donc que toute la terre ne laisse pas de se réjouir à la Conception de Marie? D'où vient qu'au moment qu'elle fut conçue, les anges mêmes, comme l'assure Saint Bernardin de Sienne, célébraient dans le ciel la fête que nous faisons aujourd'hui, si ce n'est parce que cette Conception fut immaculée, si ce n'est parce que Marie n'eut point de part au péché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi sous qui tout avait plié jusqu'alors et que, dès ce moment, le Seigneur en fut l'unique et paisible possesseur? *Dominus possidebit me in initio.* C'est une vérité qui n'a plus besoin de preuves. Le consentement de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi sans nous obstiner à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plutôt qui

sont passés dans notre parti, ne songeons qu'à célébrer la victoire de notre princesse. Que si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qui ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux qui font parade, au jour du triomphe, des armes qui ont signalé leur valeur dans le combat. Vierge sainte, votre secours ne nous est pas moins nécessaire, présentement qu'il s'agit de vous faire triompher, que lorsqu'on était obligé de combattre pour votre gloire; nous vous le demandons humblement, avec les paroles de l'ange : *Ave Maria.*

Quoique la sanctification de Marie, au moment qu'elle fut conçue, soit ce qui a rendu sa Conception plus vénérable aux fidèles, ce n'est pourtant pas tout ce qu'il y a de glorieux pour elle en ce mystère. Nous en solennisons la mémoire pour rendre grâces à Dieu des faveurs dont il lui plut (*de*) la combler dès ce moment. Mais on le fait encore pour rendre justice aux mérites de cette Vierge incomparable, lesquels égalèrent, dès ce même moment, les mérites des plus grands saints. Il est vrai que dès lors le Créateur la distingua des autres hommes, en la préservant du péché; mais il est vrai encore qu'elle se distingua elle-même, en répondant d'abord à la grâce. J'ai dessein de toucher ces deux vérités en ce discours. Elles sont toutes deux très glorieuses à notre Mère; elles se rapportent toutes deux à mon sujet; et Marie peut dire également pour l'une et pour l'autre : *Dominus possedit me ab initio* : le Seigneur m'a possédée dès le premier instant que je fus conçue; il me posséda, dis-je, et

parce qu'il me donna la grâce; ce sera le premier point; et parce que je me donnai moi-même à lui; ce sera le second point et tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

S'il est vrai que le Seigneur, avant que de créer Adam, le père de tous les hommes, délibéra quelque temps, comme il semble que l'Ecriture nous le veuille faire entendre, je ne m'étonne pas que, lorsqu'il s'est agi de produire la Mère de Dieu, il ait pris ses mesures de fort loin, qu'il en ait formé l'idée avant tous les fidèles et que, pour ce sujet, Saint Augustin appelle Marie, le fruit d'une délibération éternelle : *Æterni consilii opus.* Mais je ne sais comment on a jamais pu se persuader qu'une si longue méditation, une consultation si importante n'ait enfin produit qu'un avorton du péché, qu'une esclave de Lucifer, qu'une image hideuse et défigurée. Il me semble, chrétiens Auditeurs, d'entendre les Personnes Divines assemblées en leur adorable conseil et se disposant à créer l'âme de Marie : *Faciamus hominem,* disent-elles, *ad imaginem et similitudinem nostram.* Faisons une âme, qui soit une image de nous-mêmes et la plus parfaite qui soit encore sortie de nos mains. Le corps que nous lui avons préparé est déjà le plus beau de tous les corps ; mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage. La plus importante et la plus noble est celle qui nous reste à faire : faisons donc l'âme de la grande et de l'incomparable Marie, de cette mer-

veilleuse fille qui doit être Vierge et Mère tout ensemble, de cette fille qui doit être le Modèle de tous les prédestinés, la Rédemptrice de tous les hommes, la Dépositaire de toutes les grâces, la Reine de tout l'univers. Faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons et d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinées, une âme capable de recevoir elle seule plus de grâces que tous les saints, que tous les anges n'en ont reçus; en un mot, faisons une créature qui ne déshonore point la qualité de Mère de Dieu, dont nous avons dessein de l'honorer, une créature, dit le Père Eternel, que je puisse avouer pour Fille aînée et le Saint-Esprit pour Épouse : *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Voilà quelles étaient les vues de la Sainte Trinité, lorsqu'elle se disposait à former l'âme de la Sainte Vierge. Jugez, après cela, avec quel soin et quelle application les Personnes Divines travaillèrent à l'embellir, et quelle fut enfin l'excellence de cette âme! Que de lumière, que de solidité, que d'élévation dans l'esprit! Que de docilité, que d'ardeur dans la volonté, que de sincérité, que de tendresse, que d'étendue dans le cœur! Mon Dieu, les belles passions qu'on lui inspire, le bel ordre et le bel accord qui se rencontre entre ces mêmes passions! Où a-t-on jamais vu des inclinations plus raisonnables, plus honnêtes, plus conformes aux mouvements de la grâce? Quel naturel plus doux, plus souple, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit? Et vous croyez que Dieu n'aura pas plus tôt achevé ce bel ouvrage qu'il le laissera tomber dans la boue? Quoi! cette belle âme, l'abrégé de tant de merveilles, cette pro-

duction de tant de siècles et de tous les siècles, le chef-d'œuvre du Tout-puissant, sa plus belle et sa plus brillante image n'aura pas plus tôt reçu les derniers traits qu'elle sera plongée dans l'ordure, mise sous les pieds du démon et donnée en proie au péché, le plus horrible et le plus cruel de tous les monstres!

Vous me direz que c'est une loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu. Je ne le désavoue pas. Mais n'était-ce pas une loi imposée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur? Comme Dieu avait dit à tous les hommes en la personne d'Adam : Vous mourrez si vous touchez à l'arbre de la science : *Morte morieris*, n'avait-il pas dit à toutes les mères en la personne de la première : *In dolore paries*, vous souffrirez parce que vous avez péché? Cependant Marie a été dispensée de cette seconde loi; et quelque générale qu'eût été la malédiction prononcée contre celles de son sexe, elle n'y a point eu de part. C'était encore une peine du péché qui devait envelopper tout le genre humain, que la corruption du corps après la séparation de l'âme : *Pulvis es, et in pulverem reverteris*. Il y a toutefois un privilège pour le corps de Notre Dame.

N'était-ce pas un ordre établi par l'Auteur de la nature et plus ancien même que celui qui nous assujettit au démon, que les deux sexes concourraient à la génération de l'homme? D'où vient donc que Marie demeure vierge après la Conception de Jésus-Christ? C'est, dit-on, qu'il n'était pas bienséant que la Mère d'un Dieu fût souillée par ce commerce impur que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir mères. Cette réponse

est sans réplique ; il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende ; aussi est-elle de tous les Docteurs et de tous les Pères ? Mais la corruption du péché avait-elle moins d'opposition avec la maternité divine que l'impureté du lit nuptial? Eh quoi! il aurait été malséant à la Mère de Dieu qu'elle eût eu quelque commerce avec un homme, quelque légitime que ce commerce eût été, quelque saint que fût l'homme auquel elle était liée par le sacré nœud du mariage ; et c'était une chose indifférente qu'elle eût été en la puissance du démon et l'objet de la haine de son Créateur ! Est-il possible, Messieurs, qu'on ne se soit pas aperçu qu'en voulant soutenir cette opinion, on se mettait en danger de faire de notre Dieu un Dieu extravagant et ridicule ? Car quelle aurait été cette vaine, cette fausse délicatesse de faire des miracles pour sauver des bienséances, tandis qu'il aurait abandonné l'essentiel? Jésus-Christ aurait honte de naître d'une femme, si elle n'était pas vierge, quelque sainte qu'elle pût être d'ailleurs ; et il n'eût pas rougi de naître d'une femme maudite et pécheresse comme les autres ! Il aurait horreur d'une impureté corporelle, qui ne passe point jusqu'à souiller l'âme et qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente ; et une tache spirituelle, une tache qui mérite toute son aversion ne le rebuterait point ! En vérité, ne serait-ce point là donner dans les vains scrupules des Pharisiens et craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avalerait des chameaux ? Mais, que dites-vous du soin que Dieu prendrait d'épargner à Notre Dame les tranchées et les souillures de l'enfantement et de la préserver, dans le

tombeau, des vers et de la pourriture, pendant qu'il souffrirait que le péché infectât son âme? Il y a des décrets conçus de toute éternité pour l'exempter de ces petites misères qui sont des suites, fâcheuses à la vérité, mais toutefois innocentes du péché ; et le péché même, cette maladie mortelle et honteuse, ce poison qui tue l'âme, ce monstre qui la salit, qui la défigure, qui l'étouffe, ce n'était pas la peine que l'on songeât à l'en garantir! Je ne sais, Messieurs, si je me trompe ; mais cette conduite ne me paraît pas moins absurde que celle d'un enfant qui appliquerait ses soins à défendre sa mère, ou de la pluie, ou du vent, tandis qu'il la laisserait exposée au feu des canons? Cela me fait ressouvenir de cet empereur qui, lors même qu'il souffrait qu'on empoisonnât son jeune frère, avait grand égard que le breuvage qu'on lui présentait ne fût, ni trop froid, ni trop chaud.

On peut ajouter à toutes ces raisons celle de quelques théologiens qui soutiennent que Marie a été conçue dans la grâce, puisque le premier homme, puisque la première femme, qui n'était que la figure de celle-ci, que l'un et l'autre, dis-je, ont été produits dans l'innocence. Ils se fondent sur un passage de Saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre qu'il adresse à l'Eglise de Lyon, où il dit que c'est une espèce de sacrilège de penser qu'on ait refusé à une si grande Vierge des privilèges accordés à d'autres hommes : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, fas certe non est suspicari tantæ Virgini esse negatum.*

Mais je dis plus encore, Messieurs, et je suis assuré

que vous conviendrez de tout ce que je vais dire : non seulement c'est un crime de disputer à Marie les grâces des autres hommes, mais c'est lui faire tort que de ne la tirer pas tout à fait de pair, que de la laisser dans un même rang avec quelque autre. Si on se contente de dire qu'elle a été purgée du péché originel avant que de naître, Saint Jean fut sanctifié dans le sein d'Elisabeth. La Mère du Messie n'aura donc nul avantage sur celui qui ne devait être que le Précurseur. Ce Dieu qui a honoré par des faveurs si singulières les premiers auteurs de sa race ; ce Dieu qui ne s'est pas contenté de répandre des libéralités extraordinaires sur ses ancêtres les plus éloignés, mais qui a aimé sur toutes les autres tribus la tribu de David dont il devait naître, qui a même favorisé tout le peuple Juif de grâces inouïes, parce qu'il avait résolu de se choisir une Mère parmi ce peuple : ce Dieu, dis-je, aura-t-il laissé cette même Mère dans la foule et n'aura-t-il fait pour elle que ce qu'il a fait pour un autre homme? Je ne vous dis point que celle qui devait être la Reine des anges ne devait pas être moins pure, moins immaculée que les anges mêmes : Saint Paul veut que tous ceux qu'on élève à l'épiscopat soient entièrement irrépréhensibles et que, non seulement dans le temps de leur élection ils soient exempts des moindres soupçons, mais que même on n'ait rien à leur reprocher depuis le baptême. En effet, il faudrait, s'il était possible, que celui qui est élevé au-dessus des autres hommes eût plus de mérite qu'aucun de ceux qui lui doivent obéir. L'ignorance et la passion renversent tous les jours cet ordre ; mais cet

ordre ne laisse pas d'être conforme à la plus droite raison, laquelle règle les rangs selon les qualités et selon les talents, soit du corps, soit de l'esprit. Cela étant supposé, y a-t-il quelque apparence que Dieu ayant dessein de soumettre les anges à l'empire de Marie, il l'ait soumise elle-même à la tyrannie du démon? Quoi! ces esprits saints, qui n'ont jamais été souillés de la moindre tache, plieraient le genou devant une créature qui aurait été infectée du péché mortel, tout le ciel serait obligé de reconnaître pour sa souveraine une affranchie de Satan!

On demande comment il s'est donc pu faire qu'elle ait été soustraite à la malédiction commune, vu qu'elle était fille de ce malheureux père dont toute la postérité en était enveloppée? On répond que, lorsque Dieu porta cette dure loi qui rendait coupables du péché d'Adam tous ceux qui devaient descendre de sa race, il ne prétendit point comprendre sa bonne Mère dans une loi si générale. Il excepta celle qu'il avait déjà choisie pour réparer ce désordre. Bien plus, j'ose dire qu'elle en était exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvait y être comprise. Mais sur quel fondement osé-je avancer cette proposition? Je n'en ai point d'autre, Messieurs, que ceux que je viens de vous produire. C'est que le chef-d'œuvre du Créateur, l'ouvrage de tant de siècles ne devait pas être la proie de l'enfer, ne devait pas être traîné dans la boue et dans l'ordure dès le moment qu'il fut achevé. Il ne fallait pas qu'une fille, choisie entre toutes les créatures pour être l'épouse unique du Saint-Esprit, eût été au pouvoir de l'esprit de mensonge

et d'impureté avant que de passer entre les mains d'un si noble époux. Elle aurait été indigne de concevoir le Verbe Divin, si son âme avait été souillée de ce péché originel, puisque l'impureté même du corps, quoique exempte de tout péché, aurait été un obstacle à cette divine Conception. Comment Dieu ne l'aurait-il pas préservée d'un si grand mal, lui qui, pour la garantir de maux infiniment moins considérables, comme des douleurs de l'enfantement et de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature? La première de toutes les femmes a été créée dans l'innocence. Si Marie avait été conçue dans le péché, comment aurait-elle été bénie entre toutes les femmes? D'ailleurs, la Maitresse des anges ne doit être en rien inférieure à ces esprits saints. Enfin, je ne saurais comprendre que Jésus-Christ, qui a témoigné tant de zèle pour la sanctification de son Précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancêtres, pour sa tribu, pour sa nation, ait négligé sa propre mère au point de la laisser tomber dans une infamie qui serait retombée sur lui, qu'il ait permis qu'elle fût confondue dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devait être la Reine, et du ciel, et de la terre!

Ce ne sont là que des raisons de bienséance, me direz-vous. Il est vrai. Mais croyez-vous qu'elles en aient moins de force à l'égard de Dieu? Croyez-vous qu'il soit possible au Seigneur de choquer les lois de la bienséance, qu'il soit capable de faire quelque chose de messéant? Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du possible et de l'impossible que l'Ecole a coutume de distinguer. Il suffit qu'il est vrai de dire qu'à

l'égard de Dieu, tout ce qui n'est pas décent est effectivement impossible, de quelque manière qu'on veuille expliquer cette impossibilité.

Quelle joie pour tous les serviteurs de la Sainte Vierge de savoir qu'elle a écrasé la tête du vieux serpent et que Dieu l'a possédée en un temps où nous sommes tous encore en la puissance du démon ! Mais voulez-vous que je vous dise ma pensée, chrétienne Compagnie ? Il est quelque chose, dans Marie, qui me touche encore plus que ce privilège et qui relève, ce me semble, infiniment l'éclat de cette première prérogative. Marie a reçu la grâce dès le premier moment de sa Conception ; c'est une faveur bien signalée. Mais ce qui me paraît encore plus admirable, elle a conservé cette grâce jusqu'au dernier moment de sa vie, aussi belle, aussi pure, aussi entière que lorsqu'elle la reçut, sans que nul péché, même véniel, nulle imperfection, nulle fragilité, nulle surprise lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'est une merveille de voir une eau vive sortir du sein de la terre, aussi claire et aussi pure que si elle nous venait du ciel : mais il est inouï que cette eau après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après s'être précipitée par la pente d'un haut rocher et avoir longtemps roulé ses flots dans une vallée profonde et bourbeuse, elle se soit enfin rendue à la mer sans y porter la moindre ordure, aussi nette qu'elle avait paru à sa source. C'est pourtant ce qu'a fait la Sainte Vierge. Elle a vécu durant l'espace de soixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes désordres, des mêmes occasions qui corrompent tous les jours les âmes les

plus innocentes, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté. Son humilité, sa chasteté, sa patience ont été mises à des épreuves qui n'eurent jamais de pareilles : elles y ont reçu un nouvel éclat. Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes celles de son sexe, sans être touchée le moins du monde de cet honneur; elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espérance certaine de devenir Mère de Dieu et Reine de tout le monde. Elle a vu mourir son Fils unique accablé d'infamie et de douleur; elle l'a vu ressusciter comblé de gloire, sans que des états si opposés et si extrêmes lui aient causé le moindre excès, ou de tristesse, ou de joie.

Voulez-vous que nous nous opposions maintenant nous-mêmes à Marie, cette vierge immaculée? Elle a reçu la grâce avec la vie, et, ce que j'estime infiniment davantage, elle l'a conservée jusqu'à la mort. Et nous, hélas ! nous sommes conçus, nous naissons même dans le crime, nous ne recevons que bien tard cette grâce qui nous rend amis de Dieu, et, ce qui est infiniment plus déplorable, c'est que nous la perdons, presque aussitôt que nous l'avons reçue, pour passer le reste de nos jours dans la cruelle incertitude de l'avoir recouvrée (1). Car il faut l'avouer à notre confusion, nous ne vivons, pour la plupart, dans la grâce du baptême, qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrariété

(1) Le texte porte « recouverte » comme on disait encore à cette époque.

entre l'innocence et la raison, qu'elles soient comme deux astres qui s'effacent et qui s'obscurcissent l'un l'autre. Pauvres enfants ! Si vous saviez de quel prix est cette innocence que vous possédez encore, quel est l'éclat de cette beauté que le sang de Jésus-Christ vous a donnée, lorsqu'on vous a baptisés en son nom ! Mais si vous pouviez bien pénétrer cette vérité terrible, qu'on ne revient jamais à cet état bienheureux, quand on en est une fois déchu ; que, si vous êtes assez misérables pour souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austérités des pénitents, toutes les flammes du purgatoire ne sauraient la rétablir ; qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été : si, dis-je, vous le pouviez bien comprendre, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du péché mortel ? Avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent, ces compagnies qui vous corrompent, ce monde qui vous perd et qui vous entraîne dans le malheur ! Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre et mourir dans les ténèbres de notre enfance, ou que ne faites-vous luire un plus grand jour à notre esprit, lorsqu'il vous plaît nous tirer de ces ténèbres ? Pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en donnez-vous si peu ?

Mais puisque nous avons déjà pour la plupart fait cette perte irréparable, puisque non seulement il n'a pas été en notre liberté d'être conçus dans la grâce, mais que même il n'est plus en notre pouvoir de faire que nous y ayons persévéré jusqu'ici ; faisons en sorte, Messieurs, que nous y vivions désormais, afin d'avoir

l'avantage d'y mourir. Quel bonheur pour nous, si du moins nous commencions aujourd'hui à vivre une vie immaculée, si nous ne retombions plus dans le péché jusqu'à la mort! Quelle paix, quel repos de conscience ne causerait pas, à cette dernière heure, le souvenir d'avoir passé tout le reste de notre âge sans offenser Dieu mortellement! Seigneur, dirais-je alors, ce me semble, avec confiance, si je suis né dans votre disgrâce, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce malheur; j'en fus accablé, avant que d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptismale en une saison où j'étais encore, et bien aveugle, et bien faible, et je ne doute point que ma première chute ne vous ait causé plus de pitié, que de colère. Ensuite, et avant que j'eusse bien eu le moyen de me relever, je me trouvais engagé dans une habitude dont je n'étais plus le maître, qui, à la faveur des fumées qu'élèvent le feu et les passions de la jeunesse, avait comme lié insensiblement ma liberté. Mais, depuis que j'ai eu le bonheur de vous mieux connaître, ô mon Dieu! depuis que j'ai commencé à me bien connaître moi-même, depuis que j'ai su ce que c'était qu'être aimé ou haï de vous, vous savez, Seigneur, que nul péché mortel n'a souillé mon âme et que j'ai vécu dans un éloignement extrême de tout ce qui m'y pouvait porter. Heureuse fête de l'Immaculée Conception, qui me donna la pensée et le désir de ne retomber jamais dans la disgrâce de mon bon Maître, ma conscience ne me reproche rien depuis ce jour-là! J'ai sujet d'espérer que la pénitence que je fis alors de tout ce qui avait précédé fut une véritable

pénitence, puisque, par la miséricorde de mon Dieu, elle a été suivie d'un entier amendement.

Voilà ce qui est encore en votre pouvoir. Un jour viendra qu'il n'y sera plus, et ce jour s'approche à toute heure. La chose mérite bien un peu de réflexion. Mais il est temps de passer à la seconde partie.

SECOND POINT

La sanctification de Marie ne fut pas le seul privilège dont Dieu l'honora au moment qu'elle fut conçue. Pour rendre son bonheur plus accompli il fallait la mettre en état de le connaitre. C'est pour cela qu'elle reçut dès lors, avec la grâce, le parfait usage de la raison et que son esprit fut orné de toutes les lumières de la sagesse, de toutes les connaissances, et naturelles, et morales. Cette opinion, Messieurs, a été enseignée par Albert-le-Grand, par Saint Bernardin de Sienne, par l'illustre chancelier de l'université de Paris ; elle a été suivie, du temps de nos pères, par les plus savants théologiens ; et toute l'Ecole s'accorde aujourd'hui à la défendre. Théodoret dit bien davantage, et même les auteurs que j'ai cités sont encore de ce sentiment. Ils disent qu'au moment que Marie fut créée Dieu se découvrit à elle et qu'elle le vit en la même manière qu'il se fait voir aux saints dans le ciel. Tout cela étant supposé, que la Sainte Vierge au premier moment de sa Conception a été raisonnable, qu'elle a été libre, qu'elle a même été bienheureuse, il est aisé de faire voir que le Seigneur

l'a possédée dès le commencement, non seulement par la grâce qu'il lui a donnée, mais encore par l'usage qu'elle a fait elle-même de cette grâce, en se donnant toute à lui. Le Docteur angélique a cru que tous les hommes sont obligés, sous peine de péché mortel, de faire un acte d'amour de Dieu, dès qu'ils ont l'usage de la raison. Dans cette opinion on ne peut douter que Marie ne se soit donnée à Dieu au moment qu'elle fut conçue, puisqu'elle y était obligée, puisqu'en y manquant elle se serait rendue coupable d'un péché mortel actuel, où tout le monde convient qu'elle n'est jamais tombée, puisqu'enfin elle se serait trouvée dans un même instant, et en péché, et en grâce; en grâce par le même privilège dont nous avons parlé au premier point, et en péché, par l'inobservation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu aussitôt qu'on en est capable ne soit pas aussi étroite que Saint Thomas l'a pensé, du moins ne saurait-on nier qu'il ne soit de la bienséance de consacrer les prémices de notre raison à Celui qui est la raison primitive et essentielle, et que, l'homme se voyant hors de l'enfance, le premier usage qu'il fait de sa volonté affranchie ne doive être pour reconnaître son libérateur. Quelle tache aurait-ce été dans Marie, si, étant éclairée comme elle l'était et se voyant favorisée au point que nous l'avons dit, elle avait différé de donner des marques de sa gratitude ! De plus, elle était portée à faire cette offrande par une infinité de grâces actuelles, et tous les Docteurs assurent qu'elle n'en eut jamais plus d'efficaces. Enfin, si elle vit Dieu en ce moment, il ne fut pas même

en son pouvoir de ne l'aimer pas ; elle y fut comme forcée par la même nécessité qui emporte si heureusement et si doucement tous les esprits des bienheureux.

Oui, Messieurs, Marie s'est consacrée à Dieu dès le premier instant de sa vie. Le premier mouvement de son cœur a été pour Celui qui l'avait formé; sa reconnaissance a suivi de si près les grâces qu'elle avait reçues qu'au même moment qu'elle a été comblée de bienfaits elle a été remplie d'amour pour son bienfaiteur. Mais de quel amour, Dieu du ciel ! Et qui pourrait jamais en bien exprimer l'ardeur! Il suffit de dire, avec le bienheureux Saint Vincent Ferrier, que dans sa première sanctification elle reçut la grâce avec plus de plénitude que tous les saints et tous les anges ensemble : *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes sanctos et omnes angelos ;* et que cet acte d'amour par lequel elle se dévoua d'abord à son Dieu fut fait selon toute l'étendue de cette grâce qui en était le principe. C'est-à-dire, chrétiens Auditeurs, que les plus grands amis de Dieu ont fort peu aimé, en comparaison de ce que fit Notre Dame au moment qu'elle fut conçue ; c'est-à-dire que, quand tous les séraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, s'il m'est permis de les appeler ainsi, rassembleraient toutes leurs ardeurs, il s'en faudrait encore beaucoup qu'elles n'égalassent celles que Marie ressentit en ce moment. Voilà qui est admirable. Voici pourtant quelque chose de plus merveilleux, à mon sens, que tout cela. Marie au premier moment de sa Conception a fait un acte d'amour de Dieu, le plus parfait que nulle créature ait jamais produit. Mais elle l'a renouvelé

cet acte d'amour, elle l'a même perfectionné à chaque moment de sa vie, sans que, ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'est le sentiment du grand Saint Ambroise, au livre *des Vierges*, où il attribue à Notre Dame ces paroles du sacré Cantique : Mon cœur veille, tandis que je dors : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne assure la même chose et dit que son âme était brûlée, sans interruption, par les ardeurs de la charité : c'est dans le second tome de ses œuvres, sermon cinquante-unième : *Mens Virginis, in ardore dilectionis continuo tenebatur.*

Nous admirons avec sujet ces grands navires, qu'on a si souvent appelés des villes flottantes, lorsque poussés par un bon vent, malgré leur extrême pesanteur, ils se détachent de nos ports et cinglent en haute mer, avec une vitesse qui semble égaler celle des oiseaux les plus légers. Quel serait notre étonnement, si ces mêmes vaisseaux ne s'arrêtaient jamais dans leur course, si bien loin de se ralentir durant le calme, les écueils mêmes et les bancs de sable s'opposaient en vain au rapide mouvement qui les emporte ? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer même et retourner sur leur route, au moindre vent qui souffle ou qui cesse de souffler? Ne dit-on pas même que je ne sais quel petit poisson peut les rendre immobiles au milieu des flots? Il n'est pas de même de Marie : rien ne peut la retarder dans la carrière qu'elle commence aujourd'hui ; elle fera sans cesse de nouveaux progrès; elle ne perdra pas un moment de temps. Que son corps soit vigoureux

ou qu'il soit faible; que ses sens soient libres ou liés par le sommeil; que la consolation inonde son âme ou qu'elle soit noyée dans la tristesse, elle ne cessera jamais d'aller à Dieu de toutes les forces de son âme, elle renouvellera à chaque instant et avec une ardeur toujours nouvelle le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, chrétiens Auditeurs, et comparons-nous encore une fois avec la Reine des saints. Nous avons vu, dans la première partie, que nous recevions tard la grâce qu'elle avait eue au premier moment et qu'après l'avoir enfin reçue, bien loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdions presque aussitôt. Je trouve encore ici une pareille opposition. Marie n'a point perdu de temps, elle a fait d'abord profiter cette grâce et ensuite elle ne l'a jamais laissée oisive, au lieu que nous ne la faisons valoir que bien tard, et encore nous relâchons-nous bientôt de cet exercice. Faites-y réflexion. Après avoir reçu le baptême à notre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état où l'on peut dire que nous ne différons des bêtes que par l'espérance que nous avons à devenir hommes. Lorsque nous sortons de l'enfance, nos premières affections sont toutes pour les jeux, pour les plaisirs, pour la bagatelle. A ces amusements succèdent de plus grandes passions qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui nous emportent toute la jeunesse et bien souvent même l'âge qui suit. Que si Dieu nous regarde enfin en pitié, s'il nous fait entendre sa voix, combien perdons-nous de moments, d'heures, d'années à résister, à délibérer, à combattre ? Le démon cesse-t-il

de nous attaquer à force ouverte, il gagne encore beaucoup de temps par ses artifices. Nous sommes longtemps les jouets et les dupes de l'amour-propre ; cette idole attire à soi la plupart de l'encens et des sacrifices que nous pensons offrir au vrai Dieu. Nous croyons haïr le monde pour l'amour de Jésus-Christ, et ce n'est peut-être que le dépit que nous avons de n'y être pas considérés qui nous inspire cette haine. Notre humilité n'est bien souvent qu'un raffinement de l'orgueil qui veut se distinguer tantôt en s'élevant et tantôt en s'abaissant. Ce zèle qui fait tant de bruit est quelquefois l'effet d'un naturel inquiet et remuant ; c'est une humeur chagrine et impatiente qui cherche à s'évaporer. Combien se passe-t-il de temps avant qu'on se soit connu, qu'on se soit détrompé soi-même, avant que d'avoir bien purgé le cœur, bien réglé tous ses mouvements, bien rectifié tous ses désirs, avant que Jésus-Christ y vive, avant qu'il y règne tout seul? Je ne parle point de nos dégoûts, de nos légèretés, de nos inconstances journalières, lors même que nous nous sommes retirés du mal. C'est beaucoup si dans toute une journée, c'est-à-dire en vingt-quatre heures de temps, il y a pour Dieu une heure entière ; et de cette heure hélas ! combien est-ce que les égarements de notre esprit, les pensées inutiles et extravagantes nous en dérobent!

Mon Dieu, que nous sommes malheureux d'employer à faire quelque autre chose, d'employer à ne rien faire un temps que nous pourrions employer à vous aimer ! Mais que nous sommes ingrats de le consumer à aimer des créatures et souvent même à vous haïr, ô mon Dieu !

J'entends le pauvre Augustin qui déplore sans cesse tout le temps qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut se consoler d'avoir commencé trop tard. *Sero te amavi, Bonitas antiqua et nova, sero te amavi.* Quels doivent donc être mes gémissements et mes larmes? Grand Saint, vous aviez commencé trop tard; mais je n'ai pas même commencé! Quand sera-ce donc, chrétiens Auditeurs, que nous commencerons tout de bon à aimer Dieu, que nous commencerons, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, si ce pouvait être aujourd'hui!

Je souhaiterais qu'au sortir de cette prédication vous voulussiez bien prendre une demi-heure de temps pour repasser dans votre esprit cette pensée qui a converti Saint Ignace et par laquelle Saint Ignace en a converti tant d'autres : Je ne suis au monde que pour aimer, que pour servir Dieu ; le Créateur qui a formé mon corps et mon âme ne les a formés que dans cette vue; il attend cela de moi, il n'attend que cela de moi; c'est pour cela seul, et non pour toute autre chose, qu'il m'a donné de l'esprit, de la mémoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait jusqu'à cette heure que pour cette fin? Que dis-je, hélas! ai-je du moins fait quelque chose pour cette fin? N'ai-je point eu d'autre désir, d'autre pensée que d'aimer Dieu? Mais ai-je seulement pensé à le faire? Que fais-je donc sur la terre et parmi les créatures, si je ne fais pas l'unique chose pour laquelle Dieu m'a créé? Quel monstre est-ce que je suis, dans l'univers, de n'avoir pas un mouvement qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bonheur?

Quelle serait ma confusion s'il me fallait aller rendre compte de ma vie avant que d'avoir jamais bien songé à ce pourquoi je suis dans la vie ! Tâchez de bien pénétrer cette vérité.

Et vous, Vierge Immaculée, Vierge Sainte, obtenez-nous pour l'avenir la grâce de nous régler tous sur une pensée solide. Nous croyons fermement, et nous publions avec plaisir, que Dieu vous a possédée dès le commencement ; nous croyons qu'il prit possession de votre âme par une grâce surabondante et que, sur l'heure, vous le confirmâtes dans cette possession par une très ardente charité ; nous croyons que non seulement votre Conception, mais encore toute votre vie, a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dès le premier moment, que vous l'avez aimé sans nulle interruption, jusqu'au dernier moment. Faites en sorte, Vierge Sainte, par cette confiance que nous avons tous en votre bonté, que nous rentrions au plus tôt dans les bonnes grâces de votre Fils, pour ne les perdre jamais plus ; que nous commencions dès aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort et au-delà même de la mort, durant toute l'éternité. *Ainsi soit-il.*

XXVIII^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION

de la Sainte Vierge

Post quam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (*S Luc*, ch. 2)

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu ; elle lui sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, qui est son Fils bien aimé, et ce qu'une vierge a de plus précieux, qui est l'honneur de sa virginité.

Il y avait déjà longtemps que Dieu avait déclaré aux Juifs qu'il ne prenait pas trop de plaisir à voir les autels souillés du sang des animaux et noircis de la fumée des parfums. Il leur avait fait entendre déjà plusieurs fois

qu'il se tenait plus honoré de leurs louanges et de leurs prières que de leurs offrandes les plus magnifiques. *Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo ? Immola Deo sacrificium laudis et redde Altissimo vota tua.* Il avait même témoigné que ce sacrifice des lèvres, c'est ainsi qu'il appelle la prière, ne pouvait lui plaire tout seul, qu'il voulait que le cœur y eût quelque part, sans quoi il ne daignerait pas même les écouter. Tous ces avis avaient été donnés en vain ; ce peuple grossier n'en avait jamais bien pénétré le sens. S'il égorgeait les taureaux, il n'employait que les mains à cette action de religion ; s'il priait, ce n'était que la bouche qui priait. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* Mais enfin Marie entre dans le Temple et le Seigneur du Temple sera honoré comme il le souhaite. Elle y va adorer, en esprit et en vérité, Celui qui n'est qu'esprit et qui est la vérité même. Tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice ; c'est dans le fond de son âme qu'il s'accomplit ; c'est dans son propre cœur que la victime doit être immolée, et la victime n'est autre que ce même cœur.

Mon Dieu, que ne sommes-nous assez clairvoyants pour pénétrer dans ce cœur et pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même ! Nous voyons bien cette Vierge au pied de l'autel, dans la posture du monde la plus modeste et la plus humble, qui présente son Fils au prêtre, et qui semble avouer une impureté dont elle n'a jamais été souillée. Mais qu'il y aurait de plaisir, et que ce plaisir nous serait utile, à voir tout le détail d'une action si héroïque, à démêler tous les mouve-

ments de cette grande âme et à être témoin des généreux efforts par lesquels elle s'élève au-dessus de la nature et au-dessus d'elle-même ! Vierge Sainte, ne nous enviez pas, s'il vous plait, un spectacle si édifiant ; donnez-nous la connaissance de ce mystère, aujourd'hui que vous pouvez nous le révéler sans que votre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grâce que nous nous jetons à vos pieds et que nous vous disons avec l'ange : *Ave Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est lui sacrifier ce qu'on aime davantage ; c'est comme égorger en présence du Seigneur les passions dont ce cœur est plus fortement occupé. Cela supposé, il n'est pas difficile de trouver les victimes que Marie a du préparer pour son sacrifice. Elle était mère, chrétiens Auditeurs, et elle était vierge. Il n'en faut pas dire davantage pour faire comprendre que la tendresse et la pudeur partageaient tous ses sentiments. Et, en effet, je trouve que ce sont ces deux passions qu'elle combat et qu'elle surmonte dans le double mystère que nous solennisons aujourd'hui.

Vous savez, Messieurs, que l'Eglise célèbre en ce même jour, et la Présentation du fils, et la Purification de la mère, Marie s'étant acquittée en même temps de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux différentes lois, l'une d'offrir à Dieu leurs aînés quarante jours après leur naissance, l'autre de se purifier elles-mêmes des souillures de l'enfantement, par l'offrande d'un agneau ou, si elles étaient pauvres, de deux tourterelles ou de deux pigeons. Or je dis que, dans le premier

de ces deux mystères, Marie fait un sacrifice de son amour maternel, puisqu'elle y dévoue son Fils unique à la mort, et que, dans le second, elle fait un sacrifice de sa pudeur virginale, puisque sa réputation est comme immolée à des soupçons indignes d'elle, qu'elle y renonce à la gloire qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui, Messieurs, Marie, la plus heureuse des mères et la plus pure des vierges, va aujourd'hui au Temple de Jérusalem pour y présenter Jésus à son Père et pour s'y purifier elle-même, c'est-à-dire pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur : car, par la Présentation, elle sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, qui est son fils bien-aimé, ce sera le premier point ; et, par la Purification, elle immole ce qu'une vierge a de plus précieux, qui est l'honneur de la virginité, c'est le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT

Quoiqu'il ne pût rien arriver de plus glorieux à la Sainte Vierge que le choix que Dieu fit d'elle pour être la Mère du Rédempteur, j'ose dire qu'entre toutes les autres femmes il ne s'en serait peut-être pas trouvé une seule qui eût bien voulu accepter cet honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle est la mère, chrétiens Auditeurs, quelque envie qu'elle ait d'avoir un fils, qui ne perdit bientôt cette envie, si elle prévoyait infailliblement que ce fils dût finir ses jours par un supplice infâme et cruel ? N'est-il pas vrai qu'il

n'en est aucune qui ne préférât une stérilité éternelle à une fécondité qui lui devrait causer une si grande douleur? Toutefois, Marie a accepté cette offre pour obéir à la volonté de Dieu et pour avancer la rédemption des hommes. Je dis bien davantage : non seulement elle a consenti d'être la mère d'un enfant qui devait mourir en croix, mais elle a même consenti à sa mort, elle l'a dévoué elle-même à cette infamie ; et ce fut au jour de la Présentation qu'elle commença ce grand sacrifice.

Pour vous faire comprendre cette vérité, je dois supposer d'abord ce que Saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous enseignent que, comme le cœur de Marie brûlait d'un amour plus ardent que celui des séraphins, son esprit était éclairé de lumières beaucoup plus grandes que celles de tous les prophètes et qu'ainsi elle ne pouvait pas ignorer ce que tant de personnes avaient prédit du Sauveur du monde, ce que le saint vieillard Siméon avait prédit de la mort de cet enfant, en un mot, ce que le nom de Jésus, qu'elle lui avait imposé elle-même, ne lui faisait que trop entendre du dessein qui l'avait attiré parmi les hommes. Non seulement elle savait, en général, qu'il devait donner sa vie pour notre rédemption ; mais elle voyait encore, comme l'assure l'abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devait être accompagnée : les calomnies, les outrages, les cruelles dérisions, les fouets, les clous, les épines, rien ne lui était inconnu. Toutes ces choses se représentaient sans cesse à son esprit en des images très vives et très distinctes ; de sorte que, bien loin d'ignorer l'histoire de la Passion de Jésus, elle ne pou-

vait l'oublier même pour un temps. Que ces lumières furent fatales au repos de votre vie, mon adorable Maîtresse ! Que le ciel vous aurait épargné de larmes, s'il vous eût donné moins de connaissance ! Qu'un peu d'obscurité répandu sur ce funeste avenir vous eût fait passer de beaux jours en la compagnie d'un fils si aimable et si tendrement aimé !

Je suppose de plus que Marie pouvait prévenir tous les maux qu'elle prévoyait ; elle pouvait sauver à Jésus la vie qu'elle lui avait donnée. Tous les Pères assurent que c'est de plein gré qu'elle l'a offert. C'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom de Réparatrice du genre humain ; c'est pour cela qu'ils lui appliquent ces belles paroles dont Saint Paul s'était servi pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : sic Maria*, dit Saint Bonaventure, *dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Marie a aimé les hommes au point de donner son fils unique pour les racheter.

En effet, si la qualité de mère donne un droit si particulier sur les enfants, comme l'enseigne Saint Thomas, il est tout visible que Jésus n'étant d'ailleurs coupable de rien, il ne pouvait être destiné à la mort, ne pouvait être choisi pour la victime publique sans le consentement de la Sainte Vierge. Elle seule en pouvait disposer comme d'une chose qui lui appartenait par le droit de la naissance. La justice de Dieu ne pouvait être apaisée que par un sacrifice entièrement volontaire. Or comment celui-ci l'aurait-il été, si le sang de la mère, qui coulait dans les veines du fils, y eût été versé malgré

elle ? Outre qu'il n'est nullement probable que le Père Éternel, qui avait attendu le consentement de Marie pour lui donner ce cher fils, eût voulu le lui enlever de force.

Mais si ce sacrifice demandait le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t-il pas fallu soutenir avant que de le donner ? Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la résolution héroïque qu'il avait formé ! Combien de résistances s'est-elle opposées elle-même à elle-même ! Je ne prétends pas réduire au temps de la Présentation toutes les peines intérieures qu'elle a souffertes pour ce sujet. Je sais que son martyre a commencé avant ce jour et qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumières qui lui découvrent l'avenir ne pouvant s'éteindre, elles entretiendront longtemps la douleur qu'elles lui causent. *Longum*, dit l'abbé Rupert, *in cogitationibus prescia futuræ Passionis filii sui pertulit martyrium*. Mais je dis, suivant la pensée des Pères, que ce fut en ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer et de ratifier, pour ainsi dire, la condamnation de son fils en le présentant au Père Éternel. Et comme la vue de la mort ne fit jamais tant d'impression sur Jésus que dans le Jardin des olives, quoiqu'il l'eût prévue dès le premier moment de sa vie, parce que ce fut dans ce jardin qu'il lui fallut donner un consentement plus exprès à tout ce que son Père avait ordonné : *Non mea voluntas, sed tua fiat* ; aussi devons-nous dire que Marie ne fut jamais touchée si vivement des douleurs de son fils que dans le Temple de Jérusalem, parce que ce fut dans ce temple qu'elle fut obligée de l'aban-

donner solennellement à la justice de Dieu et de consentir à tout ce qu'il endura depuis de la cruauté des hommes. C'est pour cela que je dis que dès lors elle souffrit en son âme un combat pareil à cette mortelle agonie qui fut comme le prélude de la Passion de notre Sauveur; parce que le zèle dont elle brûlait pour notre salut se rencontrant dans son cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avait pour son enfant et ces deux passions faisant leurs derniers efforts pour s'entresurmonter, pour s'entredétruire, elle se sentit si cruellement déchirée par des mouvements si contraires que je ne doute point que sa douleur ne surpassât de beaucoup, en cette occasion, toutes celles qu'on lui avait épargnées à l'enfantement.

Car, si ce cœur, emporté par l'instinct et comme par la pente de la nature, vient à se déclarer pour le fils, la charité dont il est rempli condamne cet amour comme une faiblesse; elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes qu'elle lui représente tout prêts à tomber dans les abîmes. Que si, touchée des malheurs qui nous menacent, elle dévoue Jésus à la mort, l'amour maternel, alarmé d'une résolution si inhumaine, s'y oppose tout entier; il s'arme, pour fléchir Marie, de l'innocence de ce cher fils, de sa beauté, de ses larmes; il s'arme même de sa faiblesse, il le présente à ses yeux déjà tout meurtri et tout sanglant, ses mains percées de clous, sa tête toute hérissée d'épines, tout son corps déchiré de coups de fouets; elle le voit déjà expirant dans les douleurs et dans l'infamie. Et ce spectacle est d'autant plus capable de l'attendrir que, son esprit lui

représentant les tourments d'un homme de trente-trois ans, elle les applique dès lors sur un enfant de quarante jours. Ainsi elle voit de gros clous en ces petites mains; cette petite tête accablée sous un fardeau d'épines, un petit corps sous une grande croix, un enfant qui ne fait que de commencer à vivre et qui s'en va déjà mourir. Arrête, s'écrie cet amour, mère impitoyable, et ne me viens pas arracher, après quarante jours, un bien qu'on a désiré quarante siècles! N'était-ce donc que pour avoir son sang que tu lui donnais du lait? Que ne l'as-tu laissé couler ce sang, lorsque le couteau lui avait ouvert un passage par la plaie de la circoncision? Les soins que tu pris alors pour lui conserver la vie ne tendaient-ils qu'à le réserver à une plus cruelle mort? O mère, la plus heureuse, mais la plus insensible des mères! Tant d'innocence, tant de charmes n'amollissent point ta dureté? Il mourra donc cet aimable enfant, et ce sera Marie elle-même qui le livrera aux supplices et à la mort.

Messieurs, il faudrait pouvoir comprendre qu'elle était la violence de cet amour qui s'exprimait ainsi au fond de son cœur pour concevoir quelle atteinte il était capable de donner au dessein qu'elle méditait en notre faveur. Jugez-en, s'il vous plait, par l'amour des autres mères. Quoique souvent il dût être refroidi, ou par la laideur de leurs enfants, ou par leur ingratitude, ou par leur naturel violent et indocile; quoiqu'elles soient obligées de partager leur affection à plusieurs enfants et qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reste du monde : cette passion, néanmoins, est si forte

qu'elle leur ferme les yeux, non seulement à tous les défauts de ces enfants, mais encore à toutes sortes de périls, lorsqu'il s'agit de les conserver. Elle les porte à des actions si hardies et qui ont si peu de rapport avec la timidité et la faiblesse ordinaire de leur sexe qu'on dirait qu'elles s'en dépouillent, pour un temps, pour se transformer non seulement en hommes, mais en lions. Et si, dans ces rencontres, nous les voyons sortir des bornes de la raison ou s'emporter contre les lois de la bienséance, nous croyons excuser assez leurs emportements en les attribuant à leur amour et disant qu'elles sont mères.

Cependant, il est certain que ce n'est qu'une petite partie du cœur qui aime en elles. Il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient tout occupées de l'amour de leurs enfants. Outre les empressements qu'elles ont pour leurs maris, outre ce qu'elles réservent pour leurs confidentes et pour les amies, il reste encore assez de place en ce cœur pour cent autres passions moins réglées ; de sorte qu'au même temps qu'il est enflammé d'amour, il est enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colère, possédé par l'avarice et déchiré par la jalousie. Que si néanmoins cette foule de passions, cette multitude confuse de mouvements déréglés ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater, aux moindres occasions, d'une manière si violente, quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans le cœur de la Sainte Vierge, lequel est si pur et si libre de toute autre passion ! Quel doit être l'amour de cette mère pour son fils, de cette mère, dis-je, qui n'a que du mépris pour

tout le reste des créatures, qui ne possède rien, qui ne désire rien, qui ne craint rien, dont l'âme est parfaitement purgée de tout amour-propre, de tout attachement, de tout intérêt, en un mot, qui a le cœur du monde le plus tendre et qui n'a de tendresse que pour son fils. Mais, quelle doit être sa tendresse pour ce fils, qui est unique et qu'une beauté si parfaite, un âge encore tendre, une sagesse déjà consommée conspirent à rendre le plus aimable des hommes; pour ce fils qui est en même temps son père, son époux, son ami, son bienfaiteur! Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion par la crainte que devrait avoir une autre mère de la porter dans l'excès et de se faire un idole de son enfant, puisque son enfant est véritablement son Dieu. S'il a des qualités, et naturelles, et surnaturelles qui enflamment l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent; et si la nature et la grâce, l'inclination et le devoir, Dieu et l'homme, le ciel et la terre s'accordent ainsi à augmenter et à fortifier cette passion, qui pourra jamais en bien comprendre toute la force?

Voilà, chrétiens Auditeurs, voilà l'ennemi dont Marie avait aujourd'hui à se défendre. Voilà quel est l'amour qui s'opposait à son zèle. Voilà qu'elle était la victime qu'il lui fallait immoler pour nous sauver: *Numquid poterit oblivisci mater filii uteri sui?* Une mère pourra-t-elle bien oublier son fils, et une telle mère un tel fils, et l'oublier jusqu'à le dévouer à la mort et à la plus cruelle, à la plus honteuse de toutes les morts? Quand nous, qui sommes si durs et qui, de plus, avions tant de sujet de désirer la rédemption; quand, dis-je, nous aurions

été les maîtres de la vie de Jésus, nous n'aurions jamais pu nous résoudre à la lui ôter. Sa beauté, ses larmes, la douceur et l'innocence de ses regards, cette majesté toute aimable qui éclatait sur son front, en un mot, sa qualité de Fils de Dieu nous aurait inspiré tant de respect et tant d'amour que nous n'aurions jamais eu le courage de le sacrifier à nos intérêts. La seule vue des supplices qu'il devait souffrir pour nous racheter nous aurait fait oublier ceux que nous avions à craindre pour nous-mêmes. Et en cela, Messieurs, nous n'aurions fait pour Jésus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu et de Marie, que ce que fit la fille de Pharaon pour le salut du petit Moïse. Cette princesse ayant trouvé Moïse exposé sur le Nil, dans un petit panier de jonc, elle fut si touchée de sa beauté et de sa misère qu'elle le sauva du péril où il était, elle prit soin de son éducation, malgré les ordres de son père, qui voulait qu'on le fît mourir, malgré l'avis des plus éclairés d'entre les Egyptiens, lesquels, comme l'assure Josèphe, jugeaient tous que sa mort était de la dernière conséquence pour l'Egypte et surtout pour la famille royale. Elle aima mieux s'exposer elle-même, avec tout l'État, aux malheurs dont elle était menacée que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc votre force et votre courage, divine Marie, d'offrir aujourd'hui votre Fils unique à une cruelle mort, de consentir qu'il soit cloué à une croix, de prendre une résolution dont les mères les plus modérées, dont les femmes mêmes les plus indifférentes, dont les plus dures et les plus intéressées auraient horreur?

Quoi ! cette nature si forte et si opiniâtre dans ses sentiments, ces révoltes de votre cœur, ces assauts de l'amour maternel, si violents et si souvent réitérés ne peuvent vous ébranler le moins du monde ! Non, rien n'est capable de l'arrêter; elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle et où elle sait qu'elle peut être utile à notre salut, sans plus écouter ces secrètes contradictions, sans avoir égard à tous les obstacles que la nature ou la raison humaine peuvent opposer à son zèle et à son obéissance. Elle marche du côté de Jérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice, portant sa victime entre ses bras et nous ayant tous dans l'esprit et dans le cœur. Elle arrive enfin en cette grande ville, elle se rend au Temple où elle est attendue, et des anges, et des hommes; et là, malgré la secrète horreur dont elle est saisie en entrant, malgré les émotions qu'elle sent à mesure qu'elle approche de l'autel et qui remuent toutes ses entrailles, malgré les images affreuses et sanglantes de croix, de mort, de supplice, d'infamie, qui se présentent alors en foule à son esprit, avec une magnanimité et une constance qui étonne le ciel et la terre, elle prononce contre son propre fils un arrêt irrévocable qui le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver. *Pater*, dit-elle alors du plus profond de son âme, *non mea voluntas, sed tua fiat.* Père Éternel, voici enfin cette victime innocente que vous attendez depuis tant de siècles; je ne m'oppose point au sacrifice, au contraire, je le commence dès cette heure en vous sacrifiant mon amour et toutes mes répugnances : *Fiat, fiat voluntas tua.* Oui, que l'on détruise ce que j'ai

formé, puisqu'il le faut pour réformer ce que le péché a détruit. Je consens que l'on défigure mon image dans mon fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre. O mon Dieu, j'exécuterai moi-même cet arrêt, si vous l'ordonnez de la sorte et si l'on ne peut achever autrement l'œuvre de la Rédemption ! O zèle ! O charité sans bornes et sans exemple ! O amour vraiment excessif ! O force ! O courage ! O victoire digne de l'admiration, et des anges, et des hommes !

Au reste, Messieurs, ce n'est point ici un jeu de théâtre ; ce sont les véritables sentiments de Marie. C'est une vérité, qu'elle a consenti à la mort de son fils, qu'elle a cédé le droit qu'elle avait sur sa personne et sur sa vie. Elle a bien voulu qu'il souffrit ce qu'il a souffert ; et si quelqu'un doute de ce que je dis, il n'a qu'à considérer de quelle manière elle se comporta dans le temps même qu'il souffrait. Si elle n'avait pas été toute résolue à voir crucifier Jésus-Christ, si elle ne l'y avait pas comme condamné elle-même depuis longtemps, serait-elle demeurée dans la retraite et dans le silence, lorsqu'on l'accusait devant les juges et qu'on l'accablait de calomnies ? Quelque visible que fût l'innocence de Jésus, quoique ses accusateurs lui supposassent des crimes dont ils ne pouvaient produire nulle preuve, quoique Pilate se fût aperçu de la vérité, qu'il se fût déclaré pour l'innocent, qu'il parût tout disposé à le renvoyer sur la première supplication qu'on lui en aurait faite, Marie ne voulut point se prévaloir d'une disposition si avantageuse, elle ne fit nulle démarche, elle ne se présenta point au prétoire pour prendre la défense de son fils

unique; on ne l'entendit point parler en faveur de Jésus-Christ avec cette éloquence qui est si naturelle à toutes les femmes passionnées. Elle n'invita point les apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur bon Maître; elle ne fit point ressouvenir le peuple des miracles qu'il avait vus; il ne fallut point la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux prêtres leur cruelle jalousie, ni au gouverneur sa complaisance lâche et brutale; elle n'essaya point de le toucher par des larmes, elle n'appela point de la sentence, elle ne s'en plaignit point, elle ne prit point le ciel et la terre à témoin de l'injustice qu'il commettait. Je vous demande, Messieurs, si l'on a jamais vu un semblable procédé, une aussi grande modération dans une véritable mère, à moins qu'elle n'ait été d'intelligence avec les ennemis de son fils, qu'elle n'ait été comme complice de son malheur?

Mais parce qu'on aurait pu croire que c'était, ou l'excès de sa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêchait d'éclater et qui la retenait dans sa solitude, lorsque l'arrêt eût été donné, lorsqu'il n'y eût plus d'espérance de pouvoir sauver Jésus, elle sortit pour l'accompagner au Calvaire et pour être témoin de sa mort. Elle ne se contenta pas de le suivre de loin, comme les autres femmes qui étaient inconsolables; elle monta jusqu'au lieu du supplice; elle le vit clouer à la croix; elle le vit élever entre les voleurs avec une constance qu'on ne saurait assez admirer; elle ne troubla point par ses cris cette sanglante exécution; elle consentit à tout par son silence; elle eut la force de se tenir debout jusqu'à ce que le sacrifice fût entièrement consommé, pour faire

voir qu'elle était comme le prêtre qui l'offrait volontairement au Père Éternel : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* Le dévot Gerson dit qu'elle l'offrait même avec plaisir et que la joie de son âme en cette rencontre fut plus forte que la tristesse dont son cœur fut pénétré : *Dans illum utique cum gaudio et exultatione, quæ magnam carnis augustiam superabat.*

D'où peut donc venir un si grand courage à une Mère si tendre et dans la perte du plus aimable de tous les fils ! C'est que Marie s'était préparée depuis longtemps à cette perte. Elle s'y était résolue dès le jour de sa Purification, et depuis ce jour-là toute sa vie n'avait été qu'un exercice continuel de soumission à la volonté de Dieu, qu'une méditation des souffrances de son cher enfant. A peine laissait-elle passer un moment sans accepter dans son âme la douleur aiguë dont Siméon lui avait prédit qu'elle devait être percée et sans renouveler le consentement qu'elle avait donné pour toutes les circonstances les plus cruelles de la Passion.

La belle leçon pour nous, chrétiens Auditeurs, si nous voulions bien en profiter ! N'est-ce pas une chose bien pitoyable de voir le trouble et la désolation de la plupart des femmes chrétiennes à la mort de leurs enfants ou de leurs maris, et de la plupart des enfants à la perte de leurs pères ou de leurs mères ? Ne dirait-on pas bien souvent que ce sont des païens qui en pleurent d'autres, des infidèles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie après celle-ci, ni que dans le ciel il y ait un souverain Maître, au bon plaisir duquel toute volonté créée se doit soumettre ? Ne dirait-on pas que jusqu'alors ils avaient

ignoré que nos corps étaient corruptibles, que l'âme n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette maison de boue et qu'il n'est point de liaison si étroite qui ne doive être rompue par la mort ? Si, comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu, avec une véritable résignation, et nos vies, et celles de tous ceux que nous aimons davantage ; si nous prévenions ces tristes revers, si nous forcions notre cœur d'y consentir par avance, si nous l'y accoutumions, pour ainsi dire, en pensant souvent qu'ils nous doivent enfin arriver, en acceptant dès ici tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, en désavouant tous les sentiments naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la Providence, en un mot, en faisant comme un sacrifice volontaire et continuel de tout ce que la mort nous peut enlever ; en premier lieu, de quel mérite ne serait pas devant Dieu un exercice si chrétien, quel comble de grâces ne nous attirerait pas la pratique d'une si grande soumission ? Mais, en second lieu, lorsqu'il plairait à Notre Seigneur *d'*appeler à lui les personnes qui nous sont chères, on ne nous verrait pas recevoir ces afflictions avec si peu de constance ; on ne nous verrait pas éclater en des plaintes scandaleuses, indignes d'une âme qui a la foi, d'une âme qui demande tous les jours que la volonté de Dieu soit faite et qui peut retrouver en Jésus-Christ un si bon père, un frère si tendre, un époux si aimable, qui peut retrouver en lui toutes choses. On ne nous verrait pas, dans ces rencontres, manquer aux devoirs les plus importants de la véritable amitié, oublier le soin de

l'âme et du salut de nos proches, négliger ces dernières heures, ces derniers moments, d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile. O que j'aime à voir un chrétien, une chrétienne qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime! Que j'aime à voir une mère qui, à l'exemple de celle des Machabées, exhorte ses propres enfants à quitter la vie sans regret, dans l'espérance d'en recommencer bientôt une plus heureuse ; une femme qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de temps qui lui reste, et qui se réserve à pleurer lorsqu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour! Que j'aime à la voir, cette femme, dans le moment que ce mari expire, se prosterner devant son crucifix, adorer humblement et en silence l'Auteur d'une si grande disgrâce, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui et sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter en cette action de religion et ménager ainsi l'occasion la plus favorable pour gagner le cœur de Dieu qu'on puisse avoir dans la vie! Quelle sagesse! Mais quelle preuve de son amour, au lieu d'attirer à soi tous les assistants par des cris et par des lamentations, au lieu d'occuper, et les prêtres, et les laïques à la consoler, de les inviter tous à secourir cette pauvre âme qui, dans ce moment, tombe dans le feu du purgatoire, de s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par ses prières, de n'oublier rien pour faire que celui qu'elle a tant aimé lui soit obligé de sa délivrance, et d'offrir sur l'heure, pour sa rançon, la chose du monde qui peut

être au mort du plus grand secours, qui est cette même douleur qu'elle souffre et qu'elle tache de retenir par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence !

Ce que je dis de la mort des proches, on le peut étendre à toutes les autres disgrâces de la vie. Une âme préparée à tous les maux par le soin qu'elle a eu d'entretenir sa volonté dans une entière dépendance de toutes les volontés de Dieu ; une âme, qui, de peur d'être surprise, se fait tous les jours à elle-même le détail des croix qui lui peuvent arriver et qui s'anime à les embrasser, comme si elles étaient déjà présentes : cette âme, dis-je, ne sera point troublée par l'adversité ; elle ne perdra point le jugement dans les accidents les plus funestes ; elle sera toujours en état d'en faire un profit immense et de donner aux incrédules une preuve de notre religion plus forte, à mon sens, et plus illustre que tous les miracles.

Disons un mot de la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que, dans la Présentation, Marie avait sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, en qualité de mère, qui est son fils. Il me reste à montrer que, dans la Purification, elle a comme immolé ce qu'elle avait de plus précieux, en qualité de vierge, qui est la gloire de la virginité même.

SECOND POINT

Il ne me sera pas difficile de faire comprendre le pouvoir que la passion de l'honneur a sur leur esprit, après

ce que j'ai dit de l'amour que les femmes ont pour leurs enfants. Il suffit de dire, en un mot, qu'elles ont encore plus de pudeur que de tendresse, témoin ces malheureuses mères qui, pour sauver leur réputation, se déterminent à étouffer leur fruit et à souiller leurs mains de leur propre sang. Ce qui prouve d'autant plus fortement que leur honneur leur est extrêmement cher, que, lorsqu'elles en viennent à ces excès, elles ont déjà perdu la plus grande partie de la honte qui leur est si naturelle ; car il ne peut se faire qu'une créature consente au péché qui la déshonore, qu'elle n'ait déjà comme renoncé à toute pudeur. Que si néanmoins ce reste d'honneur, cette passion à demi-éteinte fait encore de si grands efforts, quelle doit être sa violence, lorsqu'elle n'a point encore reçu de pareille atteinte ! Je vous laisse à penser combien une jeune et chaste personne doit être sensible à la confusion, puisque celles-là mêmes qui se sont abandonnées aux désordres les plus honteux craignent si fort d'en rougir ?

Je ne veux pas m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point sur les personnes du monde les plus honnêtes, pour vous donner quelque idée de son incomparable pudeur. Je vous prie seulement de remarquer, avec Saint Augustin, que lorsque le Saint-Esprit forma Jésus-Christ dans ses entrailles, quoique cette conception se fît par une voie si éloignée de toute sorte d'impureté, la seule pensée qu'elle allait devenir mère lui fit une peine qu'elle ne put dissimuler et qui parut sur son visage par toutes les marques d'une véritable confusion. D'où ce Saint Père

prend occasion de lui représenter comme deux effets également surprenants, l'un de sa vertu et l'autre de la toute-puissance de Dieu, de n'avoir pu se défendre d'une honte si chaste, lorsqu'elle conçut, et d'avoir été exempte de douleur, lorsqu'elle enfanta : *Nec in conceptu inventa es sine pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, chrétiens Auditeurs, quelle mortification pour Marie de paraitre aujourd'hui dans le Temple de Jérusalem, portant un enfant entre ses bras et cherchant un remède qui n'a été ordonné que pour les femmes impures ? Une jeune fille qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a fait vœu d'une éternelle virginité, qui n'a pu voir, sans frémir, entrer un ange dans sa cellule, parce qu'il avait la figure d'homme, osera-t-elle bien se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des marques si visibles d'une impureté dont elle a toujours eu plus d'horreur que de la mort ? Je n'en douterais nullement, si elle avait quelque obligation de le faire, quelque peine qu'elle sentit à s'acquitter de son devoir ; je sais que la crainte de déplaire à Dieu étoufferait en son cœur jusqu'aux premiers mouvements de toute autre crainte. Mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi. Saint Cyprien et Saint Bernard remarquent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie et qu'elle l'exempte tout visiblement. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires, il n'a pu établir la purification pour celle qui est plus pure que les anges. C'est pourquoi Saint Augustin fait dire à Marie : J'ai conçu, j'ai même enfanté, sans que ma virginité ait été souillée le moins

du monde. Que les autres mères se soumettent donc à la loi commune; mais il n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y assujettir les vierges. *Virgo concepi et peperi; ferant ergo legis onera mulieres ; virgines vero ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être : Qui l'obligeait à se purifier ? La loi de charité qui lie également tout le monde, parce qu'en se soustrayant à une observance consacrée par l'usage de tant de siècles, elle aurait affaibli, par cet exemple, l'autorité de toutes les autres lois et donné aux Juifs l'occasion d'un scandale presque inévitable. Mais je réponds qu'il était aisé d'aller au-devant de ce péril, en faisant savoir à tout le monde ce que le Seigneur avait fait en elle. Elle n'avait qu'à déclarer qu'elle était cette Vierge dont Isaïe avait parlé, laquelle devait devenir féconde par l'opération du Saint-Esprit, sans perdre la fleur de sa pureté. Après cette déclaration, elle aurait pu, ou se dispenser de la purification, sans scandaliser personne, ou l'observer sans se faire tort à elle-même. Mais non, Messieurs, Marie ne craint point les vains jugements des hommes et elle craint trop les louanges que cet aveu lui attirerait. Ce grand secret n'est point encore sorti de son cœur et il ne faut pas espérer qu'elle le publie, ni qu'elle en fasse même confidence à qui que ce soit. Il n'est point de confusion qu'elle n'essuie plutôt que de révéler un mystère qui lui est si glorieux.

Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion à ce silence de Marie. Il me semble qu'il a fallu une grande force pour l'observer si exactement, malgré les occasions où elle s'est vue comme dans la dernière nécessité de par-

ler. Vous savez quel plaisir c'est que de se décharger d'un secret de quelque importance. Plus la chose est grande et inouïe, plus on se sent pressé d'en faire part à ses confidents. Mais si elle nous est honorable, on ne saurait se retenir, on se persuade par mille raisons qu'il est à propos de la communiquer à d'autres; on se figure des bienséances, des nécessités absolues. Marie a été choisie pour être la Mère du Rédempteur; un ange lui vient annoncer l'honneur que Dieu lui fait de la préférer à toutes les autres femmes; elle a conçu le Messie, il vient de s'incarner dans son sein; on ne lui a point ordonné de tenir la chose secrète : comment est-ce qu'elle ne sort pas sur l'heure de sa solitude, toute transportée de joie, pour aller donner une si grande nouvelle à sa famille, pour aller inviter toute la Judée à louer le Seigneur qui a enfin exaucé les vœux de son peuple? Non, Messieurs, elle n'est nullement tentée d'aller publier la grâce qu'elle a reçue; elle n'en dit mot à personne et, ce que je ne saurais assez admirer, elle n'en parle pas même à son mari, quoiqu'il fût si bon, si saint, si discret, quoiqu'il eût droit, ce semble, sur tous les secrets de son épouse, quoiqu'il parût si à propos et même si nécessaire de ne lui rien céler de tout ce qui se passait.

Cependant, voilà sa grossesse qui commence à se découvrir par les marques ordinaires. Joseph s'en aperçoit à ces marques; il en entre dans un trouble qu'il ne peut dissimuler. Marie, la chaste Marie, la plus sainte et la plus pure des vierges, lit dans l'esprit de son époux les soupçons horribles qu'il forme contre sa fidélité; elle

voit qu'il délibère en lui-même, s'il doit la déférer aux prêtres, pour la faire punir comme une adultère, ou s'il se doit contenter de la quitter secrètement, de peur de se déshonorer et de se souiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus spécieux, quelle raison plus forte peut-on avoir de se découvrir sans réserve ? Ne sera-ce point encore assez pour faire parler Marie ? Non, Messieurs, tout cela ne suffit point pour vaincre son humilité. Il n'y a, ni péril, ni confusion qui soit capable de lui arracher ce grand secret : et Joseph sera éternellement embarrassé dans les doutes qui l'inquiètent, si un ange ne descend du ciel tout exprès pour les dissiper.

Jugez donc, chrétiens Auditeurs, si pour s'exempter de la purification elle voudra faire connaître les grâces qu'elle a reçues, elle, dis-je, qui les a tenues secrètes en un temps où son silence l'exposait à être lapidée avec infamie et donnait lieu à des pensées contre son honneur, lesquelles lui devaient être mille fois plus insupportables que la mort même ! Mais n'est-il pas vrai que, pour en user ainsi, il faut avoir l'âme bien élevée au-dessus des âmes communes, bien purgée de tout amour propre, bien détrompée de la vanité ! Il me semble que je la vois, cette grande âme, entièrement détachée de la terre, dans une région où elle ne voit que Dieu, où elle ne se ressouvient que de lui, où elle ne s'applique qu'à mériter son estime et son amour ; où, bien loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même s'il y a des hommes au monde et si elle est exposée à d'autres yeux qu'à ceux de l'Epoux qu'elle a au ciel.

Heureux mille fois celui qui peut être en une semblable disposition, c'est-à-dire, qui n'a que du mépris, et pour tout le mal que l'on peut penser de lui, et pour tout le bien qu'on en peut dire, qui borne tous ses désirs à contenter son Créateur, qui vit sur la terre, comme s'il y était tout seul avec Dieu, qui oublie, qui compte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est en cet état! Qu'on est tranquille! Qu'on a de facilité à se faire saint! Au contraire, on peut dire que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des discours et des jugements des hommes est le plus grand obstacle que nous ayons à la véritable piété. Tandis que vous aurez cette faiblesse, ou vous ne ferez pas le bien de peur d'être blâmé des méchants, ou vous ne le ferez que pour être loué des bons. Nous voyons tous les jours que la crainte d'être raillé, de passer pour bigot et pour hypocrite, étouffe la plupart des bonnes résolutions; que le désir de passer pour sage et pour vertueux corrompt la plupart des bonnes œuvres. Mais surtout cette vaine appréhension de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie; cette appréhension, dis-je, est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend les travaux des prédicateurs inutiles. Hélas! quel fruit ne ferions-nous pas, si nous pouvions détruire ce vain fantôme? Car enfin la vertu a quelque chose de fort aimable; elle a de grands charmes pour la plupart des esprits; elle a je ne sais quoi qui enchante, qui ravit les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les saints, et de cette

admiration il naît assez naturellement une secrète envie de les imiter. De plus, le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur et en même temps avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du désir de se donner à lui sans réserve. Si pour cela il ne fallait qu'être bon du fond du cœur, s'il ne fallait rien changer à l'extérieur, en un mot, s'il ne fallait pas se déclarer, croyez-moi, Messieurs, le nombre des saints et des saintes égalerait bientôt celui des étoiles du firmament. Mais si l'on vient à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions ; si l'on prétend renoncer à la vanité des habits et s'éloigner des plaisirs et des divertissements, se tenir dans la solitude ; que de discours, que de railleries, que de plaintes mêmes, que de murmures ne va point causer ce changement, surtout dans les pays où la dévotion n'est guère connue et où les tièdes et les négligents ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de personnes dont la ferveur condamne leur lâcheté ? Les grands ont encore ici plus de difficulté que les autres, parce qu'ils sont plus exposés à la vue du monde, qu'ils ne peuvent rien réformer au dehors qu'on ne s'en aperçoive incontinent. Mais ils ont aussi cet avantage que, comme on a beaucoup de respect et de complaisance pour eux, on ne les blâme pas facilement ; au contraire, on loue, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font. Leur exemple a le pouvoir de donner du crédit à la manière de vie qu'il leur plaît de choisir, quelque route qu'ils prennent ; bien loin de les détourner, on se fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition que nous soyons, nous

sommes bien malheureux si, pour des discours et pour des paroles, nous abandonnons d'aussi grands trésors que ceux qui sont renfermés dans la véritable vertu. Nous sommes bien malheureux si nous préférons le jugement des hommes qui sont si injustes et si faibles, qui ne pensent presque pas à nous, qui font si peu d'état de nous, qui n'aiment et qui n'estiment qu'eux-mêmes, si, dis-je, nous le préférons au jugement d'un Dieu si équitable et si éclairé, d'un Dieu qui a toujours les yeux sur nous, qui prend tant d'intérêt à ce qui nous touche, et qui nous doit rendre éternellement heureux ou éternellement malheureux, selon qu'il nous aura jugés dignes de son estime ou de ses mépris. Hélas! nous craignons que les libertins ne nous reprochent notre dévotion, et nous n'appréhendons pas les reproches que le Seigneur nous fera, quelque jour, de notre vie toute mondaine, toute opposée à ses maximes et à ses exemples ! Si c'est pour nous une si grande peine de paraître bons devant les méchants, quelle confusion n'aurons-nous pas de paraître mauvais en la présence de Dieu et de tous les saints? Que nous servira, pour lors, que notre vie ait été approuvée ou condamnée par le monde? Le monde nous justifiera-t-il devant Dieu ? Prendra-t-il notre parti contre notre juge ? Si nous n'avons autre chose à dire pour notre défense, si ce n'est que nous avons eu peur de déplaire à l'ennemi de Jésus-Christ, croyez-vous que ce soit là une fort bonne défense ? Pour moi, dit Saint Paul, je ne me mets nullement en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi ; je ne les connais point pour mes juges. Si je suis assez heureux pour plaire au

Seigneur, je me passerai bien de toute autre approbation : *Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die : qui autem me judicat, Dominus est.*

Seigneur, imprimez, s'il vous plaît, ce généreux sentiment dans le cœur de tous ceux qui sont ici ! Si vous ne les fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cet obstacle qui s'oppose à notre zèle, nous ne ferons jamais rien pour votre gloire. Nous toucherons, nous échaufferons les cœurs, nous y ferons naître mille bons désirs, nous leur inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la prière, de la mortification. Mais tout cela ira échouer contre cet écueil ; dès le moment que, pour votre service, il faudra résister aux prières et aux sollicitations des amis, qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une société, témoigner qu'on craint de vous offenser, et le témoigner devant des personnes qui en font gloire, on ne se ressouviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on se trouvera sans force et sans courage pour le faire. Nous avons besoin de votre grâce, ô mon Dieu ! Nous avons besoin d'une grande grâce pour soutenir notre faiblesse en ces rencontres, pour persévérer dans les saintes résolutions que vous nous avez inspirées et pour mériter la couronne qui n'est donnée qu'à la persévérance. Je vous souhaite, Messieurs, et cette persévérance, et cette couronne immortelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

XXIX^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION

de la Sainte Vierge

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt puerum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Après que les jours de la Purification de Marie furent accomplis, on porta Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

(*S. Luc*, ch. 2).

On a toujours estimé et loué la pureté de la Sainte Vierge. Cette vertu pourtant n'aurait rien eu de fort considérable à l'égard de Marie, si son amour pour la pureté n'eût été très tendre et désintéressé.

Je ne sais si, dans ce jour où l'Eglise célèbre le mystère de la Purification de Marie, on approuvera le dessein que j'ai de faire l'éloge de la pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons qui m'ont paru

assez plausibles et auxquelles vous vous rendrez peut-être, Messieurs, aussi bien que moi. La première, c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de Notre-Dame, il n'en est aucune qui ne mérite mieux un panégyrique que celle-ci; qu'elle fait, pour ainsi dire, son caractère particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu, elle n'a pas seulement été la première, qui ait mis en honneur la virginité, mais encore elle l'a portée si loin qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait, qu'elle passe même nos conceptions et qu'elle ne peut être bien conçue que par les lumières de la foi. De plus, c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu et de l'attirer dans ses entrailles, selon saint Bernard : *Virginitate placuit.* Elle a fait elle-même tant d'état de la qualité de vierge qu'elle l'a préférée à tous les titres les plus glorieux, et du ciel, et de la terre.

Que s'il y a tant de raisons pour louer la pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de choisir pour cela le jour de la Purification, ce jour dis-je, où elle semble renoncer à la gloire de sa pureté et se confondre volontairement avec le reste des mères. Il est du zèle de ses véritables serviteurs de révéler à toute la terre ce qui est non seulement couvert, mais encore obscurci et terni en quelque sorte par ce mystère. Il est à propos que nous prenions le parti de sa gloire contre son humilité et que nous tâchions de lui conserver par nos discours ce qu'elle hasarde par son silence et par sa soumission à la loi divine. Esprit-Saint, c'est de votre bien-aimée et c'est de ce que vous avez le plus aimé en elle que nous allons nous entretenir : ce ne sont plus

nos intérêts, ce sont les siens que nous osons vous recommander. Vous nous exaucerez sans doute en cette rencontre, surtout si, vous priant pour elle, nous vous prions encore par elle. *Ave Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle, comme la beauté et la force, et que pour être vraiment chaste il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut souiller ou déshonorer le corps. Puisque toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leurs sièges, ou dans l'entendement, comme la foi et la prudence, ou dans la volonté, comme la charité, la justice, la tempérance et presque toutes les autres vertus morales et surnaturelles. De sorte que, pour être pur d'une manière sainte et louable, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté : on peut avoir cet avantage par tempérament et par nécessité, par défaut d'âge et de connaissance. Il faut être pur par choix, par estime, par affection pour cette vertu, et il faut l'estimer et l'aimer pour elle-même sans avoir égard à la gloire et aux autres avantages qu'on peut espérer en la pratiquant; c'est-à-dire, en un mot, que pour être vraiment chaste, il faut aimer purement. Plus cet amour est tendre, plus il est désintéressé, et plus cette vertu est parfaite en celui qui en fait profession, comme, au contraire, par le défaut de ces deux conditions, la pureté cesse d'être une vertu et peut être même vicieuse.

Cela étant supposé, dans le dessein que j'ai de parler de la chasteté de Marie, on voit aisément à quoi c'est que je me dois arrêter. Il faut que je vous entretienne,

en premier lieu, du zèle qu'elle a eu pour cette belle vertu et, en second lieu, du désintéressement de ce même zèle. Je ne prétends pas vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un et l'autre : cela est absolument impossible. Mais j'espère vous dire des choses qui ne laisseront pas de vous en donner une grande idée. Nous verrons donc, dans le premier point, combien Marie a aimé la pureté, et dans le second, combien elle l'a aimée purement.

PREMIER POINT

Je suppose, avant toutes choses, comme une vérité qui ne souffre nulle contestation, que Marie, dès ses premières années, s'engagea à vivre dans une pureté parfaite et qu'elle a gardé constamment cette résolution jusqu'à la mort. Comme les hérétiques se sont attachés pour la plupart à persécuter la Sainte Vierge, que tous ses privilèges lui ont été disputés, je sais que celui de sa perpétuelle virginité a été combattu comme les autres. Quoique Calvin lui-même, en son *Harmonie*, ait dit que c'est un article dont on ne peut douter sérieusement, à moins que de vouloir passer pour opiniâtre et rebelle à la lumière, il ne laisse pas d'y avoir des libertins qui osent douter de tout et particulièrement de ce qui a quelque opposition avec leurs mœurs déréglées.

Ils disent donc que Marie n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; que depuis elle a eu des enfants de Saint Joseph; et ils le disent sur des

fondements qui font pitié à quiconque les examine avec soin. Marie enfante : Jésus est appelé son premier-né, pour faire voir qu'elle n'avait pas eu d'enfant avant celui-là. Ces beaux esprits veulent que c'est pour nous apprendre qu'elle en a eu d'autres après lui. Pour faire voir que le Sauveur est né d'une vierge, l'évangéliste déclare qu'avant ses couches Saint Joseph n'avait eu nul commerce avec elle, et ils concluent qu'elle a donc vécu depuis avec lui comme une autre femme. Saint Jean et Saint Jacques sont appelés les frères de Jésus-Christ, selon la coutume des Juifs qui donnaient ce nom aux cousins jusqu'à un certain degré : sur cela ils ont la hardiesse d'avancer que ces deux apôtres ont eu Marie pour mère.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? N'est-ce pas bien de quoi opposer aux sentiments de tous les Pères grecs et latins qui affectent de l'appeler toujours vierge ? Ne sont-ce pas là des arguments bien capables de détruire la créance universelle de l'Eglise qui, dès la naissance du christianisme, a condamné cette erreur dans Cérinthus et en la personne d'Ebion et, depuis encore, en celle de Florinus, d'Helvidius, de Jovinien et de quelques autres réfutés par Saint Epiphane, Saint Jérôme et Saint Augustin. Que signifient ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco*, si ce n'est qu'elle a fait vœu d'une perpétuelle virginité ? Si elle n'avait pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la conception de Jésus-Christ ? Et si elle l'avait, comment l'a-t-elle violé, après avoir mis au monde le Rédempteur ? Ce n'était peut-être qu'une simple résolution ? Je

le veux ; mais une résolution si ferme qu'elle refuse de la rompre pour être mère du Saint des Saints, pour loger le Verbe Incarné dans ses entrailles. Est-il croyable qu'elle l'ait abandonnée depuis pour mettre au monde des pécheurs, des enfants de malédiction, des esclaves de Lucifer ? Quoi ! cette chère virginité, ce trésor que Dieu lui avait conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avait épargné, qu'il avait, pour ainsi dire, respecté, en venant au monde, cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au désir d'avoir un enfant d'Adam ! Marie l'aurait méprisée, après la naissance du Rédempteur, en un temps où ses grâces s'étaient multipliées à l'infini, après avoir mis au jour le Dieu de la pureté, Celui qui venait apprendre aux hommes cette admirable vertu, et par ses exemples, et par sa doctrine !

Il est étrange que nulle vérité ne soit hors d'atteinte à la présomption de l'esprit humain, et que le désir de contredire, joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte jusqu'à renoncer au sens commun et à toutes les lumières les plus naturelles ! On me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort admirable en cette confiante virginité de Marie, vu qu'elle ne lui coûtait nul combat, ayant été délivrée, en sa Conception, de l'attrait qui nous porte au vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de révolte en elle qui pût l'ébranler dans le désir qu'elle avait de vivre chaste. Vous dites que c'était un privilège qui lui avait été accordé. J'en conviens. Mais c'était encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avait pour cette vertu, lequel était si ardent qu'il fermait toute entrée aux

tentations et la rendait insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque en la Sainte Vierge une grande tendresse pour la pureté, c'est que, quoique affranchie des rébellions de la chair, quoique hors d'atteinte à tout ce qui pourrait troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne laisse pas de vivre dans la même retenue, de prendre toutes les précautions qu'on aurait pu prescrire à la plus faible des créatures.

Ces saintes Filles, qui se condamnent à une prison perpétuelle, témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde. Mais aussi ont-elles bien raison de se défier de leur faiblesse et des artifices de leur ennemi : elles possèdent un trésor qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé en sa Conception la tête du vieux serpent, Marie qui jouit des privilèges de la nature innocente, qui a été confirmée en grâce et comblée de grâces pourrait s'exempter de tant de soins et se donner plus de liberté. Cependant, dès l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le Temple et se dévoue, pour toujours, à la solitude et au silence. C'est là, dit Saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avait à se défendre des périls de l'oisiveté, où la chasteté la plus parfaite court quelque hasard, comme les eaux les plus pures se corrompent, quand elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, ne sachant ce que c'est de (1) ces confidences, de ces amitiés particulières où il est bien

(1) On dirait aujourd'hui : Que ces confidences, que ces amitiés...

mal aisé qu'il ne se glisse quelque chose d'un peu plus libre, soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur qui fait voir la peine qu'elle sent à s'attirer les regards de ceux qui l'écoutent. *Intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita Deum, non hominem, quærere.* Considérez-là, je vous prie, dans la petite chambre où l'ange la trouve à l'Annonciation. Nul homme, dit le même Saint Ambroise, ne pénétra jamais dans cette retraite ; un ange seul a pu y avoir entrée, et il la trouve, ainsi qu'elle avait accoutumé d'être, sans compagne, comme si elle appréhendait que ses oreilles ne fussent souillées par quelque discours trop humain. *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit, solus angelus repererit, sola sine comite, sola sine teste, ne quo degenere depravaretur affatu.*

Je ne parle point du trouble que lui causa la vue de l'ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte serait une marque de pudeur et de modestie ; mais dans la Sainte Vierge, qui connaissait ses forces et qui se sentait si éloignée de tout ce qui était contraire à son devoir, ce ne pouvait être que l'effet d'un amour pour la pureté qui allait, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès, jusqu'à l'aveugler, jusqu'à lui ôter pour un temps l'usage de la raison. Ce qui est admirable, c'est que ce même amour pour la solitude, cette modestie qu'elle fit paraître dans sa plus grande jeunesse, elle les conserva non seulement dans le mariage, mais encore étant veuve et même après la mort de son Fils jusqu'à l'âge de soixante ans. A cet âge

elle aurait pu se produire, parler, converser sans rien faire contre la bienséance la plus exacte; elle aurait pu se donner plus de liberté, sans choquer les règles de la plus sévère pudeur. Cependant, depuis la mort de son Fils, on ne la voit non plus, on n'entend non plus parler d'elle que si elle était morte avec lui. Saint Denis eut l'avantage de la voir à Jérusalem et il n'a pas manqué de le faire savoir à toute la terre. Au reste, il déclare qu'il n'a jamais rien vu de plus semblable à une divinité; qu'il l'aurait adorée si, peu de temps auparavant, il n'avait été guéri des erreurs de l'idolâtrie. Je vous laisse à penser, Messieurs, si, à l'âge d'environ soixante ans où était alors Marie, ce saint avait été ébloui par l'éclat de sa beauté ou par celui de sa modestie et de sa pudeur. Vous voyez, par là, quelle a été la confiance et la délicatesse de son amour pour la chasteté. Mais je m'en vais vous donner des preuves de sa générosité et de sa force.

En quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, le teint de ses feuilles, s'il m'est permis de parler ainsi, leur arrangement vous donnera de l'admiration; vous ne pouvez vous empêcher de louer le Créateur qui, d'un bois sec et épineux, d'une terre qui n'est, ni vermeille, ni parfumée, peut faire naître une si belle fleur qui peut faire les délices de presque tous les sens. Mais, si c'est en plein hiver, lorsque la terre, resserrée par la gelée, ne saurait, ni pousser, ni entretenir un brin d'herbe, et que les arbres les plus hauts sont dépouillés de feuilles

et séchés jusqu'à la racine, elle vous paraîtra un prodige.

Messieurs, Marie a été vierge en une saison qui n'était point la saison de la virginité. Cette vertu était persécutée de son temps ; elle était du moins inconnue. Il faut que l'amour soit bien fort, quand il n'est point rebuté par l'obscurité et par les disgrâces de la personne qu'on aime. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où elle passait si peu pour une vertu qu'on ne pouvait se dispenser de recevoir un mari et de renoncer, du moins en apparence, à la chasteté virginale. Ce qui était d'autant plus difficile que la virginité, ainsi obscurcie par le mariage, passait nécessairement pour stérilité. Or vous savez, Messieurs, ce que tout le peuple Juif pensait de cette malédiction. Car alors on ignorait encore le prix des adversités temporelles ; elles étaient encore des marques de la colère du Seigneur. Jésus-Christ n'avait point encore découvert le trésor incomparable qui était caché dans les croix ; de sorte que les malheureux n'osaient paraître en public et qu'on ne faisait pas difficulté de les regarder comme des scélérats et des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tout cela ; elle lui paraît belle au milieu de tant de disgrâces ; tout cela ne l'empêchera pas de se lier étroitement avec elle et de lui être fidèle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous bien toutes les tentations que Marie a eu à surmonter pour embrasser et pour demeurer si constamment attachée à cette vertu ? Je ne parle point du désir qu'on a naturellement de revivre dans sa

postérité. Outre ce désir, toutes les femmes juives espéraient d'être mères du Messie ; et c'est pour cela, disent les Pères, que la stérilité était maudite. Jamais prophète, jamais docteur de la Loi n'a eu une connaissance plus distincte de l'Ecriture que Marie. Elle savait que les semaines de Daniel, qui marquaient si précisément le temps de l'Incarnation, allaient expirer ; elle savait que le Messie devait être de la maison de David, dont elle était ; son humilité ne lui pouvait pas cacher le comble des grâces où elle était élevée ; nulle créature n'avait plus de sujet de prétendre à l'honneur d'être la mère de ce Prince qu'on attendait depuis tant de siècles. Toutefois Marie, renonçant à de si grandes espérances, se résout à demeurer vierge et elle s'y engage par un vœu irrévocable. Elle avait lu : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium*, sans doute. Mais il faut bien que, par une permission particulière de Dieu, elle ne l'eût pas compris, puisqu'elle témoigna à l'ange que ce vœu lui paraissait un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Que si vous dites que c'est trop raffiner que de vouloir faire un si grand mérite à la Vierge d'un simple vœu de virginité, je réponds, Messieurs, que, si elle n'a pas eu les vues et les pensées que nous lui attribuons, elle n'aurait pas laissé de faire ce qu'elle a fait, quand elle les aurait eues. En effet, Messieurs, ne disons rien que de solide et qui ne soit appuyé par l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non seulement elle a renoncé à l'espérance d'être Mère du Sauveur pour être vierge, mais à cette maternité même, lorsqu'elle lui fut présentée par l'ange de la part de Dieu. Ce qui est

étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élévation, que, sur l'heure, sans avoir eu du temps pour réfléchir (1) sur les engagements qu'elle avait, elle interrompit l'envoyé du ciel pour lui déclarer qu'elle était vierge et que rien n'était capable de l'obliger à renoncer à cette gloire. Quel zèle pour la pureté ! C'est un ange qui lui parle ; c'est de la part de Dieu auquel elle est engagée et qui est maître de sa liberté ; il s'agit d'être élevée au-dessus des anges et des hommes. Mais Marie, toute possédée de l'amour de la pureté, toute troublée, toute alarmée au seul nom de mère, ne considère rien de tout cela et ne s'attache qu'à ces paroles de conception et d'enfantement dont elle a horreur. Sur cela elle se récrie, elle fait paraître sa surprise et son trouble par ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* ? Si c'est un commandement, je suis prête d'obéir ; que si la chose est à mon choix, allez porter à quelqu'autre la couronne que vous m'offrez. Je sais que Dieu peut tout et qu'il me peut rendre féconde sans impureté. Mais s'il en faut passer par les voies communes et établies, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis vierge et que je la serai jusqu'à la mort.

O zèle vraiment parfait ! O amour prodigieux de la pureté ! O belle vertu ! Qu'il faut que vous soyez précieuse, puisque Marie, la plus éclairée de toutes les créatures, vous a estimée et aimée jusqu'à ce point ! Que les hommes se trompent horriblement et qu'ils se

(1) Le texte original est : *Se réfléchir*.

font de tort à eux-mêmes en vous négligeant, en vous méprisant comme ils le font ! Ce n'est pas, chrétiens Auditeurs, que je me plaigne des désordres de notre siècle et des outrages que reçoit tous les jours la chasteté : je n'ai garde de souiller, par la représentation de nos désordres, un discours consacré à la virginité de Marie. Je ne me veux plaindre aujourd'hui que des personnes mêmes qui font profession d'être chastes, mais qui, selon mon sens, n'aiment point cette vertu avec assez de tendresse et d'empressement.

Voulez-vous savoir ce que c'est qu'aimer véritablement la pureté ? Représentez-vous une femme amoureuse de ses propres charmes et entêtée de sa beauté. Non seulement elle voit avec complaisance que la nature l'a distinguée, en ce point, du commun des femmes, mais elle apporte à conserver les grâces qu'elle en a reçues des soins qu'on ne saurait exprimer. Que ne fait-elle point pour défendre ce teint, soit du hâle, soit de la rigueur du froid ? Que ne fait-elle point pour le nourrir, pour l'entretenir dans sa fleur, pour le rendre, s'il est possible, immortel ? Pour lui causer une affliction sensible il n'est pas nécessaire de lui arracher un œil ou de lui causer quelque autre horrible difformité : un cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat et d'embonpoint, un bouton, une enflure, une petite tache la mettrait au désespoir.

Il *en* est de même, à peu près, d'une personne vraiment chaste. Ce n'est pas assez pour elle d'éviter le crime et les derniers dérèglements : elle ne se pardon-

nerait pas une parole ni un regard tant soit peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus passagères, lui font horreur ; elle ne se contente pas d'être irréprochable aux choses essentielles ; tout lui parait essentiel en cette matière. Elle n'a, ni yeux, ni oreilles pour ce qui pourrait souiller le moins du monde son imagination. Toute médisance lui déplait, parce que la charité y est blessée ; mais celle qui offense la chasteté, ces nouvelles galantes, ces histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus ordinaire des entretiens, seraient capables de la bannir des compagnies, quand elle n'aurait point d'autre sujet de se plaire en la solitude. Qui peut dire jusqu'où va sa délicatesse et sa vigilance ! Elle fuit la compagnie des personnes vicieuses ; elle se défie des plus réservées; elle craint dans les hommes les plus vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs et des sentiments ; enfin elle ne se croit bien en sûreté, que lorsqu'elle est tout à fait seule. Et encore elle s'appréhende elle-même et se comporte toujours avec la même modestie que si elle était à la vue de tout le monde.

Quand on est tout à fait chaste, chrétienne Compagnie, on craint de ternir cette vertu même dans les autres. On peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes s'aiment plutôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste, par exemple, craindra d'être vue, d'être louée comme belle ; elle ne se produira que dans la nécessité ; et alors ce sera avec tant de retenue, elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvements de telle sorte qu'elle ne sera pour personne un

sujet de chute et de scandale. L'exemple de cette vierge romaine qui s'arracha les yeux et les envoya à un jeune homme qui avait eu la témérité de se plaindre à elle de leur pouvoir ; celui de cette autre qui plongea la main dans la chaux vive, jusqu'à ce qu'elle fut entièrement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avait eu de s'attirer en passant les regards et les louanges d'un homme : ces exemples, dis-je, sont un peu bien forts pour être imités. Mais toute femme, qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaite, prévient, autant qu'il est possible, en se voilant et en se cachant, les accidents qui portèrent ces saintes Filles à de si grandes extrémités. O qu'elle est éloignée de la vanité de celles dont les coiffures et les habits ne semblent être faits que pour allumer des feux impurs, *de celles* qui semblent prendre à tâche d'insulter à la pudeur, d'employer les dons de Dieu à lui débaucher ses créatures, et d'aller répandant partout le poison qui corrompt les âmes et qui les tue ! Qu'elle a de mépris et d'aversion pour ces modes scandaleuses que le démon n'a introduit dans le monde que pour y entretenir l'impureté ! Que son état, la coutume, les discours du monde sont de faibles raisons pour l'engager à renoncer à la modestie et à la simplicité de ses habits !

Lorsque j'entre dans la chambre de cette personne, Messieurs, je ne crains point de porter la vue partout indifféremment : je suis sûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance. Les figures lascives, les nudités ne s'y trouvent, ni sur ses meubles, ni dans ses tableaux. Il n'est pas jusqu'à son portrait, si

elle en a, qui ne soit chaste et qui ne la fasse reconnaître à sa modestie, aussi bien qu'aux traits de son visage : elle craint d'être vue, même en peinture, en un état qui puisse arrêter les yeux impudiques ou effrayer les plus chastes. Voilà ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste, il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la dépeindre, ne soit que pour les seules vierges ; elle est pour les veuves, disent les Saints Pères ; elle est encore pour les femmes mariées. J'avoue qu'elle a un éclat particulier dans celles qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entière et parfaite continence ; mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes, et je ne fais pas difficulté d'avancer qu'il y peut avoir des personnes si vertueuses et si zélées pour la pudeur, même dans le mariage, qu'elles surpasseront en chasteté un grand nombre de vierges de l'un et de l'autre sexe.

Il ne faut pas non plus s'imaginer qu'être parfaitement chaste ce soit être tout à fait exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bonheur de ceux que Dieu protège de telle sorte qu'ils n'ont jamais de combat à rendre en ce point ; mais j'estime encore plus la constance des autres qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns et qui ne se lassent ni ne se rendent jamais. La pureté se purifie dans les tentations, bien loin d'y perdre quelque chose de sa beauté : *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis ; au contraire, il faut prendre tous les soins imaginables pour les éviter. Mais si, nonobstant tous ces soins, ils ne laissent pas de vous attaquer,

résistez avec confiance ; vous les surmonterez infailliblement. Souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques ; ils ne peuvent qu'augmenter vos mérites et l'éclat de votre vertu.

Courage donc, chrétiens Auditeurs ! Formons aujourd'hui la résolution d'aimer et de pratiquer une si aimable vertu. Que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloigne, puisque nous pouvons tout vaincre avec la grâce de Dieu et qu'il y a de si grandes récompenses pour cette victoire. Je vous ai déjà dit que l'amour de cette vertu a valu à Marie la Maternité de Dieu ; j'ajoute que, sans cet amour, vous ne recevrez jamais du ciel que des dons fort médiocres, qu'on n'entre dans sa faveur que par cette voie ; mais aussi, par cette voie, on ne manque jamais d'y parvenir, surtout si l'on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté et qu'on l'aime encore fort purement. C'est ma seconde partie qui sera courte.

SECOND POINT

Je ne m'étonne point que, d'un consentement presque universel, les hommes aient attaché tant de gloire à la continence, que tous les peuples l'aient révérée, que tous les sages lui aient donné des éloges et qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus grands ennemis : *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur, qui eam expugnare non possunt.* Lorsque les Pères en veu-

lent parler, ils manquent d'expressions pour marquer leurs sentiments. Ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'élève au-dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpétuel, qu'elle jouit déjà des privilèges de la résurrection et de l'état bienheureux : ils la comparent aux anges, ils l'élèvent au-dessus d'eux, ils osent la mettre dans un même rang avec le Verbe incarné et dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même a dit, par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité d'esprit ou de corps, nulle fortune, nul amas d'or et d'argent, ne peut être égalé à la gloire d'une âme chaste : *Omnis ponderatio auri non est digna continentis animæ.* Ces sentiments ne doivent surprendre, ni les bons qui savent par expérience combien cette vertu demande de force, ni les vicieux qui la tiennent comme impossible. Mais il est bien à craindre que la chasteté, étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plutôt que pour elle-même. Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit partout, et qui est comme un rayon de lumière qui l'environne et qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la première qui ait aimé parfaitement la pureté ; mais elle est la seule qui l'ait aimée aussi purement qu'elle l'a fait.

Elle a aimé une pureté obscure, couverte du voile du mariage. Si la chose ne fût pas allée plus loin, on aurait pu croire qu'elle vivait en continence avec son mari. Mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvait plus laisser de sujet de douter qu'elle fût

impure. Il ne restait, pour sauver sa gloire, qu'une seule voie qui l'aurait comblée d'honneur, qui était de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaïe et de publier ce qui s'était passé à la conception et à la naissance de son Fils. Mais, ô vertu ! O force ! O détachement admirable ! Elle cache ce mystère à tout le monde ; elle ne le révèle, ni à Siméon, ni à Anne la prophétesse ; au contraire, elle s'absente quarante jours du Temple, comme pour reconnaître qu'elle avait été sujette à l'impureté des autres femmes ; en un mot, elle prend si peu de soin de sa réputation que, voyant ce que toute la terre pensait d'elle, prévoyant que, dans tous les siècles à venir, il y aurait des esprits qui révoqueraient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son temps, ni pour prévenir les doutes de toute la postérité. O que cela est grand ! Que ce silence me donne une grande idée de la Sainte Vierge ! Quelle force n'a-t-il pas fallu pour se taire si constamment sur une chose qui lui devait être si glorieuse.

J'ai dit que Marie a aimé la pureté sans rechercher la gloire qui lui est due naturellement, fuyant même cette gloire et y renonçant de plein gré. Elle a fait plus encore ; elle l'a aimée accompagnée de la honte qui suit l'impudicité, se contentant d'avoir Dieu seul pour témoin de son intégrité virginale. Je ne sais si vous avez (1) jamais pensé à l'état où se trouva Saint Joseph, lorsqu'il aperçut que Marie était enceinte. Ce fut sans doute un étrange

(1) Le texte original porte : *Si vous n'avez...*

embarras pour ce saint homme. Il sait de quelle manière il a vécu avec elle; il voit des marques de la fécondité. Croira-t-il que c'est un miracle? Mais, si cela était, ne lui en aurait-elle rien dit? Il n'y a pas d'apparence. C'est donc une incontinence toute visible. Il faut la livrer pour être lapidée, selon la loi, ou du moins se séparer d'elle et s'enfuir secrètement, pour s'exempter d'une obligation qui ne s'accommode pas avec la douceur et la modération de son esprit. Marie voit toutes ses pensées, tous ses combats; elle lit dans les yeux de son mari les soupçons indignes qu'il a conçus de sa fidélité conjugale; elle lit dans son cœur les cruels mouvements que ces soupçons y font naître. Elle pourrait, en disant une parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec ses doutes; elle pourrait s'épargner la confusion qu'elle en souffre et le péril qu'elle court; et néanmoins elle ne dit mot. Tout cela ne peut donner atteinte qu'à sa gloire et au repos de sa vie même; elle n'en est pas moins vierge pour tout cela; elle abandonne sans peine tout le reste; elle ne daigne pas même le retenir, quoiqu'elle le puisse aussi aisément qu'il est aisé de dire un mot.

Je ne saurais assez admirer la constance de Susanne, lorsque, se voyant dans la nécessité, ou de perdre la chasteté, sans perdre l'honneur, ou de la conserver, par la perte de la vie et de l'honneur, elle aima mieux mourir infâme que de vivre en honneur après une impureté secrète. Sans rien ôter à cette générosité, qui ne peut être sans doute assez admirée, il est tout visible que Marie a surpassé de beaucoup cette Juive incomparable.

Car enfin, ce qui était une nécessité à Susanne était, en la Sainte Vierge, un choix libre par lequel elle renonçait à la gloire de la virginité, quoiqu'elle eût pu conserver l'une sans perdre l'autre. De sorte qu'elle a fait voir, non seulement qu'elle aimait la pureté sur toutes choses, mais encore qu'elle n'aimait, ce semble, autre chose que la pureté.

Si le temps me le permettait, je déplorerais ici volontiers un malheur qui est presque aussi commun dans le monde que la véritable pureté y est rare. On a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui tout est corrompu, qu'il n'y a plus d'honnête fille, plus d'honnête femme dans le monde ; ces discours ne peuvent être semés que par ceux qui sont eux-mêmes fort débauchés et qui voudraient que tout le monde leur ressemblât. Mais il est à craindre que, parmi les plus irréprochables, il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, mais simplement pour un vain honneur. Quel dommage de faire au monde un sacrifice qu'il estime si peu et qu'il a si peu mérité ! Quelle folie de faire tous les frais de la chasteté et d'être mis dans les enfers avec les femmes prostituées ! Où je vous prie de remarquer deux choses bien dignes d'être observées : la première est qu'elles ont plus de peine, parce que, ne travaillant pas pour Dieu, Dieu n'a nul égard à leurs soins : ainsi, ce qui est bien encore à remarquer, non seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles aient ce qu'elles prétendent. Le monde ignore votre vertu ; il n'en croit rien, il cherche partout des sujets de se persuader du contraire ; et le

moindre bruit, les plus légères, les plus fausses apparences suffisent pour l'en persuader ; la médisance vous attaquera comme un autre et elle sera crue sur votre sujet, comme elle l'est à l'égard des autres. On prendra à contre sens toutes vos démarches ; on donnera des jours désavantageux à vos plus honnêtes actions ; en un mot, vous aurez bien de la peine et vous n'en retirerez aucun fruit.

Mon Dieu, ayez pitié de nous, je vous en conjure : *Quis potest facere mundum ?* Nous sommes environnés d'ennemis ; nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiètent ; ceux de dehors entrent dans notre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs ; il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu ; les discours, les exemples, les conversations et tout l'embarras du monde, amis, parents, voisins, qui peut espérer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tant d'ordures et de l'être au point qu'il le faut être pour l'être parfaitement ? Que si, après en être venu à bout, nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'intérêt temporel nous assiège encore et se présente pour corrompre même la pureté ; qui pourra espérer de la sauver de tant de pièges, à moins que vous ne l'aidiez d'un puissant secours que nous espérons de votre bonté et de votre miséricorde en ce monde, pour pouvoir jouir un jour des récompenses que vous promettez aux véritables chastes en l'autre, où nous conduisent, *le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.*

XXX^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ANNONCIATION

de la Sainte Vierge

Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?
Comment cela se fera-t-il, vu que je ne connais point d'homme ?
(*S. Luc*, ch. 1).

La Sainte Vierge efface toutes les plus hautes idées que la morale ait jamais données du magnanime, dans le refus qu'elle fait de la maternité divine et dans l'acceptation de cette même maternité.

C'est quelque chose de si grand que la qualité de Mère de Dieu qu'à la Divinité près, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus sublime. Or, comme c'est en ce jour que la Sainte Vierge a reçu cette qualité, je ne m'étonne nullement que ses panégyristes et ses dévots en fassent aujourd'hui le sujet, les uns, de leurs méditations, et les autres, de leurs discours. Toutefois, Mes-

sieurs, ce n'est point sur ce sujet que je viens ici vous entretenir. Je ne vous dirai rien de l'honneur que reçut Marie au mystère de l'Annonciation ; je ne vous parlerai que des vertus qu'elle y pratiqua. Et voici les véritables raisons qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoue, en premier lieu, qu'ébloui par l'éclat de cette maternité terrible, comme Saint Epiphane l'a appelée, j'ai cru que je devais chercher quelque chose de plus proportionné à la faiblesse de mon esprit, quelque chose que je pusse exprimer et que tout le monde pût comprendre. D'ailleurs, quoique ce que Dieu fait pour Marie en ce mystère dût peut-être nous causer plus d'admiration, il m'a semblé que ce qu'elle y fait elle-même pour Dieu serait plus capable d'exciter notre ferveur. De plus, j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerais immédiatement à sa gloire, je ferais vraiment son panégyrique, au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité, je ne louerais, à vrai dire, que la libéralité de Dieu envers elle.

Mais la plus forte raison que j'ai eue, pour m'attacher aux vertus que Marie fait paraître en ce mystère, plutôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est parce que, quelque éminente que soit la dignité où Dieu l'élève, elle s'élève elle-même par la vertu au-dessus de cette dignité incompréhensible. C'est une vérité dont j'espère vous convaincre, si vous voulez bien m'écouter avec quelque attention et si cette même Vierge, qui me fournit une matière si riche, daigne m'obtenir la grâce de la traiter comme je le souhaite et comme elle le mérite. Demandons-lui

cette faveur par les mêmes paroles dont l'ange se sert aujourd'hui pour la saluer : *Ave Maria.*

Lorsque je dis que dans le mystère de l'Annonciation Marie s'élève, par la vertu qu'elle pratique, au-dessus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la vue sur sa profonde humilité et que vous ne vous ressouveniez de cette réponse si modeste : Je suis la servante, je suis l'esclave du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Il est vrai, Messieurs, que cette humilité l'a rendue digne en quelque sorte, d'être la Mère de Dieu, parce que, plus on s'abaisse, plus on mérite d'être honoré. Mais on ne peut pas dire, ce me semble, que cette vertu l'ait élevée encore plus haut, qu'elle l'ait mise au-dessus d'une dignité qui est en quelque sorte infinie. Quelle est donc cette admirable vertu à laquelle Marie doit une si haute élévation? C'est sa magnanimité, chrétiens Auditeurs; c'est la force et la grandeur de son âme. Vertu d'autant plus admirable, en une jeune personne, qu'elle n'est, ce semble, ni de son âge, ni de son sexe; vertu que toute la philosophie païenne a révérée, quoiqu'elle n'en ait vu que l'ombre en ses héros et en ses faux sages; vertu qui est le véritable caractère du christianisme, quoi qu'elle ne se trouve que dans très peu de chrétiens; vertu enfin qui a paru en toute la vie de la Sainte Vierge, mais qui, dans son Annonciation, éclate d'une manière si extraordinaire qu'elle efface toutes les plus hautes idées que la morale ait jamais données du magnanime.

Un ange présente à Marie, de la part de Dieu, la Mater-

nité de Dieu même. Je la vois d'abord étonnée et chancelante ; mais bientôt après, toute résolue à la refuser, si elle ne peut s'accorder avec la virginité. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Elle l'accepte néanmoins dans la suite et se soumet à la volonté de Dieu. *Fiat mihi secundum Verbum tuum.* C'est, Messieurs, dans ce refus de la Maternité divine et, en deuxième lieu, dans cette acceptation de la même maternité, que je remarque une force plus qu'humaine. Il fallait une grande magnanimité pour refuser d'être la Mère de Dieu : ce sera le premier point. Il n'en fallait guère moins pour accepter d'être la Mère de Jésus ; ce sera le second. Voilà le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

C'est une opinion fondée sur l'Ecriture sainte, enseignée par Saint Cyprien et suivie de toute l'Ecole, que la grâce qui nous sanctifie et nous rend agréables aux yeux du Seigneur est un bien préférable en soi à la qualité de Mère de Dieu. C'est pour cela que Saint Augustin juge que la Sainte Vierge a été plus heureuse pour avoir cru en Jésus-Christ que pour l'avoir conçu en son sein : *Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi.* Et vous savez, Messieurs, qu'une bonne femme s'étant un jour écriée : « Qu'heureuses sont les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont donné du lait », vous savez, dis-je, que Jésus-Christ lui répondit : « Dites plutôt que ceux-là sont

bienheureux qui entendent la parole de Dieu et se sanctifient en la pratiquant » : *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Cela étant supposé, on ne peut pas dire que j'attribue à la Sainte Vierge un sentiment bizarre et peu vraisemblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser la Maternité de Dieu, au cas que cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la virginité. Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Bernard et plusieurs autres saints Docteurs disent positivement qu'elle appréhenda, comme un grand malheur, que sa pureté ne fût blessée par la conception que l'ange lui annonçait, et que ce fut cette crainte qui lui tira ces mots de la bouche : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Il est tout visible, dit Saint Grégoire de Nysse, qu'elle préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que, si elle ne peut être mère et vierge tout ensemble, elle sera ravie qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter : *Angelus partum nuntiat ; at illa virginitati inhæret et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.*

Quelle plus grande force d'esprit, chrétiens Auditeurs, quel plus grand désintéressement, quelle plus grande attache au bien solide, au vrai bien, peut-on imaginer en une pure créature? Pour vous faire comprendre combien ce sentiment est héroïque, il faudrait vous expliquer l'excellence de cette maternité qu'elle refuse. Je vous ai déjà dit, Messieurs, que cela passe mes forces ; et de plus, je ne trouve rien dans les livres des saints Docteurs, qui m'instruise, qui puisse suppléer à mon ignorance.

Plus je consulte les Pères, sur cette matière, plus je me confirme dans la pensée où je suis, que c'est un abîme immense, incompréhensible. Plût à Dieu, Messieurs, que mon silence pût faire sur vos esprits le même effet que le silence de ces grands hommes a produit à mon égard. Il a augmenté de beaucoup, en moi, l'idée que j'avais de la dignité de la Mère de Dieu ; il m'a encore mieux fait comprendre que cette dignité suprême est, en quelque sorte, infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la divinité qu'on n'en saurait avoir une connaissance parfaite, à moins qu'on ne connaisse Dieu et qu'on ne le connaisse parfaitement ; que les anges seraient muets sur ce sujet aussi bien que nous, et qu'il ne faut pas s'étonner que Marie elle-même, quoiqu'elle eût plus de lumières que tous les anges, n'ait pu s'expliquer de la grâce qu'elle a reçue qu'en des termes généraux et qui marquent seulement la profonde admiration que lui cause sa propre grandeur. « Celui qui peut tout a fait en moi de grandes choses ! » C'est tout ce qu'elle en peut dire à sa cousine Elisabeth. *Fecit mihi magna qui potens est!* Or, Messieurs, c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie et ineffable qui, bien loin d'éblouir la Sainte Vierge par son éclat, l'a effrayée, au contraire, par l'opposition qu'elle semblait avoir avec un état de vie plus parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette maternité qu'elle a moins estimée que la mortification, que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une virginité obscure, inconnue et cachée sous le voile du mariage et d'une heureuse stérilité.

Quand il n'y aurait point eu d'autres avantages à es-

pérer, dans une si haute élévation, que ceux qui nous sont connus et qui ne sont que de petites suites des autres qui passent toutes nos conceptions, comment le privilège d'être incorruptible dans le sépulcre, de ressusciter peu de jours après la mort, d'être portée par les anges dans le ciel, en corps et en âme, d'y être assise à la *droite* (1) de Jésus-Christ, d'y commander à tous les esprits bienheureux, d'être la Reine du monde, la Dispensatrice des trésors de Dieu, d'être aimée et révérée sur la terre de tout ce qu'il y a de véritables chrétiens, d'y avoir des temples partout où le Dieu vivant a des autels, n'était-ce point de quoi ébranler un esprit qui aurait été tant soit peu susceptible d'ambition, qui aurait aimé la vertu pour quelque autre chose que pour elle-même, qui n'aurait pas eu du mépris pour tout bien qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin même que ce bien puisse être ? Quelle autre femme n'aurait pas embrassé de tout son cœur la proposition de l'ange, quand elle n'aurait eu en vue que l'honneur de donner au monde le Messie, ce Prince, ce Libérateur attendu depuis tant de siècles, ce Roi d'Israël, cet enfant de bénédictions que tous les Juifs souhaitaient si ardemment de voir naître de leur race qu'ils se mariaient tous dans cette espérance et avaient, pour cette raison, le célibat en horreur ?

On pourrait dire que Marie ne fit pas d'abord toutes ces réflexions, qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisait que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il

(1) Dans le texte primitif : Dextre.

était question. Mais, sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation et dans la lecture des Livres saints, Gabriel s'était assez bien expliqué pour être entendu ; il n'avait rien oublié de tout ce qui était capable de la fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand ; *Hic erit magnus* : c'est le Fils du Très-haut, c'est le Fils de Dieu ; il sera reconnu pour tel de toute la terre : *Et Filius Altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation et affranchir tous les hommes de la tyrannie de Lucifer. *Et vocabis nomen ejus Jesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob : *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob.* Ce règne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme a été celui de tous ses prédécesseurs ; il sera éternel, il n'aura jamais de fin ; *Et regni ejus non erit finis.* Après cette explication, Messieurs, on ne peut pas dire que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle. Voilà sans doute ce qu'on pouvait dire de plus fort pour ébranler son courage et pour l'obliger à accepter de tout son cœur la proposition de l'ange. Cependant tout cela ne la tente point. Bien loin d'être charmée par des titres si magnifiques, ce n'est pas seulement de quoi la consoler de la perte qu'elle ferait de sa chasteté virginale : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.* Que me dites-vous, Gabriel ? Ignorez-vous de quelle manière je vis dans le mariage, et comment c'est que j'ai résolu d'y vivre jusqu'à la mort ? S'il est possible qu'une femme soit mère et vierge

tout ensemble, à la bonne heure. Mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages et que le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez porter à quelque autre la couronne que vous m'offrez : je suis vierge et je le serai éternellement.

Je n'ignore pas, Messieurs, quelle est la délicatesse de la plupart des jeunes filles sur le point de la chasteté. Mais, quand l'horreur du péché ne les retiendrait pas dans leur devoir, la seule crainte de l'infamie serait capable de les soutenir dans les occasions les plus périlleuses ; et il n'est que trop à craindre qu'elles n'affectent quelquefois cette pudeur qui leur sied si bien, plutôt par l'amour de leur réputation que par l'amour de la vertu. Marie aimait la pureté en un état où elle n'y était pas obligée et en un siècle où la pureté n'était pas même honorable ; elle l'aimait dans le mariage où, bien loin de lui faire honneur, elle la faisait passer pour stérile, ce qui, de son temps, était une tache honteuse et comme une malédiction de Dieu. Toutefois, Messieurs, comme la pureté est quelque chose de fort glorieux et de fort aimable, je ne m'étonnerais point trop que Notre Dame l'eût aimée en un temps où cette vertu n'était pas même connue. Mais quelle est la merveille ? C'est qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mère de Dieu et de Maîtresse de l'univers ? On ne saurait assez louer le courage de ces saintes filles qui vouent, dans les cloîtres, une perpétuelle chasteté ; qui, avec des corps pesants et fragiles s'engagent à vivre, comme si elles étaient de purs esprits. Mais considérez, je vous prie, combien leur magnanimité est inférieure à celle de la Sainte Vierge.

Elles renoncent au mariage pour mériter une place parmi les anges, et Marie refuse d'être placée au-dessus des anges pour éviter l'impureté du mariage. Elles font plus de cas de la couronne qui les attend dans le ciel que de tous les plaisirs que le monde leur présente, et Marie préfère l'éloignement de ces mêmes plaisirs à une plus riche couronne que Dieu même lui peut offrir ; en un mot, ces saintes filles veulent bien être vierges pour se rendre les épouses de Jésus-Christ, et Marie refuse d'être Mère de Jésus-Christ pour être vierge. Voilà une grandeur d'âme, chrétiens Auditeurs, dont la philosophie n'avait point encore eu de connaissance ; je dis même la philosophie sainte et éclairée des lumières de la foi. C'est de tout temps qu'on a tenu pour magnanime celui qui trouve tout petit, à la réserve de la vertu. Mais, parmi les choses qu'il doit mépriser, on ne s'était point encore avisé d'y renfermer les choses célestes, les éternelles, les divines. Qu'il a fallu de discernement à Marie pour distinguer, parmi les grâces de Dieu, celles qui nous agrandissent de celles qui nous sanctifient, et de force d'esprit pour aimer mieux se surpasser soi-même en mérite que de surpasser toutes les créatures en dignité ! Que ce détachement marque une âme bien élevée, bien guérie de toutes les erreurs, de toutes les faiblesses humaines ! Qu'il nous doit humilier, nous qui ne faisons cas que de ce qui flatte notre ambition et notre orgueil, nous qui pour de si petits intérêts, ou d'honneur ou d'avarice, oublions si souvent nos meilleures résolutions ! Mais, puisque c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de Mère de Dieu,

puisqu'elle a eu tant d'horreur d'une incontinence, quoique sanctifiée par le mariage, quoique accompagnée de tant de grandeur et d'une si glorieuse fécondité, vous voulez bien, Messieurs, que je vous dise un mot en passant de cette vertu si sublime.

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne, ni à imiter dans le mariage la continence admirable de la Sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage pour vivre chastement dans la solitude. Je vois que Saint Paul parle de ce genre de vie avec tant de réserve que je comprends très bien que ce n'est pas une chose qui se puisse aisément persuader par le discours. Sur le sujet de la virginité et du célibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai reçu nul commandement qui vous oblige à embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas de vous marier, on ne vous le commande pas aussi; mais, si vous le faites, on vous pardonne. Si vous me demandez ce qui vous serait le plus avantageux, je vous dirai que je souhaiterais que vous fussiez en l'état où je suis moi-même. Si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous serait de demeurer comme vous êtes. Je dis qu'il serait mieux, soit que vous ayez égard à la vie présente, soit que vous considériez l'autre. Pour la vie présente, on ne saurait dire à combien de travaux, à combien de soins, à combien d'afflictions et de douleurs, à combien de maux et de misères on s'assujettit nécessairement, quand on prend le parti du mariage. Pour l'autre vie, une personne qui n'est point mariée ne songe qu'à plaire à Dieu; rien ne l'empêche de s'appliquer toute entière à se sanctifier elle-même; au lieu que l'esprit

des autres est occupé de mille soucis et leur cœur partagé par des affections terrestres. Ce que je vous dis pour votre bien, ajoute cet homme incomparable, et non point pour vous dresser un piège, en vous faisant entendre que le mariage est un mal et que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes Frères, je prétends seulement que la virginité, pour celles qui n'ont pas été mariées, et le veuvage, pour celles à qui Dieu a ôté leur mari, sont des états plus parfaits et qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans distraction.

Voilà, Messieurs, quels sont les sentiments de Saint Paul. Jésus-Christ s'est encore moins expliqué sur cette matière, quoique, en deux mots, il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venait de répondre aux Pharisiens qu'il n'était pas permis à un homme de se séparer de sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. Saint Pierre étonné de cette réponse : Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux ne se point marier du tout. Il est vrai, repartit Jésus-Christ ; mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas; elle n'est entendue que de ceux à qui Dieu, par une grâce particulière, en donne l'intelligence : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Il y a des eunuques, poursuit le Sauveur, qui le sont naturellement; il y en a que les hommes ont réduit en cet état; il y en a qui s'y réduisent eux-mêmes volontairement pour le royaume du ciel. Qui pourra comprendre ceci le comprenne : *Qui potest capere capiat.*

C'est, Messieurs, tout ce que le Fils de Dieu a jamais

dit en faveur de la chasteté. Il n'en parle que par énigme; il semble qu'il craint d'en dire trop et de se trop expliquer. C'est sur ces quatre mots que tant de millions d'hommes et de filles se sont consacrés à Dieu par le plus difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre ceci, le comprenne. L'Église romaine l'a compris, chrétiens Auditeurs, puisqu'elle approuve, puisqu'elle autorise, puisqu'elle pratique le conseil de la chasteté. Si quelques autres croient que cette vertu est impossible et qu'il n'est pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas; c'est justement ce que nous dit notre Sauveur, que c'est une vérité qui n'est pas entendue de tout le monde : *Non omnes capiunt verbum istud... Qui potest capere capiat.* Mais faites-vous réflexion, chrétienne Compagnie, comment Jésus-Christ refuse d'un côté de s'expliquer sur ce sujet et comme, en le refusant, il exagère l'excellence de la chasteté d'une manière capable d'exciter les plus lâches et de leur inspirer l'amour de cette vertu? Qui pourra comprendre ceci le comprenne! Comme s'il disait : Cette continence, dont il est question, est une énigme inconcevable à l'esprit humain; c'est le chef-d'œuvre de la grâce; c'est une voie pour aller au ciel, infiniment élevée au-dessus des autres voies. C'est un mystère qui ne doit être révélé qu'aux grandes âmes, qu'à celles qui veulent s'élever au-dessus de la nature, qui aspirent à la condition des anges. Ce serait en vain qu'on en donnerait la connaissance à toutes sortes de personnes. Il en est peu qui aient assez de courage pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens

découvriront. Mais heureux mille fois celui qui le trouvera : *Qui potest capere capiat.*

Après ces paroles de notre Maitre, je n'ai garde, ni d'exhorter ouvertement tout le monde à une vertu si grande, ni d'en détourner aussi personne. Mais, quelque parti que vous ayez déjà pris, ou que vous ayez dessein de prendre, je vous supplie, Messieurs, de vous ressouvenir que le temps est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouit presque en un moment : *Tempus breve est; reliquum est, ut et qui habent uxores tanquam non habentes sint, et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* C'est pourquoi, si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir, dans le monde, un cœur entièrement détaché du monde ; vous y serez comme si vous n'y étiez pas ; vous penserez, au milieu des plaisirs et des honneurs de la vie, que vous perdrez bientôt toutes ces choses avec la vie; que ce monde n'est qu'un fantôme qui disparait ; que ceux qui l'embrassent trouveront, dans peu de jours, qu'ils n'ont embrassé qu'une vaine ombre ; que, puisqu'il faut enfin mourir, on ne saurait suivre de meilleur conseil que de vivre à peu près comme si l'on était déjà mort (1). *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints, c'est-à-dire que, quand Dieu nous y appelle par sa grâce ou que nous nous y trouvons engagés par sa Providence, il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier. Les choses mêmes qui semblent être des obstacles pour le salut peuvent

(1) Voir Première *Retraite spirituelle*, première semaine, § VIII.

nous servir de moyens pour parvenir à une grande perfection. Tout consiste à ne regarder pas ces choses comme notre fin, à en détacher notre affection, à n'avoir en vue, dans l'usage qu'on en fait, que cette dernière fin à quoi tout le reste doit se rapporter : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.*

Revenons à la générosité de Marie. Elle parut d'abord dans le refus qu'elle fit de la Maternité de Dieu. Elle ne parut pas moins dans l'acceptation qu'elle fit ensuite de cette même Maternité. C'est le second point.

SECOND POINT

Quelque glorieuse que dût être à Marie la qualité de Mère de Dieu, quoique, en concevant Jésus-Christ dans son sein, elle dût devenir Reine, et des anges, et des hommes, il faut avouer que ce règne ne devait point être de ce monde. Il en a été de cette maternité divine, à l'égard de la Sainte Vierge, à peu près comme de l'union hypostatique à l'égard de Jésus-Christ. Elle ne lui a valu, sur la terre, que des croix et des douleurs, elle a rempli toute sa vie d'amertume ; en un mot, elle lui a fait payer, par sa patience, presque tout ce qui lui était dû en vertu de sa dignité. Marie étant détachée, comme elle l'était, de toutes les choses terrestres, étant remplie de l'amour de Dieu et élevée à la plus sublime contemplation qui ait jamais été accordée à une pure créature, elle allait passer ses jours dans un calme tout

à fait délicieux, sans ce choix que Dieu fit d'elle pour être la Mère du Rédempteur. Mais, depuis qu'elle l'eut conçu, toute sa vie ne fut qu'une suite et comme un enchaînement de très cruelles afflictions.

Premièrement, sa grossesse venant à se découvrir par les marques ordinaires, il fallut essuyer la plus horrible confusion qui puisse arriver à une honnête femme, qui est d'être soupçonnée d'adultère. Que dis-je soupçonnée! Elle en fut comme convaincue dans l'esprit de Saint Joseph, puisqu'il la vit enceinte et qu'il ignora le miracle que Dieu avait fait en elle. Je ne parle point du déplaisir qu'elle eut de n'avoir qu'une crèche à lui donner à sa naissance. Mais quels maux ne lui fit pas souffrir la fureur d'Hérode? Quelle peine d'être obligée à s'enfuir, la nuit, avec son enfant, à entreprendre de longs voyages, à passer dans un royaume étranger! Quelle mortification de se voir exilée durant sept ans parmi des païens et des idolâtres, de ne pouvoir rentrer dans son pays, d'errer ainsi de ville en ville et de province en province, elle qui était pauvre et qui aimait tant la solitude! Lorsque Jésus commença à paraître et à remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence et de ses miracles, il y aurait eu quelque gloire pour Marie d'être reconnue pour la mère d'un si grand prophète. Mais il ne daigna jamais lui donner ce nom, non pas même en mourant, lorsque la douleur extrême où elle était semblait exiger de lui cette petite consolation. Non seulement il la traita toujours de femme; mais il affecta de la rebuter en toutes rencontres. Il sembla même la désavouer en une très grande assemblée où

elle se présenta pour lui parler. Enfin, dès l'âge de douze ans jusqu'à la fin de sa vie, il en usa toujours avec elle d'une manière si froide en apparence et, si je l'ose dire, *si peu filiale* (1), que c'est de là, en partie, que les Marcionistes et les Manichéens ont pris occasion de dire qu'il n'était pas véritablement son fils et qu'il n'avait pris dans son sein qu'un corps apparent et fantastique.

Mais qui peut dire ce qu'elle a enduré à la vue des souffrances et de la mort de son fils ? Saint Jean de Damas dit que le Sauveur lui fit souffrir en mourant toutes les douleurs qu'il lui avait épargnées à sa naissance. Saint Anselme assure que tous les tourments des martyrs ont été légers en comparaison des peines intérieures de Marie. Son cœur, dit Saint Laurent Justinien, était comme le miroir du corps souffrant de Jésus, c'est-à-dire qu'elle ressentait tous les coups qu'on lui donnait, et qu'elle les ressentait dans la partie de toutes la plus sensible, qui est le cœur. Saint Bernard croit que sa compassion fut quelque chose de plus cruel, que la Passion même du Fils de Dieu. Et certes cela n'est pas trop malaisé à comprendre à qui connaît un peu la nature et les sentiments du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'y eut jamais d'amour égal à celui que Marie eut pour Jésus : il était son fils unique et, comme il n'avait point de père sur la terre, il lui appartenait uniquement. D'ailleurs, il n'y eut jamais d'enfant plus aimable. Jugez donc quel sup-

(1) Nous complétons ainsi la phrase tronquée du texte imprimé.

plice ce fut pour elle de le voir lier, souffleter, bâtonner, traîner dans la boue, fouler aux pieds des soldats, déchirer à coups de fouets, clouer à la croix et mourir avec infamie! Pour moi, je vous avoue que mon esprit se confond toutes les fois que je veux me représenter l'état où cette sainte mère se trouva pour lors. Tâchez de l'imaginer, pères et mères, vous que la mort, que les maladies de vos enfants, que les mauvais traitements qu'on leur fait portent quelquefois à de si grandes extrémités.

Tout cela supposé, Messieurs, on demande à Marie si elle veut bien être la Mère de Jésus-Christ. Il n'y a rien à craindre pour sa pureté; mais il faudra qu'elle sacrifie, et sa réputation, et le repos de sa vie; il faudra qu'elle sacrifie ce même fils dont elle sera la mère. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de son peuple et que c'est au prix de son sang qu'il le doit sauver. Elle a lu et elle a très bien entendu toute son histoire dans les prophètes, où elle n'est pas rapportée moins exactement qu'elle le sera dans l'Evangile. Qu'en dites-vous, chrétiens Auditeurs? Que doit répondre cette sainte fille? Ce fut une grande joie pour Sara, lorsqu'on lui annonça, de la part de Dieu, que toute âgée, toute stérile qu'elle était, elle ne laisserait pas d'avoir un fils qui rendrait immortel le nom de son père et dont la postérité serait glorieuse. Mais, si on lui eût dit qu'elle aurait le déplaisir de voir cet enfant sacrifié par son propre père, et qu'au lieu de lui servir d'appui en ses derniers jours et de lui fermer les yeux à la mort, ce serait elle qui l'ensevelirait bientôt de ses propres mains et qui pleurerait sur son sépulcre,

croyez-vous qu'à ces conditions elle eût voulu avoir un Isaac, quelque beau, quelque aimable qu'il eût pu être? Mais une femme qui prévoyait qu'elle ne pourrait avoir qu'un fils malheureux, dont la vie serait courte et la mort infâme, qui lui ferait passer ses jours en pleurs et en inquiétude; cette femme, dis-je, pourrait-elle se résoudre à devenir mère? Et, si elle avait déjà conçu cet enfant infortuné, pourrait-elle s'empêcher de l'étouffer dans son sein avant qu'il pût voir le jour?

Toutefois, Messieurs, Marie veut bien être mère à des conditions si étranges, non point par le désir d'avoir un fils, elle est si peu touchée de cette passion qu'elle n'est entrée dans le mariage qu'à condition qu'elle y conserverа sa virginité, mais pour obéir et pour plaire à Dieu qui souhaite qu'elle embrasse cette rude croix et qu'elle la porte pour son amour. Quelle résolution, quel courage de souffrir pour être cette triste mère! Vous aurez le plus aimable de tous les fils, Vierge sainte; mais ce sera tant pis pour vous; plus il sera aimable et plus vous serez à plaindre. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa compagnie, puisque vous ne le verrez jamais que sa croix, que toute la honte et toute la cruauté de sa Passion ne se présente en même temps à votre esprit? Comment ne frémissez-vous point à cette seule pensée? Comment ne priez-vous point le Seigneur de lui choisir une autre mère et de vous laisser jouir en paix des douceurs de votre retraite?

On pourrait peut-être dire que Marie ne fit alors nulle réflexion à toutes ces choses. Mais je suis persuadé, au contraire, qu'outre les connaissances qu'elle en avait

déjà par l'Ecriture, Dieu les lui révéla pour lors d'une manière encore plus claire et plus distincte, afin que le consentement qu'il attendait d'elle pour l'Incarnation fût non seulement libre et donné avec une pleine connaissance, mais qu'il fût encore l'action de la plus héroïque vertu qui eût jamais été pratiquée. Aussi les Saints Pères disent que ce consentement fut d'une valeur en quelque sorte infinie : qu'elle mérita plus par cette seule action d'obéissance que tous les anges et tous les hommes n'ont pu mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit Saint Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plénitude des grâces, toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits du Saint-Esprit; elle mérita toutes les grâces gratuites, comme le don de science, de prophétie, celui des langues et des miracles ; elle mérita d'être la Mère de son Créateur, d'allier en sa personne la virginité avec la maternité, d'être la porte du ciel, notre espérance, notre étoile et, sur tout cela, d'être appelée la Reine de miséricorde et de l'être effectivement : *Et super hæc omnia, quod regina misericordiæ nuncupetur, et talis nominis consequatur effectum.*

C'est pour cela, sans doute, que dans la réponse qu'elle fait à l'ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave qui se soumet humblement sous le fardeau qu'on lui impose : *Ecce ancilla Domini*, dit-elle; *fiat mihi secundum verbum tuum.* Voici la servante du Seigneur ; il est le maître, il peut disposer de moi comme il lui plaira. Vous m'avouerez, Messieurs, que

ces paroles marquent bien mieux la disposition d'une âme qui reçoit un commandement dur et pénible que les sentiments d'une personne qu'on comble d'honneur et qu'on élève au plus haut point de la gloire. Si, dans la maternité qu'on lui présente, elle n'envisageait que les avantages que cette dignité renferme, elle aurait répondu par des actions de grâces, par quelques termes qui eussent exprimé sa reconnaissance et la confusion qu'elle aurait eue de se voir préférée à toutes celles de son sexe. Mais, au contraire, elle répond : Voici l'esclave du Seigneur; que sa volonté s'accomplisse en moi : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Voilà comme parlait Jésus-Christ au Jardin de Gethsémani, lorsqu'il acceptait le calice de sa Passion. Voilà les paroles d'une personne qui se surmonte elle-même, qui croit faire un grand sacrifice en obéissant.

Cela étant ainsi, chrétiens Auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de notre Dieu, qui, faisant à Marie la plus grande grâce qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grâce fût accompagnée de la plus pesante croix que nulle créature ait jamais portée. Nous ne pouvons comprendre que Jésus-Christ n'ait pu parvenir qu'en souffrant à la gloire de sa Résurrection : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Cependant il n'y a pas sujet de s'en étonner. Jésus-Christ était innocent, il est vrai ; mais il était chargé de tous nos péchés; et tant de péchés ne se pouvaient expier que par un cruel supplice. Mais Marie n'était coupable de nulle faute et elle n'était point la victime que Dieu demandait pour les fautes des autres hommes. Cependant il faut

qu'elle passe ses jours dans le deuil et dans la tristesse, que jusqu'à la mort elle soit comme noyée dans l'amertume.

Pauvres Affligés, voilà encore pour vous un motif de patience. Quand nous ne serions pas comme accablés, et des péchés d'autrui, et de nos propres péchés, il faudrait même alors s'élever avec la grâce au-dessus des plus grands maux et dire avec David : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* Qu'avez-vous à dire, aveugle et téméraire Nature, qu'avez-vous à dire contre les ordres du Créateur? Eh! quoi, mon Ame, nous révolterons-nous contre notre Dieu? Nous plaindrons-nous de sa conduite? Aurions-nous bien la hardiesse de l'examiner? Ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'exécute, que c'est sa main qui nous frappe? *Quis nos separabit a charitate Christi?* Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grâce du Seigneur, si je l'aime et que, par conséquent, j'en sois aimé, sera-t-il dit qu'une maladie, qu'une perte, qu'une disgrâce, quelque grande qu'elle puisse être, m'ait séparé de son amour, qu'elle m'ait fait rompre avec un si bon ami? Voilà, Messieurs, ce qu'il faudrait dire, quand nous serions aussi purs que Notre Dame. Mais, à la vue de nos péchés, comment osons-nous murmurer, comment osons-nous parler de nos souffrances? Mon Dieu, que vous êtes bon! Que vous êtes *compatissant* (1)! Que votre main est douce! Qu'elle est légère! Que votre justice est pleine de miséricorde! Hélas! ce serait bien autre chose, si vous me traitiez à

(1) Texte original : *Pitoyable.*

la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres que vous avez précipités, pour de moindres fautes, en des supplices qui n'auront jamais de fin.

Mais, d'où vient que le Seigneur accable Marie d'afflictions? D'où vient que depuis qu'il l'a choisie pour sa Mère, il ne lui a jamais donné de relâche jusqu'à la mort? Quoi! se serait-il fait un plaisir de la tourmenter, si ces tourments eussent dû lui être inutiles, s'il avait jugé qu'une vie heureuse et tranquille lui eût été plus avantageuse, si, après l'avoir presque élevée jusqu'à la Divinité, il avait cru pouvoir lui témoigner plus d'amour qu'en la chargeant de mille croix? Et vous, chrétiens Auditeurs, croyez-vous que Dieu, qui n'est que bonté, Dieu qui exerce sur vous une providence si paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire en quoi que ce soit, qui le leur défend sous des peines si rigoureuses, qui déclare que c'est le toucher en la prunelle de l'œil que de vous affliger seulement par une parole, qui jure qu'il se vengera de tout le mal qui vous aura été fait, soit en votre personne, soit en vos biens, soit en votre réputation; croyez-vous qu'il voulût troubler lui-même votre repos et vous faire gémir sous le fardeau de la croix, s'il croyait qu'il vous fût inutile de souffrir, s'il ne savait que cela vous est extrêmement avantageux? Savez-vous quelles peines vous seraient entièrement inutiles? Ce seraient celles de l'autre vie; et c'est pour cela qu'il n'a rien oublié pour vous garantir de ces peines, jusqu'à vouloir bien souffrir en sa personne tout ce que vos péchés avaient mérité. Faisons-y un peu de réflexion,

Messieurs, je vous en conjure. Jésus-Christ est mort pour nous délivrer des supplices éternels, et nous ne pouvons croire qu'il nous délivrerait de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoyait que nous dussions trouver notre avantage dans une plus grande prospérité? Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore pour nous persuader qu'il nous aime, et pour dissiper nos injustes défiances?

C'est assez fait, ô mon Dieu! pour une si chétive créature. Je n'en demande pas davantage et je me soumets sans réserve à votre divine conduite : *Ergo servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* Je suis votre esclave, Seigneur; vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer. Si je vis, ce n'est que par votre grâce, que par votre pure miséricorde. N'est-il pas bien juste que vous usiez de moi selon votre bon plaisir? Frappez-moi donc, ô mon Dieu, autant qu'il vous plaira et aussi rudement qu'il vous plaira. Il faudra que je souffre beaucoup avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent celles de votre sainte Mère, avant qu'elles égalent le nombre de mes péchés. J'aurai du moins cette consolation en mes maux, que je marcherai par un chemin que vous avez tracé avec votre sang précieux, par un chemin que Marie a arrosé de ses larmes, par un chemin que tous vos amis ont tenu et par où ils sont tous arrivés à l'immortalité glorieuse. *Amen.*

XXXI^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR LE

JOUR DE L'ASSOMPTION

de la Sainte Vierge

Gloria Domini plenum est opus ejus.

Le chef-d'œuvre, l'ouvrage du Seigneur est tout rempli de sa gloire.

(*Eccli.*, ch. 48).

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est pleine et surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire ; elle n'y a même rien à regretter. Elle n'y désire rien, et n'y a rien à désirer. Elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à personne.

De tous les éloges qui ont été donnés à Marie, lorsqu'elle était encore parmi les hommes, le plus magnifique, sans doute, fut celui qu'elle reçut de Dieu même par la bouche de Gabriel, lorsqu'il l'appela pleine de grâce : *Ave gratia plena*. Mais présentement qu'elle est élevée au-dessus

des anges, on doit ajouter quelque chose à cet éloge ; et ce que l'on peut dire de plus grand en sa faveur, si je ne me trompe, c'est qu'elle est pleine de gloire : *Gloria Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas que cette plénitude, prise en un certain sens, est commune à tous les saints: *Pleni sunt,* dit le dévot Saint Bernard, *pleni sunt, prorsus ita est dilectissimi ; bonorum nostrorum sancti non egent.* Ils sont pleins, mes très chers Frères, oui, sans doute, ils sont pleins de biens et ils n'ont que faire des nôtres. Mais il s'en faut beaucoup que la plénitude de leur félicité n'égale le comble de la gloire de la Sainte Vierge ; leur richesse, comparée à celle de leur Reine, peut passer pour indigence, soit que Marie ait plus de capacité à recevoir ou qu'elle soit remplie de dons plus excellents et plus précieux. Il est certain qu'elle est dans le paradis, ce qu'elle a été sur la terrre, la choisie, la bien-aimée ; il est certain qu'entre les bienheureux mêmes, elle est la favorite et la bienheureuse.

Agréez, Messieurs, que je prenne cette vérité pour le sujet de notre entretien, et que je fasse voir que Marie est, dans le ciel, pleine de gloire ou, si vous aimez mieux, que sa gloire est une gloire pleine et accomplie. Je sais qu'en cette fête on a coutume de parler de la mort de Notre-Dame, de sa résurrection, de son assomption glorieuse. Mais quoi, ne dira-t-on donc jamais rien du bonheur où cette mort, cette résurrection et cette assomption l'ont élevée ? Après l'avoir si souvent considérée sur son char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de l'envisager jusque sur son trône ? Il est vrai que des yeux aussi faibles que les nôtres auront bien de la peine à sou-

tenir tout l'éclat dont ce trône est environné. Mais s'il jette des lumières capables de nous éblouir, il en a encore qui peuvent fortifier notre vue. Demandons-lui celles-ci, chrétiens Auditeurs, et pour les obtenir, servons-nous de la prière de l'Eglise : *Ave Maria.*

C'est une chose assez malaisée à comprendre, comment c'est que, dans le ciel, on peut goûter une félicité parfaite, nonobstant les défauts qui semblent s'y rencontrer. Il est peu de bienheureux qui aient autant de gloire qu'ils en ont pu acquérir avec les grâces qu'ils avaient reçues ; et il semble que ce leur devrait être un sujet d'un éternel repentir d'avoir perdu par leur faute ce qu'ils pouvaient mériter par une fidélité plus exacte. De plus, leur corps n'a point de part à la gloire de leurs âmes ; et c'est merveille comme ils ne sont point troublés par le désir de voir ressusciter leurs corps ; leurs parents bienheureux, leurs enfants, leurs amis, leurs pères et leurs mères, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le ciel, ou même l'ont déjà perdu ; et ce qui les touche encore de plus près, c'est qu'ils voient des places au-dessus d'eux, où ils savent très bien qu'ils jouiraient d'un bonheur plus grand que celui dont ils jouissent ; et ils voient ces places occupées par des personnes non seulement de même nature qu'eux, mais encore de même sexe, de même âge, de même profession. Ce serait ici-bas un objet d'envie capable de rendre malheureux l'homme du monde qui d'ailleurs aurait le plus de sujet d'être content. Cependant il n'est rien de plus vrai que, dans le paradis, il n'entre nul

repentir: *Neque luctus, neque dolor erit ultra.* Il n'y entre nul mouvement, ni de désir, ni d'envie; *Nemo invidet,* dit le Vénérable Bède, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

O belle vie, vie heureuse, et cent fois plus heureuse, d'où les larmes sont bannies pour toujours, où chacun est content de son sort et de celui de ses frères, où chacun se trouve aussi heureux par le bonheur d'autrui que par le sien propre! O parfaite charité! O douce paix! O joie véritablement pleine et accomplie! Mais quoique cette joie soit pleine, nonobstant les défauts que nous y avons remarqués; quoique, ni ce qu'ils ont perdu par leur faute, ni ce qui semble manquer à leur bonheur, ni la gloire des autres n'empêchent pas qu'ils y vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie; toutefois on ne peut nier que celui d'entre les saints qui n'aurait rien à regretter, rien à désirer, rien à envier à personne, on ne peut nier, dis-je, que celui-là ne fût dans un état beaucoup plus avantageux que tous les autres. Or, Messieurs, la Sainte Vierge a cet avantage dans le paradis, et c'est pour cela que je dis qu'elle est la bienheureuse parmi les bienheureux, qu'elle y est pleine de gloire ou, comme j'ai déjà dit, que sa gloire y est pleine et surabondante. Les autres saints n'y regrettent rien, ils n'y désirent rien, ils n'y envient rien à leurs frères; mais Marie n'y a rien à regretter, rien à désirer, rien à envier aux autres saints. Voilà trois vérités que je m'en vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais elle n'y a même rien à regretter: ce sera le premier

point. Non seulement elle n'y désire rien, mais encore elle n'y a rien à désirer : ce sera le second point. Non seulement elle n'y envie rien, mais elle n'a rien à y envier à personne : ce sera le troisième point. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT

Si Dieu n'empêchait, dans les bienheureux, l'effet que devrait produire dans leur âme le souvenir des fautes passées, il est impossible, à mon sens, d'imaginer un enfer plus cruel que serait le paradis. La vue des biens qu'ils ont perdus, en perdant une seule heure de leur temps ; la confiance de cette Bonté infinie qu'ils ont si peu aimée, en comparaison de ce qu'elle méritait, qu'ils ont même souvent offensée ; cette connaissance, dis-je, leur causerait une douleur égale à l'amour qui les possède, égale à la joie dont ils sont remplis. Figurez-vous le désespoir d'une mère ou d'une amante passionnée qui revient d'un accès de frénésie, et qui s'aperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là, son propre fils, ou celle-ci, le mieux fait et le plus tendre de tous les amants. Ce désespoir n'est qu'une légère image de celui où la première venue de Dieu jetterait les âmes saintes, si les péchés qu'elles ont commis contre lui pouvaient se présenter à leur mémoire. Mais non ; ou ils oublieront entièrement ces péchés, ou Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura quelque douceur à les repasser par l'esprit. Ces fautes, noyées dans les larmes

de la pénitence et dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers confits dans le miel; leur amertume ne se fera plus sentir, elle se perdra, pour le dire ainsi, dans cet abime de joie où le cœur sera plongé.

Mais, quoique le souvenir d'une vie tiède et déréglée ne puisse pas altérer le bonheur des saints, la vue d'une vie pure et passée dans l'innocence ne laisse pas de les rendre infiniment plus heureux. On ne peut pas dire qu'on y regrette le temps perdu, ni les grâces mal ménagées; mais, qui peut dire combien on se sait de gré d'avoir bien employé le temps et d'avoir profité de toutes les grâces qu'on a reçues! Chacun y est très content de ce qu'il a; mais, de combien ceux-là sont-ils plus satisfaits que les autres, qui peuvent dire que s'ils n'ont pas plus de gloire, ce n'a pas été leur faute, qu'ils ne se sont jamais relâchés, qu'ils n'ont rien perdu par leur négligence; que, quand ce serait à recommencer, ils ne pourraient rien faire de mieux que ce qu'ils ont fait? Or, Messieurs, la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le paradis. Si l'on avait pu rassembler tous les serviteurs de Dieu qui ont jamais vécu sur la terre et qu'on leur eût demandé s'ils se croyaient exempts de tout crime, quelle pensez-vous qu'aurait été leur réponse, dit l'admirable Saint Augustin? Quelque grande qu'ait été leur sainteté, ils auraient tous répondu avec l'apôtre Saint Jean : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. La Sainte Vierge est la seule, ajoute ce Père, qu'il faut toujours excepter, par le respect que nous devons au Seigneur qu'elle a conçu.

Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini, cum de peccatis agitur, nullam prorsus habere quæstionem volo.

Je n'ignore pas, Messieurs, que Calvin est dans une autre pensée. Je sais que, dans son *Harmonie* et dans un autre ouvrage qu'il appelle l'*Antidote du Concile de Trente*, il accuse Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi et même de désespoir. Comme Messieurs de la Religion Prétendue Réformée sont aujourd'hui plus modérés que ce premier auteur de leur Réforme et qu'ils l'ont réformé lui-même en bien des choses, je doute un peu qu'ils voulussent imputer tous ces désordres à la plus innocente des vierges, à la Mère de leur Rédempteur. Quoiqu'il en soit, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'en ce point nous suivions le sentiment de Saint Cyprien, de Saint Augustin, de Saint Bernard et, surtout, que nous nous en tenions à la décision du concile.

Il est donc vrai, chrétiens Auditeurs, et c'est un article de notre foi, que Marie n'a jamais péché, non pas même véniellement. Il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y était entrée, qu'elle ne s'est jamais éloignée en rien des ordres de Dieu, qu'elle ne se peut reprocher, ni faiblesse, ni lâcheté, ni inconsidération, ni surprise. Ce serait beaucoup pour nous, chrétiens Auditeurs. Mon Dieu, quel bonheur de ne vous avoir jamais offensé! Ce n'est là, toutefois qu'une petite partie du bonheur de la Sainte Vierge. Non seulement elle n'a jamais perdu la grâce, non seulement elle ne l'a jamais ternie par aucun mouvement déréglé ; mais elle

ne l'a jamais laissée oisive en son âme ; le Saint-Esprit a toujours été en elle et il y a toujours été agissant et opérant avec elle ; depuis la conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte, ç'a été un enchaînement continuel de mérites ; son cœur toujours embrasé de charité a été devant Dieu, dit Saint Pierre de Damien, comme une cassolette sur un feu ardent et éternel, laquelle ne cesse jamais d'exhaler ses agréables vapeurs. De sorte qu'on ne peut pas dire qu'elle ait fait une seule action qui ait été purement naturelle, qui n'ait été digne de récompense ; qu'elle ait dit une seule parole qui n'ait pas été rapportée à la gloire du Seigneur ; qu'elle ait jamais eu une pensée indifférente, jamais passé un moment sans faire quelque progrès, quelque gain pour l'éternité. Mais quel gain, Dieu immortel ! Et qui pourra jamais le comprendre ! Il suffit de dire que tout son fonds doublait à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimait Dieu de toutes ses forces ; qu'elle agissait toujours selon toute l'étendue de la grâce qu'elle avait reçue, et cette grâce, dit Denis le Chartreux, était en quelque sorte infinie : qu'elle agissait toujours avec toute la ferveur dont son âme était capable. Et il n'y eut jamais de plus grande âme que la sienne.

Il est tout visible, chrétiens Auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites et où il n'y a pas un seul instant de vide, que cette vie, dis-je, a été suivie d'une grande gloire. On ne peut nier que ce ne soient là de ces jours pleins, dont parle David, et que pour cela elle n'ait reçu une récompense pleine, c'est-à-dire fort abondante, *plenam mercedem*. Mais ce n'est pas encore ce

que je veux dire. Je considère ici la plénitude de sa récompense en un sens un peu plus propre. Je dis qu'elle est pleine en ce qu'elle est aussi grande qu'elle l'a pu être, en ce qu'elle n'a aucun sujet de regretter les années qu'elle a vécu, ni les moyens qu'elle a eus d'honorer son Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaies que je vois sur le corps du Sauveur du monde ont été faites pour moi, comme pour le reste des hommes, elles n'ont point été faites par moi; j'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à sa mort. Je sais bien que Dieu a fait en moi tout le bien dont on me loue, mais il sait bien aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu ; je n'ai apporté nul obstacle à ses divines opérations; je ne puis me vanter de rien, mais aussi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai bien toujours pensé, mon Seigneur, et je le vois à cette heure encore plus clairement, que je ne pouvais vous servir selon vos mérites. Mais, soyez-en loué à jamais, je vous ai servi selon mon pouvoir, je l'ai fait de toutes mes forces. Me voici enfin en un état où je ne puis plus vous offenser; mais vous savez que je ne l'ai jamais fait, lors même que je l'ai pu. Heureuse mille fois la nécessité où je suis présentement de vous aimer, ô mon Dieu! Mais je ne laissais pas de vous aimer lorsque j'étais en liberté d'aimer quelqu'autre chose que vous.

Messieurs, si les païens mêmes ont reconnu que, dès cette vie, le témoignage d'une bonne conscience est quelque chose de si doux qu'elle peut charmer les douleurs les plus amères et rendre un esprit calme au

milieu des plus cruelles persécutions, que sera-ce, dans le ciel, de se ressouvenir qu'on a mené une vie irréprochable; dans le ciel, dis-je, où l'on connait si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu et les obligations infinies qu'on avait d'être tout à lui! On peut encore juger de la douceur de ce souvenir par l'opposition à ce repentir amer qui fait la plus horrible peine des damnés. Il est sûr que rien ne les tourmente davantage que le regret d'avoir méprisé des grâces avec quoi ils pouvaient parvenir à une sainteté très éminente. Voilà, dit Saint Bernard, ce qui m'effraie dans les enfers : c'est ce vers dévorant, c'est cette mort vivante : *Horreo vermem mordacem et mortem vivacem.* Cela supposé, il est évident, par la règle des contraires, qu'un des plus sensibles plaisirs qu'on goûte dans le paradis, c'est de se représenter le bien que l'on a fait sur la terre, et que ce plaisir est plein, qu'il est parfait en Marie, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien et qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pu faire.

Je ne vous demande pas, chrétienne Compagnie, si vous avez lieu d'espérer la même consolation. Nous avons déjà perdu tout le temps de notre enfance et, peut-être, même celui de notre jeunesse; et du reste, hélas ! il n'est que trop vrai que nous n'en donnons que la moindre partie à notre salut. Je ne vous demande pas non plus si vous ne craignez point que, dans le ciel, il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usage de la vie. J'ai déjà dit que rien d'affligeant ne peut avoir entrée dans l'âme d'un bienheureux. Mais

à l'heure de la mort, où toutes choses seront encore dans l'incertitude, où vous commencerez à connaître Dieu, à connaître la vanité de tout ce que vous estimez davantage, vous ne manquerez pas d'être attaqué de cette triste pensée, et Dieu veuille que vous n'en soyez pas accablé. C'en est fait, direz-vous : me voilà au bout de la carrière; voilà le temps du travail passé; je ne puis plus rien faire pour l'autre vie. Jusqu'ici j'ai pu quelque chose, j'ai pu toutes choses pour ma fortune, pour le salut de mon âme. Mon Dieu, si j'avais fait tout ce que je pouvais faire, que je mourrais content aujourd'hui ! Je pouvais donner aux pauvres tout ce que le luxe m'a consumé, tout ce que j'ai dépensé en nippes, en collets, en garnitures, en ajustements inutiles, tout ce que j'ai perdu au jeu, tout ce qui s'en est allé en débauches. Je n'en aurais pas été plus pauvre, j'en aurais été plus estimé des hommes et, présentement, je ne me trouverais pas les mains vides et dépourvues de bonnes œuvres. Je pouvais employer à la prière et à la lecture des livres saints tout le temps que j'ai donné aux vains divertissements du monde. Je pouvais donner aux visites des malades, des pauvres affligés ces longues journées qui se sont toutes passées en discours et en visites inutiles. Je pouvais passer hors du monde toute cette vie que j'ai vécue dans le monde; je pouvais renoncer entièrement à la terre; j'ai eu des frères, des sœurs, des parents, des amis qui l'ont bien fait; Dieu m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraite. Ah ! si j'avais su profiter de mon avantage ! Que ne pouvais-je pas faire et que ne voudrais-je pas avoir fait !

Nous pouvons encore faire ce que nous ne pourrons plus alors. Si nous voulions un peu nous attacher à cette réflexion, je suis sûr que, dès cette heure, on renoncerait à bien des choses à quoi on est peut-être trop attaché. On se hâterait de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas ici la première fois qu'on a représenté cette vérité. Il en sera aujourd'hui, du moins pour la plupart de nous, ce qu'il en a déjà été si souvent. On a beau nous prêcher là-dessus, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres à qui nous avons ouï faire en mourant de si belles protestations pour un avenir qui ne devait pas être pour eux. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudents et d'avoir été témoins de leur désespoir ; nous continuerons de vivre comme nous avons toujours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus ardents et de plus sincères, mais de très inutiles désirs de conversion. Je passe à la seconde partie, où je dois vous faire voir que non seulement Marie ne désire rien dans le ciel, mais qu'elle n'y a même rien à désirer.

SECOND POINT

Vous savez, Messieurs, que, dès qu'on a des enfants, les désirs se multiplient aussi bien que les soucis et les peines. Il s'en faut bien que l'ambition d'une mère ne soit renfermée dans des bornes aussi étroites que celles d'une fille ou d'une autre femme. Outre ce qu'une mère

désire pour soi, elle souhaite encore, pour ses enfants, des honneurs et des richesses proportionnées à l'amour qu'elle leur porte : son bonheur est inséparable de leur bonheur; elle les regarde comme une partie d'elle-même et, bien souvent, comme la partie qui lui doit être la plus précieuse et la plus chère. Donc, pour assurer avec vérité que Marie, la Mère de Jésus, est pleine de gloire, il faut qu'elle n'ait rien à souhaiter, ni pour elle, ni pour son fils. Pour son fils, il est inutile d'en donner des preuves. On sait que Jésus est le Roi de la gloire, comme parle l'Ecriture; il est assis au plus haut du ciel; toutes les créatures sont soumises à son empire. Mais je ne sais si vous avez jamais bien compris quel comble de félicité ce doit être pour Marie de voir un fils si aimable élevé à ce haut point de grandeur. Un grand prince soutenait autrefois qu'il n'était point si glorieux d'être roi, que d'avoir un fils qui le fût. *Videri sibi, quovis regno pulchrius regis esse patrem.* Vous savez le sentiment de cette fameuse Romaine qui fut d'abord résolue à être égorgée par son propre fils, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il monterait sur le trône des empereurs. Et, sans aller chercher si loin des preuves d'une passion si naturelle, pères et mères, je ne veux ici que votre seul témoignage. N'est-il pas vrai que vous vous estimez bien heureux, lorsque vous voyez vos enfants s'élever un peu au-dessus de leur condition, lorsque vous apprenez qu'ils sont caressés des grands, qu'ils sont considérés de leurs égaux, que, dans le monde, ils tiennent par leur mérite un rang que la naissance ne leur avait pas donné? Quels efforts ne fait-on pas pour les tirer de

l'obscurité où il avait plu à Dieu de les faire naître? Avec quel plaisir n'épargnez-vous pas, même sur votre bouche, de quoi leur procurer une fortune un peu meilleure que la vôtre?

Jugez par là quelle doit être la joie de Marie à son entrée dans le ciel, lorsqu'elle vit ce fils qu'elle avait enfanté dans une étable et élevé dans la boutique d'un charpentier, qu'elle le vit, dis-je, placé sur la tête des séraphins, revêtu d'un manteau royal mille fois plus brillant que le soleil et couronné de la gloire de Dieu même. Pour me former une idée de cette joie incompréhensible, je me représente le pauvre Jacob entrant dans l'Egypte où, non seulement il retrouve son cher Joseph qu'il avait perdu depuis si longtemps, mais où il le trouve régnant sur tous les Egyptiens et devenu le maître d'un grand état, de simple pasteur qu'il était. Ce bon vieillard faillit (1) mourir de joie. Après une si heureuse aventure, il ne désira plus rien dans la vie, il ne désira pas même de vivre : *Jam lætus moriar, quia vidi faciem tuam, et superstitem te relinquo.* Voilà une légère image de l'état où se trouva l'âme de la Sainte Vierge, lorsqu'elle entra dans le paradis, de l'état où elle est encore à présent et où elle sera durant toute l'éternité. Oui, éternellement elle aura le plaisir de voir sa chair, cette Humanité sainte qui s'est formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait, de la voir, dis-je, assise sur le trône du Tout-puissant, réglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grâce et de la gloire?

(1) Texte primitif : *faillit à mourir*.

Après un si grand bonheur, si elle pouvait souhaiter encore quelque chose pour elle-même, ce serait sans doute d'être assise à la droite de ce fils, d'être déclarée régente de ce grand royaume dont il est le roi, d'être la dépositaire de tous ses trésors, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle possède tous ces titres, chrétiens Auditeurs; elle est, dans le ciel, la Reine des saints, dit l'abbé Rupert, et, sur la terre, la Reine des rois : *Hæc in cœlis Regina sanctorum, et in terris Regina regnorum est.* Non seulement il n'est point de gloire, après celle de Jésus, égale à la gloire de Marie; mais on peut dire que la gloire de Marie est égale à celle de Jésus-Christ même. Et pourquoi ne le dirait-on pas, puisque le grand Arnoul de Chartres a bien osé avancer que c'est une même gloire qu'ils partagent également? *Filii gloriam cum Matre non tam communem judico, quam eamdem.*

Ce qui rend cette félicité accomplie de tous points, c'est que ce n'est pas seulement l'âme qui en jouit : le corps de la Sainte Vierge y a déjà part; il est déjà bien heureux et fait même une partie du bonheur des autres saints. Saint Jean, dans l'Apocalypse, dit qu'il a ouï la voix des martyrs qui criaient sous les autels où leurs reliques sont honorées et qui demandaient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. Ces grands cris, dit Saint Grégoire, sont les grands désirs qu'ont ces âmes d'être réunies à leurs corps par la résurrection. *Magnus earum clamor magnum est desiderium, tum resurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à désirer sur ce point, non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de près

d'une résurrection glorieuse, et son corps, préservé de toute corruption, fut incontinent porté au ciel où il brille d'un éclat ineffable et immortel. Ce serait une erreur, Messieurs, de penser que ce fût un petit bien que cette gloire corporelle ; mais c'est une erreur en laquelle, si je ne me trompe, peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop notre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs et à ses plaisirs pour croire que ce n'est pas un grand avantage de le voir vivant et plongé en toutes sortes de délices.

Je sais que les saints lui ont déclaré la guerre, qu'ils se sont sentis comme accablés de son poids, qu'ils ont souhaité de le voir détruit et réduit en cendres. Mais, outre que ce sentiment n'est pas naturel, les saints considèrent leur chair, en cette vie, comme un obstacle à leur perfection, comme une ennemie domestique qui leur tend partout des pièges, comme une furieuse qui, en s'élevant contre l'esprit, se prépare à elle-même d'étranges supplices. Mais ils commencent tous à l'aimer du moment qu'ils sont en état de ne la plus craindre. En cela même qu'ils la déchirent, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment véritablement ; ce sont de sages laboureurs qui cultivent leur champ, qui le sillonnent et qui en arrachent les herbes durant l'hiver, pour le voir en la belle saison revêtu d'une riante verdure. C'est pour cela que Job trouvait tant de consolation dans l'espérance qu'il avait de voir quelque jour ses membres *putréfiés par la mort* (1), partager avec son

(1) Texte original : *Pourris...*

âme le plaisir de voir le Seigneur : *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Jésus-Christ lui-même a souffert tout ce qu'il a souffert pour rendre son corps glorieux. *Proposito sibi gaudio.* Il a souffert la croix dans la vue de la gloire dont il devait jouir. Il est sûr que ces paroles ne peuvent être entendues que de la gloire du corps, *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem,* puisque son âme était bienheureuse dès le premier instant qu'elle fut créée.

S'il est donc vrai que nous aimons tous naturellement notre corps, Marie a d'autant plus de sujet de se réjouir du bonheur du sien qu'il ne lui a jamais été, ni rebelle, ni incommode, qu'il ne l'a jamais retardée au chemin de la vertu ; qu'au contraire, il lui a servi comme de chariot pour la porter plus vite au comble de la sainteté. Mais quel honneur pour ce corps, quelle prodigieuse distinction, de briller dans le ciel aux yeux de tous les bienheureux, tandis que ceux des autres saints pourrissent dans des sépulcres, tandis que, réduits en poussière, ils servent de jouet aux vents et sont confondus avec les cendres des réprouvés !

Ce privilège, chrétiens Auditeurs, est le fruit de la mortification de Marie, le fruit du mépris qu'elle a toujours fait de tous les attraits dont le Créateur l'avait pourvue. Tous les Pères conviennent qu'on n'a jamais vu de créature plus belle que Notre Dame ; et cependant il est vrai qu'on n'en a jamais vu de plus chaste, de plus négligée, de plus soigneuse d'éviter les regards des hommes. Que vous êtes malheureuses, Femmes chrétiennes, d'employer à vous perdre et à perdre encore les

autres, ces agréments que Dieu ne vous avait pas donnés pour un si funeste usage ! Mais que vous êtes abusées de croire qu'à force de soins et d'étude, vous pourrez rendre immortelle cette fleur de beauté qui se flétrit tous les jours ! Vous avez beau faire ; ce feu de ces yeux s'éteindra bientôt ; ce teint va se ternir tout à l'heure ; les maladies, l'âge, les rides vont gâter ces traits et vous rendre aussi difformes que vous avez été agréables. Et quand tout cela ne serait pas, qui peut vous garantir de la mort et de l'horrible corruption du sépulcre ? Il est vrai que nous ressusciterons tous. Mais ne croyez pas qu'en ressuscitant nous devions tous reprendre ce que la vieillesse ou la mort nous auront ravi : *Omnes quidem resurgemus*, dit Saint Paul, *sed non omnes immutabimur*. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. La résurrection glorieuse réformera tous les défauts, et de l'âge, et du teint, et des traits, et de la taille ; elle rendra aux visages les plus effacés toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse. Mais ne pensez pas que cette beauté qui ne passera jamais soit pour ces visages fardés, pour ces personnes sensuelles et idolâtres d'elles-mêmes qui, durant tout le cours de la vie, n'auront songé qu'à se parer et à conserver leur embonpoint. Elle sera pour ces âmes généreuses qui se seront affranchies de la servitude de leur corps, qui en auront réprimé les mouvements, qui l'auront traité comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la pénitence, qui auront fait à la chasteté et à la pudeur un sacrifice des vaines grâces qui l'embellissent. Hélas ! Messieurs, si nous l'aimions véritablement, ce corps, et

que nous fissions un peu de réflexion au tort que lui fait notre luxe et notre délicatesse, qu'on nous verrait bientôt imiter ces saints et ces saintes qui l'ont traité si cruellement !

Il me semble que si une jeune personne est priée pour un bal ou pour quelque autre assemblée de cette nature, il me semble, dis-je, qu'elle demeure volontiers enfermée durant tout le jour en un déshabillé très simple et très souvent désavantageux; que, durant tout ce jour-là, elle se donne mille gênes, mille tortures; qu'elle souffre qu'on la serre quasi jusqu'à l'étouffer, qu'on la brûle, qu'on la pique, qu'on lui tire les cheveux, et tout cela pour paraître tant soit peu plus agréable pendant trois ou quatre heures de temps. De quoi donc cette même personne ne serait-elle pas capable, si elle songeait un peu que quelques années de retraite, de modestie, de pénitence peuvent donner une beauté éternelle à son visage, en corriger tous les défauts, le mettre hors d'atteinte aux injures, et du hale, et de la vieillesse; qu'il ne s'agit pas ici d'une assemblée de parents ou de quelques seigneurs et de quelques dames; qu'il ne s'agit pas simplement d'un repas, ni d'une soirée, mais d'une vie immortelle, que nous devons passer en la plus illustre et la plus nombreuse compagnie qu'il est possible d'imaginer. Mais, nous le remarquions déjà tantôt, on écoute, comme on écouterait une chanson, tout ce qu'on nous dit de l'éternité; on traite de visionnaires ceux qui songent à s'y établir; tous nos désirs se bornent à cette vie, comme si après la mort il n'y avait plus rien, ni à désirer, ni à craindre.

Seigneur, vous nous persuaderez, quand il vous plaira, les vérités que vous nous avez révélées ; et il n'y a que vous seul qui puissiez convaincre notre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux. Ce serait en vain que je tâcherais de communiquer à mes Auditeurs le peu de foi qu'il vous a plu me donner. Je m'en vais voir si je ne réussirai point mieux à leur faire comprendre que Marie, non seulement n'a rien à regretter dans le ciel, qu'elle n'y a rien à désirer, mais que même elle n'a rien à y envier à personne. C'est la troisième partie dont je ne dis que deux mots.

TROISIÈME POINT

Quand je dis que, dans le ciel, la Mère de Dieu n'a pas sujet de porter envie à personne, je ne prétends pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque saint en particulier. Si nous en croyons Saint Pierre de Damien, il y a une différence infinie entre la Mère et les serviteurs de Jésus-Christ : *Infinitum Dei servorum ac Matris discrimen est.* S'il est vrai, ce que tant de Pères ont enseigné, que, dans cette vie et même dès le premier moment qu'elle fut sanctifiée, elle reçut une grâce plus abondante que celle de tous les saints et de tous les anges ensemble, il est tout visible que dans le paradis tous les saints et tous les anges ensemble ont moins de gloire qu'elle n'en possède elle seule. *Quantum enim gratiæ,* dit Saint Bernard, *in terris adepta est, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singu-*

laris. Mais je passe plus avant. Pour faire voir que Notre Dame ne doit porter envie à aucun saint, je dis qu'elle a ramassé en soi tout ce qui est comme répandu dans les autres, qu'elle réunit toutes ces riches couronnes dont l'admirable variété fait un des plus beaux ornements de la Jérusalem céleste.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que, quoique la grâce, qui est la sainteté essentielle, soit la même dans les saints, cependant Dieu prend plaisir de lui faire produire des effets tout différents, selon les sujets auxquels il la communique. Elle produit en quelques-uns une admirable simplicité; dans les autres une prudence toute divine; celui-là se consume dans les rigueurs d'une vie apostolique; quelques-uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau; quelques autres réparent, par une longue pénitence, les désordres d'une jeunesse imprudente et déréglée; qui va chercher parmi les barbares une glorieuse mort; qui souffre un plus doux, mais plus long martyre dans un cloitre : l'un se signale par son assiduité à la prière; l'autre par sa libéralité envers les pauvres; un autre par sa patience dans les maladies. Pour les grâces que nous appelons gratuites, qui sont comme des marques d'amitié dont Dieu honore ses favoris, il observe encore cette règle : il ne donne pas à toutes choses, il ne donne pas à tous la même chose. Il ouvre aux uns les sens les plus cachés de l'Ecriture; il découvre aux autres les secrets de l'avenir; l'un pénètre dans les cœurs; l'autre a la vertu de les toucher : qui a le don des langues, qui a celui des guérisons; qui a le pouvoir de faire des prodiges et de com-

mander à la nature : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus.*

A cette diversité de grâces répond, dans le ciel, une diversité de gloire qui met quelque différence entre chaque bienheureux. Les apôtres y sont distingués des prophètes, les martyrs, des confesseurs, les vierges, des veuves, les pénitents, de ceux qui n'ont jamais perdu la grâce de leur baptême ; chacun a son trait de beauté particulier, chacun a comme ses couleurs, son habit de gloire, auquel il peut être reconnu. Or je dis, Messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont comme rassemblées dans la Sainte Vierge. Et la raison que j'ai de le dire est bien évidente : pendant que Marie vivait ici-bas, elle avait réuni en soi tous les caractères des vertus, toutes les espèces de sainteté différentes. Les Saints Pères lui donnent tous la qualité de martyre ; les uns disent que tout ce que les autres martyrs ont enduré n'est rien en comparaison de ce qu'elle souffrit au pied de la croix ; les autres assurent que, si ses douleurs avaient été partagées à tous les hommes, il y en aurait eu assez pour leur causer à tous une mort subite. Elle a été l'apôtre des apôtres mêmes ; elle a allié une innocence parfaite avec une très parfaite pénitence ; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été l'idée des vierges, des veuves et des femmes mariées. Ce n'est pas encore assez : tous les privilèges dont Dieu a gratifié ses amis en cette vie, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons, de quelque nature qu'ils puissent être, lui ont tous été accordés : *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes*

in te congesta. C'est le savant Idiot qui l'enseigne. D'où je conclus que, dans la gloire, elle jouit de toutes les récompenses et qu'on peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur qu'on admire en tous les autres.

C'est pour cela que David, faisant la peinture de cette reine assise à la droite de son fils, il dit qu'elle est revêtue d'une robe de drap d'or sous un manteau royal tissu de différentes couleurs : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate.* Elle n'a donc rien à envier à aucun saint. Au contraire, si les bienheureux étaient susceptibles de quelque mouvement déréglé, elle devrait être l'objet de l'envie de tous les autres. Mais non : des cœurs remplis de l'amour et de la joie du Seigneur ne peuvent être atteints de cette passion lâche et cruelle.

Je ne voudrais pas non plus vous l'inspirer, Messieurs. Mais que je serais heureux, si je pouvais faire naître en votre cœur cette sainte et louable émulation qui porte les gens de bien à imiter les vertus des saints pour avoir part à leurs récompenses. Vous me direz que Marie est un modèle un peu trop parfait pour vous. Mais, entrons dans le paradis, chrétiens Auditeurs ; parcourons un peu les divers rangs de saints et de saintes qui s'y rencontrent. Voyez ces apôtres assis sur des trônes d'or, ces martyrs couverts de pourpre, ces vierges mille fois plus blanches que des lys, ces pénitents, tous revêtus de lumières, ces veuves d'une si auguste et si éclatante beauté, placées en un si beau jour, toute cette foule de gens si bien faits, tous parés si richement, tous plus brillants que des astres. Est-il

possible qu'il n'y ait rien en tout cela qui réveille votre ambition, rien qui vous anime, rien qui soit propre pour vous! Choisissez parmi tant d'ordres différents celui que vous aimerez davantage.

Courage, Messieurs; il n'y en a presque pas un seul où vous ne puissiez prétendre. Après tout, ceux qui les remplissent sont tous hommes comme vous; il y en a de votre humeur, de votre condition, de votre âge; ils ont tous été ce que vous êtes. Si vous êtes pécheurs, vous en trouverez, presque en chaque troupe, lesquels ont peut-être plus offensé Dieu que vous et n'ont pas laissé de devenir saints. Les mêmes difficultés qui vous effrayent les ont fait balancer quelque temps. Mais enfin une maladie, une disgrâce, une méditation, un sermon, une lecture leur fit prendre le bon parti : ils commencèrent à servir Dieu tout de bon; ils ont persévéré durant l'espace de quelques années; les voilà qui triomphent de leur victoire et qui ne cessent de bénir le jour et l'heure qu'ils renoncèrent aux plaisirs, aux vanités du monde. A quoi tiendra-t-il donc, chrétiens Auditeurs, que nous ne formions tout à l'heure le dessein de les imiter? Pourquoi ne prendrons-nous pas aujourd'hui la belle résolution que prit Saint François de Sales, lorsqu'on canonisa Saint François Xavier? « Voilà, dit-il, voilà déjà trois saints de ce même nom; il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie ». En effet, il se tint parole à lui-même; et toute l'Eglise a reconnu qu'il s'est rendu digne du rang où il avait porté son ambition. Pourquoi donc ne dirai-je pas aujourd'hui la même chose? Il faut, quoiqu'il m'en doive coûter, il faut

que je fasse encore un saint de mon nom, un saint de ma profession et de mon état, un saint ecclésiastique, un saint père de famille, une veuve, une vierge sainte. Mon Dieu ! est-il possible que cela soit en mon pouvoir et que je ne me hâte pas de le faire? La mort me surprendra-t-elle donc avant que je me sois entièrement sanctifié ? Faudra-t-il que je porte en l'autre vie le regret éternel d'avoir pu me procurer un si grand honneur, un si grand bien et de l'avoir négligé !

C'est à vous que nous voulons devoir cet avantage, aimable Marie. Vos autels sont toujours assiégés de suppliants qui vous demandent la guérison de leurs maux, le gain de leurs procès, le succès de leurs voyages, d'heureuses moissons, d'heureuses couches, des enfants bien faits et dociles. Vous écoutez toutes ces prières, ô la meilleure de toutes les reines, vous les exaucez, vous ne rebutez personne. Mais nous voici à vos pieds pour des grâces bien plus dignes de votre libéralité. Nous n'aspirons à rien moins qu'à la gloire des Antoines, des Athanases, des Bernards, des Magdeleines, des Moniques et des Thérèses ; nous portons nos yeux et nos désirs jusqu'à ces trônes, d'où l'on voit de plus près votre ravissante beauté et qui sont plus éclairés de vos lumières : en un mot, nous voulons être des saints. Faites ce miracle, divine Marie ; il vous fera plus d'honneur que les aveugles guéris et les morts ressuscités. Nous vous en rendrons de continuelles actions de grâces, et en cette vie, et en l'autre. *Ainsi soit-il.*

XXXII^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR LE

JOUR DE L'ASSOMPTION

de la Sainte Vierge

Maria optimam partem elegit.....
Qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'humilie sera élevé.
(*S. Matth.*, ch. 23).

L'humilité profonde de la Sainte Vierge et ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

Je ne sais d'où vient qu'en la solennité d'aujourd'hui l'Eglise applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que Marie n'ait eu sur la terre des privilèges qui n'ont été communiqués à nulle autre créature. Je sais que, dans le ciel, entre tous les bienheureux, elle est la mieux partagée. Elle a été choisie entre tous les enfants d'Adam pour être délivrée

du péché originel. Elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la Mère de Dieu et entre tous les prédestinés pour avoir la plénitude de la grâce et le premier rang dans la gloire. Mais on ne peut pas dire, ce me semble, qu'elle doive rien de tout cela à son propre choix; elle a été choisie pour posséder ces avantages plutôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est que dans un seul point, à mon sens, qu'elle a vraiment choisi; c'est qu'elle a été humble et inconnue au monde, et c'est de son propre choix qu'elle l'a été. Pouvant se produire et briller aux yeux des hommes avec toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichie, elle a mieux aimé une vie cachée et obscure; elle a pris la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures; elle s'est d'autant plus abaissée que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, Messieurs, en cela on peut dire qu'elle a choisi la meilleure part, non seulement parce que c'est la plus solide et celle que Jésus-Christ lui-même s'est réservée; mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur à venir, elle ne pouvait s'ouvrir un chemin plus sûr à la plus haute élévation.

Il me semble, Messieurs, que je ne puis moi-même prendre une meilleure voie pour vous faire comprendre cette haute élévation dont Marie jouit depuis son Assomption, qu'en vous faisant voir combien l'humilité qu'elle a exercée ici-bas a été profonde. Ce serait pour moi une trop grande témérité de vouloir porter les yeux sur le trône, où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est

environnée : ce sont toutes choses qui passent nos conceptions ; on n'en peut parler que par des figures, et tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de cette idée même confuse et imparfaite qu'on en a communément. Mais puisque c'est un article de foi que les saints sont d'autant plus élevés dans le ciel qu'ils se sont abaissés davantage sur la terre, selon ce mot : *Qui se humiliat exaltabitur*, si je pouvais vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrais en main une règle très juste pour juger de son bonheur. Quoiqu'il en soit, j'espère que ce discours sera chrétien, et que, s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il contribuera *en* quelque chose à votre édification, pourvu que cette Reine des anges, cette Dépositaire des grâces du Tout puissant veuille bien écouter la prière que nous lui ferons, s'il vous plait, avec l'ange : *Ave Maria.*

Quoique je convienne avec Saint Bernard que la qualité de Mère de Dieu, dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre, peut servir de règle pour mesurer le bonheur qu'elle possède dans le paradis, j'ose dire néanmoins qu'on en jugera plus exactement et plus infailliblement par l'humilité dont elle a été remplie. Oui, Messieurs, c'est par sa vertu et, surtout, par son humilité profonde qu'elle a mérité ce qu'on aurait pu absolument refuser à son éminente qualité de Mère du Rédempteur. Les théologiens disent qu'il n'était pas tout à fait impossible que Marie, même après avoir conçu le Verbe Éternel, se rendit indigne de la félicité éternelle. C'est pour cela que Saint Augustin assure qu'elle a été plus heureuse de

croire en Jésus-Christ que de lui donner sa propre chair. C'est pour cela que Jésus-Christ lui-même répondit à cette bonne femme qui appelait bienheureux le sein qui l'avait conçu : Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu et qui en profitent. Mais si Marie a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte ; et si elle a été humiliée ici-bas, il faut nécessairement que ce soit dans le ciel qu'elle ait été exaltée. Voilà, chrétiens Auditeurs, toute la preuve que je vous veux donner en ce discours de la gloire immense où Notre Dame est entrée au jour de son Assomption : *Qui se humiliat exaltabitur.* Quiconque est humble sera exalté ; c'est un arrêt prononcé par la bouche de la Vérité même incarnée. Or Marie a été humble sur la terre, et elle n'a pas été exaltée sur la terre ; au contraire elle y a été extrêmement humiliée. Par conséquent elle est infiniment exaltée dans le ciel. Pour savoir donc combien elle est élevée dans la gloire, nous n'ayons qu'à considérer dans le premier point son humilité profonde et, dans le second, ses profondes humiliations. C'est tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Marie a été si humble que par son humilité elle a été élevée à la dignité de Mère de Dieu ; elle a été si humble qu'une si prodigieuse élévation n'a point altéré son humilité. Voilà, en deux mots, le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette incomparable vertu. L'humilité ne

pouvait recevoir une plus haute récompense que la maternité divine, ni être mise à une plus forte épreuve qu'en recevant un honneur si inouï; cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de Notre Dame.

Pour le premier, le Docteur dévot (1) ne fait nulle difficulté de dire que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe divin dans les entrailles de la Vierge; que c'est elle qui a donné de l'amour au Roi de la gloire et qui l'a fait descendre du trône de son Père pour venir prendre ses délices dans le sein d'une petite créature. Il se fonde sur ces paroles que Marie a elle-même prononcées : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, il a eu égard à l'humilité de sa servante et il en a bien voulu faire sa Mère. Vous voyez assez, chrétiens Auditeurs, qu'une humilité qui a pu produire un si grand effet, qui a mérité ce qui est infiniment au-dessus de tout mérite, que cette humilité, dis-je, n'est pas une humilité commune. Mais je vous prie d'observer encore que cette humble Vierge avait été ornée dès sa naissance, et même dès sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles et qu'elle les possédait toutes en un si haut point que nul saint n'en a jamais eu aucune qui leur pût être comparée. Cependant, entre toutes ces admirables vertus, l'humilité est celle qui attire les yeux de Dieu et qui touche son cœur davantage. Il faut donc que ce soit celle que Marie a cultivée avec plus de soin, celle qu'elle a portée à un plus haut degré de perfection. Et, si cela

(1) Saint Bernard.

est, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde! C'est un miracle qu'elle ait pu subsister parmi tant et de si excellentes vertus; mais c'en est bien un plus grand encore qu'elle les ait toutes surpassées.

Pour le second, c'est quelque chose de rare qu'une humilité, qui s'est trouvée digne d'un si grand honneur, n'ait point corrompu cette humilité, *Non mediocris humilitatis insigne*, dit le même Père que j'ai déjà allégué, *nec oblata tanta gloria oblivisci humilitatem*. C'est une preuve d'une grande modestie que de se ressouvenir de son néant dans le temps que Dieu même rend à son mérite un témoignage si avantageux. Il est aisé, dans une vie obscure et méprisée, de conserver de bas sentiments de soi-même; mais ce n'est qu'avec peine que les âmes les plus humbles se défendent des respects et des louanges des hommes. Combien devait-il donc être difficile à la Sainte Vierge de résister aux éloges que l'ange du Seigneur donna à sa vertu, et aux marques effectives et éclatantes qu'elle reçut, du Seigneur même, d'un amour et d'une estime si singulière! Cependant, chrétiens Auditeurs, bien loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, bien loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaisance ou à quelque sentiment d'orgueil, elle n'a jamais signalé davantage son humilité.

Elle voit entrer dans sa chambre un ange du premier ordre, qui l'assure qu'elle est remplie de grâce et de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protège, qu'il la conduit, qu'il habite dans son cœur aussi étroitement que l'âme est unie au

corps; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais sur qui le ciel ait versé des bénédictions aussi excellentes que celles dont elle est comblée; qu'au reste, elle a eu le bonheur de plaire à Dieu sur toutes les créatures, qu'il l'a destinée pour être la Mère de son Fils unique; que le Saint-Esprit a fait choix d'elle pour son Epouse, et que de cette alliance si glorieuse doit naître le Réparateur du genre humain, le Roi du ciel et de la terre. Quelle impression, pensez-vous, Messieurs, que ces louanges aient faite sur l'esprit de cette humble fille? Non seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si on l'avait entretenue des vertus d'un autre? Ce n'est pas encore assez; elle en est toute troublée et interdite, elle ne comprend rien à ce mystère, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler. Je sais que Saint Ambroise dit que ce trouble lui fut causé par la vue de l'ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Mais l'Evangile marque expressément que ce fut le discours de Gabriel et non sa présence qui la troubla. *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* C'est qu'ayant toujours devant les yeux sa propre bassesse et son néant, son humilité la représentait à elle-même si peu ressemblante au portrait que l'ange faisait d'elle et si indigne du choix qu'il lui annonçait, que, quoiqu'elle ne pût pas douter de sa sincérité, cependant elle ne pouvait recevoir le compliment qui lui était adressé: *Cogitabat*, dit l'évangéliste, *qualis esset ista salutatio.* Elle rentre

dans une profonde méditation et considère attentivement les paroles qu'elle a entendues; elle voit si elle y pourra donner un sens conforme aux sentiments qu'elle a d'elle-même ou si effectivement il y a quelque chose en elle qui mérite d'être loué. Plus elle considère, plus elle examine, plus elle sent croitre son étonnement, plus elle se persuade que dans le salut angélique il y a une énigme qu'elle ne peut démêler. Il faut avouer que voilà une humilité bien profonde et bien établie! Non seulement les paroles sont claires et sans ambiguité; mais c'est un ange qui lui parle, et qui lui parle de la part de Dieu, à qui notre âme est mieux connue qu'à nous-mêmes, et néanmoins elle persévère à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand nous sommes loués par les hommes, chrétiens Auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité. Les hommes louent assez indifféremment le bien et le mal, selon que l'intérêt ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connait pas même les grandes vertus; il en donne souvent le nom aux plus grands vices. Il a encore moins de connaissance de notre cœur, et il n'est rien de si ordinaire que de le voir se tromper en notre faveur, comme aussi quelquefois il nous fait tort en nous croyant plus méchants que nous ne sommes. Contre tous les éloges et tous les applaudissements humains, j'ai toujours en moi-même un préservatif infaillible, qui est la vue et le sentiment de ma misère; c'est comme un mal secret que je sens dans les entrailles et dont je ne puis pas douter, quoique mes amis, trompés par de fausses apparences,

me flattent vainement d'une parfaite santé. Mais comme la sainteté consiste uniquement à plaire au Seigneur; quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes grâces et qu'il le confirme par des faveurs inouïes : *Invenisti gratiam apud Deum, ecce concipies et paries filium*, à quoi est-ce que l'humilité peut avoir recours pour se soutenir? Quelles ténèbres peut-elle opposer à une si grande lumière? Que fera donc Marie dans une si grande entreprise? Doutera-t-elle des paroles de Gabriel? Hasardera-t-elle la foi pour sauver l'humilité? Non, Messieurs, elle ne doutera point, mais elle entrera dans le trouble et dans la confusion; elle soumettra son esprit, comme on fait dans les mystères les plus obscurs; elle croira ce qu'on lui dit d'elle-même, mais elle n'y pourra rien comprendre; l'incarnation du Verbe qu'on lui annonce semblera moins exercer son esprit et son aveugle soumission que ce qu'elle entendra de sa vertu : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité qui cause son trouble et la surprise qu'elle fait paraître en cette rencontre l'a rendue calme et insensible en d'autres occasions où elle avait bien plus de sujet d'étonnement. Lorsqu'aux noces de Cana, elle fit remarquer à son fils la confusion où l'époux allait tomber faute de vin, vous savez que Jésus-Christ lui répondit assez brusquement en apparence : *Quid tibi et mihi est, mulier.* Femme, de quoi vous mêlez-vous? Ce qui signifie à peu près en notre langue : Qui vous a rendue si hardie auprès de moi? Quelle liaison, quel rapport y a-t-il donc entre nous, qui vous donne la

liberté de vous adresser à moi de la sorte ? En bonne foi, Messieurs, Marie n'avait-elle pas sujet d'être troublée, ou du moins fort surprise de cette réponse ? Ne devait-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de fils, qu'elle lui avait donné, que par celui de femme, qui a quelque chose de si dur dans la bouche d'un enfant ? Quoi ! l'on dirait qu'il a oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance et que, depuis trente ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une bonne mère ! Nulle de ces pensées ne se présenta pour lors à l'esprit de la Sainte Vierge. Elle ne fut non plus étonnée du procédé de Jésus que si elle y était tout accoutumée ou qu'elle s'y fût infailliblement attendue. Elle ne donne nulle marque d'embarras ni de tristesse ; elle continue de parler aux officiers qui servaient à table et se remet à manger comme auparavant.

Elle ne se plaignit point non plus, lorsqu'ayant demandé à parler à Jésus-Christ qui était en compagnie dans une maison particulière, il ne voulut, ni la faire entrer, ni aller à elle ; il semble même la désavouer et s'offenser de ce qu'on l'avait appelée sa mère. « Il a raison, disait-elle en elle-même ; il est vrai que j'ai eu l'honneur de le mettre au monde ; mais c'est un honneur dont j'étais indigne ; j'ai eu tort de le traiter de fils ; ce nom le déshonore effectivement ; s'il me rebute, il me fait justice ; il est étrange qu'une petite créature telle que je suis puisse avoir l'audace de lui parler ; en effet, il ne peut y avoir de liaison entre la lumière et les ténèbres ». Je ne puis rien dire de ces paroles si modestes

par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mystère de l'Incarnation : *Ecce ancilla Domini,* voici la servante du Seigneur. Elle ne pouvait s'expliquer, ni en en moins de paroles, ni avec plus de simplicité et d'humilité. Je passe ce qu'en disent les Pères et que vous avez entendu plusieurs fois. Je remarque seulement qu'une autre se serait étendue sur son indignité ; elle aurait exagéré son peu de mérite, elle aurait fait des instances pour détourner un si grand honneur. Mais il ne vient pas seulement en l'esprit de la Sainte Vierge que Dieu ait quelque dessein de l'honorer ou qu'il trouve en elle quelque chose qui l'ait obligé à la choisir pour sa Mère. Elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu, qui, voulant avoir une Mère, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, tout de même qu'ayant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus misérable d'entre celles qui ont de la liberté et de la raison. C'est pourquoi, bien loin de songer à des actions de grâces, elle croit faire un grand sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu : *Ecce ancilla Domini,* voici l'esclave du Seigneur ; il fera de moi ce qui lui plaira.

Je me représente une pauvre paysanne qu'un grand prince élève tout d'un coup jusqu'à son lit royal. Elle ne sait si elle doit résister ou obéir à ses ordres, de peur de manquer à son devoir ; elle ne souffre qu'avec peine qu'on lui ôte ses haillons ; plus les nouveaux habits dont on la couvre sont riches et précieux, plus elle est honteuse de se voir vêtue d'une manière si disproportionnée à sa naissance ; bien loin de s'en orgueillir, elle n'ose se

montrer en ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert Saint Bernardin pour expliquer quels furent alors les sentiments de Notre-Dame : *Quomodo pauperculam vilem si potens rex eligeret in conjugem.* Mais enfin on s'accoutume bientôt à la grandeur, on n'est pas longtemps sans oublier ce qu'on a été, et ceux que la Providence élève ainsi subitement de la boue sont ordinairement les plus fiers et les plus insupportables dans leur élévation. Non, Messieurs, la maternité divine n'a pas fait plus de tort à l'humilité de Marie qu'à son inviolable virginité; elle a été mère sans cesser d'être vierge et, ce qui n'est peut être pas un moindre prodige, elle a été Mère de Dieu sans s'en estimer davantage, sans se préférer pour cela à la moindre des créatures.

Voyez, s'il vous plait, comme, venant d'être placée au haut rang d'où elle voit au-dessous d'elle, et les hommes, et les anges, elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elisabeth et la servir en sa grossesse, croyant devoir du moins à son âge cette marque de civilité et de respect, comme si elle n'avait rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années que sa cousine avait sur elle. Voyez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les louanges qu'elle reçoit à son arrivée : *Magnificat anima mea Dominum.* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand et admirable en ses œuvres, il a jeté les yeux sur ma bassesse, et toute sa puissance s'est signalée en m'élevant de rien à une dignité si sublime; c'est pourquoi toutes les nations auront sujet de m'appeler, non pas sainte, ni pleine de gloire, mais heureuse, et d'autant plus heureuse qu'on ne pouvait parvenir à une plus

haute élévation avec moins de mérite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, chrétienne Compagnie, à croire que Marie ait été en effet dans ces sentiments. Car enfin elle ne pouvait pas ignorer combien son âme était pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée; son amour pour Dieu était aussi ardent que celui des séraphins ; elle savait qu'elle n'avait jamais offensé Dieu et elle était même exempte de cet attrait que les plus grands saints ont au péché et qui leur est un sujet continuel de confusion et d'humilité. *Unde ergo tibi humilitas et tanta humilitas, ô Beata,* s'écrie un de ses dévots. Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse Marie, et de vous humilier si profondément? Le docte Taulère dit qu'elle en avait autant et plus de sujet que Magdeleine, la pécheresse, parce que, n'étant rien de soi, non plus que cette illustre pénitente, elle se voyait élevée à un état plus disproportionné à son néant. Il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté. Or pour être pauvre il suffit de n'avoir rien de son fonds et de tenir ce qu'on a de la libéralité d'autrui. Marie n'est pas nue à la vérité; au contraire, elle est revêtue des plus précieux ornements de la grâce. Mais ces riches habits ne sont pas à elle. Elle a reçu plus qu'une autre, et c'est cela même qui l'humilie, vu qu'elle n'a pas plus mérité. Ce qu'il y a de louable en elle, c'est que, sans songer jamais, ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure immobilement attachée à la considération de son néant où elle se trouve confondue avec les plus viles créatures,

sans pouvoir rien découvrir qui la distingue même des réprouvés, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'était par la vue continuelle de ce néant qu'elle nourrissait en son âme une si parfaite humilité, semblable en cela à ce sage roi qui, ayant été laboureur, voulait toujours avoir en vue les habits qu'il avait portés au village, afin que le souvenir de sa première fortune le portât à user modérément de son bonheur, et à cet autre qui ne se servait jamais que de vaisselle de terre, afin qu'ayant toujours présente à la mémoire la profession de potier qu'il avait exercée autrefois, il ne se laissât pas emporter à l'orgueil qu'inspire ordinairement la royauté.

Voilà, chrétiens Auditeurs, la véritable source de l'humilité de la Sainte Vierge : c'est ce regard de son néant que Saint Bernardin assure avoir été aussi continuel que l'exercice de son amour : *Aspectus nihilitatis.* Sans se laisser éblouir à ce qu'elle était, elle prenait plaisir à méditer sans interruption sur ce qu'elle avait été avant que d'être et sur ce qu'elle aurait pu être encore, s'il avait plu à Dieu lui ôter tout ce qu'il pouvait lui redemander sans lui faire tort ; elle ne voyait rien de tout ce qui était en elle que sa bassesse et elle se ressouvenait que le Seigneur n'y avait rien vu que cela, lorsqu'il avait jeté sur elle les yeux de sa miséricorde : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble, quand on fait réflexion à ces humbles sentiments, qu'on est incapable de concevoir quelque orgueil. Car enfin, quelque bon, quelque parfait même que vous soyez, il s'en faut bien que votre sain-

teté égale celle de *la Mère de* Jésus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte Mère ne s'est jamais préférée à aucune créature, qu'elle n'a pas cru qu'il y en eût une seule au-dessous d'elle; et, ce qui n'est pas moins véritable, c'est qu'elle avait raison d'avoir ces pensées et qu'en cela elle se faisait justice. Et nous nous enflons de vaine gloire, chrétiens Auditeurs; et nous nous élevons au-dessus des autres hommes, nous, dis-je, qui sommes sujets à toutes sortes de vices, qui n'avons que des vertus imparfaites et nous qui, quelque soin que nous ayons de sauver les apparences, savons très bien qu'au fond nous ne sommes que faiblesse, qu'ignorance; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, de toutes les plus basses et les plus folles passions nous possèdent tour à tour; que ce n'est qu'à force de contrainte ou de dissimulation que nous empêchons tous ces défauts d'éclater aux yeux de tout l'univers! Nous trouvons étrange qu'on nous manque de respect, qu'on ose parler de nous en des termes peu avantageux; nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise, nous nous plaignons qu'en cela on nous fait une effroyable injustice. Mais, en vérité, oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connaîtraient aussi bien que nous nous connaissons nous-mêmes? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considère pas assez, de ce qu'on ne nous aime pas! Et moi je m'étonne comment c'est qu'on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes!

Quelle excuse aurons-nous, chrétienne Compagnie, pour colorer notre orgueil, lorsqu'il nous sera reproché

au jour des vengeances? Car enfin les autres vices trouvent en nous de quoi se nourrir; les objets qui nous tentent, les ennemis qui nous attaquent sont puissants et ils ont de grandes intelligences dans notre cœur. Mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir notre orgueil? Ce qui nous entraîne dans tous les autres désordres, ces désordres mêmes nous fortifient contre celui-ci. Vous n'êtes ni chaste, ni sobre, ni patient; vous ne voulez quitter ni les jeux, ni l'oisiveté; votre cœur n'a nulle tendresse pour les pauvres, ni charité pour le prochain; vous l'avouez ainsi franchement, vous ne pouvez pas en disconvenir, vous dites que vous ne sauriez faire autrement. A la bonne heure. Mais comment pouvez-vous donc avoir du mépris pour vos frères et vous préférer à eux? Comment prétendez-vous qu'on vous honore et qu'on vous respecte? Quand vous auriez toutes les vertus, dit Saint Bernard, cette présomption les corromprait toutes et vous rendrait haïssable aux yeux de Dieu. Mais combien vous doit-il haïr davantage, si, vous trouvant dénué de toutes vertus, vous ne laissez pas d'être taché d'un vice si odieux? Hélas! si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligés de reconnaître en nous étaient du moins capable de nous rendre humbles! Cette humilité nous rendrait parfaits et irréprochables.

L'humilité, disent les Saints Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité! aimable vertu, source de paix et de

sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours effacer toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire. O que mon salut me devient aisé par cette voie ! Qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien ! Mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec de malheureuses inclinations qui me sollicitent au mal et qui me le rendent comme nécessaire. Mes passions ne me tourmentent pas seulement, elle m'aveuglent et me rendent presque semblable aux bêtes farouches ! Mais pour peu qu'elles me laissent de la raison, j'en aurai toujours assez, ce me semble, pour m'humilier, tandis que je me sentirai accablé de tant de misères. Non, je ne ferai pas difficulté de le dire, heureuses misères dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes, si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrais pas vous changer pour le mérite et pour les vertus des autres ! Je veux bien être ce qu'il faut que je sois pour être humble; je renonce à toutes les grâces qui pourraient me ravir cet avantage, puisqu'il me peut tenir lieu de toutes choses; je consens volontiers à être privé de tout pour le conserver.

Mais pour juger de l'élévation de la Sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas qu'elle se soit humiliée dans elle-même, il faut qu'elle ait été humiliée devant les hommes. Car, si elle avait été exaltée dès ici-bas, on pourrait dire qu'elle aurait reçu sa récompense et qu'elle

n'aurait plus rien à demander en vertu de ces paroles : Quiconque s'humilie sera exalté. Voyons donc si son humiliation a été aussi profonde que l'a été son humilité. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Lorsque je lis les vies des saints et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, leurs lumières et toutes les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu ; lorsque j'entends parler de ces dons admirables de contemplation communiqués à une Sainte Catherine de Sienne ou à une Sainte Thérèse, de ces ardents, de ces admirables sentiments qu'elles rapportaient de leurs ravissements et de leurs extases, mon Dieu, dis-je en moi-même, quel trésor d'instructions et de lumières, quels sujets d'admiration n'aurions-nous pas, si Marie avait bien voulu communiquer les secrets de son cœur et publier les faveurs que Dieu lui a faites dès son enfance; Marie, dis-je, dont la contemplation a surpassé celle des plus hauts séraphins, qui a reçu plus de grâce, elle seule, que tous les prédestinés ensemble et qui a été si fidèle à cette grâce, qu'elle y a toujours répondu de toute l'étendue de ses forces; Marie qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans son sein, qui a vécu en sa compagnie durant trente ans, qui l'a vu naître, mourir et ressusciter ! Qui peut douter que durant tout ce temps-là le Seigneur n'ait fait des choses admirables en elle et

qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes et les plus sublimes vertus ? Cependant on n'en a rien su par elle-même ; elle a étouffé toutes ces grandes lumières ; elle a comme enfoui de si grands trésors ; elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvait pas taire sans cacher le mystère de l'Incarnation. Encore a-t-il fallu qu'un ange ait appris ce mystère à Saint Joseph, les soupçons que ce saint homme pouvait former contre la chasteté de sa femme n'ayant pas été capables de lui arracher ce secret.

Nous avons fait sans doute en cela une grande perte. Néanmoins, Messieurs, toute grande qu'elle est, elle me paraît bien réparée par cet exemple de l'humilité. Voilà une grande réserve, voilà un prodigieux silence, voilà un grand mépris de l'honneur, un grand désir d'être inconnue et méprisée, voilà un grand amour de l'humiliation. Car à quelle autre cause pourrait-on attribuer ce silence et cette vie si retirée et si obscure ? Si c'était nous qui prissions ce soin de cacher nos vertus et le peu de bien que nous faisons, on pourrait dire que la crainte de tout perdre par vanité nous y aurait obligés. Mais Marie n'était nullement exposée à ce péril ; son humilité était hors d'atteinte à tous les traits de la vaine gloire. On peut donc dire qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation même, puisqu'elle a fui un honneur qui ne lui pouvait pas être nuisible.

On demandera peut être ici d'où vient que les saints qui se sont enfin élevés au-dessus de la vaine gloire évitent néanmoins si soigneusement de se produire et de faire éclater leurs bons exemples ? Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les véritables saints, ceux

qui sont effectivement parfaits, déclareraient volontiers, et leurs sentiments, et toutes les grâces que Dieu leur fait continuellement ; ils se sentent même quelquefois de si ardents désirs de les publier pour la gloire du Seigneur que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'ils les retiennent dans le secret de leur âme. Ils répriment toutefois ces grands désirs, parce qu'ils voient qu'au lieu de faire louer et bénir l'Auteur de ces biens, la plupart des hommes se contenteraient d'admirer ceux qui les ont reçus et ne pourraient s'empêcher de leur rendre un respect et une vénération qui ne leur est nullement due. Si nous étions aussi fidèles à louer Dieu des dons qu'il répand dans l'âme de ses amis qu'ils le feraient eux-mêmes à rapporter à Dieu toutes les louanges qu'ils recevraient pour ces dons, ils n'auraient pas de peine à nous les communiquer. Mais ils connaissent notre ignorance et la faiblesse de notre vue qui s'arrête toujours à l'homme, lequel n'a rien de soi qui mérite l'admiration ni même l'estime des autres hommes. Ils craignent de nous être un sujet de scandale et de nous donner occasion de commettre par ignorance la même injustice que les orgueilleux commettent par amour propre, lorsqu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais ils ont beau faire; la sainteté n'est pas une chose aisée à dissimuler : on rendrait aussitôt la lumière et le soleil même invisible. Plus on fuit la gloire et plus on en est partout comme assiégé. Elle va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes; la seule odeur de leur vertu y attire les rois et les empe-

reurs et rend le désert égal aux villes les plus peuplées. Saint Siméon Stylite, le grand Saint Antoine, Saint Benoît, Saint Bernard se sont attiré tant de respect et tant de vénération dans le monde, par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils semblaient être devenus comme les oracles des peuples et les arbitres de l'univers. Dieu prend plaisir à rendre lui-même inutiles les précautions et tous les artifices de leur humilité et à mettre dans le plus grand jour les actions qu'ils ont désiré le plus de dérober à la connaissance des hommes. C'est ainsi qu'il en a usé envers tant de saints et de saintes qu'il a découverts au monde, tantôt par la voix d'un enfant, d'autres fois par celle d'un ange ou par la bouche même des morts, quelquefois en révélant à d'autres saints leur admirable vertu, quelquefois aussi par d'autres semblables prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu et les hommes semblent s'être entendus avec son humilité pour la laisser dans l'obscurité ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle en toute sa vie, chose néanmoins si commune aux autres saints qu'à peine en canonise-t-on jamais un seul qu'on n'ait des preuves de quelque action qu'il ait faite au-dessus des forces de la nature. Elle pria Jésus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana, et il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demandait ; mais il le fit de telle sorte qu'on n'eût pas lieu de croire qu'il le faisait à sa considération. De plus sa virginité ne fut connue de personne, sa maternité glorieuse ne fut jamais reconnue que de Jésus-Christ. Il est vrai que la douleur qu'elle fit paraître à sa Passion

ne permit pas de douter qu'elle ne fût sa Mère. Mais alors cette qualité, bien loin de lui faire honneur, ne lui pouvait causer que de la confusion. Elle parut Mère de Jésus dans le temps que Jésus passait pour un scélérat et qu'il finissait ses jours avec infamie. Mais n'est-ce pas une chose surprenante que le Sauveur, qui a donné de si grands éloges à Sainte Magdeleine, à Saint Jean, à la Chananéenne, au centurion, n'a pas dit un seul mot à la louange de Marie. Il n'est fait nulle mention de ses vertus, ni dans l'Evangile, ni dans les Actes des apôtres. Elle a survécu environ quinze ans à l'Ascension de son fils, selon la commune opinion; personne n'a su ce qu'elle a fait durant ce temps, ou du moins personne ne s'est mis en peine de nous le faire savoir. On nous a appris jusqu'au détail des actions de Saint Pierre et des autres apôtres; nous n'entendons parler que des prodiges qui se faisaient par les mains de tous les disciples, du respect et de la vénération que les idolâtres et les démons mêmes avaient pour leur sainteté : la seule Mère de Dieu demeura jusqu'à la mort dans une si grande obscurité qu'on ne remarqua rien en elle qu'on ait jugé digne de faire passer aux siècles suivants.

O la belle vie, l'heureuse vie! Heureuse, non-seulement parce qu'il n'y en eut jamais de si sainte, mais encore parce qu'elle n'a été connue que de Celui-là seul à qui elle a été toute consacrée; que sa sainteté a été un secret où nul homme n'a pénétré, que tout s'est passé entre elle et Dieu seul; que les anges mêmes n'en ont eu qu'une connaissance imparfaite! Mais, si la Mère du Rédempteur a ainsi vécu dans le silence et dans l'humi-

liation; si elle n'a reçu nul honneur des hommes avant sa mort; si elle a été privée de la gloire qui était due à son mérite et que les grandes grâces qu'elle avait reçues de Dieu lui devaient attirer naturellement, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son Assomption? Celui qui s'humilie est exalté, souvent même dès cette vie.

Mais si toute la vie de Notre-Dame s'est passée ainsi dans l'humiliation, qui peut dire combien elle sera exaltée après sa mort, combien (1) il y aura de couronnes dans le ciel pour récompenser son humilité, et combien ces couronnes seront éclatantes? On en peut juger par ce que Dieu a fait et par ce qu'il fait encore tous les jours sur la terre pour la gloire de cette divine Mère. Ceux qui ont vécu quelque temps hors de ce royaume savent combien d'autels, combien de temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, et avec quel concours, avec quelle pompe on les solennise. Ils savent combien de rois font gloire d'être ses vassaux et de lui rendre tous leurs états tributaires. J'ose dire que pour faire honorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les fidèles ont en son crédit auprès de Dieu, le Seigneur n'a guère moins fait de miracles que pour l'établissement de son Eglise. Mais, qu'est-il nécessaire de passer la mer pour apprendre cette vérité? Les monuments de la piété des Anglais envers Notre Dame ne sont pas entièrement effacés. Il n'y a pas encore deux cents ans que son image brillait sur tous les ports et

(1) Texte original : *Combien y aura-t-il...*

dans tous les carrefours des plus grandes villes, que tout était rempli d'églises et de monastères qui portaient son nom et que toute l'Angleterre était appelée, d'un commun consentement, l'héritage et la portion de Marie.

J'accusais tantôt les superbes d'aveuglement; il me semble que c'est ici le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorés et ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur; ils prétendent s'élever par les mêmes moyens que Dieu leur a déclarés ne leur devoir causer que de l'humiliation. Les uns veulent acquérir de la gloire par l'impiété, les autres, par la vanité, quelques autres mêmes, par la vertu. Mais ils se trompent tous; on ne le peut faire que par l'humiliation. Nous voyons tous les jours que tel qui veut se faire valoir par l'ostentation de ses richesses acquiert la réputation d'homme cruel et ambitieux; qu'on se rit de la vanité de ceux qui affectent de passer pour spirituels; qu'on soupçonne la vertu des femmes qui se glorifient en leurs beaux habits. On traite d'hypocrites ceux qui veulent avoir la réputation de dévots. Dieu permet qu'on découvre les péchés secrets de ceux qui veulent cacher leurs bonnes œuvres de peur de perdre l'estime des libertins. Quelques-uns cherchent l'honneur par une fausse humilité; on voit l'orgueil à travers ces faux dehors de modestie : *Qui se exaltat humiliabitur*. Mais la grande confusion de ceux qui cherchent l'honneur sera au jugement. Quelle honte quand on découvrira, à la vue de l'univers, cette passion ridicule de la vaine gloire, quand Dieu fera voir que nous avons

été si vains que de pratiquer la vertu pour être vus, si lâches que de la négliger de peur d'être vus, si insensés que *de* mal faire étant vus, et condamnés de Dieu pour être approuvés des hommes. *Dans ce jour des révélations, à quel prix ne désirerez-vous point racheter une confusion si sensible, mais devenue irréparable? Ce prix est encore aujourd'hui entre vos mains : soyez sincèrement humble; nous avons tous de quoi l'être : aimez l'humiliation; Dieu vous aidera à la supporter et elle vous conduira à une gloire pure et sans mélange, à une gloire qui durera toujours. Ainsi soit-il* (1).

---

(1) Cette conclusion, imprimée en italique, a été ajoutée dans l'édition de 1757.

XXXIII^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR LE

JOUR DE LA NATIVITÉ

de la Sainte Vierge

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Ses fondements ont été jetés sur la cime des saintes montagnes.

(*Ps.* 86).

Quelque difficulté qu'il y ait de faire le panégyrique d'un prince naissant, Marie, enfant et naissant, en fournit un fort grand sujet, par ce qu'elle a fait depuis sa conception et par ce qu'elle doit faire tout le cours de son âge.

Quoique je révère comme je dois le sentiment du Docteur dévot qui témoigne en un de ses sermons que rien ne l'épouvante davantage que de parler de la Sainte Vierge, je vous avoue toutefois, Messieurs, que je me trouve aujourd'hui dans un sentiment tout opposé, et

que c'est pour moi un très grand sujet de joie de me voir obligé à vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet, si je regarde Marie en elle-même, son élection, ses grâces, ses vertus, ses mérites, sa gloire, ses privilèges, quel avantage d'avoir à traiter un si magnifique sujet et capable de soutenir par lui-même la plus faible et la plus stérile éloquence! Si je la considère par les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre reine, notre avocate, notre rédemptrice, notre bonne mère. Elle est notre unique espérance, dit Saint Epiphane; elle est, dit Saint Augustin, notre caution auprès de Dieu. Saint Bernard l'appelle notre médiatrice auprès du Médiateur; Saint Bonaventure, le remède de tous nos maux; Saint Ephrem, notre paix, notre joie, notre consolation. Enfin, elle est notre gloire et notre couronne; bien plus, notre âme et notre vie, ainsi qu'elle est appelée par d'autres Saints Pères.

Quoi de plus agréable que de parler de Celle qui nous est toutes choses et à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses, qui nous aime tous et que nous aimons aussi tous, sans doute, comme nous y sommes obligés par tant de raisons! De plus, s'il est vrai qu'un prédicateur ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner de meilleures et plus sincères marques de mon zèle pour votre éternité bienheureuse que de vous inspirer de tendres et respectueux sentiments pour la toute puissante et toute aimable Mère de Dieu, puisque rien n'est plus capable de vous rendre aussi heureux et aussi saints que je vous souhaite que l'amour que vous aurez pour elle jusqu'à

la mort ? Une seule chose semblerait me devoir faire de la peine en cette rencontre : c'est que c'est de Marie naissante, de Marie enfant qu'il faut que je vous entretienne aujourd'hui. Mais vous verrez que cette enfant, toute petite qu'elle est, est déjà un grand sujet de panégyrique. C'est ce que je tâcherai de vous montrer, après que nous lui aurons demandé à elle-même le secours dont nous avons besoin pour la louer dignement : *Ave Maria*.

Il est vrai, Messieurs, que nul discours ne fait tant de peine aux orateurs que ceux qu'on a coutume de faire à la naissance des princes, car, que dire d'un enfant qui vient de naître ? Soit que l'on s'attache à ce qu'il est en ces premiers moments de sa vie, soit qu'on veuille s'étendre sur ce qu'il peut être à l'avenir, qu'on examine ce qu'il a fait ou ce qu'il doit faire, on ne trouve aucune ouverture pour parler. En ces premiers moments, il est homme; c'est tout ce qu'on en peut dire. Encore est-ce un homme bien imparfait. Ce n'est à vrai dire, qu'une petite masse de boue animée d'un souffle de vie, qu'un amas d'humeurs crues et mal digérées; qu'un faible animal qui ne diffère des bêtes qu'en ce seul point, qu'il est pour avoir quelque jour de la raison. Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien de misères. Au reste, on ne sait s'il sera bon ou méchant, sage ou fou, spirituel ou grossier, libéral ou avare, généreux ou poltron, s'il aimera la gloire ou s'il passera les jours dans une honteuse oisiveté : en un mot, il n'a rien fait encore et on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas dire la même chose de Marie, chrétiens Auditeurs. Quoiqu'elle ne vienne que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir, puisque son histoire est couchée depuis plusieurs siècles dans les Livres saints et que les prophètes en ont plus dit que les évangélistes n'en écriront. Marie vient au monde comblée de mérites : nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Je ne serai donc nullement en peine où prendre la matière de son éloge. Ce qu'elle a fait depuis sa conception en fera la première partie : ce qu'elle doit faire durant tout le cours de son âge en fera la seconde. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE

Il est certain que la plus belle âme qui ait jamais été créée avant l'âme de Jésus-Christ, ce fut celle que Dieu mit dans le corps de la Sainte Vierge, au moment qu'elle fut conçue. Et non-seulement ce fut l'âme du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur on peut dire que ce fut le plus excellent et que, pour trouver quelque chose de plus grand dans la nature, il faut aller jusqu'à l'Auteur même de la nature : *Opus quod solus Opifex supergreditur*. Ce sont les paroles de Saint Pierre de Damien. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! Que de docilité dans cette volonté ! Que de feu, que de tendresse, que d'étendue

dans ce cœur ! Mon Dieu, les belles passions dont il est le siège ! Le bel ordre et le bel accord qui se trouvent entre ces mêmes passions ! Où a-t-on jamais vu des inclinations mieux réglées et plus honnêtes, des penchants plus raisonnables et plus conformes aux mouvements de la grâce ! Quel naturel plus doux, plus souple, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit !

A cette âme avait été préparé un si beau corps que le grand Saint Denis confesse qu'il ne pouvait l'envisager sans être ébloui et qu'il l'aurait adorée comme une déesse, si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avait au monde qu'une seule divinité. Je vous prie de faire réflexion qu'il n'y eut jamais de beauté plus négligée que celle de Notre Dame et qu'ainsi on ne peut pas attribuer ce grand effet aux ajustements qui relèvent celle des femmes mondaines. De plus, elle avait du moins cinquante ans avant que Saint Denis eût reçu la foi de Jésus-Christ. Qu'aurait-il dit, s'il l'avait vue à la fleur de l'âge et dans son plus grand éclat ? Mais que diront vos enfants, divine Marie, lorsqu'à l'entrée du paradis ils découvriront cette éclatante beauté, qu'ils la découvriront dans un jour si avantageux, avec les accroissements infinis qu'elle a reçus dans le ciel, relevée de tout ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire et adoucie par cet air tendre et caressant dont vous les recevrez en votre sein ?

Dès le premier moment que cette belle âme fut unie à ce beau corps, celle-là fut sanctifiée et celui-ci commença à prêter ses organes pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion que

Marie fut conçue sans péché. C'est l'opinion de tout le monde qu'elle reçut, avec la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison; que, dès lors, son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse et enrichi de toutes les connaissances morales et naturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée? Cette grâce fut si abondante que tous les théologiens assurent, après le dévot Saint Vincent Ferrier, qu'elle surpassa celle de tous les saints et de tous les esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et omnes angelos.* Cela veut dire que dans ce premier moment Marie fut plus sainte, plus agréable aux yeux de son Créateur, plus digne de son amour et de ses empressements que tous les prédestinés ensemble. De sorte que, s'il avait été dans la nécessité de faire un choix, il aurait volontiers anéanti ce nombre innombrable d'anges, qui surpasse cent mille millions de fois tout ce qu'il y a jamais eu et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes, il aurait laissé dans le néant tant de millions de martyrs, de vierges, de saints confesseurs qui devaient naître jusqu'à la fin des siècles, pour sauver cette petite créature qui ne faisait que de sortir de ses mains : *Super omnes sanctos et omnes angelos.*

Voilà, Messieurs, ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant que de naître, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie des créatures, et ce n'est que dans Dieu seul qu'on peut trouver quelque chose de plus grand que son âme et de plus beau que son corps. Si

vous considérez les qualités qui, dans les autres, sont des fruits de l'expérience et de l'étude, elle fut d'abord incomparablement plus sage, plus éclairée, plus savante, plus raisonnable que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus sublimes vérités et dans la conduite des affaires les plus importantes. Pour les dons surnaturels, elle fut plus sainte, elle seule, que tous les saints, et du ciel, et de la terre. Je pourrais encore ajouter qu'elle fut bienheureuse dès ce temps-là, qu'elle vit Dieu et que dans Dieu elle vit ce que les hautes intelligences n'y verront jamais. C'est la pensée de Théodoret, laquelle a été suivie de plusieurs autres Pères et de très savants théologiens. Qu'en dites-vous, Messieurs? N'est-ce pas là de quoi faire un juste discours à l'honneur de notre Mère?

Mais à ce qu'elle a été dès le premier moment de sa vie si l'on veut ajouter ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carrière bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dès ce moment tout ce qu'elle pouvait faire avec ce fonds immense de grâces et avec toutes ces dispositions si avantageuses dont nous avons parlé jusqu'ici. Nul de ses talents naturels, nulle de ses qualités infuses ne fut oisive en elle; tout opéra, tout fructifia dès lors, tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu, toute son âme à l'aimer, et à l'aimer de toutes ses forces, et naturelles, et surnaturelles. Quel amour, Dieu du ciel! Quelle flamme! Quelle fournaise allumée dans un instant et dans un si petit cœur! Car s'il est vrai que Marie aima dès lors selon toute l'étendue de la charité et de la grâce sanctifiante qui était en elle, il suit par une consé-

quence nécessaire, que dès lors son amour fut plus ardent que celui de tous les séraphins, que celui de tous les saints et de toutes les saintes ensemble, puisque, comme nous l'avons dit, la grâce qu'elle avait reçue surpassait de beaucoup celle qui a jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Donc, quand depuis cet heureux moment Marie serait demeurée endormie dans le ventre de sa mère, elle ne laisserait pas d'être digne aujourd'hui de nos plus grandes louanges, puisqu'elle apporterait au monde plus de mérites que tous les plus grands serviteurs de Dieu n'en ont emporté en mourant. Mais non, depuis ce premier moment jusqu'au moment que Sainte Anne l'a enfantée, elle n'a pas perdu un seul moment, elle n'a point cessé d'aimer Dieu et de l'aimer autant qu'elle le pouvait aimer, avec la grâce dont elle était toujours remplie. C'est la doctrine des plus savants théologiens; ils assurent qu'elle n'eut jamais de secours inefficaces, qu'elle n'en eut jamais dont elle ne profitât sur l'heure et dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étaient capables de produire. De sorte que, le bon usage des premiers en attirant incessamment d'autres, elle n'a jamais eu de relâche, elle a aimé sans nulle interruption. C'est ce que Saint Bernardin de Sienne a dit en termes formels: *Mens virginis in ardore dilectionis continuè tenebatur.* Si cela est vrai, chrétienne Compagnie, s'il est vrai que la Sainte Vierge, depuis sa conception jusqu'aujourd'hui qu'elle est née, a fait autant d'actes d'amour de Dieu qu'il s'est écoulé de moments, elle qui dès le premier moment égala par ses mérites et surpassa même de beaucoup tous les mérites, et des anges, et des

hommes, quel doit être le trésor qu'elle apporte du sein de sa mère, après y avoir été neuf mois entiers!

Vous n'en concevez encore qu'une petite partie de cet inestimable trésor. Pour en former une juste idée, il faut supposer, avec toute la théologie, que, lorsque nous agissons pour Dieu nous méritons que la charité, qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Par exemple, vous avez dans l'âme deux degrés de charité : si vous faites un acte d'amour de Dieu, selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres, et vous devenez plus saint, de la moitié plus agréable à Dieu que vous n'étiez avant cet acte. Si vous faites un second acte aussi fervent que vous le pouvez depuis cette dernière augmentation, votre trésor double encore et vous vous trouvez riche de huit degrés. Que si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, un troisième acte vous conduit jusqu'au seizième degré de sainteté, un quatrième jusqu'au trente-deuxième, un cinquième jusqu'au soixante-quatrième, et ainsi des autres, toujours avec la même proportion.

Il faut supposer, en second lieu, que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Les mathématiciens nous font voir que si un marchand ayant mis aujourd'hui un liard en trafic, demain il en gagnait deux, après demain, quatre, le troisième, huit, le quatrième, seize, et le cinquième, trente-deux; et que son argent doublât ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatrième jour; ils

disent, et ils le prouvent, de sorte qu'il est impossible d'en douter; ils disent que, le soixante-quatrième jour, ce marchand se trouverait riche de quatre cent quatre-vingt-seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore. Outre cette somme, il aurait autant de millions de millions d'or qu'il y a d'écus dans neuf cent nonante-deux millions de millions d'or. C'est ce que démontre un des plus savants hommes qui ait jamais été dans la science des nombres. Et il ajoute que, si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard se faisait d'un écu d'or, elle produirait un si grand nombre de pièces de même métal qu'on en pourrait fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Cela étant supposé, comptez, si vous pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait amassés avant même qu'elle eût vu le jour. Quand, à sa première sanctification, elle n'aurait reçu qu'un degré de grâce, et qu'elle n'aurait fait depuis que soixante-quatre actes d'amour de Dieu, elle aurait aujourd'hui autant de degrés de sainteté qu'il y a de liards dans cet amas presque infini de millions d'or dont nous parlions tout à l'heure. Mais si au lieu d'un degré, elle a trafiqué d'abord sur un fonds plus grand que celui de tous les saints ensemble; si cette multiplication s'est faite, non pas soixante-quatre fois, mais soixante-quatre mille fois, et soixante-quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a de moments en l'espace de neuf mois de temps, encore une fois, qu'en pensez-vous? Marie n'est-elle encore qu'un enfant sans gloire et sans nul mérite? Est

elle un sujet indigne de nos louanges et de nos admirations ? N'a-t-elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matière au discours de sa naissance ? N'est-il pas plus à craindre que nous ne soyons accablés par la grandeur de sa gloire et par le nombre de ses mérites ?

Après cela, Messieurs, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques théologiens ont enseigné, que si la Sainte Vierge, un quart d'heure après sa Conception Immaculée, avait fait présent de cinq cents degrés de grâce à chacun des hommes qui sont nés depuis Adam, et qui naîtront jusqu'à la consommation des siècles, il lui en serait encore resté une quantité si prodigieuse qu'on ne se serait aperçu en elle de nulle diminution. Je ne m'étonne plus que les Saints Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-trois ans de vie, ils se servent de termes si forts et si emphatiques. Oui, certainement, Saint Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense ; Saint Augustin, qu'elle est ineffable ; Denis le Chartreux qu'elle est infinie : *Mariæ sanctitas est infinita.* Saint Jean Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grâce ; Saint Jérôme dit que la grâce s'est toute versée dans son sein ; Saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature : *Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.* Tout cela est croyable après ce que nous venons de dire, puisqu'elle a été si prompte, si soigneuse, si confiante à faire valoir un aussi grand talent que celui qui lui avait été confié. Puisqu'elle l'a doublé, non seulement chaque année, mais à chaque heure et à chaque moment du

jour, il ne se peut faire que son gain ne soit monté à une somme incompréhensible.

Faisons maintenant une petite réflexion sur nous-mêmes, chrétiens Auditeurs. Je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussitôt que la Sainte Vierge : cela n'a pas été en votre pouvoir. Je vous demande seulement si, après beaucoup de temps, après beaucoup d'années perdues, vous avez du moins enfin commencé. Je ne vous demande pas si, à son exemple, vous avez mis à profit toutes les inspirations, tous les bons mouvements que vous avez reçus du ciel, depuis que vous avez l'usage de *la* raison ; je vous demande seulement si quelques grains de cette semence céleste ont germé dans votre cœur et quel en a été le fruit ? Mais pour me resserrer dans des bornes plus étroites, trouvez bon, s'il vous plait, Messieurs, qu'aujourd'hui je vous demande compte au moins des grâces que vous avez reçues cette année. Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car de quoi ne se sert-il point? il se peut faire, dis-je, qu'il s'en soit servi pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu ou à une plus grande vertu. Dites-moi franchement, en avez-vous tiré quelque avantage ? Etes-vous meilleurs aujourd'hui que vous n'étiez il y a un an? Cette colère n'est-elle point toujours aussi violente? Cette aversion pour la personne de votre voisin, cette envie de sa prospérité toujours aussi vive? Cette soif de l'or et de l'argent aussi insatiable ? Cet attachement au monde et à la vanité aussi fort qu'il était l'année précédente ? Vos prières se font-elles avec plus de respect, vos confes-

sions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation et plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de votre luxe et de vos délices pour l'amour de Jésus-Christ ? Qu'avez-vous ajouté aux aumônes que vous aviez coutume de faire ? Vous sentez-vous plus de soumission à la volonté divine et plus de patience dans les maux qui vous arrivent ?

Vous pouvez me dire, à moi, que les choses n'ont été dites, ni avec assez de force, ni avec assez d'éloquence pour vous toucher. Mais que direz-vous à Dieu, qui, nonobstant la faiblesse et la grossièreté du discours, n'aura peut-être pas laissé de se faire entendre à votre cœur et de vous presser secrètement de faire ce que vous savez très bien ? Que je serais malheureux et que j'aimerais bien mieux n'être jamais monté en chaire, si je n'avais parlé que pour donner occasion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ? Prévenez-les, ces reproches, chrétiens Auditeurs, je vous en conjure : *Nolite errare, dilectissimi, Deus non irridetur ; quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Ce ne sont point des contes qu'on vous prêche ; c'est en vain que vous espérez, après une vie peu chrétienne, faire une mort sainte. Ce serait-là semer et recueillir en même temps ; cela ne se fait point ; il faut semer au plutôt. Or, *Qui parcè seminat, parcè et metet.* Rappelez donc, en ce dernier jour, tous les sentiments que vous avez eus jusqu'aujourd'hui et, dès cette heure, commencez à faire les choses à quoi ils vous portent. Quoi ! voudriez-vous bien mourir dans ce vice, dans cette mauvaise habitude, avec cette attache, avec cette imperfection, avant que

d'avoir obéi à la voix de Dieu qui vous appelle ? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu avant que de vous être donné tout à Dieu ? Qu'attendez-vous donc pour lui faire ce sacrifice ? Il y a si longtemps qu'il vous le demande ! Vous l'avez promis depuis si longtemps ! L'année passée, vous l'aviez remis à cette année ; prenez garde que si vous le renvoyez encore plus loin, vous ne le renvoyiez au-delà du terme que Dieu a marqué pour votre pélerinage. Combien de personnes, parmi ceux qui m'entendent, n'ont pas une année entière à vivre ! C'est pourquoi ne différons plus, si nous voulons faire, avant que de mourir, ce que Marie a déjà fait avant que de naître. Voyons maintenant ce qu'elle doit faire à l'avenir. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Si les peuples ont coutume de témoigner une si grande allégresse, lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce qu'il leur naît à eux des rois et des maîtres, je ne m'étonne pas que la naissance de Marie ait rempli de joie le ciel et la terre, ainsi que lui chante l'Eglise, puisqu'elle doit être la Reine et des anges et des hommes. Mais il y a d'autant plus de sujet de se réjouir à cette naissance qu'à celle des autres princes, qu'on ignore si le règne de ceux-ci doit être heureux ou malheureux, s'il doit être doux ou tyrannique et qu'il se peut faire que, sans le savoir, on s'applaudisse de la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un état, qui est de tomber en la puissance d'un roi vicieux et insensé.

Si, lorsque notre grand monarque vint au monde, on avait prévu ce que l'on voit aujourd'hui ; si, dis-je, on avait pu prévoir qu'il serait bientôt le plus sage, le plus éclairé, le plus vigilant, le plus brave, le plus honnête homme de son royaume ; qu'il serait le plus juste, le plus magnifique, le plus absolu, le plus heureux, le plus redoutable, en un mot, le plus grand monarque du monde ; n'est-il pas vrai que cette joie si extraordinaire que fit éclater alors toute la France, aurait été incomparablement plus excessive et que nos cœurs auraient eu peine à la soutenir (1). Or, ce que nous ne pouvions pas encore savoir, ce que sans doute nous n'aurions pu croire du bonheur et de la gloire du règne présent, nous le savons, Messieurs, de la grandeur et de la félicité du règne à venir de Marie, et nous le savons avec tant de certitude que, quelque incroyables que soient les choses qu'on en prédit, il ne nous est pas permis d'en douter. Nous savons qu'elle doit régner par sa beauté sur tous les cœurs et sur le cœur de Dieu même ; par ses lumières, sur tous les esprits et même sur les purs esprits ; par son pouvoir infini, sur toutes les puissances de l'univers. Mais nous sommes assurés qu'avec elle règneront infailliblement l'amour, la douceur, la libéralité, la miséricorde, toutes les vertus pacifiques et bienfaisantes, qu'elle sera la gloire de ses sujets, qu'elle sera leur sûreté, leur salut, qu'elle leur tiendra lieu de mère et de toutes choses.

(1) Ce passage prouve que ce sermon fut d'abord prononcé à Lyon, très probablement le 8 septembre 1674.

Vous me demandez sans doute par quelle voie c'est qu'on a pu avoir des connaissances de ce bienheureux avenir si particulières et si sûres. Je réponds, premièrement, qu'on les a puisées dans l'histoire des patriarches et des rois du peuple de Dieu, desquels Marie doit représenter les héroïques vertus. Mais ne croyez pas que ce soit ici une conjecture aussi mal établie que celle des panégyristes profanes qui ne manquent jamais d'augurer, quoique sans nul fondement, que les enfants réuniront en leur personne toutes les qualités des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivait jamais que les descendants dégénérassent de leurs ancêtres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens, parce que, outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures; de sorte que leurs vertus ont un rapport si essentiel avec de semblables vertus qui doivent briller en leur petite fille, qu'il est autant impossible qu'elle n'en soit pas ornée qu'il est impossible qu'un tableau soit le véritable portrait d'une personne et qu'il ne lui ressemble nullement.

C'est donc une vérité qui ne peut pas être contestée, que Marie n'aura, ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéissance qu'Isaac, ni moins de douceur et de piété que Jacob. On ne peut pas douter que sa chasteté n'égale la chasteté de Joseph, son courage, le courage de David, sa sagesse, celle du grand et du pacifique Salomon. Il faut nécessairement qu'elle soit appelée la Mère des vivants, aussi bien que la première de toutes les femmes, et la Mère des croyants, comme Sara. La beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la conduite et la valeur de

Débora, la sainteté, le zèle et l'intrépidité de Judith, la prudence et le bonheur d'Esther, toutes ces admirables qualités doivent se réunir en notre princesse, comme des lignes au centre d'où elles ont été tirées.

J'ai dit que ces grands hommes et ces femmes si renommées de l'ancienne Loi ont été les figures de Marie. J'ajoute qu'ils n'en ont été que les figures et, par conséquent, non-seulement toutes leurs vertus doivent éclater en cette divine enfant, mais elles y doivent éclater avec un surcroît et une augmentation incroyable; la même différence qu'il y a entre un homme véritable et la peinture d'un homme, entre le plan d'un palais et le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre et le corps qui l'a produite; cette même différence se doit trouver entre Marie, qui est la réalité, et tout ce qu'il y a eu d'illustres personnes sur la terre, depuis la création du monde, vu que ces personnes n'ont été que l'ombre et la figure de Marie.

Outre ces figures, qui, selon la pensée d'un Père, ont été comme des modèles vivants où Dieu a voulu s'essayer, pour ainsi dire, et se préparer à la production de son chef-d'œuvre; outre ces figures vivantes, il en a donné de temps en temps d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a dessein de faire en cette fille et par cette fille. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel. C'était une image, mais bien imparfaite, de Marie. Je dis bien imparfaite, parce que, au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie sauvera tout

ce qu'il y a présentement et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *Per illam*, dit Saint Bernard, *octo tantum animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur*. La baguette mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui dompta, elle seule, toute l'Egypte, qui ouvrit un si beau passage au peuple d'Israël au travers de la mer Rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la manne des nues et sortir l'eau des rochers, cette baguette était encore une image de cette divine enfant. C'est qu'elle doit être la terreur et comme le fléau de toutes les puissances des ténèbres ; c'est qu'elle nous ouvrira, qu'elle nous aplanira les voies du salut, qu'elle nous tirera de tous les périls, qu'elle nous assistera dans tous nos besoins et qu'elle nous attirera sur la terre toutes les bénédictions du ciel. Vous souvient-il encore de cette colonne de nue qui accompagna les Israélites dans le désert, marchant tantôt devant eux pour assurer leur retraite, et tantôt s'étendant sur tout leur camp pour les défendre des ardeurs du jour. C'était, pour ainsi dire, Marie en peinture et au crayon : les divers mouvements de ce nuage marquaient les manières différentes dont elle protégera les prédestinés C'est la pensée de Saint Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando super ferebatur, ut mystice multiplicia patrocinia indicentur erga populum electorum.*

L'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron et celle d'Assuérus, le temple et le trône de Salomon sont encore des portraits mystérieux qui nous expri-

ment, ou les perfections, ou les privilèges, ou les bienfaits de Notre Dame. Vous pourrez, Messieurs, en considérer à loisir les divers traits et voir comment c'est qu'ils se rapportent à l'original. Je ne m'y arrête pas ici, pour éviter une excessive longueur. Cette même raison m'oblige encore à passer les éloges que le Saint-Esprit a faits lui-même, par ses prophètes, de celle qu'il a choisie pour son épouse. Je me contente de vous dire que ces paroles d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuël*, une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuël; je me contente, dis-je, de vous faire remarquer que ces paroles sont pour Marie. On ne saurait, ni dire, ni même penser combien elles lui prédisent de grandeurs. C'est non-seulement de quoi épuiser toute l'éloquence des hommes, mais encore de quoi confondre les lumières des plus hautes intelligences. Il n'y a que Dieu qui puisse comprendre le sens de ces mots et Dieu même ne peut pas concevoir une plus haute dignité que celle qu'ils promettent à Marie. Elle concevra et elle ne laissera pas d'être vierge; elle enfantera et cet enfant sera Dieu. Il faut se taire après cet oracle, puisqu'on ne saurait rien dire de plus grand, et qu'il est impossible de développer toutes les grandeurs qu'il renferme.

Je ne saurais me taire toutefois, chrétienne Compagnie, que je ne vous aie exhorté de tout mon cœur à vous attacher fortement et de bonne heure au service d'une si grande princesse. Vous voyez assez, par ce que je viens de dire, quel avantage ce sera d'être sous sa protection. Pour moi, je ne crois pas pouvoir vous donner, en vous

quittant (1), de conseil plus salutaire. Il est certain que vous ne pouvez obtenir nulle grâce que par sa faveur et que, par sa faveur, il n'est point de grâce que vous ne puissiez obtenir. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-puissant, quand son fils ne lui aurait pas remis tous ses trésors entre les mains, il est tout visible que les seuls mérites de sa vie rendraient son intercession toute-puissante et qu'un mot de sa bouche serait plus efficace auprès de Dieu que si tous les saints du paradis s'unissaient pour le prier. Voilà pourquoi tous les catholiques sont dans cette pensée et je ne doute point, vu ce consentement universel, que ce ne soit comme une vérité de foi, qu'avoir pour Marie un amour et un respect particulier, c'est avoir une marque de notre prédestination et comme un gage de notre bonheur. En effet, étant bonne, comme elle est, envers tout le monde, étant sans cesse aux pieds de Jésus pour demander la grâce des plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui l'honorent? Il ne faut bien souvent qu'une petite prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'un pèlerinage pour obtenir des miracles par son crédit. Je vous laisse à penser ce qu'elle fera pour une dévotion solide, pour un amour tendre et constant, pour des services réglés et continuels! On a remarqué que tous les saints ont été ses serviteurs, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont été saints. Je vous

(1) Cette expression et les mots *en me séparant de vous* qu'on lit plus bas semblent prouver que le Vénérable prononça ce discours en terminant son année de prédications au collège de la Trinité, le 8 septembre 1674.

conjure donc, Messieurs, par le désir que vous devez avoir de vous sauver et de vous sanctifier, je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi si, en me séparant d'avec vous, j'étais assuré de laisser Marie en votre cœur! Mon Dieu, qu'elle y ferait heureusement fructifier les vérités que j'ai tâché d'y faire entrer! Qu'elle l'aurait bientôt affranchi de toutes ses passions! Qu'elle y ferait bientôt régner Jésus-Christ tout seul! Nous parlions ces jours passés de la bonne mort: eh! quel véritable enfant de Notre-Dame a-t-on jamais vu mourir malheureusement! Je suis trop heureux, dit Saint Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie, au moment que je rendrai l'âme: la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche fut ouverte à la colombe, qui se présenta ayant le rameau d'olivier au bec. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche, lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie! Aimez-la donc, la toute aimable Mère de notre Dieu, et aimez-la tendrement et constamment. Ayez recours à elle en tous vos besoins et surtout en vos nécessités spirituelles. Recommandez-lui vos enfants et toutes les personnes qui vous sont chères: honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle; lisez souvent les livres qui traitent de ses grandeurs, imposez-vous quelques exercices de piété pour l'honorer, que vous n'omettiez jamais: enfin, priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentiments que ses plus célèbres dévots ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables,

afin que, aidés de sa faveur, vous méritiez la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

XXXIV^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR LE

JOUR DE LA NATIVITÉ

de la Sainte Vierge

Quomodo potest homo nasci, cum sit senex.

Comment est-ce qu'une personne qui est déjà avancée en âge peut naître une seconde fois ?

(*S. Jean*, ch. 16).

Il faut observer trois choses dans la naissance mystérieuse des fidèles : les soins qui la précèdent, les tranchées qui l'accompagnent et la joie dont elle est suivie.

Ce n'est pas faute de matière que j'abandonne aujourd'hui le mystère de la Naissance de Notre-Dame pour vous parler de la naissance mystérieuse des chrétiens. Mais, comme tout ce que je pourrais dire de la première peut être dit à toutes les autres fêtes de la Sainte Vierge, j'ai résolu de vous entretenir de la seconde

dont je ne sais si je pourrai avoir une occasion plus favorable de vous parler. J'appelle ici naissance, Messieurs, le commencement d'une vie pure et parfaite, où s'engage une âme touchée de Dieu, après quelques années, ou de désordre, ou de tiédeur. Il se passe, à ces commencements, des choses qui sont tout à fait dignes d'être observées et qui seront, comme je l'espère, de quelque utilité pour la plupart de ceux qui m'écoutent. Divin Esprit, comme vous êtes le seul auteur des mystères que je vais tâcher de développer, vous êtes aussi le seul qui me pouvez donner les lumières dont j'ai besoin pour en parler comme il faut. Je vous les demande : *Ave Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naissance spirituelle, c'est-à-dire la conversion d'une âme chrétienne, il me semble qu'il faut considérer trois temps différents : celui qui la précède, le temps où cette conversion s'accomplit et celui qui la suit immédiatement. Dans le temps qui la précède, ce sont de grands soins, et de la part de l'âme qui doit enfanter, pour parler ainsi, la sainte résolution de servir Dieu, et du côté de Dieu qui forme en l'âme cette sainte résolution et qui nous aide à la mettre au jour. Dans le temps qu'on se convertit effectivement, qu'on se détermine tout de bon et sans réserve à vivre une vie chrétienne, ce sont des combats, ce sont des douleurs qui surpassent toutes celles que les mères souffrent dans l'enfantement. Dans le temps qui suit, non-seulement on oublie tous les maux qu'on a soufferts, *Jam non meminit pressuræ, quia natus est homo in mun-*

dum, mais il succède à ces maux une joie qui surpasse toutes les joies et qui rend à l'âme le centuple des douceurs auxquelles elle a renoncé pour l'amour de Dieu. Il faut expliquer toutes ces choses un peu plus au long et faire voir, dans les trois points de ce discours, ce qui précède la renaissance chrétienne, ce qui l'accompagne et ce qui la suit. Nous verrons, dans le premier point, les soins qui la précèdent ; dans le second, les tranchées qui l'accompagnent ; et dans le troisième, la joie dont elle est suivie. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT

Un des plus doux entretiens des âmes saintes, c'est de repasser sur la conduite que Dieu a tenue pour les attirer à lui. Elles y remarquent tant d'amour et une bonté si paternelle qu'elles ne peuvent l'admirer assez et qu'elles s'écrient, comme faisait Sainte Thérèse toutes les fois qu'elle y pensait : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Seigneur, je ne veux point avoir d'autre occupation, durant toute l'éternité, que de chanter vos miséricordes. Or, quoique la chose se passe dans la partie de l'âme la plus secrète, et que, comme dit Saint Augustin, nous voyions les hommes changer de vie sans pouvoir découvrir les ressorts qui opèrent ce changement, quoique Dieu ait plus d'une voie pour nous attirer à lui et qu'il n'observe pas toujours la même méthode, voici néanmoins comment la chose se fait le plus ordinairement.

Dieu commence presque toujours par une de ces grâces que nous appelons extérieures, parce qu'elles entrent par les sens et que, par elles-mêmes, elles ne peuvent rien faire en l'âme pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Magdeleine entend prêcher Jésus-Christ, elle lui voit faire des miracles; on raconte à Saint Augustin la vie de Saint Antoine et la conversion de deux jeunes courtisans, lesquels, quoique assez avancés à la cour, quoique déjà fiancés à deux fort sages et fort aimables demoiselles, avaient embrassé la vie solitaire et fait vœu d'une perpétuelle chasteté; Sainte Elisabeth de Hongrie jette les yeux, par hasard, sur un crucifix, un jour qu'elle entrait dans l'église, fort brillante et parée comme une nymphe; Saint François de Borgia trouve le corps mort de l'impératrice, sa maîtresse, une des plus belles personnes qui fût en Europe, il la trouve, dis-je, après trois jours, si puante, que personne ne pouvait l'approcher, et si hideuse, qu'il n'osa jamais jurer que c'était elle; un autre est tombé heureusement sur un livre de piété et sur un chapitre qui lui convenait; un autre a vu mourir subitement un pécheur insigne; un autre entend un discours édifiant ou voit un exemple d'une vertu héroïque: voilà la première faveur que la Providence divine a coutume de ménager à une âme prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déjà dit, ne fait rien par elle-même; elle sert seulement de canal pour faire passer dans l'esprit une pensée sainte et salutaire, qui est comme la semence de notre sanctification. *Et quæ congregasti cujus erunt*, dit Dieu au cœur de ce riche qui assiste peut-être aux funérailles

d'un autre riche, pour qui sera tout ce que tu auras amassé? A cet ambitieux qui voit un grand emporté par un incident imprévu : *Quid prodest homini,* que sert donc à cet homme de s'être élevé si haut? Un voluptueux qui entend parler de l'enfer se dit à lui-même : Voilà qui est éternel, et tous mes plaisirs ne seront que d'un moment : *Momentaneum, quod delectat, æternum, quod cruciat.* A même temps que cette fille qui est entêtée de sa beauté rencontre, sans y songer, la tête pelée et affreuse d'un mort, il lui vient en pensée que cette tête a peut-être été plus belle que la sienne n'est à présent, et que la sienne ne sera pas moins hideuse, quelque jour, que celle-là.

Cette lumière du ciel, cette bonne pensée est accompagnée d'un saint mouvement, d'une chaleur naturelle qui enflamme le cœur et qui y fait naître un saint désir de conversion. Tout cela se fait en nous, dit Saint Augustin, quoiqu'il se fasse sans nous et souvent même malgré nous. Cette lumière est dans notre entendement, ce bon désir est dans notre cœur. Mais cependant nous y avons si peu de part qu'il n'est nullement en notre pouvoir, ni de leur fermer l'entrée de notre âme, ni de les y attirer, quoique nous puissions, ou les étouffer, ou les entretenir, lorsqu'une fois ils nous ont été donnés. De sorte, Messieurs, qu'il faut désabuser ces personnes qui, quoique attachées au monde et à elles-mêmes, se croient néanmoins assez bonnes, parce qu'elles ont beaucoup de bons sentiments, qu'elles sont souvent pressées du désir de servir Dieu. Au lieu de se faire un mérite de ces grâces, elles devraient souhaiter d'en être

privées, à moins qu'elles ne soient dans le dessein d'y répondre. Ce sont des talents dont on leur doit demander un compte fort rigoureux. Bien loin de pouvoir faire aucun fond là-dessus, c'est sur cela même qu'elles seront infailliblement condamnées. J'avoue que ce sont des marques de l'amour que le Seigneur a pour elles; mais on n'ignore pas aussi que ce sera cet amour rebuté et méprisé qui animera la justice et la colère de Dieu contre les pécheurs.

Si nous étions aussi dociles et aussi zélés pour notre propre salut que nous le devrions et que nous le pourrions être, cette grâce suffirait pour nous engager à bien vivre, en quelque temps qu'elle fût donnée. Mais, comme nous avons beaucoup d'ennemis et que nous ne nous aimons nous-mêmes que faiblement, si le Seigneur n'a le soin de prendre notre temps et de nous appeler dans des circonstances qui nous soient avantageuses, ce bon désir avortera infailliblement et nous deviendrons encore pires, par cela même qui nous devait sanctifier. Mais, lorsque Dieu a dessein de se rendre maître d'un cœur, c'est merveille de voir avec quelle aimable sagesse il dispose tout ce qui peut favoriser son entreprise, avec quel soin il va au-devant de tout ce qui pourrait la traverser.

Par exemple, il choisira le temps que l'esprit sera plus libre de tout autre soin ou qu'il sera plein de pensées plus conformes à celles qu'il désire nous inspirer; il nous attaquera sur le déclin d'une passion qui nous aura fatigué durant longtemps et qui n'aura laissé dans le cœur que du vide et de l'amertume; il nous viendra

chercher dans la solitude, dans les ténèbres, dans l'affliction, dans un lit où la maladie nous rend peu sensibles aux joies du monde et où la vue de la mort nous en fait mieux connaître la vanité ; il attendra, il avancera même la mort de ce mari qui occupe tellement le cœur de cette femme que ce serait en vain qu'on lui voudrait inspirer un amour plus spirituel ; il profitera de la disgrâce de cet homme et il lui offrira son amitié justement dans le temps que l'adversité aura éloigné tous ses amis ; il permettra qu'un confident pernicieux nous trahisse, qu'un emploi nous retire des plus dangereuses occasions, que la nécessité ou le hasard nous lie avec des personnes d'une grande piété ; il prendra le temps qu'une grande fête invitera tout le monde à la pénitence, que les fréquentes prédications pourront fortifier la pensée que nous aurons de bien vivre ; il nous fera tomber entre les mains d'un confesseur zélé, capable de faire éclore cette sainte résolution, capable de la soutenir dans sa naissance, d'en ménager, d'en augmenter la ferveur. *Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Seigneur, ce sera, s'il vous plaît, dans ces circonstances que vous nous offrirez votre grâce, parce qu'étant donnée ainsi à propos, elle sera infailliblement efficace, et produira en nous le fruit que vous en attendez.

Dans ces circonstances, une pensée, qui nous aura cent fois passé par l'esprit inutilement, fera sur notre cœur une impression si forte qu'il nous sera comme impossible d'y résister. Ce fut ainsi que Dieu en usa avec David ; il ne le prit point dans les premiers désor-

dres de sa passion; il attendit que le temps en eût ralenti l'ardeur; ensuite il excita dans son esprit des mouvements d'indignation contre une injustice supposée, afin qu'il fût tout disposé à concevoir une juste haine contre lui-même, pour la cruauté dont il s'était rendu coupable. Enfin, il lui envoya un homme capable de le conseiller, de l'animer à la pénitence, capable d'agrandir la plaie que la grâce de la componction devait faire dans son cœur et de lui fournir les moyens d'apaiser Dieu et de le préparer aux fléaux dont sa justice miséricordieuse avait résolu de le châtier en cette vie. Si Dieu eût pris ce saint homme dans une autre conjoncture assurément il aurait perdu ses soins et ses grâces ; mais aussi, si ce saint prophète eût manqué cette occasion, apparemment il aurait attendu en vain une autre occasion de le faire.

Je veux dire, chrétiens Auditeurs, que, comme il faut que Dieu prenne notre temps pour nous inspirer une sainte résolution, il faut aussi prendre celui de Dieu pour la former. Il y a un moment où nous sommes mieux disposés à écouter Dieu; mais il y en a un aussi, et peut-être qu'il n'y en a qu'un pour chacun de nous, auquel Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce temps que David appelle le temps de bon plaisir : *Tempus beneplaciti*, et un autre prophète, le temps d'acceptation, le jour du salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. Si nous laissons échapper ce bon temps, il est pour ne revenir jamais, et ce sera en vain que nous voudrons, demain ou un autre jour, une conversion que Dieu nous demande peut-être aujourd'hui. L'Épouse,

entendant frapper à sa porte, délibéra quelque temps, si elle se lèverait ; elle s'y résolut enfin, lorsqu'il n'en était plus temps : l'Époux s'était déjà retiré; elle le chercha inutilement, elle l'appela et elle n'eut point de réponse : *Quæsivi illum et non inveni, vocavi et non respondit mihi.* Jamais retour ne parut plus sincère que celui de Saül, d'Antiochus et de Balthasar; ils demandèrent pardon de leur faute et ils le demandèrent avec larmes; mais ils ne le demandèrent pas au temps qu'il fallait ; et c'est pour cela qu'ils ne purent pas l'obtenir.

Pauvre Ame que Dieu a peut-être autrefois recherchée avec bien *de l'*empressement (1) et que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeste et dans l'impuissance de rallumer en soi ces désirs de sainteté que tu as si souvent ressentis, qui pourra considérer la perte que tu as faite sans verser des torrents de larmes et sans dire avec Jésus-Christ : *Quoniam si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! Nunc autem abscondita sunt oculis tuis.* Ah ! si tu avais reconnu, en ce jour que je t'appelais, ce qui te pouvait rendre heureuse ! Mais maintenant ce sont toutes choses cachées pour toi : *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Tous les malheurs qui t'arriveront désormais seront les fruits de ta négligence; tu seras la proie de tes ennemis, parce que tu n'as pas connu le temps que je t'ai visitée, ou du moins parce que tu n'as pas voulu profiter de ma visite.

(1) Texte original : *Bien d'empressement...*

Je vous prie d'observer, chrétienne Compagnie, que ce qui nous empêche d'écouter la voix de Dieu, étant toujours fort indigne de notre affection et de notre estime, le Seigneur, irrité de se voir méprisé pour des choses si méprisables, ne se contente pas de nous mépriser à son tour, mais encore il nous ôte bien souvent ce que nous avons lâchement préféré à l'honneur de son service. Il permettra, par exemple, qu'une personne, qui a appréhendé de passer pour dévote dans le monde, y passera pour une coquette, pour une dissimulée, pour *une* hypocrite. Cet homme, qui n'a pu vaincre l'attache qu'il avait à la cour, en sera banni par une disgrâce ; cette femme, qui avait appréhendé de ternir sa beauté par la pénitence, sera défigurée par une maladie. C'est ce qui est arrivé au peuple Juif, selon la remarque de Saint Augustin : *Temporalia perdere timuerunt et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque perdiderunt.* Ils ont craint de perdre les choses vaines et passagères et ils n'ont pas craint de perdre les éternelles; et ainsi ils ont perdu, et les unes, et les autres. C'est pourquoi, si c'est aujourd'hui que le Saint-Esprit vous donne la pensée de changer de vie, au nom de Dieu, recevez cette pensée avec respect et prenez autant de soin pour la rendre efficace que Dieu en prend pour vous la donner à propos. Allez la porter d'abord dans la solitude, de peur qu'elle ne soit effacée par d'autres objets; faites-en le sujet d'une sérieuse considération; donnez de la nourriture à cette étincelle par la lecture des bons livres ; communiquez-la à des personnes qui puissent vous aider, pour ainsi dire, à la souffler et à exciter un

grand feu en votre cœur. Mais surtout ne cessez de demander à Dieu des lumières plus abondantes et des forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui en usent de la sorte se trouvent bientôt si persuadés de l'avantage et de la nécessité qu'il y a d'être tout à fait à Dieu qu'il ne leur reste plus qu'à produire cette résolution efficace qui ne manque jamais d'être exécutée. Ils la produisent enfin. Mais il faut voir quelles douleurs, quels combats elle leur coûte. Ce sont ici comme les tranchées de cet enfantement spirituel. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Il ne le faut pas dissimuler, chrétiens Auditeurs, la résolution de mener une vie sainte demande un fort grand courage et les petites âmes ne sont guère capables de la former. Les plus grands cœurs ne laissent pas d'avoir encore de grands combats à soutenir avant que de remporter cette victoire. La nature, le monde, le démon s'opposent fortement à ce dessein, et il est incroyable combien ils font d'efforts pour le traverser.

A peine l'esprit est-il parfaitement convaincu qu'il se faut renoncer soi-même, que la nature, allarmée du péril qui la menace, éclate en une rébellion ouverte et s'oppose à sa propre destruction avec tant de violence que, si Dieu ne soutenait la volonté par sa puissance infinie, elle succomberait infailliblement dans ce combat. Il se fait donc alors comme une espèce de lutte

entre la grâce et la volonté créée, ou plutôt entre deux volontés contraires qui se rencontrent en nous, laquelle est toute semblable à cette cruelle agonie que souffrit Jésus-Christ au Jardin des oliviers et qui l'y fit suer jusqu'au sang. D'un côté, la grâce représente qu'on ne peut bien assurer son salut qu'en renonçant tout à fait à la vanité, que Dieu mérite ce sacrifice et qu'il a bien de quoi le récompenser. Mais, comment un homme peut-il étouffer toutes ses passions et changer, pour ainsi dire, de nature? Ce n'est pas une petite affaire que de s'engager; mais qui peut espérer de sa faiblesse qu'il continuera à se faire une si grande violence? Et, si l'on ne peut aller jusqu'à la fin, ne vaut-il pas encore mieux ne point commencer du tout? Comment est-ce, se disait alors Saint Cyprien à soi-même, que je pourrai affranchir mon âme de la servitude où elle gémit depuis si longtemps, à moins que je ne l'arrache même du corps? Comment peut-on déraciner, tout d'un coup et avec tant de facilité, ce que le temps et l'habitude n'ont pas rendu comme naturel? Comment un homme accoutumé à une table somptueuse et délicate se réduira-t-il à la frugalité et même au jeûne? Comment celui qui s'est plu à voir briller l'or et la pourpre en ses habits pourra-t-il souffrir un habit tout simple? Comment celui qui aime l'honneur et l'éclat se résoudra-t-il à mener une vie obscure? Enfin, celui qui est engagé dans les pièges attrayants des vices, comment se défendra-t-il de l'intempérance qui l'attire, de l'orgueil qui l'enfle, de la colère qui l'enflamme, de la cupidité qui le trouble, de l'ambition qui l'emporte, de la volupté qui l'entraîne? Voilà, dit ce

saint homme, ce que je m'opposais à moi-même avant ma conversion, lorsque je flottais encore parmi les vagues du monde et que j'étais embarrassé dans les erreurs de ma première vie.

Dans ce temps d'agonie, ce serait en vain que vous prêcheriez à une âme les douceurs d'une vie sainte ; ce serait en vain que vous lui diriez que le joug de Jésus-Christ est léger, que ses commandements sont comme le miel et qu'il y a une manne cachée dans ses conseils les plus difficiles : ils ne voient que des épines dans la loi de Dieu ; ils ne voient que les croix et nullement les onctions. Ils sentent la force de la concupiscence et ils ne comprennent point celle de la grâce, parce qu'ils ne l'ont jamais éprouvée. Il me semble voir ces pauvres Hébreux que Pharaon poursuivait l'épée à la main et qui n'avaient point d'autre voie pour échapper que de se jeter dans la mer Rouge ! Figurez-vous, Messieurs, quel était leur trouble à la vue de ces flots et des monstres dont cette mer était remplie. C'était, en effet, à travers ces monstres et ces flots qu'il fallait passer. Mais ils ne savaient pas qu'à peine auraient-ils mis le pied sur le rivage les eaux devaient se retirer et leur livrer un passage sûr et agréable. C'est justement ce qui arrive à une âme qui songe à se donner à Dieu sans réserve. La vie qu'elle veut embrasser est un effet au-dessus des forces de la nature et cette nature effrayée ne lui permet pas de croire que Dieu doit faire un miracle pour lui faciliter ce qui lui paraît impossible. Vous ne me croirez peut-être pas, si je vous dis que j'ai vu des personnes, dans ce temps-là, non seulement perdre l'appétit et le sommeil,

mais tomber en fièvre, se pâmer d'angoisse et s'abîmer pour quelque temps dans une tristesse qui semblait devoir aller jusqu'à la mort (1). Toutes les fois que je fais réflexion à ces combats intérieurs, je me ressouviens de la pauvre Sara et des plaintes qu'elle faisait, lorsqu'elle sentait Jacob et Esaü se faire la guerre en son propre sein. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere*. Seigneur, pourquoi tant de lumières et tant de saints mouvements, si, sur le point de me rendre à vous, je devais être arrêté par de si puissants ennemis? Ne m'avez-vous donc inspiré le désir de vous servir que pour me faire sentir l'impuissance où je me trouve de le faire? Ne valait-il pas mieux me laisser dans mes ténèbres que de m'éclairer simplement pour me faire voir mon malheur sans m'en retirer? *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* On ne saurait dire, Messieurs, combien ces premières difficultés font avorter de bons désirs et de saintes résolutions. Combien de personnes après s'être presque engagées perdent cœur à la vue de ces ennemis et se rengagent dans leur première tiédeur, comme le petit Jacob en sa naissance retira le pied du sein de sa mère.

Cependant ce n'est encore là qu'un ennemi. Le monde et le démon se joignent encore à la nature et nous font quelquefois encore plus de peine qu'elle. Quand on considère un peu de près ce que c'est que nous craignons, quand nous appréhendons les discours et les jugements du monde, on ne peut s'étonner assez que

(1) C'est ce qui arriva à la duchesse Sophie Bulkeley.

des personnes, sages d'ailleurs et fort raisonnables, se laissent effrayer par ce fantôme. Il est étrange qu'on se résolve à abandonner le dessein de servir Dieu et toutes les espérances de l'autre vie simplement pour plaire à ceux qui pourraient trouver à redire à notre conduite, c'est-à-dire à des inconnus, à des libertins, à des gens que nous méprisons, de qui nous n'attendons rien, qui ne songent pas à nous et qui n'y songeront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous plaise d'embrasser. Cependant il est vrai, du moins à l'égard de quelques-uns, qu'il n'est point de plus dangereuse tentation et que, quand on l'a surmontée, on n'est pas loin d'avoir une victoire pleine et entière. Je ne dis rien ici des mauvais parents et des faux amis qui travaillent quelquefois à étouffer le fruit de la grâce et qui, tout chrétiens qu'ils sont et tout bons chrétiens qu'ils croient être, s'opposent à la sanctification des personnes qu'ils aiment, par une fausse tendresse, par une amitié folle et aveugle, mille fois pire que la haine la plus mortelle. Ne se trouve-t-il pas même quelquefois des confesseurs et *des* directeurs qui, au lieu d'aider la grâce et de seconder les desseins de Dieu, font passer pour présomption ou pour folie la ferveur d'une âme que Dieu appelle à la sainteté, qui l'obligent à ramper sur la terre, à s'assujétir aux lois du monde, à se contenter d'une vie commune, lorsqu'elle se sent plus fortement attirée à mépriser tout et à suivre Jésus-Christ sur le Calvaire. En quoi certainement ils sont bien plus malheureux que ces sages-femmes des Egyptiens qui, ayant ordre de faire avorter ou étouffer tous les enfants des Israélites dans

leur naissance, refusèrent d'exécuter un commandement si barbare et continuèrent de faire leurs fonctions avec fidélité et de rendre au peuple de Dieu tous les offices qu'on devait attendre d'elles.

Enfin, le démon se mêle dans toutes ces différentes attaques et met en usage, et la force, et l'artifice pour renverser les desseins de Dieu. Il est vrai qu'il ne s'endort jamais et que, en quelque état que nous soyons, il ne cesse de nous tendre des pièges pour nous engager de plus en plus dans le mal. Mais, lorsqu'il est sur le point de perdre une âme et de la voir entrer dans ces voies de perfection où elle sera comme hors d'atteinte à tous ses traits et où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de médiocres chrétiens, quels troubles, quelles tempêtes ne tâche-t-il point d'exciter en elle! Tantôt il grossit dans son imagination les difficultés qui l'épouvantent; tantôt il lui exagère la douceur des plaisirs qu'il lui faut quitter. Il tâche d'allumer dans le corps le feu de l'impureté, en même temps qu'il s'efforce d'éteindre dans l'esprit les lumières de la foi. Il lui fait paraître la vie trop longue pour la passer dans une continuelle mortification et l'éternité trop incertaine pour la préférer aux biens présents. Enfin, il imite ce démon sourd et muet de l'Évangile qui, voyant qu'il allait être forcé de quitter le corps qu'il possédait, se mit à pousser d'horribles cris, à jeter par terre ce malheureux, à le tourmenter en mille manières, à lui causer des convulsions beaucoup plus étranges que toutes celles qu'il lui avait causées jusqu'alors. Je ne sais, Messieurs, si je ne serai point trop long aujourd'hui, mais je ne saurais

finir cette seconde partie, sans vous faire ressouvenir de Saint Augustin, puisque, à sa conversion, il eut à soutenir tous les combats dont je viens de vous parler.

Après que Dieu lui eut fait connaître ses erreurs et la honte de ses débauches, il le pressa extrêmement d'en sortir ; et il commença à se reprocher à lui-même sa lenteur et son obstination. Déjà il ne trouve plus que de l'amertume dans le péché ; il est charmé d'une vie chaste, il admire dans Saint Ambroise une vertu sans tache, une âme dégagée de la terre et élevée au-dessus de l'univers, jointe à un esprit solide et pénétrant, à une profonde doctrine et à une éloquence incomparable ; il a de la vénération pour la vie des solitaires qui, sous la conduite de ce saint prélat vivaient hors des murailles de Milan. Et moi, misérable que je suis, se disait-il, je demeurerai donc toujours attaché à la terre, je continuerai à me vautrer dans la boue et dans l'ordure ! Ah ! c'est trop différer, disait-il ; je veux enfin, oui, je veux renoncer à ces perfides délices. Mais non, je me trompe ; je ne le veux pas, et quand je le voudrais, la chose serait-elle à mon pouvoir ? Il doute quelquefois, s'il y a un Dieu qui l'oblige à se donner ainsi à lui sans réserve ; et, quand ces doutes sont dissipés, il doute encore, si ce Dieu est assez puissant pour le guérir de ses mauvaises habitudes. D'un côté, il lui semble voir la chasteté qui lui propose l'exemple d'un nombre infini de vierges qui ont trouvé fort aisé ce qui lui semble impossible. Mais les plaisirs se présentent, d'autre part, et lui disent en le flattant : Quoi donc, Augustin, tu nous quittes, tu nous dis adieu si tôt et dans la fleur de ton

âge ! Tu crois pouvoir te passer de nous éternellement ! *Dimittis-ne nos, et a momento isto non erimus tecum ultra in æternum ?* Ah ! Seigneur, ajoute ce grand saint, ne permettez pas que je me ressouvienne jamais des ordures qui se présentaient alors à mon esprit. J'avais recours à la prière et je craignais que ma prière ne fût trop tôt exaucée : *Timebam ne me cito exaudires, et sanares a morbis concupiscentiæ, quam malebam expleri, quam extingui.* Mon Dieu, disais-je, donnez-moi cette continence pour laquelle je soupire depuis si longtemps. Mais non, ne vous hâtez pas de me la donner; ce sera un autre jour, s'il vous plait. Mais, quand viendra-t-il ce jour ? Je le souhaite et je le crains ; je l'attends, mais j'espère que je l'attendrai encore un peu. *Et tu, Domine, usquequo ? Quamdiu ? Quamdiu cras et cras? Quare non modo? Quare non hac hora finis est turpitudinis meæ ?* Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand êtes-vous résolu de m'attendre et de me laisser ainsi flotter entre les mouvements de votre grâce et ceux de ma concupiscence ? Combien de temps durera ce rude combat ? Jusqu'à quand dirai-je : demain, demain? Pourquoi non aujourd'hui, pourquoi non tout à l'heure ? Pourquoi porter plus loin mes désordres et mon obstination ? Que ne me dis-je point pour lors contre moi-même, continue ce grand homme ! Quels reproches ne fis-je point à mon âme ! De quels aiguillons ne la piquai-je point pour l'obliger à vous suivre ! o mon Dieu ! Mais elle reculait toujours et s'excusait sur son impuissance. Et lorsque je l'avais convaincue et que je lui avais fait voir la faiblesse de ses excuses, qu'elle n'avait plus rien à me

répliquer, elle demeurait saisie d'un tremblement muet et craignait plus que la mort de se voir retirée des habitudes qui lui causaient une mortelle corruption : *Remanserat muta trepidatio, et quasi mortem reformidabat restringi a fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.*

Voilà, Messieurs, ce qui se passe à la conversion de la plupart des chrétiens. C'est au milieu de toutes ces tentations et malgré ces rudes assauts, qu'une âme généreuse, assistée de la grâce du Seigneur, forme une résolution constante d'être à Dieu et lui fait un parfait sacrifice de son cœur. Si vous êtes encore dans ces combats, plus ils sont violents et plus je vous conjure au nom de Dieu de ne vous pas rebuter. Si l'enfer ne perdait que peu de chose en vous perdant, si Dieu ne vous destinait qu'une sainteté ordinaire, s'il n'avait dessein que de vous rendre médiocrement heureux, le démon ne lui disputerait pas si opiniâtrement cette conquête ; il vous perdrait avec moins de regret. Je remarque que, dans le même temps et au même lieu que Saint Augustin se convertit, Alypius conçut aussi le désir d'une vie plus réglée. Mais, comme il ne devait, ni recevoir les mêmes grâces, ni rendre à l'Eglise les mêmes services que son ami, il ne trouva presque nulle résistance, ni en lui-même, ni aux ennemis de son salut ; il passa sans peine et sans bruit à l'état où il était appelé.

Esto igitur fortis, et præliare bella Domini. Courage donc, Ame choisie et bien aimée. Souvenez-vous que c'est pour Dieu, que c'est pour vous-même, pour le paradis, pour une éternité, que vous combattez ; qu'à peine aurez-vous surmonté cet obstacle

principal qui se présente, à peine aurez-vous dit tout de bon : Je le veux ; c'en est fait ; je suis à Dieu, que vous commencerez à goûter une paix et une joie ineffable, de laquelle je n'ai encore que deux mots à vous dire en finissant ce discours.

TROISIÈME PARTIE

Messieurs, je ne saurais mieux vous représenter l'état d'une âme qui s'est enfin résolue à tout ce que Dieu demande d'elle, qu'en vous faisant ressouvenir de ces chevaliers fabuleux qui, ayant longtemps combattu dans des cavernes enchantées contre mille monstres imaginaires, le charme venant à se rompre tout d'un coup, se trouvent en un moment dans un fort grand jour au milieu d'une agréable solitude. Car il est vrai qu'à ces ténèbres, à ces craintes, à cette détresse, dont nous venons de parler, il succède une si grande tranquillité, de si douces larmes et une joie si subite et si parfaite que les combats passés ne paraissent plus que comme des songes et qu'on commence à chercher les mêmes difficultés dont on était si effrayé et qui se sont sitôt évanouies. Saint Bernard, expliquant ces paroles de l'Evangile : *Prenez mon joug et vous trouverez le repos*, dit qu'il arrive à toutes les âmes qui se donnent à Dieu généreusement la même chose qui arriva à Abraham, sur la montagne d'Oreb. Ce saint homme, qui avait ordre de sacrifier son fils unique, avait souffert, durant trois jours, tout ce que la tendresse paternelle peut faire

endurer au meilleur père du monde dans une pareille conjoncture. Il ne doutait point que son Isaac, c'est-à-dire, toute sa joie, ne dût mourir de sa propre main. Il était résolu d'obéir, et vous pouvez penser quelle violence il fallait qu'il se fît pour se maintenir dans cette résolution. Mais quelle fut sa joie et le transport de son âme, lorsque, dans le moment qu'il croyait immoler en son bien aimé, et ses délices, et ses espérances, il se sentit arrêté par une main invisible, qu'il apprit que, bien loin de perdre Isaac, il s'était assuré par son obéissance une nombreuse postérité, que, pour toute victime, Dieu se contentait d'un bélier qui était là près embarrassé dans les épines! Voilà une figure de ce qui arrive à tous ceux qui se résolvent tout de bon à servir Dieu. Ils trouvent que, bien loin d'avoir renoncé à toute douceur, comme ils l'avaient imaginé, ils sont entrés dans le torrent des véritables plaisirs, qu'ils n'ont renoncé qu'aux troubles et aux chagrins, qu'ils ont tout le mérite d'une obéissance pénible et qu'ils n'ont fait, en obéissant, que s'affranchir de toute sorte de peine.

On demande quelquefois à quoi c'est qu'on peut s'apercevoir qu'on a fait cette véritable résolution, vu que nous en faisons tant, tous les jours, qui nous semblent si sincères ? Je réponds, Messieurs, que, quand on l'a faite, on n'a que faire d'en chercher des marques. Quand on l'a faite, on sent qu'on est libre, que toutes les chaînes sont brisées, tous les ennemis vaincus. On trouve facile ce qui a paru impossible jusqu'alors ; on s'étonne de la résistance opiniâtre qu'on a faite aux inspirations du Seigneur; on ne sait comment ce miracle

est arrivé ; mais enfin, on ne peut plus douter du miracle. *Nunc scio vere,* dit-on alors avec Saint Pierre, lorsqu'il se vit hors des prisons de Jérusalem, *quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis et de omni expectatione plebis Judæorum.* Ah ! c'est vraiment à cette heure que je suis en liberté et hors des mains de mes ennemis ! Non, je ne dors point, ce n'est plus une illusion ; je sens que le Seigneur y a mis la main et que c'est ici un coup de sa miséricorde et de sa puissance infinie. *Dixi : Nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi.* C'est alors que le bon Père reçoit l'enfant prodigue à son retour avec des embrassements et des caresses incroyables. Ce n'est pas simplement un jour d'indulgence et de réconciliation, c'est un jour de fête, de réjouissance ; ce ne sont que des festins ; on n'entend que concerts et qu'instruments de musique.

Mais tout ce que j'en puis dire n'est rien en comparaison de ce que j'en trouve dans les *Confessions* de Saint Augustin. Je ne saurais m'empêcher d'en rapporter ici quelque chose, du moins pour vous donner envie de lire vous-mêmes tout le reste. Ce grand saint dit que dès le moment qu'il eut arrêté dans son esprit de quitter pour toujours tout ce qui l'attachait au monde, qu'il se fut rendu, pour ainsi dire, à la grâce qui le pressait intérieurement, son âme fut comme inondée d'un torrent de consolations divines ; que, s'étant retiré dans un lieu solitaire pour goûter cette nouvelle douceur, il se mit à verser des larmes si délicieuses et en si grande abondance qu'elles effacèrent jusqu'au souvenir, et de ses plaisirs, et de ses peines passées. Jusqu'alors il avait

admiré la vie chaste et chrétienne de ces grands serviteurs de Dieu dont il avait ouï raconter les actions. Mais il commença à s'étonner de ce qu'ils avaient si peu d'imitateurs. Il commença à se sentir touché d'une véritable compassion envers tant de pauvres aveugles qui faisaient de si faux jugements de la véritable piété, à souhaiter que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentiments de son cœur. Car, dit-il, ce que je disais alors dans l'abondance de votre consolation, ô mon Dieu! aurait été capable de convertir tous les Manichéens, s'ils avaient été présents pour m'entendre : *Quam subito suave factum est carere suavitatibus nugarum; et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat.* Combien promptement me devint-il doux, Seigneur, de renoncer à toutes les douceurs des sens ! Que j'eus d'abord de plaisir à penser que désormais je mènerais une vie chaste, moi qui, un moment auparavant, appréhendais ce genre de vie comme la mort ! Où avait donc été si longtemps ensevelie cette liberté que je retrouvai pour lors ? De quel profond abîme sortit-elle en un instant pour me faire comprendre avec tant de facilité ce qui m'avait toujours paru impossible ?

Il ne fallait plus le presser pour l'obliger à abandonner les vains projets de son ambition. Il enseignait alors la rhétorique avec grand applaudissement et il avait d'autant plus d'attache à cet emploi qu'il lui était également, et glorieux, et utile. Il résolut de le quitter pour toujours, dès que le temps des vacations serait arrivé. Il ne restait plus que neuf jours et il dit que ce terme lui parut si long que, si Dieu ne lui eût donné la patience à la place

des passions qui le soutenaient auparavant, il n'aurait jamais pu attendre jusqu'au bout. Il avait eu quelque atteinte d'un mal de poumons qui lui avait causé bien du chagrin. Il commença à s'en réjouir, parce qu'il espéra de trouver dans cette maladie un prétexte à la retraite qu'il méditait. Enfin, quoique peut-être il n'y eût jamais eu d'homme plus sujet aux respects humains, plus esclave des discours et des jugements des hommes, il trouva tout d'un coup cet ennemi si faible en son cœur qu'il n'était pas même en son pouvoir de déguiser ses sentiments. La plaie que vous m'aviez faite, dit-il encore en s'adressant à son Dieu, était, et trop profonde, et trop large pour être dissimulée; il y avait un trop grand feu dans mon cœur pour être caché ; et toutes les langues, toutes les contradictions étaient bien plus capables de l'enflammer encore davantage que de me refroidir le moins du monde. Ah ! Seigneur, conclut ce grand saint tout pénétré d'amour et de gratitude, tout transporté au souvenir d'une grâce si singulière, Seigneur, qu'il me soit permis de me ressouvenir de vos miséricordes; que mes os mêmes se réjouissent et qu'ils disent : Seigneur, qui est semblable à vous ? Vous avez brisé mes liens; je vous sacrifierai une victime de louange : *Domine, quis similis tibi ? Dirupisti vincula mea ; sacrificabo tibi hostiam laudis.*

Voilà sans doute un exemple fort illustre. Toutefois, s'il était permis de produire ceux dont on a été témoin, on pourrait peut-être en donner de plus récents qui ne seraient pas moins admirables, quoique en des sujets moins éclatants. C'est tout ce que j'avais à vous dire

touchant la naissance de l'homme chrétien. Peut-être que Dieu nous donnera quelque autre occasion de parler du bonheur de sa vie et de sa mort. Mais cependant, s'il est vrai qu'on trouve tant de douceurs dès le premier pas qu'on fait au chemin de la piété, d'où vient que Jésus-Christ nous représente ce chemin si rude et si étroit, si épineux ? D'où vient qu'il ne nous parle que de sacrifice, que de croix, que de mortification et de mort ? *Numquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto.*

Seigneur, permettez-moi de vous le dire, n'êtes-vous pas bien injuste de nous effrayer ainsi par de fausses difficultés et de nous détourner de la voie du ciel, en nous faisant accroire qu'elle est difficile ? Mais nous, Messieurs, ne sommes-nous pas bien incrédules de ne vouloir ajouter nulle foi au témoignage de tous les saints qui nous assurent que c'est nous-mêmes qui nous trompons, et que cette croix, cette abnégation, ces épines ne sont point en effet ce qu'elles paraissent d'abord ; que, sous ces noms effrayants, sous ces dehors si terribles sont cachées des délices ineffables qu'ils ont goûtées eux-mêmes et qui surpassent infiniment tous les plaisirs sensuels. S'ils y avaient été trompés, comment persévéreraient-ils avec tant de confiance ? Pourquoi s'efforceraient-ils d'attirer avec eux tous ceux qu'ils aiment et qu'ils considèrent davantage ? Mais nous avons beau faire, Seigneur ; vous avez fait une loi, que personne ne puisse jamais comprendre ce que vous préparez à ceux qui vous aiment que ceux qui voudront bien l'éprouver. Nous n'avons garde de trouver à redire

aux ordres que vous avez établis : que votre volonté soit exécutée en toutes choses. Nous vous supplions seulement qu'il vous plaise avoir égard à notre faiblesse et ne nous laisser pas tenter de telle sorte que nous soyons abattus. Que la nature se révolte contre votre grâce, que le monde s'oppose à nos bons desseins, que tout l'enfer s'arme pour nous empêcher d'aller à vous, pourvu que vous nous tendiez les bras, que vous dissipiez enfin tous ces obstacles, nous voulons bien mériter, par tous ces combats, l'honneur d'une parfaite victoire et l'avantage d'être à vous sans réserve pour le temps et pour l'éternité. *Ainsi soit-il.*

XXXV^e SERMON (1)

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DU SCAPULAIRE

de la Sainte Vierge

Induit me vestimentis salutis
Il m'a revêtu des habits de salut.
(*Isa.*, ch. 61).

La dévotion du Scapulaire est une voie sûre pour s'assurer de la protection de la Sainte Vierge ; elle s'est étroitement engagée de protéger ceux qui porteront ce saint habit ; nous l'y engageons encore plus fortement, dès lors que nous nous attachons à cette dévotion.

C'est une opinion si constante parmi les fidèles que la dévotion envers la Mère de Dieu est une marque de prédestination que, sans avoir égard aux raisons sur quoi elle est établie, un consentement si général la doit faire

(1) Prêché à Lyon le 16 juillet 1674, chez les Carmes.

passer pour une vérité catholique. Les Saints Pères se sont expliqués sur ce sujet en des termes si forts et si favorables qu'il y aurait quelque lieu de croire qu'ils ont parlé avec beaucoup de zèle et fort peu d'exactitude, s'ils avaient été moins éclairés qu'ils n'étaient ou qu'ils eussent eu d'autres lumières que les lumières du Saint-Esprit. L'Eglise elle-même n'a rien oublié pour autoriser cette croyance. Elle applique à la Sainte Vierge tout ce que les prophètes avaient dit du Verbe incréé pour nous porter à le révérer ; elle lui met en bouche toutes les promesses que Dieu nous fait dans l'Ecriture pour exciter notre confiance envers son Fils : comme si elle voulait nous faire entendre qu'il ne faut pas moins espérer de la faveur de Marie que des mérites de Jésus-Christ.

Voilà sans doute un grand sujet de joie pour les dévots de cette grande Reine. On ne peut douter, sans témérité, qu'ils ne portent gravé dans leur cœur le caractère de leur élection éternelle. Mais comme il peut y avoir des dévotions suspectes, aussi bien que de fausses vertus ; que, du moins, tous nos services ne sont pas également agréables à notre bonne Maîtresse et, par conséquent, ne mettent pas notre salut en un pareil degré de certitude ; j'ai cru que je pouvais dire quelque chose de plus avantageux pour les Confrères du Scapulaire que ce qu'on dit en général pour tous les serviteurs de Marie. Non, chrétienne Compagnie, ce n'est pas assez de dire que l'habit de la Sainte Vierge est une marque de prédestination, aussi bien que toutes les autres pratiques de piété qu'on a inventées pour l'honorer. Je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination

plus certaine que celle-ci, aucune, par conséquent, à quoi l'on doive s'attacher avec plus de zèle et plus de confiance.

Vierge Immaculée, divine Mère qui avez tant fait de miracles pour confirmer la vérité que j'ai dessein d'établir, vous ne sauriez me refuser l'assistance qui m'est nécessaire. Quand la grâce que je vous demande se rapporterait toute à mes intérêts, je ne laisserais pas de l'espérer de votre bonté qui ne rebuta jamais personne. Mais, comme vous n'ignorez pas que je ne parle aujourd'hui que pour votre gloire, vous êtes sans doute obligée de me donner une protection particulière. C'est pour l'obtenir, Vierge sainte, que je me jette à vos pieds et que je vous dis avec toute l'Eglise : *Ave Maria.*

Si les chrétiens se flattent d'être du nombre des prédestinés dès lors qu'ils se sentent quelque tendresse pour la Sainte Vierge, une croyance qui fait tant d'honneur à notre Mère ne s'est pas établie sans fondement. Elle est appuyée sur cette vérité infaillible que Marie, étant ornée de toutes sortes de vertus, elle est sans doute pleine de reconnaissance et qu'ainsi elle ne peut manquer d'aimer ceux qui l'aiment et de protéger les personnes qui sont dévouées à son service.

En effet, comme elle est également agréable à notre Juge et terrible à nos ennemis, nous sommes assez assurés de notre salut, si nous pouvons nous promettre sa protection. Elle n'a, dit le dévot Saint Bernard, qu'à montrer ses mamelles à Jésus-Christ pour apaiser sa colère ; elle n'a qu'à faire entendre son nom dans l'enfer

pour dissiper ses légions et pour renverser tous ses desseins. Que peut-on craindre sous l'ombre d'une maîtresse qui désarme si facilement, et la fureur des démons, et la justice de Dieu, d'une reine qui commande à toutes les puissances des ténèbres et à qui le Tout-Puissant même obéit? Il ne s'agit donc que de s'assurer, par quelque voie, d'une protection si efficace. Mais, que ferons-nous pour obliger l'aimable Marie à veiller sur nous et à s'intéresser à notre défense? Ce que vous ferez, chrétiens Auditeurs? Si vous me croyez, vous porterez le Scapulaire et vous le porterez jusqu'à la mort. Je suis bien éloigné de vouloir détruire ni même affaiblir la confiance qu'on pourrait avoir aux autres pratiques de dévotion. Dès qu'elles sont approuvées de l'Eglise, elles sont toutes saintes, toutes capables de toucher le cœur de la Mère de miséricorde et de nous attirer sa bienveillance. Mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que, si elle accorde sa faveur à ceux qui se servent des autres moyens de l'honorer, elle ne saurait la refuser à ceux qui ont le bonheur d'être revêtus de sa livrée. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette vérité; mais elles me paraissent solides et j'espère qu'elles suffiront pour vous convaincre. Elle s'y est étroitement engagée elle-même : voilà ma première raison et la première partie de ce discours; nous l'y engageons encore plus fortement dès lors que nous nous attachons à cette dévotion : c'est ma seconde raison et le sujet de la seconde partie. Elle s'y est engagée elle-même et par des paroles très expresses et par des effets tout à fait miraculeux : cette dévotion l'y engage encore, parce que de sa nature elle

est, et publique, et continuelle. C'est là, tout le plan de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Je n'ignore pas, chrétiens Auditeurs, que quelques marques que nous ayons en nous-mêmes de notre prédestination, ce ne sont après tout que des conjectures qui peuvent bien soutenir et fortifier notre espérance, mais non pas dissiper entièrement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons, dans la vue de ses jugements impénétrables. Personne, dit Saint Grégoire, tandis qu'il est sur la terre, ne peut savoir ce qu'on a résolu dans le ciel sur le sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle ; c'est la triste condition où nous vivons ici-bas. Nous sommes assurés de quitter bientôt ce lieu de bannissement, sans savoir toutefois si nous reverrons jamais notre patrie.

Voilà, Chrétiens, ce que j'ai dû dire dès l'entrée de ce discours, pour prévenir les erreurs où l'on pourrait tomber dans la suite. Cette précaution était nécessaire à tous ceux qui portent le précieux habit de Marie ; car enfin cette bonne Mère n'a point mis de bornes à leur espérance ; la promesse qu'elle leur a faite de les protéger n'enferme nulle condition ; elle s'est engagée à ne point souffrir qu'ils soient éternellement malheureux, c'est-à-dire qu'elle leur donne toutes les assurances de leur salut qu'on peut avoir en cette vie ; c'est-à-dire que, s'ils persévèrent dans son service, ils persé-

vèreront infailliblement dans la grâce. Vous verrez tantôt comment c'est qu'elle a pu faire cette promesse, et combien il lui est aisé de l'accomplir. Mais avant que de rapporter les termes d'un engagement si solennel, il est important de vous apprendre en peu de mots quel fut le saint personnage à qui la Sainte Vierge voulu donner immédiatement le Scapulaire.

Messieurs, vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois de Saint Simon Stock, de cet illustre général de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel. Ce grand saint fut prévenu, dès son enfance, d'une grâce si extraordinaire que, dès l'âge de douze ans, il se sentit attiré à la solitude et fut conduit par l'Esprit de Dieu dans un désert. Il y pratiqua d'abord des austérités incroyables; il n'y vivait que d'herbes et de racines; une petite fontaine lui fournissait de l'eau pour désaltérer sa soif; pour lit, pour oratoire, pour cellule il n'eut jamais qu'un vieux tronc d'arbre dans lequel il ne pouvait être que debout, où il pouvait à peine se remuer. La prière faisait là toute son occupation. Ce fut dans ce saint exercice que son âme acquit une si parfaite pureté que les anges, auxquels elle le rendait égal, ne l'abandonnaient presque point dans sa retraite; la Mère de Dieu, qu'il aima toujours avec tendresse, l'y visitait presque tous les jours; et il eut avec Dieu même de si grandes communications que son bonheur aurait été tout semblable à celui des bienheureux, s'il n'avait eu sur eux l'avantage de souffrir. Il y avait déjà trente-trois ans qu'il menait une si belle vie, lorsque quelques religieux du mont Carmel furent amenés d'Orient pour

s'établir en Angleterre et pour y signaler ce même zèle qui les avait rendus si célèbres dans toute la Palestine. Notre bienheureux solitaire fut averti de leur arrivée par une révélation particulière; et, la Sainte Vierge lui ayant fait connaître combien cet ordre lui était cher et qu'elle désirait qu'il y entrât, il sortit du désert et se vint jeter aux pieds de ces Pères pour embrasser leur leur règle et pour se soumettre à leur conduite.

Je ne m'arrête point, mes Révérends Pères, à considérer l'amour et l'estime que la Reine du ciel vous témoigna en cette occasion : personne n'ignore quel trésor c'est qu'un grand saint, dans quelque corps qu'il se rencontre. Il semblait que Marie n'eût pris le soin de former celui-ci dès ses plus tendres années et de l'orner des dons les plus précieux que pour vous faire un présent plus magnifique. Elle crut qu'elle ne pouvait confier à des mains plus sûres la personne du monde qui lui était alors la plus agréable, et qu'elle ne lui faisait point de tort de le tirer de la compagnie des anges, avec qui il avait tant de commerce dans la solitude, pour le mettre parmi les religieux du mont Carmel.

Dès qu'il eut fait sa profession religieuse il souhaita de passer en la Terre Sainte pour aller puiser, comme dans sa source, le double esprit dont le grand Elie fut animé. Il visita pieds nus tous les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence; et, s'étant enfin arrêté sur la fameuse montagne du Carmel, il y mena, durant l'espace de six ans, une vie qu'on peut appeler une extase continuelle. Durant tout ce temps-là

il n'eut d'entretien qu'avec les esprits célestes, et la Sainte Vierge voulut bien prendre le soin de l'y nourrir elle-même d'une viande préparée au ciel et toute semblable à la manne miraculeuse qui tombait autrefois dans le désert. Enfin, étant retourné en Europe et se trouvant au milieu de l'Angleterre tout rempli du feu de son illustre patriarche, il le répandit partout avec tant de succès que cette grande île en fut entièrement embrasée et ne fut pas moins surprise des merveilleuses conversions dont ses discours furent suivis que des fréquents miracles dont ils étaient accompagnés.

Voilà, chrétiens Auditeurs, quel a été le saint religieux qui a reçu, des mains de Notre-Dame, le Scapulaire que vous portez. Ce grand homme ayant été élevé, du consentement de tous ses frères, à la charge de supérieur général, il n'oublia rien pour rallumer la dévotion envers Marie dans un ordre qui a l'honneur de porter son nom et qui se vante d'avoir dressé le premier autel qui ait jamais été consacré à sa mémoire. Voilà donc tout ce grand ordre plein d'une nouvelle ferveur et brûlant d'amour pour son incomparable Protectrice. Saint Simon Stock ne pouvait douter qu'elle n'eût pour lui tout le retour que méritait un zèle si enflammé. Il souhaita néanmoins d'en avoir des preuves sensibles et la pressa longtemps de lui accorder quelque gage de sa faveur. Après plusieurs années de larmes et de prières, cette bonne Maîtresse se laissa fléchir aux instances de son bien aimé. Elle lui apparut un jour, environnée d'une grande multitude d'esprits bienheureux et portant en ses mains un Scapulaire dont elle le revêtit, accompa-

gnant une caresse si signalée de ces douces et admirables paroles : *Dilectissime fili, recipe tui ordinis Scapulare, meæ confraternitatis signum, tibi et cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium. Ecce signum salutis, salus in periculis, fœdus pacis et pacti sempiterni.* Recevez, mon cher Fils, le Scapulaire dont je vous fais présent à vous et à tout votre ordre; c'est à quoi je veux qu'on vous reconnaisse désormais pour mes alliés et pour mes frères; c'est ici une marque de prédestination, un gage de paix et d'alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de mon amour ne souffrira point les feux éternels : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Que dites-vous, chrétiens Auditeurs, d'une promesse si magnifique? Marie s'est-elle bien expliquée à votre gré? Vous reste-t-il encore quelque scrupule? Quand, pour calmer tous les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut, vous auriez dicté vous-même à la Sainte Vierge les paroles de son engagement, en auriez-vous pu choisir de plus formelles? Je sais bien que les Saints Pères nous ont parlé en général du pouvoir et de la protection de Marie en des termes qui ne sont, ni moins forts, ni moins favorables. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à sa puissance que la toute-puissance de Dieu même; Saint Antonin assure que Dieu ne lui fait point de grâce quand il exauce ses prières, qu'il s'acquitte d'un devoir indispensable, et qu'ainsi elle ne saurait être rebutée; Saint Pierre Damien veut qu'elle s'approche du trône du Rédempteur, non pas en

état de suppliante, mais en souveraine, non pour prier, mais pour commander : *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans, sed imperans, domina, non ancilla.* Un homme, dit le même Père en un autre endroit, un homme, pour qui Marie aura daigné prier une seule fois, ne saurait être éternellement malheureux : *Æternum væ non sentiet pro quo vel semel oraverit Maria.* L'abbé Guerric ne se croit pas moins assuré dans le sein de Marie, c'est-à-dire sous sa protection, que s'il était déjà dans le paradis : *Nullatenus censendum est majoris esse felicitatis habitare in sinu Abrahæ quam in sinu Mariæ.* On sait quels sont les sentiments du dévot Saint Anselme sur ce sujet. Il croit qu'il est impossible de périr au service de cette princesse. C'est à elle-même qu'il adresse ces paroles si mémorables et si souvent répétées : *Omnis ad te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat.* Et Saint Germain de Constantinople n'a pas moins dit, ce me semble, que tous les autres, quand il a avancé que la protection de la Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle est, et sa force, et son étendue : *Patrocinium Virginis majus est, quam ut possit intelligentia apprehendi.*

Voilà de grands sentiments, chrétiens Auditeurs, et bien capables sans doute d'animer notre confiance envers cette Mère de miséricorde. Mais, quelque savants, quelque saints qu'aient été ces hommes qui nous rendent ces beaux témoignages, après tout ce sont des hommes, ce ne sont que les serviteurs de cette grande Reine qui parle elle-même à Saint Simon Stock dans

la révélation que j'ai rapportée. C'est Marie elle-même qui promet aux confrères du Scapulaire cette protection dont ces saints Docteurs nous font de si grands éloges. Nous n'avons jamais douté du pouvoir de Notre Dame; mais nous ne fûmes jamais si certains qu'elle l'emploierait en notre faveur que depuis qu'elle s'y est engagée si expressément. Ils m'apprenaient bien, ces grands saints, que je n'avais rien à craindre, si Marie était dans mes intérêts; mais cela ne suffisait pas pour apaiser mon inquiétude : je voulais savoir si elle y était effectivement. Elle m'en donne ici des marques toutes visibles; il ne tient qu'à moi de m'en assurer par mes propres sens; elle a attaché sa protection à ce Scapulaire : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Je ne m'étonne pas qu'au premier bruit qui se répandit d'une promesse si magnifique les chrétiens accoururent de toutes parts aux saints religieux que Marie avait fait dépositaires de ce trésor. Les seigneurs, les princes, les rois mêmes, qui ont une âme à sauver comme les autres, se présentèrent à l'envi pour avoir part à leur privilège et pour assurer ainsi leur salut, que leur fortune expose à tant de périls. Cette première ferveur fut encore beaucoup augmentée par l'élévation de Jean vingt-deuxième au souverain pontificat. Car la Sainte Vierge s'étant apparue à lui, quelque temps auparavant, elle lui avait promis qu'il serait pape, à condition qu'il autoriserait la dévotion de son habit qui jusqu'alors n'était appuyée que sur la foi d'une révélation particulière. Il l'autorisa en effet par une bulle dans laquelle il a inséré lui-même l'histoire de cette apparition.

Elle a été encore approuvée depuis par sept papes différents, qui tous ont tâché de la renouveler dans les fidèles par un nombre presque infini d'indulgences qu'ils ont accordées en divers temps à ceux qui entrent en cette société. De sorte, chrétiens Auditeurs, que notre confiance ne peut être guère mieux fondée. C'est un grand saint, c'est un des plus illustres favoris de Marie qui a demandé, qui a obtenu le Scapulaire; elle l'a accordé en faveur d'un ordre qu'elle chérit et qui a toujours fait une particulière profession de l'honorer; le Saint-Esprit l'a autorisé par la bouche des vicaires de Jésus-Christ; tous les fidèles l'ont accepté avec respect et, en le recevant des mains de Marie, ils ont cru recevoir un gage infaillible de leur salut éternel; il y a plus de quatre cents ans que cette dévotion subsiste dans l'Eglise catholique, malgré les persécutions des esprits orgueilleux et libertins que l'enfer a suscités de temps en temps et qui n'ont rien oublié pour lui donner quelque atteinte; elle se répand, elle s'allume, elle s'augmente toujours davantage. Que reste-t-il donc, Messieurs, pour rendre l'engagement de Marie plus solennel, si ce n'est qu'il soit encore ratifié, pour ainsi dire, de Dieu même, et que je vous fasse entendre cette suprême vérité parlant par la voix des miracles en faveur du Scapulaire.

Vous n'ignorez pas, chrétiens Auditeurs, que Dieu seul peut être auteur d'un miracle, selon ce mot de David : *Qui facit mirabilia solus*, et que, par conséquent, toutes les merveilles, que nous voyons arriver ensuite de la croyance ou de la piété des fidèles, sont autant de paroles, comme les appelle Saint Augustin, par lesquelles

Dieu même rend témoignage à la vérité de notre foi ou à la solidité des dévotions que nous avons embrassées. Ce témoignage, disent les théologiens, ne peut être employé pour autoriser le mensonge. Quand le don de chasser les démons et de guérir les maladies aurait été communiqué au plus méchant de tous les hommes, Dieu serait obligé de lui en ôter l'usage dans les occasions où il voudrait s'en servir pour établir l'erreur ou pour opprimer l'innocence. Il n'est pas jusqu'aux faux miracles des magiciens qu'il ne fût obligé d'empêcher par sa puissance infinie, lorsqu'ils seraient capables de nous séduire nonobstant toutes les précautions qu'on pourrait prendre pour s'empêcher d'être surpris. De sorte que, de toutes les preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'esprit humain il n'en est point de si certaine qu'un effet qui passe les forces de la nature. C'est infailliblement la vérité qui parle par ces sortes de prodiges ; c'est un langage que l'erreur ne peut contrefaire et qui, par conséquent, ne laisse nul prétexte à notre incrédulité.

Cela étant supposé, chrétienne Compagnie, j'ose dire que de toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux fidèles pour honorer la Mère de Dieu, il n'en est point de si sûre que celle du Scapulaire, puisqu'il n'en est aucune qui ait été confirmée par tant de si surprenants et de si authentiques miracles. Combien d'embrasements a-t-il éteints par sa vertu toute divine? Combien de fois s'est-il conservé lui-même tout entier au milieu des flammes? Combien de fois a-t-il garanti jusqu'aux habits, jusqu'aux cheveux des personnes qui se trou-

vaient enveloppées dans d'effroyables incendies? On expérimente tous les jours de quel secours il est dans un naufrage. Il y a peu de personnes qui n'aient été témoins, en quelque rencontre, du respect qu'ont les flots pour ceux qui le portent. Il n'est pas jusqu'au tonnerre dont il n'arrête la violence, dont il ne détourne la flamme, toute ardente et toute subtile qu'elle est. Je ne parle point des fièvres mortelles et contagieuses ni de toutes les maladies les plus incurables et les plus cruelles. Je ne finirais jamais si je voulais parcourir tous les genres de mort dont il a préservé les serviteurs de Marie.

Mais je ne saurais oublier, au temps où nous sommes, qu'il est impénétrable à toutes sortes de traits et qu'il nous rend en quelque manière invulnérables. Tout le monde sait ce qui arriva au dernier siège de Montpellier, à la vue de toute une armée royale. Un soldat ayant reçu un coup de mousquet dans un assaut, il n'en fut nullement blessé : la balle, après avoir percé ses habits, s'arrêta et s'amollit à la rencontre de son Scapulaire. Le feu roi Louis XIII, de triomphante mémoire, fut témoin de ce miracle et voulut d'abord se couvrir lui-même de cette armure céleste dont il venait de voir une épreuve si surprenante. Il ne fut en cela que l'imitateur de la piété de Saint Louis, le glorieux auteur de sa race, que l'on dit avoir été des premiers en France qui donna l'exemple de cette dévotion. Notre grand, notre invincible monarque qui, dès les premières années de son règne, a surpassé toutes les espérances de ses sujets, toute la gloire de ses ancêtres et qui se surpasse

aujourd'hui lui-même par des prodiges de conduite et de valeur qui étonnent tout l'univers ; ce grand monarque, dis-je, s'est mis depuis longtemps sous la protection de Marie, en recevant ce saint habit. C'est cette protection qui le fortifie au milieu de tant de fatigues, qui le conserve parmi des périls qui font frémir toute la France, lors même que sous sa conduite elle fait trembler toute l'Europe. C'est cette protection toute puissante qu'il implora si solennellement avant que de commencer cette glorieuse entreprise qui lui a ouvert, presque en un moment, des villes qui paraissaient imprenables, des passages qu'on jugeait inaccessibles, des provinces qui armaient tous les éléments pour leur défense. C'est par le secours de cette Reine des rois qu'il compte, en cette guerre, autant de victoires que de démarches, plus de conquêtes que de journées ; qu'il emporte, quelquefois en un seul jour, ce qui dans les règles ordinaires ne pouvait être le fruit que d'une longue campagne et que, s'étant rendu maître de la mer par un seul combat, il aura presque conquis un grand état sans combattre.

Je sais bien, chrétiens Auditeurs, que quelque illustres, quelque authentiques que soient la plupart de ces miracles, ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du bienheureux Stock la même croyance que nous avons pour les choses révélées à l'Église. Je sais qu'on peut dire qu'ils ont été faits, ces grands miracles, pour autoriser la piété des fidèles et non pas pour confirmer cette fameuse apparition. J'ose dire néanmoins qu'ils mettent cette histoire dans un degré de certitude qui approche fort de celle de la foi ; qu'on ne peut en douter

sans une espèce d'infidélité où les personnes sages et pieuses doivent craindre de tomber, n'y ayant nulle apparence que Dieu, qui est également sage et puissant, ait permis qu'on fondât sur une fable une dévotion qu'il devait agréer, au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avait dessein de rendre célèbre par un si grand nombre de prodiges.

Que si vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent en nulle manière la fidélité de Marie à procurer notre salut, on ne peut nier du moins qu'ils n'y engagent toute sa gloire. Quoi, Seigneur, disait autrefois Moïse, vous avez donc résolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la servitude d'une manière si éclatante ; ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, au milieu duquel on sait que vous habitez, dont jusqu'à cette heure vous avez bien voulu être le guide? Voulez-vous donc que les Egyptiens et les autres peuples de la terre disent que vous ne les avez attirés dans le désert que pour les y sacrifier à votre colère ; que tant de miracles ont été comme autant de pièges que vous avez tendus à notre crédulité, et que vous n'aurez pu nous introduire dans la terre que vous nous aviez promise? *Ut audiant Ægyptii de quorum medio eduxisti populum istum, et habitatores terræ hujus, qui audierunt, quod tu, Domine, in populo isto sis, et facie videaris ad faciem et nubes tua protegat eos, et dicant : Non poterat introducere populum in terram pro qua juraverat ; idcirco occidit eos in solitudine.*

Messieurs, Dieu parut touché d'une remontrance si judicieuse. Il jura par lui-même qu'il prendrait soin de

sa gloire et qu'il n'abandonnerait point Israël : *Dimisi*, ou selon une autre version, *propitius ero, juxta verbum tuum. Vivo ego, et implebitur gloria Domini universa terra.* Mais Marie ne s'exposerait-elle pas à ces mêmes reproches si, après avoir fait tant de miracles en faveur des confrères du Scapulaire, elle permettait enfin qu'ils fussent éternellement malheureux ? Quoi, Vierge sainte, ce peuple choisi à qui vous avez donné une si haute protection, vous souffrirez qu'il devienne la proie de ses ennemis et qu'il périsse sans ressource ! Vous ne les aurez délivrés de tant de périls que pour les oublier ensuite au plus grand de tous les besoins ! Vous avez paru comme alarmée dans leurs moindres maux ; vous avez tout renversé pour les secourir ; et vous ne serez point touchée du malheur éternel qui les menace, et vous les verrez tomber dans l'enfer sans être émue ! Vraiment, ce serait bien là préparer des triomphes aux ennemis de votre nom et fournir des prétextes à leurs blasphèmes. Car enfin, on ne se persuaderait jamais qu'une mère aussi tendre, aussi passionnée que vous l'avez bien voulu paraître en tant de rencontres en pût être venue à ce point de dureté et d'indifférence pour ses enfants ; on ne manquerait pas d'attribuer au défaut de crédit et de pouvoir ce qui serait peut-être un effet de votre justice. Elle s'était engagée, dirait-on, d'ouvrir la porte du ciel à ses serviteurs, de les introduire dans cette région de paix, dans cette terre délicieuse ; elle l'avait promis solennellement ; elle avait fait mille prodiges pour leur être comme autant de gages de sa parole. Mais enfin elle n'a pu s'en acquitter ; elle les a laissés

périr malheureusement. *Non poterat introducere populum istum in terram pro qua juraverat: idcirco occidit eos in solitudine.* Vive Dieu ! cela n'arrivera point de la sorte. Vous les protégerez jusqu'au bout et tout l'univers apprendra quelle est votre puissance dans le ciel aussi bien que sur la terre. *Propitia ero juxta verbum tuum. Vivo ego, et implebitur gloria mea universa terra.* Mais quoi, me dira peut-être quelqu'un, la Sainte Vierge me viendra-t-elle retirer de l'enfer, après que mes désordres m'y auront une fois précipité ? Portera-t-elle dans le paradis une âme impure et souillée de crimes, ou si elle m'obtiendra le privilège de revenir sur la terre pour m'y purifier par la pénitence ?

Je pourrais répondre à cela, chrétiens Auditeurs, par le récit de quelques exemples fort authentiques, où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire Marie a quelquefois arrêté des âmes impénitentes dans des corps épuisés de sang et percés de coups, pour leur donner le loisir de se réconcilier avec Dieu. Je pourrais vous raconter l'aventure mémorable de ce soldat, lequel ayant déjà la tête fendue en deux et tout le corps couvert de plaies, et ses ennemis ne cessant encore de le percer, il leur disait : Vous avez beau faire, je suis enfant de Notre Dame et j'ai sur moi son saint habit ; je ne mourrai point sans confession. En effet, il survécut à tant de blessures mortelles, jusqu'à ce que la Providence ayant conduit un prêtre au lieu où il était, il en eût reçu l'absolution.

Mais non, chrétiens Auditeurs, ce serait une trop grande témérité que de s'attendre à des miracles de cette

nature. Marie a des moyens de vous sauver qui sont, pour ainsi dire, plus naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la Providence. Elle a entre ses mains toutes les grâces et toutes les miséricordes du Seigneur, dit Saint Pierre Damien : *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Elle vous choisira dans ce trésor inépuisable dont elle est la dépositaire une grâce également douce et puissante, qui changera votre cœur, qui le remplira de componction, qui fera un saint d'un voluptueux, d'un avare, d'un impie que vous étiez. Il ne faut point vous flatter : on ne passe point d'une vie licencieuse et déréglée à la vie des bienheureux que par la voie de la pénitence. Mais votre bonne Maitresse saura bien vous y attirer, malgré toutes vos difficultés. Lorsque vous y penserez le moins, elle fera luire à votre âme un rayon de lumière surnaturelle qui, tout d'un coup, vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, qui vous en découvrira tous les pièges, qui vous fera voir le malheur extrême d'une âme qui est haïe de Dieu, d'une âme qui n'aime point Dieu, lequel mérite seul d'être aimé, qui est le seul qui nous aime véritablement. Comme elle est toute-puissante sur vos ennemis, elle leur liera les mains pour les empêcher de vous nuire. Vous serez tout surpris de ne trouver plus que de la douceur dans ce qui vous apparaissait auparavant si pénible, de vous sentir plein d'aversion pour des objets dont vous ne pouviez vous détacher, de voir que vous vous jouerez des démons qui se jouent aujourd'hui de vous avec tant de cruauté.

Mais enfin, si nonobstant toutes ces grâces je

m'obstine à ne point changer de vie ; si je ferme les yeux à tant de lumières, si, de plein gré, je me livre moi-même à mon ennemi ; en un mot, si je veux mourir dans mon péché ? Vous y mourrez, chrétiens Auditeurs ; car Dieu même, dit Saint Augustin, ne peut forcer une volonté mauvaise et déterminée à se perdre. Oui, vous mourrez dans l'impénitence, vous mourrez au plus fort de vos débauches ; en un mot, vous mourrez dans votre péché ; mais vous ne mourrez point dans le Scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos désordres, elle trouvera bien le moyen de vous arracher sa livrée. Vous-même, oui, vous-même vous dépouillerez de ce saint habit plutôt que d'y mourir en réprouvé. Il vous arrivera quelque chose de semblable à ce qui arriva, il n'y pas trop longtemps, à ce malheureux, lequel, ayant tenté plusieurs fois inutilement de se noyer et ne sachant à quoi attribuer un événement si prodigieux, il s'aperçut enfin qu'il avait un scapulaire et ne douta point que ce ne fût-là l'obstacle qui s'opposait à son funeste dessein. Il le quitta et, s'étant ensuite précipité, pour la quatrième ou cinquième fois, les mêmes flots qui l'avaient épargné jusqu'alors l'étouffèrent en un moment. Il mourut ; il mourut en son péché ; il mourut même en péchant et en commettant le plus grand de tous les crimes ; mais il ne put mourir qu'après s'être dépouillé de cet habit de salut dans lequel quiconque aura l'avantage d'expirer ne souffrira point les feux éternels : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Vous voyez, chrétiens Auditeurs, de quelle manière Notre Dame, s'est engagée à procurer votre salut. Elle

s'y est engagée, et par des paroles tout-à-fait expresses, et par des effets qui sont encore plus admirables que ses paroles. C'est ce que nous venons de voir dans cette première partie. Mais savez-vous bien que, sans avoir égard à ces engagements volontaires, cette dévotion est de telle nature qu'elle impose à Marie une espèce de nécessité d'empêcher notre damnation éternelle? Oui, Messieurs, Marie s'est engagée à nous sauver, en nous donnant le Scapulaire. Mais quand elle ne l'aurait pas fait, nous l'y engagerions encore en le portant. C'est ma seconde partie. Elle sera fort courte, pour ne pas vous ennuyer.

SECONDE PARTIE

Il est vrai, la religion chrétienne est une religion d'esprit et de vérité : Jésus-Christ lui-même nous l'enseigne dans l'Evangile : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* Mais il n'est pas moins véritable que les actions extérieures par lesquelles nous reconnaissons la souveraineté du premier Être en préférence de ses créatures, que ces actions, dis-je, non seulement sont essentielles au christianisme, comme à toutes les autres religions, mais encore qu'elles sont seules capables de donner quelque gloire à Dieu devant les hommes. Or, comme cette gloire est un bien dont il est extrêmement avide, s'il m'est permis de parler de la sorte, plus nous rendons publics les sentiments intérieurs que nous avons de son

excellence, plus nous lui sommes agréables, plus nous acquérons de mérites auprès de lui, plus nous l'engageons à nous reconnaître pour ses véritables adorateurs.

Ce que je dis de la religion à l'égard de Dieu, il est aisé de l'appliquer à la dévotion envers Marie. Elle est honorée, n'en doutez pas, par les sentiments d'amour et de respect que vous conservez dans votre cœur pour ses vertus et pour sa personne. Mais, outre que c'est une marque de la faiblesse de ces mêmes sentiments de les pouvoir tenir renfermés au fond du cœur, lorsqu'ils viennent à se montrer au dehors ils augmentent d'autant plus sa gloire que vous avez plus de témoins de votre zèle pour son service; et, comme elle est reconnaissante en un point qu'on ne saurait dire, elle redouble à proportion, et ses libéralités, et sa tendresse. C'est en quoi les confrères du Scapulaire ont sans doute un merveilleux avantage sur tous les autres dévots de la Sainte Vierge. Comme on ne peut se déclarer plus ouvertement pour cette divine Maîtresse qu'en portant son habit et sa livrée, ils l'obligent à se déclarer de même en leur faveur, dans les occasions qui se présentent de les protéger. C'est une règle qui s'observe même dans le monde, où l'on trouve si peu de justice; c'est partout que l'on distingue un ami déclaré d'un homme qui cherche le secret pour nous faire connaître ses bonnes intentions, soit qu'on estime que l'amitié est plus forte, dès qu'elle ose se produire, soit qu'en effet elle nous soit alors, et plus honorable, et plus utile.

Mais ce n'est pas seulement la loi de la gratitude, c'est l'intérêt même de sa gloire qui engage Marie à en user

de la sorte. Nous sommes tous persuadés qu'elle est toute-puissante dans le ciel, qu'elle n'abandonne point ceux qui la servent : il y a plus de seize cents ans qu'elle travaille à s'acquérir cette réputation, et l'on peut dire que Dieu n'a pas moins fait de miracles pour la lui conserver que pour établir la Loi de grâce. Quand aujourd'hui elle manquerait de secourir quelqu'un de ses serviteurs cachés qui bornent leur piété aux affections intérieures, comme leur dévotion nous est inconnue, cela n'affaiblirait en rien notre confiance et nous ne laisserions pas d'attendre toutes choses de sa bonté. Mais, si elle venait à refuser sa protection à un enfant du Mont-Carmel, si, portant sur vous un Scapulaire, on vous trouvait, ou étouffé sous les eaux, ou accablé sous des ruines, ou surpris de quelque autre genre de mort subite et imprévue, je sais bien que, même alors, il faudrait avoir plutôt toute autre pensée que de soupçonner Marie, ou d'infidélité, ou d'impuissance ; mais enfin, cela ferait un mauvais effet sur la plupart des esprits et serait capable de refroidir la ferveur et la dévotion des fidèles. C'est pour prévenir ce malheur que, quelquefois, elle a sauvé de la vengeance de Dieu des personnes qui se l'étaient attirée par mille crimes. Quelque dangereux que soient ces exemples d'une miséricorde extraordinaire, quoiqu'ils ne servent, bien souvent, qu'à inspirer la présomption aux pécheurs et à les entretenir dans leurs désordres, Dieu ne laisse pas d'écouter en ces rencontres les prières de sa Mère. Il aime mieux exposer, en quelque sorte, sa propre gloire, en donnant occasion aux hommes, ou d'abuser, ou de se plaindre de son

indulgence, que de souffrir que la gloire de Marie reçoive la moindre atteinte.

C'est pour cela que, dans l'exemple que j'ai rapporté tantôt, la Sainte Vierge ne permit point que cet homme infortuné satisfit son désespoir, en se noyant tandis qu'il était revêtu du Scapulaire. Il était sans doute indigne de cette protection; il ne la demandait pas, au contraire, elle lui était importune ; il déshonorait, et sa Maîtresse, et son saint habit. Elle le protégeait toutefois par le seul intérêt de son honneur. Elle voulut que la mort qu'il cherchait et qu'il avait méritée, que les démons auxquels il se livrait de plein gré, en un mot, que toute la nature respectât sur ce malheureux la livrée de sa souveraine et qu'il ne pût lui-même se nuire à soi-même tant qu'il lui restait des marques d'attachement à son service. Elle fit en cette occasion ce que les personnes les plus qualifiées font tous les jours à l'égard de leurs domestiques : quelque misérables, quelque scélérats même que soient ceux qui se parent de leurs couleurs, ils se croient engagés d'honneur à les soutenir; ils se ressentent des moindres outrages qu'on leur a faits et hasardent souvent jusqu'à leur vie pour les venger.

Mais, outre l'avantage d'être publique, la dévotion du Scapulaire en a encore un autre qui est d'être perpétuelle. Parmi les marques que les théologiens demandent, pour juger que notre dévotion envers Marie est véritablement un signe de prédestination, la première et la principale est la constance à la pratiquer. Ce serait une erreur, chrétienne Compagnie, de s'imaginer que

pour avoir jeûné une fois ou avoir communié à quelque fête de Notre Dame, on fût dès lors bien avant dans ses bonnes grâces et qu'après cela le paradis ne pût nous manquer. Il faut, si vous voulez passer pour un de ses serviteurs, il faut persévérer à lui rendre les honneurs que vous lui aurez une fois voués, communier, par exemple, à toutes les fêtes, jeûner, si vous voulez, tous les samedis, réciter tous les jours, ou le chapelet, ou son office ; il faut être fidèle à lui payer ce tribut, nonobstant les petits obstacles qui s'opposeront quelquefois à votre dévotion. Cette exactitude est une preuve de notre foi, une preuve de l'estime que nous faisons de notre bonne Maitresse, une marque de notre zèle et de notre amour pour son service. Or, qui ne voit, Messieurs, que de toutes les pratiques de piété il n'en est aucune qui nous engage à plus d'assiduité que celle-ci ? Vous donnez tous les ans quelques témoignages d'affection à votre illustre Protectrice, vous les renouvelez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours : vous êtes sans doute bien louable et vous avez lieu d'espérer que votre fidélité ne sera pas sans récompense ; le démon n'oserait rien attenter sur une personne qui invoque si souvent un nom qui lui fut toujours si terrible. Mais, néanmoins, il y a des temps où vous ne faites rien pour honorer la Sainte Vierge ; il y a des jours, ou du moins des heures, où l'on ne saurait à quoi vous reconnaître parmi ceux qui ne font point profession de l'aimer. Un confrère du Scapulaire n'est jamais sans les glorieuses marques de sa servitude. Il les porte en tous temps et en tous lieux. Cet honneur qu'il rend continuellement à

Marie ne peut manquer de lui être extrêmement agréable. On ne peut douter qu'il ne l'assure contre toutes les ruses de ses ennemis : de quelque artifice qu'ils puissent user pour le surprendre, ils le trouvent toujours armé, toujours revêtu d'une livrée dont la seule vue les met en fuite.

Voilà, chrétienne Compagnie, les diverses raisons qu'a Marie de s'intéresser au salut de ses enfants adoptifs. Si elles sont si grandes et si fortes à l'égard de tous ceux qui portent le Scapulaire, combien sera-t-elle plus obligée de vous protéger, mes Révérends Pères, vous qui avez voué de le porter jusqu'au tombeau et qui vous êtes dépouillés de toutes choses pour vous en revêtir uniquement. Quelle tendresse n'aura-t-elle point pour des personnes qui ont quitté jusqu'à leurs noms pour prendre le sien, et qui s'estiment si honorées de la qualité de religieux de Notre Dame qu'ils ont obtenu des indulgences pour tous ceux qui les appelleront de la sorte. Mais ce qui l'obligera d'avoir les yeux éternellement ouverts sur vous, c'est qu'elle vous voit ornés de toutes les vertus qu'elle chérit davantage, de toutes ces vertus qui attirèrent sur elle-même les yeux de son Créateur. Vous avez imité, mes Révérends Pères, la sage conduite d'Elisée, le premier disciple de votre grand patriarche. Ce saint homme ne se contenta pas du manteau qu'Elie lui laissait en le quittant, il voulut encore hériter de son esprit : *Fiat in me spiritus tuus duplex.* Ainsi vous avez pris l'esprit de Marie aussi bien que son habit, vous avez copié les plus beaux traits de son âme : son humilité, son zèle, sa modestie, son amour

pour la solitude et pour la prière. De sorte que, quand on ne vous reconnaîtrait pas pour ses serviteurs à la livrée, la ressemblance qu'on remarquerait entre elle et vous vous ferait aisément reconnaître pour ses enfants. Je ne parle point du soin que vous avez de faire refleurir partout le culte de cette auguste Princesse. Si elle n'a guère moins de dévots que Jésus-Christ même a *d'*adorateurs (1), elle les doit pour la plupart à votre zèle. Il faut être aussi puissante qu'elle est pour pouvoir payer des services de cette importance.

Mais que fera tout ce grand peuple, toute cette grande ville à qui vous communiquez, avec tant de facilité, le beau privilège que vous avez reçu de la Sainte Vierge? Comment pourront-ils reconnaître cette libéralité sans bornes qui leur fait part de tous les mérites de votre ordre et de tous les bienfaits qui lui ont été accordés par les souverains pontifes? Combien de malheurs, et particuliers, et publics, ont été détournés de dessus Lyon, depuis que vous lui avez apporté le Scapulaire? Combien de personnes jouissent d'une parfaite santé et m'écoutent peut-être présentement, qui auraient été tuées par leurs ennemis, emportées par des maladies, noyées, brûlées, foudroyées sans la protection de Marie dont ils vous sont redevables? Que dirai-je de ceux qui vous sont obligés de leur salut éternel, et qui, dans le ciel, rendent hommage à vos saints prédécesseurs du bonheur qu'ils ont d'être dans ce séjour de délices? Continuez, mes Révérends Pères, à répandre ainsi par

(1) Texte original : *Des adorateurs...*

tout l'univers les grâces dont la Sainte Vierge vous a faits dépositaires. Les hommes ne peuvent savoir qu'une petite partie des obligations qu'ils vous ont, bien loin de les pouvoir égaler toutes par leur gratitude. Mais Dieu, qui est le motif de votre charité, en sera la récompense, et Marie ne manquera pas de combler de ses biens des personnes dont elle se sert pour faire du bien à tout le monde.

Je reviens à vous, chrétiens Auditeurs, à vous, dis-je, qui, ayant entre les mains un moyen, et si sûr, et si facile, de mettre votre salut en assurance, négligez peut-être de vous en servir. N'a-t-on pas bien raison de vous reprocher que le soin de votre âme est le dernier de vos soins et qu'elle vous est tout à fait indifférente? Quoi! Marie vous présente son Scapulaire depuis si longtemps; elle s'engage de vous sauver si vous l'acceptez. Et vous ne l'avez pas encore reçu! Et vous balancez encore à le recevoir! Que ferions-nous, ô Mère vraiment miséricordieuse, si vous nous obligiez d'acheter votre protection par autant de peines qu'il en faut essuyer pour mériter celle des hommes? Que ferions-nous, si vous vous rendiez aussi difficile à nous recevoir entre vos bras que nous sommes indignes d'y être reçus! Hélas! vous n'attendez pas qu'on vous prie; vous vous présentez de votre gré; on dirait que vous ne cherchez qu'à vous imposer à vous-même quelque nécessité indispensable de nous rendre heureux; et cependant on vous rebute, aimable Marie, on n'a que du mépris pour un empressement si maternel; et nous refusons de consentir à notre propre bonheur! Quand elle vous deman-

derait tous vos biens, chrétiens Auditeurs, pour vous assurer ceux de l'autre vie; quand, pour s'obliger à vous répondre de votre persévérance, elle exigerait de vous tout ce que les plus zélés de ses serviteurs ont pratiqué volontairement pour l'honorer; quand, au lieu d'un Scapulaire, elle vous présenterait un cilice ou l'habit de quelque austère religion, faudrait-il hésiter un seul moment? Ne faudrait-il pas, au contraire, embrasser avec ardeur et baiser mille fois ce précieux gage de votre bonheur éternel? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debuisses.* Si elle vous avait proposé quelque chose de fort pénible et de rebutant, quelque chose de fort héroïque, *Si rem grandem dixisset tibi,* il ne faudrait pas laisser de le faire, s'il était possible, ou du moins de l'entreprendre, quand même il vous paraîtrait impossible. Mon Dieu, que ne faudrait-il point entreprendre pour mettre notre âme hors du péril de se perdre, cette âme unique, immortelle, qui ne se peut perdre que pour toujours, que pour une éternité toute entière!

Mais, voyez-vous cet habit sacré, cette précieuse livrée? Il ne s'agit que de la prendre des mains de la Sainte Vierge. C'est la Reine du ciel et de la terre qui vous invite à la porter; c'est votre Mère, c'est la Mère de votre Dieu qui vous répond de votre salut, si vous voulez bien vous en revêtir. Elle s'oblige en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu, rien qui puisse être susceptible d'un sens contraire. Elle a confirmé sa promesse, elle la confirme encore tous les jours par des prodiges qui doivent rendre votre confiance inébranlable. Quand elle ne serait pas engagée à vous protéger,

vous l'y engagerez infailliblement par la profession publique et constante que vous ferez d'être à elle. Vierge sainte, je fais tort à la piété de ceux qui m'écoutent; ils sont déjà pour la plupart du nombre de vos enfants, et les autres ne sont point si malheureux, si ennemis d'eux-mêmes qu'ils aient besoin d'être pressés davantage pour désirer le même honneur. Oui, divine Mère, vous allez voir aujourd'hui votre famille s'augmenter d'autant d'enfants qu'il y a de fidèles dans cette assemblée qui n'ont point encore reçu le saint habit. J'ose vous répondre qu'ils ne lui feront point de déshonneur, qu'ils s'acquitteront exactement de tous les devoirs qu'il impose et qu'ils ne le quitteront pas même en mourant. Souvenez-vous, grande Reine, de ce que vous avez bien daigné leur promettre. Souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir partout de votre protection. Secourez-les dans tous leurs besoins; prenez leur défense contre tous leurs ennemis; assistez-les surtout à la mort; garantissez-les des feux éternels, et ne les abandonnez point que vous ne les ayez introduits dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

XXXVI^e SERMON [1]

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINT JOSEPH

Jacob genuit Joseph virum Mariæ.
Jacob fut le père de Joseph et Joseph l'époux de Marie.
(*S. Math.*, ch. 1).

L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit d'nne très grande sainteté où il était parvenu avant son mariage, et elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande où il a été élevé par ce mariage.

Nous ne savons que fort peu de chose de la vie du saint que l'Eglise honore aujourd'hui. L'Evangile ne rapporte que trois ou quatre de ses actions; et un ancien auteur a remarqué qu'on n'y trouve pas une de ses paroles. C'est peut-être que les évangélistes, tout occu-

(1) Prêché à Lyon, le 19 mars 1674, dans l'église du collège de la Trinité.

pés, tout remplis des grandes choses qu'ils avaient à dire du Sauveur du monde, ont été comme incapables de songer au reste; ou que le Saint-Esprit a voulu par là nous marquer le silence et l'humilité de Saint Joseph, son amour pour la solitude et pour la vie cachée. Quoi qu'il en soit, nous avons fait en cela une grande perte. Si le Seigneur eût permis qu'on eût su le détail de la vie de ce grand saint, on y aurait trouvé sans doute de beaux exemples, de belles règles, surtout pour ceux qui vivent dans l'état de mariage. Mais quoique nous ayons sujet de regretter infiniment cette perte, il me semble que ce n'est que pour notre intérêt que nous la devons regretter et nullement pour celui de Saint Joseph. Quand les Livres saints n'auraient dit autre chose de lui que ce mot que j'ai choisi pour mon texte : *Virum Mariæ*, il fut l'époux de Marie, ils en auraient dit assez pour nous donner l'idée d'une sainteté extraordinaire et pour exercer l'éloquence de tous les orateurs chrétiens.

Pour moi, bien loin de me plaindre aujourd'hui de la stérilité de mon sujet, j'avoue que ces deux seules paroles me semblent renfermer un si grand sens que je me trouve accablé, et par le nombre, et par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvais bien vous les faire comprendre, chrétiens Auditeurs, je suis sûr que j'aurais fait le plus bel éloge qui ait jamais été fait de ce grand saint. Je ne sens que trop que je ne puis vous en donner qu'une explication fort imparfaite. Mais j'espère que la Sainte Vierge s'intéressera à la gloire de son époux, qu'elle vous obtiendra des lumières qui suppléeront à la faiblesse de mes paroles et de mes

pensées. Nous lui pouvons demander cette grâce avec confiance et lui faire pour cela la prière accoutumée : *Ave Maria.*

Quand il n'y aurait pas d'autre raison pour louer Saint Joseph, il le faudrait faire, ce me semble, par le seul désir de plaire à Marie. On ne peut pas douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce saint et qu'elle ne s'en tienne elle-même fort honorée. Outre qu'elle le reconnait pour son véritable époux et qu'elle a toujours eu pour lui tous les sentiments que doit avoir une honnête femme pour celui à qui Dieu l'a liée si étroitement, l'usage qu'il a fait de l'autorité qu'il avait sur elle, le respect qu'il a eu pour sa pureté virginale lui a inspiré une gratitude égale à l'amour qu'elle avait pour cette vertu et, par conséquent, un grand zèle pour la gloire de Saint Joseph.

On devrait donc louer Saint Joseph, quand il n'y aurait pas d'autre raison de le faire que ce qu'il a été l'époux de Marie. J'ajoute qu'on le pourrait faire, quand il n'y aurait autre chose à dire de lui, si ce n'est qu'il a été l'époux de Marie. Toute la vie de Saint Joseph se peut diviser en deux parties : la première est celle qui a précédé son mariage; la seconde est celle qui l'a suivi. Nous ne savons rien du tout de la première et nous ne savons que très peu de chose de la seconde. Je prétends néanmoins vous faire voir que l'une et l'autre a été très sainte. La première a été sainte puisqu'elle a été couronnée d'un mariage si avantageux. La seconde a été encore plus sainte, puisqu'elle s'est toute passée

dans ce mariage. Je veux dire que cette glorieuse alliance a été le fruit d'une très grande sainteté où Joseph était déjà parvenu, et qu'elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande, à quoi il a été élevé depuis. Voyons, s'il vous plait, dans le premier point de ce discours, la sainteté qu'il doit avoir apportée à ce mariage; et, dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir acquise. C'est tout ce que j'ai à dire.

PREMIER POINT

C'est un bon héritage qu'une femme vertueuse, dit le Saint-Esprit au vingt-sixième chapitre de l'*Ecclésiaste*. Dans la distribution que la Providence fait des biens de cette vie, les bonnes femmes se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu; elles leur sont données pour récompense de leurs bonnes actions : *Pars bona, mulier bona in parte timentium Deum : dabitur viro pro factis bonis.* En effet, Messieurs, n'est-il pas bien raisonnable qu'une fille qui a de la douceur, de la prudence et de la vertu soit réservée pour un homme qui est lui-même fort sage? Ne serait-ce pas commettre une double injustice que de la donner à un vicieux? Ne serait-ce pas faire tort en même temps, et à cet homme sage, à qui cette vertueuse fille serait refusée, et à cette fille vertueuse, qui serait livrée à un homme déréglé? L'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, et la femme qui peut faire le bonheur d'un homme ne doit pas être pour un homme qui la rendrait elle-même malheureuse.

Cela supposé, chrétiens Auditeurs, on songea à donner un époux à Marie, et c'est le Seigneur lui-même qui veut en faire le choix pour elle. Il n'est pas nécessaire de vous dire quelle est cette Vierge incomparable. Vous savez que c'est la plus aimable et la plus sainte créature qui fut jamais; que le Saint-Esprit lui-même l'a déjà choisie, entre toutes celles de son sexe, pour être son épouse bien aimée; qu'il a versé sur elle toutes ses grâces; qu'il l'a rendue digne des respects et de l'admiration des anges; enfin, le Verbe éternel n'en trouve point sur la terre qui mérite mieux d'être sa Mère. Si les hommes devaient être les auteurs de ce mariage, les uns lui destineraient le mari le mieux fait, les autres le plus riche d'entre les Juifs, les autres le plus grand de tous les princes du monde. Mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux; il est tout visible que Dieu lui donnera le plus saint de tous les hommes, soit parce que le plus saint est plus digne d'elle que tous les autres, soit parce qu'elle est digne elle-même du plus saint de tous.

Il me semble que cette seule pensée nous doit donner une grande idée de la sainteté de Joseph. Si une bonne femme est la récompense de la vertu du mari à qui elle est destinée, quelle doit être cette vertu qui mérite d'avoir Marie pour récompense, Marie, dis-je, dont le mérite est infini et qui a été jugée digne elle-même d'être la Mère de Dieu! Mais ne parlons point de l'excellence de cette épouse : ne considérons que les desseins que Dieu a sur elle. Messieurs, le temps de la Rédemption du monde est enfin venu et c'est par Marie que le

Rédempteur nous sera donné. On lui cherche un époux pour couvrir ce grand mystère, pour le cacher, et aux hommes, et aux démons. Qui sera ce bienheureux homme que le ciel voudra bien choisir entre tous les autres? Je l'appelle bienheureux, et certes il me semble que j'ai bien raison de le faire; car enfin il doit être admis dans tous les secrets de l'Incarnation du Verbe Éternel; il doit entrer dans un commercetrès particulier avec les Personnes divines; il sera, pour ainsi dire, de leur conseil, il recevra tous les jours des ordres et des avis, ou de Dieu immédiatement, ou de sa part par le ministère des anges. L'époux de Marie sera témoin de la naissance de Jésus, il l'adorera avec les pasteurs, il verra les mages se prosterner devant sa crèche, il recevra leurs présents, il apprendra d'eux-mêmes toute l'histoire de leur voyage. A la Circoncision, il nommera le Sauveur et il recueillera le sang qui coulera de cette douloureuse plaie; il aura le bonheur de sauver la vie au divin Enfant; il le portera en Egypte, il l'aura entre ses bras, il le baisera mille fois le jour durant tout le temps de son enfance ; en un mot, il passera pour son père et lui en rendra tous les offices; Jésus logera dans sa maison, Jésus mangera à sa table, il lui parlera, il le caressera, il l'honorera, il lui rendra une exacte obéissance, il le servira même et lui tiendra compagnie dans son travail ; enfin il se trouvera à sa mort, il l'assistera dans le dernier combat, il recevra ses derniers soupirs et lui fermera les yeux. Que de grâces, chrétiens Auditeurs! Que de consolations! O la belle vie! La douce mort!

N'est-il pas bien probable que, s'il y a sur la terre une âme pure, une âme remplie de l'amour de Dieu, ce sera pour elle que toutes ces faveurs seront réservées, qu'elle sera préférée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites ? Je sais que les plus grands privilèges, toutes les grâces extérieures et gratuites peuvent être accordées à des pécheurs. Cependant le Seigneur les réserve ordinairement pour ses amis. C'est pour cela que, dans les informations que fait l'Eglise pour canoniser un saint, on a un grand égard aux miracles, aux révélations, aux prophéties, lorsqu'elles sont bien prouvées. Et, pour nous approcher encore davantage de notre sujet, nous voyons, par l'histoire évangélique, que le mystère de l'Incarnation n'a été révélé qu'à peu de personnes, lesquelles vivaient toutes fort saintement. Zacharie, Elisabeth, Anne, Siméon, Saint Jean-Baptiste connurent la divinité de Jésus-Christ ; et l'avantage qu'ils eurent en cela sur les autres hommes leur parut quelque chose de fort grand. Elisabeth s'estime trop honorée de la visite que lui rend Marie, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde ; Anne ne peut retenir sa joie, après avoir vu de ses yeux Celui qui a été promis à son peuple ; elle en parle à tout le monde : *Loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Israël ;* Siméon veut mourir après avoir eu le bonheur de le tenir un moment entre ses bras. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du bonheur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge ? Jésus se laisse embrasser à l'un de ces saints, il se laisse voir ou même seulement sentir aux autres, comme à Zacharie et à sa

femme ; et néanmoins cela suffirait pour nous persuader que ces personnes étaient fort agréables à Dieu, quand nous n'en aurions pas d'autres preuves. Combien de fois Joseph aura-t-il le même avantage que ces saintes personnes n'ont eu qu'une fois ! Combien en aura-t-il d'autres que nul autre homme n'a jamais eus, que nul homme n'aura jamais ! Quelle raison n'avons-nous donc pas de juger qu'il les avait méritées par une vie très sainte et par la pratique des plus sublimes vertus ?

Mais quelles vertus ? Et n'en saurait-on donner des preuves plus positives ? Il fallait, en premier lieu, qu'il eût acquis une grande foi et une humilité très parfaite ; et voici sur quoi je me fonde. Il fallait qu'il fût humble, parce que ce n'est qu'aux âmes humbles que le Seigneur se communique et qu'il fait confidence de ses secrets. Il fallait qu'il eût beaucoup de docilité et de foi pour croire des points aussi incroyables en apparence que ceux qui lui devaient être communiqués, et pour entreprendre, sur de simples songes, des choses aussi difficiles que celles dont il devait être chargé de la part de Dieu. Faites-y réflexions, chrétiens Auditeurs, et mettez-vous un peu à la place de ce saint homme. Marie n'aura pas plutôt épousé Joseph qu'elle concevra, sans qu'il ait nulle part à cette conception : il faudra qu'il croie qu'elle ne laisse pas d'être chaste, qu'elle est même encore vierge et que c'est par miracle et du Saint-Esprit qu'elle a conçu. Elle aura un fils dont il ne sera pas le père : il sera obligé de croire que cet enfant est son Dieu et qu'il est trop heureux de l'avoir, de le nourrir dans sa maison, de le caresser et même de le servir avec

respect. Cela est difficile à croire pour toutes sortes de personnes; mais pour un mari qui prend naturellement un si grand intérêt à l'honneur de son épouse, qui se défie de tout, à qui tout est suspect en cette matière, qui, malgré qu'il en ait, forme si souvent des soupçons si injustes et si mal fondés, comment pourra-t-il donner quelque créance à ce miracle, lequel a déjà si peu d'apparence de vérité, lequel n'a encore jamais eu d'exemple?

De plus, c'est encore sur la foi d'un songe qu'il faudra qu'il abandonne son pays, qu'il s'enfuie avec la mère et l'enfant, qu'il n'attende pas même le jour pour partir. Il faudra qu'il passe en Egypte, sans savoir, ni qui le recevra dans ce royaume étranger, ni de quoi il y fera subsister sa famille, ni quand c'est qu'il lui sera permis de revenir. Il faudra qu'il y soit cinq, ou sept, ou même neuf ans, selon quelques interprètes, attendant toujours qu'un ange descende tout exprès du ciel pour lui dire qu'il peut retourner en Israël. Si cela devait arriver longtemps après son mariage, il pourrait, vivant avec Marie, acquérir peu à peu toute la force, toute la vertu dont il aura besoin pour de si grandes épreuves. Mais comme ce sera dès le commencement qu'il les faudra soutenir, il faut qu'il entre dans cette alliance avec une vertu établie et consommée, à moins qu'on ne veuille dire que le Seigneur, qui connait si bien ses créatures et qui fait toutes choses avec tant de sagesse, a choisi un époux à Marie peu propre et peu disposé à l'exécution de ses desseins.

Enfin, Messieurs, rien ne me persuade mieux que

Saint Joseph était parvenu à une fort grande sainteté, même avant son mariage, que la disposition, où il devait se trouver d'abord et où il se trouva effectivement, de vivre chastement avec son épouse. Marie avait voué une virginité perpétuelle, et néanmoins il lui fallait un mari, soit pour cacher le mystère de l'Incarnation, comme nous l'avons déjà dit, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse aurait pu donner. On assemble donc tous ceux de la tribu de David; le sort tombe sur Joseph; il épouse cette jeune vierge. A peine la cérémonie est-elle achevée qu'il apprend d'elle-même le vœu qu'elle a fait et le désir qu'elle a de l'accomplir. Joseph n'en est nullement surpris; il ne balance point; au contraire, il approuve son dessein, il loue son courage et sa résolution, il consent sur l'heure à vivre avec elle aussi chastement qu'elle le désire et il se sent assez de force pour lui tenir sa parole.

Chrétiens Auditeurs, il n'est point nécessaire d'exagérer ici la grandeur de cette action. Il est inutile de vous dire que le célibat n'était point encore en honneur, qu'on n'en avait presque pas d'exemple. Il ne faut pas craindre que ce prodige de chasteté paraisse peu admirable en un temps où la chasteté la plus ordinaire parait impossible, en un temps où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées, en un temps où l'on n'ose presque parler de cette vertu, de peur de lui faire tort même en la louant. C'est pourquoi je me contenterai de vous faire ressouvenir des sentiments d'admiration que vous avez tous sans doute pour un Saint Henri, empe-

reur, pour un saint Edouard, roi d'Angleterre, pour Saint Elzéar, comte d'Arian, Boleslaus, roi de Pologne, Alphonse II, roi de Castille et quelques autres qui, dans le mariage même, ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut être dans les cloitres et dans les déserts. N'est-il pas vrai, Messieurs, que cela vous parait fort héroïque et tout à fait au-dessus des forces de la nature? En effet, c'est un miracle que Dieu a fait rarement, seulement pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grâce, et pour confondre la lâcheté de ceux qui, sous prétexte de faiblesse, se laissent vaincre à toutes les tentations et ne daignent pas même y résister.

Or, Messieurs, c'est de Saint Joseph que ces grands saints ont appris une leçon de pureté si sublime. Saint Joseph reçoit une épouse de la main des prêtres. C'est une jeune personne d'environ quinze ou seize ans, la plus belle, la plus modeste, en un mot, la plus accomplie qui ait jamais été au monde. Il n'en est pas plus tôt le maitre qu'il propose de vivre avec elle comme s'il était déjà veuf ou, pour mieux dire, comme s'il était mort et privé de tout sentiment. C'est une grande louange de mourir vierge, après avoir été trente ans le mari de la plus aimable créature qui fut jamais. Mais croyez-vous qu'on soit capable de former un dessein de cette nature, à moins que de s'être déjà longtemps exercé dans la pratique des plus excellentes vertus? A votre avis, est-ce là le fruit d'une piété faible et naissante? Par combien de combats faut-il qu'une âme se soit préparée à une si grande victoire?

Voilà, Messieurs, quelle est la sainteté que Joseph a apportée au mariage. S'il n'avait pas été saint, le Seigneur ne lui aurait pas choisi la plus sainte de toutes les femmes; il n'aurait pas été choisi lui-même parmi tous les autres hommes pour être le dépositaire des secrets de Dieu et le témoin de ses plus grandes merveilles, pour être l'hôte perpétuel et le nourrissier de Jésus, pour lui tenir lieu de père et de maître. S'il n'avait pas été saint, il aurait été peu propre pour les rudes épreuves que sa foi et sa patience avaient à essuyer dès les premiers jours de son mariage. Enfin, s'il n'avait pas été saint et un grand saint, on n'aurait pas cru qu'il fût capable de vivre avec une femme légitime, comme vivrait un ange avec un autre ange.

Je vous laisse à penser quel sera le bonheur de cette alliance qui se fait avec de si saintes dispositions, entre des personnes si saintes et si visiblement appelées de Dieu à l'état qu'elles embrassent. Car, n'en doutez pas, chrétienne Compagnie, s'il se fait des mariages malheureux, pour l'ordinaire, ce n'est que par le défaut de ces saintes dispositions. Ce sont des fruits du dérèglement de la jeunesse ou des suites des intentions peu chrétiennes qu'on a eues en s'engageant dans cet état. Nous l'avons dit dès le commencement : La bonne femme est un don de Dieu; et l'on peut dire la même chose du bon mari. Il faut donc être des amis de Dieu pour bien rencontrer. La bonne femme est une récompense de la bonne vie, selon le mot du sage : donc, quand on a mal vécu, on ne peut non plus s'attendre à une épouse sage et prudente qu'à être récompensé, quand on a mal fait.

Qu'en pensez-vous, chrétiens Auditeurs? Ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompues, qui jusqu'ici a eu si peu de crainte de Dieu, si peu de religion, croyez-vous qu'il doive avoir du bonheur dans le mariage? Pour moi je vous avoue que je n'en crois rien. Je crois, au contraire, que la justice de Dieu lui prépare une espèce d'enfer dans cette condition, pour lui faire expier tous ses désordres: sa propre femme sera le démon qui le tourmentera jusqu'à la mort. O que cette fille vaine et coquette paiera chèrement, dans une longue et cruelle servitude, les fautes qu'elle commet à présent et qu'elle fait commettre aux autres! Elle croit qu'à force d'ajustements, à force de se produire, d'étaler sa beauté, de paraître agréable et de belle humeur, elle sera plus tôt logée. Je suis d'un sentiment bien opposé à celui-là; ce sont là des voies, si je ne me trompe, pour avoir bientôt des amants, mais pour n'avoir que bien tard et peut-être jamais de mari. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce n'est pas le moyen d'en avoir un bon. Il se peut faire que par vos afféteries et par vos lâches complaisances, vous attirerez enfin cet homme dans les pièges que vous lui avez tendus. Mais vous ne savez pas entre les mains de qui vous allez tomber. Vous vous reprocherez plus d'une fois les avances que vous avez faites pour votre malheur. Vous envierez longtemps la fortune de vos servantes, tandis que cette autre fille si retirée, si modeste dans ses habits, si réservée dans ses discours, goûtera, dans une profonde paix, un bonheur constant et solide, et jouira sans inquiétude de ce qu'elle a désiré sans empressement.

La seconde cause qui peut rendre les mariages fort malheureux, ce sont les intentions avec lesquelles on se marie; et ce point n'est pas seulement pour ceux qui sont en état de prendre parti, mais il peut encore regarder les pères et les mères et servir de règle à tous ceux qui se mêlent des mariages. C'est qu'on se marie par amour, par ambition, par avarice, en un mot par le mouvement de la passion à laquelle on se remet du choix d'un mari ou d'une femme. Or, se marier par passion, chrétiens Auditeurs, et se marier à l'aveugle, sans considération, sans savoir ce que l'on fait, c'est la même chose. Se marier par passion, c'est prendre une femme dans l'obscurité, comme Jacob, et se mettre au hasard de trouver, le lendemain des noces, une Lia au lieu d'une Rachel qu'on avait cru épouser. Se marier par passion, c'est s'embarquer, pour un voyage de long cours, justement par la tempête et sous un pilote ivre ou insensé. Je sais que la passion couvre toutes sortes de défauts et fait trouver agréable, à celui qui en est possédé, tout ce qui déplait aux autres. Mais, comme les mouvements violents ne sont jamais de durée, cette passion venant bientôt à se ralentir, on retrouve dans les objets ce qu'elle n'avait pas permis qu'on y découvrit d'abord. C'est une espèce d'enchantement, lequel ayant cessé tout d'un coup, on ne voit plus que de la fange et de l'ordure où l'or et les pierreries semblaient briller de toutes parts. Par exemple, cet homme qui s'est laissé éblouir à je ne sais quelle beauté et qui, sans examiner, ni le naturel, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut l'épouser à toutes forces et souvent contre l'avis de

tous ses amis, cet homme, dis-je, ne fait pas réflexion que cette beauté n'est pas immortelle et que cependant il s'engage jusqu'à la mort. Je veux qu'elle soit belle durant dix ans : vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle ! De sorte que, si elle n'a, dans l'esprit et dans l'âme, de quoi vous attacher après la perte de ses attraits, vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans. Ce sera comme un cadavre qu'il vous faudra garder dans votre maison, malgré la difformité et la puanteur que ses vices exhaleront. Je dis la même chose de l'ambition et de l'avarice : elles ne peuvent faire que des mariages infortunés. Vous aurez le bien de cette demoiselle, et vous, ma Fille, vous aurez part aux titres et à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez. Mais, comme le désir des honneurs et des richesses s'augmente à mesure qu'on acquiert ce qu'on désire, vous ne serez pas satisfait des biens et vous serez fort mal satisfaite de la personne.

O, que ceux-là sont bien plus prudents qui, n'ayant point d'autre vue, en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur salut dans une condition plus stable, plus conforme à leur faiblesse, appellent toute leur raison, tous leurs amis les plus raisonnables et les plus désintéressés, appellent Dieu même à leur secours et reçoivent de la main de ces sages conseillers l'épouse ou l'époux avec qui ils doivent passer leur vie ! Que ceux-là sont avisés qui, entre les partis qui se présentent, préfèrent ceux où les qualités solides prévalent aux avantages extérieurs; qui choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les

soucis et les croix attachées à cet état, des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces fâcheux soupçons qui troublent si souvent les mariages les mieux assortis, dont la piété reconnue puisse servir d'exemple aux enfants et aux domestiques et attirer sur toute la famille mille bénédictions; en un mot, des personnes qui, après avoir perdu tout ce qui peut plaire aux yeux, auront encore de quoi nourrir dans le cœur une douce et inviolable amitié par une vertueuse complaisance, par une application constante à s'acquitter des devoirs de leur condition, par la fuite des vanités et de tout ce qui peut, ou incommoder un mari ou lui donner quelque chagrin : semblables à ces fleurs qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat et leur fraîcheur, qui, lors même qu'elles sont passées et toutes sèches, se font estimer par leur bonne odeur et par les qualités secrètes que le Créateur leur a données. Ceux qui en useront ainsi, chrétiens Auditeurs, jouiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet et que presque personne n'y trouve; ils seront exempts de ces dégoûts qui suivent de si près les empressements des plus ardentes recherches; leur amour s'affermira et, ce qui est encore plus considérable, ils feront leur salut sans peine et se sanctifieront aisément dans cet état. Nous avons fait voir quelle est la sainteté qu'il faut nécessairement que Saint Joseph ait apportée. Voyons quelle est celle qu'il doit avoir acquise dans son mariage. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Je ne prétends pas, chrétiens Auditeurs, vous faire voir, en cette seconde partie de l'éloge de Saint Joseph, tous les progrès qu'il a faits dans la sainteté, durant l'espace de près de trente ans qu'il a vécu avec la plus sainte de toutes les femmes : pour cela il faudrait vous pouvoir faire comprendre bien des choses qui surpassent la capacité de l'esprit humain. Mais, sans vous rien dire qui soit au-dessus de votre conception, il me semble que, pour vous aider à former une grande idée des avantages qu'il a tirés d'une si sainte compagnie, il suffit de vous faire remarquer brièvement que l'exemple de Marie, son zèle et son crédit auprès de Dieu ont travaillé sans cesse à la sanctification de son époux.

Je serais trop long, si je voulais m'étendre ici sur la force du bon exemple et sur la vertu secrète qu'a la sainteté de s'insinuer dans les esprits et de passer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les gens de bien. Il est sûr qu'on ne saurait être une heure de temps avec une personne remplie de l'esprit de Dieu qu'on ne se trouve changé, en quelque manière, et comme tout parfumé de la bonne odeur de sa piété. Saint Jean Chrysostôme dit que, de son temps, si un homme avait passé seulement une journée avec les saints qui vivaient dans la solitude, quoiqu'il n'eût été porté à les aller voir que par la simple curiosité, néanmoins sa femme, ses domestiques, tous ses amis s'apercevaient à son

retour qu'il revenait du désert et qu'il avait conversé avec ces anges terrestres. Si cela est, quel profit doit avoir tiré Saint Joseph de tant d'années de conversation qu'il a eue presque continuellement avec la Sainte Vierge? La seule présence d'une aussi modeste, aussi humble, aussi sainte personne que celle-là, la seule vue d'un modèle si accompli et si excellent pouvait-elle manquer d'inspirer un grand amour pour toutes sortes de vertus et un désir ardent de les acquérir? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin et quelle impression ces exemples devaient faire sur son âme. Je ne doute nullement que le silence même de Marie ne fût extrêmement édifiant et que ce ne fût assez de la regarder pour se sentir porté à aimer Dieu et à mépriser tout le reste. Mais, quels devaient être les discours d'une âme où le Saint-Esprit habitait, où Dieu avait versé la plénitude des grâces, qui avait plus d'amour que tous les séraphins ensemble! Quel feu ne sortait point de cette bouche, lorsqu'elle s'ouvrait pour exprimer les sentiments de son cœur! Quelles froideurs, quelles glaces ce feu n'aurait-il point dissipées! Mais quel effet ne produisait-il point sur Joseph qui avait déjà tant de disposition à être enflammé! La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avaient si souvent ensemble, sur les mystères qui s'accomplissaient à leurs yeux et sur les grâces qu'ils recevaient tous les jours, cette seule idée édifie et porte, ce me semble, au recueillement et à la ferveur. Mais qui peut imaginer quel était le fruit de ces mêmes entretiens pour celui à qui Marie communiquait ses admirables lumières!

Les saints inspirent la sainteté, même sans dessein. C'est un bien contagieux, s'il m'est permis de parler ainsi, qui se communique sans qu'on y songe. De sorte que Joseph aurait fait des progrès immenses, en vivant avec Marie, quand elle ne se serait point appliquée à le rendre toujours plus parfait. Mais il est certain qu'elle a eu plus de zèle que tous les apôtres et que, s'il eût été de la bienséance de son sexe de quitter la solitude, elle aurait parcouru elle seule et converti tout l'univers. Or, ce grand zèle, durant tout le temps de son mariage, s'est exercé à sanctifier son époux. L'ordre de la charité exigeait d'elle qu'il en fût le premier sujet, et, durant tout ce temps-là, il en a été l'unique sujet. Ce grand feu, capable d'embraser toute la terre, n'a eu que le cœur de Joseph à échauffer et à consumer durant un si grand nombre d'années. Croyez-vous qu'elle ait appliqué ce feu, qu'elle l'ait soufflé inutilement? Saint Grégoire de Nazianze, parlant du zèle de Sainte Gorgone pour la conversion de son mari, dit qu'il était d'autant plus grand qu'il lui semblait qu'il n'y avait que la moitié de son cœur qui aimât Dieu, tandis que cet homme était encore dans les ténèbres du paganisme. Si Marie a eu la même pensée, si elle a cru que le cœur de Saint Joseph était une partie du sien, quel soin ne doit-elle pas avoir pris de l'enflammer de l'amour de Dieu! Je ne doute point qu'elle n'ait souhaité de lui en inspirer autant qu'elle en avait elle-même et qu'elle n'ait travaillé à cela sans relâche et avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croyez pas toutefois que, dans son zèle, elle ait

oublié sa condition, qu'elle ait oublié son devoir envers celui qu'elle reconnaissait pour son chef et pour son maître. Quoique l'union parfaite qui était entre eux lui donnât toute liberté, quoique Joseph, qui connaissait son mérite, eût pour elle tous les égards, toute la vénération qu'il devait à la Mère de son Dieu, cependant il est certain qu'elle ne prit jamais nul avantage des complaisances et des respects qu'il avait pour elle, qu'elle ne prit jamais, ni le ton, ni l'air de docteur pour lui faire part des grandes connaissances qu'elle avait des choses spirituelles. Ce grand zèle était accompagné d'une simplicité et d'une modestie qui le rendait encore plus efficace. Elle instruisait en interrogeant, elle exhortait en agissant, elle persuadait en faisant connaître qu'elle était persuadée. C'était beaucoup pour une âme aussi bien préparée que celle de Saint Joseph ; c'était beaucoup pour un homme qui désirait ardemment la perfection, qui ne demandait qu'à croître, qu'à s'avancer, qui observait toutes les actions, qui recueillait toutes les paroles de Marie, qui l'étudiait sans cesse et qui n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle souhaitait si ardemment de partager avec lui.

Mais, Messieurs, le moyen le plus ordinaire qu'elle ait employé pour cet effet, c'est son crédit auprès de Dieu et ses prières toutes-puissantes. Je ne vous entretiens point aujourd'hui du pouvoir qu'a Marie auprès de son Fils ; tout le monde est persuadé qu'elle ne peut être refusée, et je ne pense pas qu'il y ait aucun catholique assez malheureux pour n'avoir jamais éprouvé l'efficace de son intercession. Il me suffit de vous dire

que Marie était obligée, en qualité de femme, de prier souvent pour son époux, que la sincère amitié qu'elle lui portait la rendait encore plus assidue et plus fervente à s'acquitter de cette obligation, et que, quand tous ces motifs lui auraient manqué, elle aurait dû faire, par reconnaissance, tout ce qu'elle croyait pouvoir contribuer à sanctifier Saint Joseph et à l'élever bien haut dans le ciel. Car enfin Joseph lui avait sauvé l'honneur, il avait sauvé la vie à son Fils, il l'avait accompagnée dans tous ses voyages, il la nourrissait de son travail; en un mot, il avait tout fait pour elle et il n'avait jamais rien exigé d'elle. Croyez-vous que la Sainte Vierge, qui possédait toutes les vertus dans un si haut point, n'eût pas fort à cœur la gratitude, et qu'elle épargnât son crédit, ne pouvant autrement reconnaitre son bienfaiteur? Quelles grâces n'a-t-elle point demandées pour lui, et qu'est-ce que Jésus-Christ n'a point accordé à sa demande, surtout en faveur d'un homme à qui il avait lui-même une si grande inclination et, si je l'ose dire, quelque obligation de faire du bien?

Je finis, Messieurs, en vous faisant remarquer que voilà un bel exemple pour ceux qui sont engagés dans le mariage. Je sais qu'il n'y eut jamais de femme qui pût être comparée à Marie et que tous les hommes ne sont pas aussi saints que Saint Joseph. Mais cela n'empêche pas, quelque imparfaite que soit une femme, quelque vicieux que soit un mari, qu'on ne puisse se sanctifier dans le mariage; et ces vices mêmes y peuvent être utilisés en quelque sorte. Si vous êtes marié avec une personne vicieuse, disait un ancien, il faut, ou que vous lui ôtiez

ses défauts, ou que vous les supportiez. En les lui ôtant vous la rendrez meilleure qu'elle n'est pas; en les supportant, vous en deviendrez vous-même meilleur : *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat ; qui fert, seipsum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on fait ces deux choses en même temps, c'est-à-dire qu'on en devient meilleur soi-même, qu'on rend meilleure la personne avec qui on est lié.

Qui peut dire, chrétiens Auditeurs, ce que peut, sur le cœur d'un mari, la patience et la constante douceur d'une femme? Et, quand cet homme serait le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, qui peut dire ce que les prières de cette femme, douce et patiente, peuvent sur le cœur de Dieu qui est le maître de tous les cœurs? Que les femmes, dit Saint Pierre, soient soumises et complaisantes envers leurs époux. Ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront gagnés à Jésus-Christ par cette conduite, laquelle fera plus que toutes nos prédications et tous nos miracles : *Mulieres subditæ sint viris suis, ut et sic qui non credunt verbo per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant.* Ce fut ainsi que l'illustre Sainte Monique adoucit le naturel rude et brutal de Patrice, son époux. Non seulement elle en fit un bon mari, mais encore un chrétien et un bon chrétien. On pourrait citer mille pareils exemples soit anciens, soit nouveaux. J'ose dire qu'un des principaux effets de la bénédiction conjugale est de donner à ceux qui la reçoivent un pouvoir mutuel de s'entr'aider à aimer Dieu et à faire leur salut, et que le moyen le plus sûr, le plus efficace et presque l'unique

qu'on ait pour cela, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible lorsqu'entre deux personnes mariées il y a un peu d'amour et de véritable tendresse, il s'en trouve une qui ne soit point touchée des péchés de l'autre, qui ne songe point à la retirer du précipice, qui ait si peu de zèle qu'elle puisse consentir à la perte éternelle de celui avec qui elle n'est qu'une même chose, et se résoudre à être damnée, pour ainsi dire, de la moitié d'elle-même ? Que si on manque de cette amitié, de cette sympathie qui unit si étroitement et si doucement les cœurs, qui rend supportables les personnes mêmes les plus imparfaites, est-il possible qu'on aime mieux vivre comme des tigres et des lions, s'entremordre, s'entredéchirer, se procurer réciproquement la damnation, se faire un enfer dès cette vie, que de profiter de sa croix, que de se sauver, que de se sanctifier en la portant.

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage peut être utile presque à tout le monde, puisque nous vivons pour la plupart en société, que Dieu nous a tous chargés du salut les uns des autres et que nous devrions tous prendre à tâche de procurer le ciel du moins à ceux avec qui la Providence nous a liés. C'est surtout avec ceux-là que nous devons éviter les vaines contestations et tout ce qui peut altérer la paix et la charité, affectant une humble condescendance pour leurs sentiments, ayant de l'indulgence pour leurs faiblesses, leur pardonnant les petits chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence, craignant de leur donner la moindre occasion

d'offenser Dieu, n'oubliant rien pour les attirer avec douceur à l'amour et à la pratique de la piété. Il est certain que, quand on en use de la sorte, outre qu'on se fait aimer des hommes, qu'on mène parmi eux une vie fort tranquille et fort agréable, on ne peut manquer de gagner encore le cœur de Dieu dont la possession vaut plus que tous les trésors de la terre, plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel. *Amen.*

XXXVII^e SERMON

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Præibis ante faciem Domini parare via ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies.

(S. Luc., c. I).

Saint Jean-Baptiste a très bien rempli la qualité de Précurseur de Jésus-Christ, montrant et marchant le premier par les mêmes voies que le Sauveur devait tenir et enseigner aux autres hommes.

Je ne pense pas, Messieurs, qu'il y ait jamais eu de saint à qui le ciel et la terre aient donné de si grands éloges, ni en si grand nombre, qu'à Saint Jean. Le prophète Isaïe l'avait appelé l'Ange du Seigneur : *Ecce ego mitto Angelum meum qui parabit viam tuam ante te.* Gabriel, annonçant sa conception, dit qu'il serait non seulement dans l'estime des hommes, qui sont de si mauvais juges de la grandeur et de la petitesse des

choses, mais dans l'estime de Dieu même, qui ne se trompe point et aux yeux duquel les plus grandes choses sont si petites : *Erit magnus coram Domino.* Quelques jours après sa naissance, son père éclairé par le Saint-Esprit, prédit qu'il serait le prophète du Très-Haut et le maître de son peuple en la science du salut. Les Juifs, charmés de la sainteté de sa vie, ne doutèrent point qu'il ne fût le Rédempteur qui leur avait été promis, et ce fut un sentiment presque universel, approuvé des prêtres et des docteurs de la Loi. Il confessa lui-même qu'il était la voix de celui qui crie, c'est-à-dire, le héraut du Tout-puissant. Jésus-Christ, la Vérité éternelle, le mit au-dessus de tous les prophètes, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de personnes illustres en science et en vertu : *Prophetam et plus quam prophetam.* Bien davantage : il déclara qu'il n'était jamais né d'homme d'aucune femme, qui eût eu plus de mérite et de véritable grandeur : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* Enfin, les Saints Pères ont remarqué que Saint Jean avait réuni en sa personne toute la sainteté des deux lois desquelles il a été comme le nœud : qu'il a eu la foi des patriarches, les lumières des prophètes, la pureté des vierges, l'austérité des anachorètes, le zèle des apôtres et la confiance des martyrs. Après cela chrétiens Auditeurs, que puis-je dire de ce grand saint, qui réponde à l'idée que vous en devez avoir formée sur des louanges si magnifiques ? Mais, ne serez-vous pas bien surpris, si, abandonnant tant de titres si glorieux, je m'attache uniquement à la plus

simple et à la plus commune de ses qualités qui est celle de Précurseur ou d'avant-coureur de Jésus-Christ. C'est en effet mon dessein; et c'est pour cela que j'ai choisi pour mon thème ces paroles du cantique de Zacharie : *Præibis ante faciem Domini* : Mon Fils, vous serez le Précurseur du Messie, c'est-à-dire, vous marcherez avant lui par les mêmes voies qu'il doit tenir : *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.* Vous verrez, Messieurs, que ce choix ne fait point de tort à Saint Jean-Baptiste ; que l'éloge que je lui donne renferme tous ceux que j'ai rapportés; qu'il ne distingue pas seulement ce grand saint de tous les autres saints, qu'il l'élève encore au-dessus d'eux, et qu'il était mal aisé de dire de lui, ni plus de choses, ni de plus grandes choses en un seul mot. Vierge sainte, vous avez eu trop de part à sa sanctification pour n'en prendre pas un peu au discours que je vais faire de sa sainteté; je n'y saurais réussir sans votre assistance, je vous la demande par la même prière à laquelle vous avez accordé de si grandes choses : *Ave Maria.*

Personne ne doute que le Fils de Dieu ne soit venu sur la terre pour nous ouvrir, par ses exemples, non seulement le chemin du salut, mais encore celui de la sainteté. Et, parce que la Sagesse avait destiné plusieurs voies, soit pour arriver au ciel, soit pour parvenir à la vertu la plus parfaite, il a voulu tenir lui-même toutes ces voies, quoique extrêmement différentes et même opposées en quelque manière. De sorte que Saint Jean, qui devait être son Précurseur, pour s'acquitter

dignement de ce ministère, a dû marcher le premier par ces mêmes voies et montrer, pour ainsi dire, à Jésus-Christ toutes les routes que Jésus-Christ devait enseigner aux autres hommes. Il l'a fait, chrétiens Auditeurs, et il l'a fait d'une manière très excellente. Toutes les voies du salut se peuvent réduire à deux : l'innocence et la pénitence. Le Sauveur du monde les a embrassées toutes deux, puisqu'il a été sans péché et qu'il a néanmoins porté la peine de tous les péchés. Je vous ferai voir que la vie de Saint Jean a été de même une vie également innocente et pénitente : et ce sera la première partie de ce discours. Toutes les voies de la sainteté se rapportent pareillement à deux, qui sont l'action et la contemplation. Jésus-Christ a merveilleusement uni ces deux choses, toute sa vie ayant été partagée entre la prédication et la retraite. Je vous montrerai que la vie de Saint Jean a, de même, été partagée à la retraite et à la prédication : et ce sera la seconde partie de son éloge. *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.* Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir et à tenter les divers chemins qu'il doit suivre, vous joindrez un mépris extrême de toutes les choses mêmes permises, avec un éloignement parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu. Et, en second lieu, vous allierez un zèle ardent et infatigable à un très grand amour pour le repos de la solitude. En un mot, vous serez le plus innocent des hommes et néanmoins le plus austère des pénitents. Vous serez le père des anachorètes, et en même temps le premier de tous les apôtres. Voilà le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

La naissance de Saint Jean-Baptiste ayant été annoncée à Zacharie par le même ange qui peu de temps après annonça celle de Jésus-Christ à la Sainte Vierge, Elisabeth conçut cet admirable Précurseur en un âge où elle ne pouvait plus espérer de devenir mère, quand d'ailleurs la nature n'eût pas mis des obstacles invincibles à cette conception. Saint Augustin dit que Dieu ne se contenta pas de le faire naître d'une femme stérile; qu'il voulut encore lui choisir des parents vieux et caducs, afin que les années ayant éteint en eux tout désir charnel, tout sentiment de plaisir, on pût dire que la foi et la chasteté l'avaient engendré. Permettez-moi, chrétiens Auditeurs, de m'écrier dès ici, comme les Juifs qui assistèrent à la circoncision de notre saint : *Quis putas puer iste erit?* Quelle sera, pensez-vous, l'innocence et la pureté des mœurs de cet enfant, puisqu'il a fallu tant d'années pour purifier le sein où il devait être formé, puisque le Seigneur a voulu qu'il entrât dans la vie par une voie non seulement miraculeuse, mais encore exempte des moindres souillures de l'incontinence.

Ce n'est pas là, toutefois, le plus assuré présage que nous ayons de la pureté de sa vie. Dieu, qui avait si longtemps différé sa conception, prévint le temps de sa naissance pour lui communiquer sa grâce. Vous savez que Marie étant allée voir Elisabeth durant sa grossesse, cette sainte femme sentit son fruit tressaillir de joie

dans ses entrailles au premier compliment de sa parente. Tous les Pères disent que Saint Jean fut sanctifié dans ce moment et que ce fut alors que s'accomplit ce que Gabriel avait dit à Zacharie, son père, que cet enfant serait rempli du Saint-Esprit avant même que de voir le jour. *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Je vous laisse à penser, Messieurs, si Dieu aurait ainsi changé l'ordre des choses, s'il se serait si fort hâté de purifier cette âme, s'il avait prévu qu'elle dût jamais être souillée par la moindre tache. Peut-on désirer une marque plus certaine du soin qu'il prendra à le préserver de tout péché que cette impatience à le délivrer du péché originel. Mais, si cette infusion de la grâce avant le terme ordinaire est un augure de sa sainteté à venir, l'abondance de cette grâce, dont il reçut en même temps la plénitude, en est une preuve infaillible. *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* C'est-à-dire, il sera confirmé en grâce avant que de naître. Il entrera dans la vie déjà tout rempli, tout pénétré de l'esprit de Dieu et, par conséquent, hors d'atteinte à tous les traits du démon.

Aussi, personne n'a-t-il jamais douté que Saint Jean n'ait porté dans le tombeau l'innocence qu'il avait apportée du ventre d'Elizabeth. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eu avec les hommes suffirait pour nous en convaincre. Où est-ce que cet ange du Seigneur, comme il est appelé dans l'Ecriture, aurait pu se corrompre et perdre la pureté de son cœur, lui qui, dès sa plus tendre enfance, avait vécu dans un désert, qui avait renoncé au monde

avant qu'il pût être infecté de son souffle, avant même qu'il pût, ou le connaître, ou le craindre ? Je sais que nous n'avons tous que trop de pente au péché ; que, au défaut des ennemis étrangers, notre propre concupiscence nous tente et nous entraîne dans le désordre. Mais cependant l'expérience nous fait voir que ce tentateur domestique serait bien faible, s'il n'était aidé de ceux de dehors. Ce sont les mauvais discours, les mauvais livres, les mauvais exemples qui ont ravi l'innocence à tous ceux qui se plaignent de l'avoir perdue. Nous vivrions tous comme des anges, si nous ne vivions que parmi des saints ou parmi des bêtes sauvages. Ames pures, qui avez conservé jusqu'ici la précieuse grâce de votre baptême, il n'y a que ce moyen de la conserver jusqu'au bout. Fuyez les hommes ; allez cacher votre trésor en quelque lieu qui soit impénétrable à leurs yeux et, s'il se peut, inaccessible même à leurs désirs. Ne fréquentez que les plus vertueux, et ne les fréquentez pas même beaucoup.

Mais ce n'est pas assez de dire que Saint Jean n'a jamais perdu la grâce de Dieu. De très grands docteurs soutiennent qu'il ne l'a jamais affaiblie par aucun péché véniel. Pour moi, Messieurs, quand je rappelle en mon esprit toutes les merveilles qui sont arrivées à sa naissance : un ange l'annonce, Zacharie en doute et perd l'usage de la parole pour punition de son incrédulité, il est conçu par une femme doublement stérile ; il prophétise avant que de naître et communique à sa mère le même don ; en naissant, il délie la langue de son père, et il la délie pour prononcer autant d'oracles que de

paroles, l'admiration et la joie que ressent toute la Judée au moment qu'il vient au monde; de plus, quand je considère le long et magnifique éloge qu'en fait Gabriel au nom du Seigneur; quand j'entends le Seigneur lui-même qui le préfère à tous les saints de l'Ancien Testament et qui, dans toutes les occasions, s'explique sur son sujet en des termes si forts qu'ils paraîtraient pleins d'exagération de quelque autre bouche qu'ils sortissent; quand je me représente toutes ces choses, je ne puis m'empêcher de former une idée de sa sainteté qui en exclut jusqu'aux plus petites taches.

Et certes, il fallait que lui-même se sentit bien innocent et bien irrépréhensible pour oser entreprendre de réformer toute la Judée, comme il l'entreprit sur les dernières années de sa vie, et surtout pour s'en prendre aux Pharisiens, c'est-à-dire aux dévots et aux réformés de ce temps-là, auxquels il reprocha en face et de la manière du monde la plus forte les secrets dérèglements de leur âme. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci et ce qui est une preuve encore plus grande de la pureté de ses mœurs, c'est que ces hypocrites, quoique piqués jusqu'au vif par ses amères répréhensions, quoique jaloux de sa gloire, ne trouvèrent jamais rien à redire en lui. Au contraire, après avoir longtemps examiné ses discours et ses actions, après l'avoir étudié avec tout le soin qu'inspire l'envie et la haine, il leur parut si irréprochable qu'ils donnèrent dans le sentiment du peuple qui le prenait pour le Messie; ils allèrent à lui pour s'en éclaircir, tout disposés à l'en croire sur son témoignage et à l'honorer comme le Fils du Très-Haut. Il est

certain que ces docteurs, qui avaient une connaissance très parfaite de l'Ecriture, n'auraient jamais formé un jugement si avantageux de ce saint s'ils avaient aperçu en lui le moindre faible et s'ils avaient pu remarquer quelque chose d'humain en ses sentiments ou en sa conduite.

C'est sans doute sur ces mêmes fondements que quelques-uns ont cru que non seulement il avait été exempt de tout péché actuel, mais qu'il avait même été préservé de tout ce qu'on appelle attrait du péché, c'est-à-dire, de tous les mouvements déréglés et involontaires de la partie inférieure. Si cela est, chrétiens Auditeurs, voici le plus généreux pénitent qui fut jamais. Car, pourquoi cette vie si austère, divin Précurseur, en un âge où les plus malheureux enfants d'Adam n'éprouvent pas encore la rébellion de la chair, et en une chair qui, dans un âge même plus avancé, fut toujours si soumise à la raison ? Pourquoi traiter durement un corps qui n'avait jamais péché, un corps qui ne devait jamais pécher et duquel vous n'aviez à craindre, ni violence, ni surprise ? Oui, Messieurs, nonobstant cette innocence, nonobstant ces privilèges, Saint Jean était à peine sorti du berceau qu'il quitta toutes les douceurs de la maison de son père pour s'adonner à la plus rigoureuse pénitence qui ait jamais été pratiquée, si nous en croyons quelques historiens ecclésiastiques. Durant l'espace d'environ trente ans, il n'eut point de retraite qu'une grotte obscure, et Saint Grégoire de Nazianze assure qu'il passa tout ce temps-là exposé aux injures des saisons, sans avoir d'autre couvert que le ciel, ni d'autre lit que la terre. *Habuitque*

domum versatile cœlum, atque in humo dura corpus dabat ipse sopori. Son habit était un tissu de poil, c'est-à-dire un long et rude cilice ; car l'Evangile qui remarque qu'il avait une ceinture de peau, dit positivement, en deux endroits, que sa robe était non pas de peau, mais de poil de chameau. *Habebat vestimentum de pilis camelorum,* dit Saint Matthieu, et Saint Luc, *vestiebatur pilis camelorum et zonâ pelliceâ.* De sorte qu'on peut dire qu'il s'habillait bien moins pour s'empêcher de souffrir que pour ajouter un continuel supplice à celui qu'il endurait tantôt du froid et tantôt du chaud. Enfin, il ne mangeait que du miel sauvage et d'une espèce de sauterelles que Saint Jérôme dit être une viande assez ordinaire en l'Orient. Et, en effet, il en est parlé au livre du Lévitique, parmi les animaux purs dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. Un peu d'eau jointe à ces mets simples et légers faisait toutes ses délices, et encore en prenait-il si peu chaque jour que l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpétuel. Et pourquoi ne le dirait-on pas, puisque Jésus-Christ a même dit qu'il ne mangeait ni ne buvait : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens.*

Voilà une étrange vie, chrétiens Auditeurs, et je ne m'étonne pas que les Juifs aient d'abord pris ce grand saint pour un pur esprit qui leur apparaissait sous la forme humaine. Mais qu'auraient-ils pensé de lui si, dès l'âge de quatre à cinq ans, ils l'avaient vu pratiquer toutes ces choses. Qu'auraient-ils dit, si, reconnaissant enfin qu'il était homme comme eux, ils eussent su qu'ils n'avait jamais perdu la grâce de Dieu et qu'il n'avait pas

besoin de ces pénibles précautions pour y persévérer jusqu'à la mort? Que ceux qui ont vécu dans le désordre se dépouillent de leurs biens pour expier, par la pauvreté volontaire, le mauvais usage qu'ils ont fait de ces mêmes biens; qu'après avoir offensé Dieu mille fois on se condamne au jeûne et à la retraite; qu'on exerce sur soi-même toutes sortes de rigueurs, cela ne peut paraître étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris ce que c'est que le péché et quelles peines lui sont préparées en l'autre vie. Qu'une personne même innocente, mais fragile, exposée à mille tentations, et dans un danger continuel de tomber, s'arme de cilices et de disciplines pour éloigner ses ennemis, pour conserver à son âme cette beauté qui charme les yeux et le cœur de Dieu : quand on a une fois conçu quel trésor c'est que la grâce, on ne trouve rien en cela de fort surprenant. Mais qu'un saint, aussi pur qu'un ange et presque aussi incorruptible, passe ses jours dans une mortification continuelle; que dès le berceau il s'ensevelisse dans une haire; qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il vive aussi innocemment que s'il n'avait point de corps et aussi durement néanmoins que si son corps était immortel ou insensible : c'est, Messieurs, ce qui s'appelle aimer véritablement la croix, qui est un amour aussi rare qu'il est héroïque. Oui, Chrétiens, cet amour de la croix est rare, depuis même que Jésus-Christ a été crucifié et que la croix est devenue l'instrument de notre Rédemption. Quelle gloire pour Saint Jean de l'avoir aimée avant que le Fils de Dieu l'eût adoucie, avant qu'il eût découvert les trésors et les délices qui y sont cachées! Si les

apôtres ont mérité de si grandes louanges pour avoir suivi leur maître par une voie si épineuse, que doit-on dire de Saint Jean qui l'a précédé en cette même voie, sans le secours d'aucun guide, qui est allé plus loin que tous ceux qui ont marché sur les traces du Sauveur!

Pour nous, chrétiens Auditeurs, c'est un chemin qu'il nous faut tenir nécessairement, si nous avons envie de nous sauver. La pénitence est un remède absolument nécessaire aux pécheurs et, pour les justes, elle est un préservatif nécessaire. Il faut l'embrasser, ou pour sortir du désordre, ou pour s'empêcher d'y tomber; et ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de salut que par elle, parce qu'il n'y a pas même d'innocence sans son secours. Si cela est vrai, pouvons-nous douter que le nombre des sauvés ne soit très petit, même parmi les chrétiens, puisqu'il y a si peu de pénitents? Mais la pénitence étant presque entièrement bannie du monde, faut-il s'étonner que l'innocence y soit aujourd'hui si rare? Elle a été attaquée, cette innocence, elle a été quelquefois vaincue au milieu des solitudes les plus affreuses, dans des corps usés de vieillesse et consumés d'austérités, et vous voulez qu'elle subsiste dans le grand monde, au milieu des plus mortelles occasions, malgré le soin qu'on prend de nourrir, d'échauffer, de fomenter la cupidité par la mollesse des habits et par la délicatesse des viandes!

L'usage des austérités, dit-on, est bon pour les personnes qui vivent dans les cloîtres et dans les maisons religieuses. On a raison : il leur est bon, en effet, il leur est même nécessaire; sans cela, et les murailles et les

grilles seraient de faibles remparts contre le vice; ils ne laisserait pas de s'y glisser et d'y faire bien du ravage. Mais si l'on en a besoin dans ces lieux de sûreté, dans ces citadelles spirituelles, comme les appelle Saint Basile, comment pouvez-vous vous en passer, vous qui êtes logés au milieu des pièges que le démon tend à tous les hommes, et qui avez devant les yeux les amorces de toutes sortes de péchés? Vous dites que vous êtes une personne fort délicate, accoutumée à l'abondance et aux délices; que vous ne pouvez plus vous passer des douceurs et des commodités de la vie, bien loin de pouvoir vous résoudre à mortifier et à tourmenter votre corps. Mais, si vous ne pouvez pas vous y résoudre, comment est-ce que vous pourrez vous sauver? Lorsque vous serez malade, outre les douleurs du mal, qui sont quelquefois très aigües, vous vous résoudrez à un jeûne exact et fort pénible : le médecin l'ordonne ainsi; vous prendrez des breuvages insupportables au goût, vous souffrirez qu'on vous pique, qu'on vous applique le bouton de feu, qu'on vous fasse des incisions profondes et douloureuses. Est-ce qu'on a plus de force et de résolution dans la maladie que quand on se porte bien? Ou plutôt, n'est-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la santé et qu'on ne se met guère en peine de son salut? Si l'on comptait l'amitié de Dieu pour quelque chose, si notre âme nous était à peu près aussi chère que notre corps, si nous craignions autant d'être damnés que nous craignons de mourir, que nous serions forts, que nous serions généreux contre nous-mêmes! Que notre délicatesse, que nos infirmités seraient de faibles prétextes pour arrêter notre ferveur!

Nous avons fait, ces jours passés, en cette église (1) la fête d'un jeune prince, c'est le bienheureux Louis de Gonzague qui, avant même que d'entrer dans la religion, dès l'âge de quatorze à quinze ans, ne quittait jamais de linge qui ne fût teint de son sang, qui, tous les jours, prenait la discipline jusqu'à trois fois, qui, faute de cilice, s'appliquait les mollettes de ses éperons sur la chair nue, qui était quelquefois à genoux cinq et six heures de suite et qui pratiquait une si rigoureuse abstinence qu'il se contentait longtemps d'un seul œuf pour chaque jour. Cependant il avait été élevé très mollement, et, de plus, il avait fort peu de santé. Outre cela, il était si innocent qu'on ne croit pas qu'en toute sa vie il ait péché véniellement une seule fois de propos délibéré; enfin, son corps était si peu incommode à son esprit qu'il n'eut jamais, ni pensée, ni mouvement qui fût contraire à la pureté angélique qu'il avait vouée à la Sainte Vierge. On a remarqué que tous les saints, de quelque qualité, de quelque âge et même de quelque complexion qu'ils aient été, se sont sentis portés à ces exercices de mortification; qu'ils en sont devenus avides dès le moment que Dieu a commencé à les éclairer. Il semble que la grâce demande comme naturellement ce secours pour se conserver et pour se fortifier, à peu près comme la nature cherche les choses agréables pour se maintenir. Mon Dieu, que nous sommes éloignés de cette sainte disposition ! Si c'est là le chemin qu'il faut tenir pour aller au ciel, que nous courons grand hasard

(1) L'église du collège de la Trinité, à Lyon.

de n'y avoir jamais d'entrée ! Et, si nous y arrivons, malgré notre négligence et notre peu de courage, qu'il y aura de distance, en ce bienheureux séjour, entre nous et ces généreux serviteurs de Jésus-Christ ! Cependant, Messieurs, ce ne sont là que les voies qui mènent précisément au salut. Pour parvenir à la sainteté, il faut passer en des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien différentes, qui sont le repos de la vie solitaire et les fatigues de la vie apostolique, la contemplation et l'action. Saint Jean a été son Précurseur en l'une et en l'autre de ces deux voies. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est avec beaucoup de justice que Saint Jérôme dit que Saint Jean-Baptiste a été le père des solitaires. Mais il me semble que Saint Grégoire de Nazianze n'a pas eu moins de raison de l'appeler l'enfant et le nourisson de la solitude : *Solitudinis alumnum*. Saint Pierre d'Alexandrie, dans un ouvrage qui a été approuvé par le sixième concile, assure que, pour éviter la persécution qu'Hérode faisait aux petits enfants et qui s'était étendue jusqu'à celui-ci, à cause des merveilles qu'on publiait de sa naissance, Elisabeth le porta dans un désert de la Judée, qu'il n'avait encore que six mois. Cedrenus et Nicéphore, deux des plus anciens historiographes ecclésiastiques, ajoutent que, cette sainte femme mourant environ le quarantième jour de sa fuite, le

petit prophète demeura dans ce désert sous la conduite d'un ange, qui prit soin de son éducation. Enfin, l'Evangile nous apprend que, depuis ce temps-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la pénitence, il n'abandonna jamais sa solitude : *Et erat puer in desertis usque in diem ostentionis suæ.*

Bien davantage : durant tout cet espace qui fut d'environ trente ans, Saint Chrysostôme dit qu'il ne vit jamais personne et qu'il ne fut vu de personne. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci, c'est qu'il n'ignorait pas que Jésus-Christ vivait en ce même temps; il ne fut point tenté de l'aller chercher pour avoir le plaisir de jouir de son entretien et de sa présence. Il me semble, Messieurs, que c'est là une preuve d'une vertu merveilleusement solide, qui demeure inviolablement attachée aux ordres de Dieu, qui est incapable de prendre le change, sous quelque prétexte que ce soit, qui aime mieux croire que voir et qui préfère la croix et la mortification aux délices mêmes les plus saintes et les plus spirituelles. En effet, lorsque le Sauveur vint au Jourdain pour recevoir le baptême, Saint Jean déclara qu'il ne l'avait jamais vu, mais que Dieu lui avait donné une marque pour le reconnaître : c'est qu'il avait aperçu le Saint-Esprit qui descendait sur sa tête, sous la forme d'une colombe : *Et ego nesciebam eum; sed qui misit me baptizare in aquâ, ille mihi dixit : super quem videris Spiritum descendentem et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.*

Mais qu'elle fut l'occupation de ce solitaire durant un si grand nombre d'années ? Durant tout ce temps-là il

fut appliqué à la prière, dit Origène, et s'entretint avec les anges. Il est certain qu'il eut de grandes communications avec Dieu, puisque étant entré enfant dans le désert et en un âge qu'il ne savait pas encore parler, il en sortit le plus éclairé de tous les prophètes, le plus éloquent des prédicateurs et le maître des docteurs mêmes de la Loi. Il faut nécessairement que toutes ces connaissances lui aient été inspirées, qu'il les ait puisées dans le sein de Dieu, qu'elles soient le fruit de la haute contemplation où il a été élevé. Mais il faut enfin renoncer à ce repos pour entrer dans une voie plus pénible ; il est temps de commencer une vie d'apôtre et de devancer le Fils de Dieu qui se dispose à sortir de sa retraite de Nazareth pour annoncer aux Juifs le royaume de son Père. Saint Jean n'eut pas plus tôt connu qu'il était appelé à cet emploi que, sortant du fond de sa solitude, il parut tout d'un coup sur les rivages du Jourdain et les fit retentir de ces paroles qui faisaient le sujet de tous ses discours : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum Dei.* Hâtez-vous de faire pénitence, car voici le temps que Dieu doit régner parmi les hommes. Ce fut sans doute une grande surprise pour tous ces peuples de voir ce prophète dont on n'avait jamais entendu parler, et de le voir tout hâlé, tout exténué de jeûnes, revêtu d'un affreux cilice et prêchant à haute voix ce qu'il pratiquait lui-même avec tant de rigueur.

Au reste, on ne vit jamais zèle, ni plus ardent, ni plus ferme, ni plus efficace, ni plus désintéressé que le sien. Il parcourut en peu de temps toutes les contrées qui

sont arrosées par le fleuve du Jourdain, et il n'y eut personne en une si grande étendue de pays qu'il n'instruisit de ses devoirs et qu'il ne baptisât de sa main. Sa fermeté parut dans la manière haute et généreuse dont il attaqua la fierté des Pharisiens et dans les reproches qu'il ne cessait de faire au roi Hérode, au sujet du commerce incestueux qu'il avait avec la femme de son frère. Le succès de ses travaux fut si grand que non seulement tous les habitants de Jérusalem, mais encore toute la Judée et plusieurs autres peuples des environs furent touchés par ses discours et reçurent son baptême, après avoir confessé à ses pieds les désordres de leur vie : *Et baptizabantur ab eo in Jordane confitentes peccata sua.* Les soldats, les publicains, les pharisiens mêmes, tout fut ébranlé, tout se rendit à la force de son zèle. Mais qu'il est pur, ce zèle, qu'il est sincère, qu'il est désintéressé! Ce n'est point pour se faire connaître, chrétiens Auditeurs, que notre saint vient prêcher les Juifs; ce n'est que pour faire connaître le Sauveur du monde. Dès que Jésus-Christ commence à se faire voir, Jean-Baptiste déclare franchement qu'il n'est que son Précurseur, que c'est à Jésus de donner le Saint-Esprit et d'effacer les péchés par un baptême bien plus excellent que le sien. De plus, il invite tous les disciples à écouter ce nouveau maître; il les porte, il les engage à s'attacher à lui comme à la source de toute science et de toute sainteté. Enfin, il publie hautement que cet homme est véritablement le Fils de Dieu : *Testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.* Saint Pierre lui rendit depuis un semblable témoignage, et vous savez qu'il en fut récompensé sur

l'heure par la puissance souveraine qui lui fut donnée sur toute l'Eglise. Mais outre que Saint Jean l'avait prévenu ; outre que la confession du Précurseur avait été publique et que l'autre ne se fit qu'en présence de quelques apôtres, Saint Jean reconnut Jésus-Christ pour Fils de Dieu, lorsqu'on lui offrait de le reconnaître lui-même pour le Messie, lorsque tout le monde était persuadé qu'il l'était effectivement et qu'on le pressait de ne refuser pas cet honneur. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jésus-Christ que Saint Jean lui en fit en cette rencontre. Car, ce saint ayant des qualités qui faisaient croire aux hommes qu'il était le Libérateur, des qualités qui remplissaient toute l'idée qu'on avait conçue de l'Homme-Dieu, de combien rehaussa-t-il cette idée, lorsqu'il fit entendre que tout grand qu'il leur avait paru, cependant il n'était que la voix de celui qu'ils attendaient, et qu'il n'était pas digne de délier la courroie de ses souliers! Voilà, chrétiens Auditeurs, comment il travaillait uniquement pour Celui qui l'avait envoyé, et comment il faisait servir sa propre gloire à la gloire de son Maitre. Tout le fruit qu'il tira pour lui-même de ses travaux apostoliques, ce fut la prison et la mort qu'Hérode lui fit souffrir en haine de la vérité. Il ne lui manquait plus que cette glorieuse aventure pour mériter toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Eglise peut donner aux divers saints qu'elle honore de docteur, de vierge, d'anachorète, d'apôtre, de prophète, de martyr. Mais surtout il acheva par là de remplir sa principale fonction, qui était celle de Précurseur, en mourant pour Jésus-Christ,

mourant quelque temps avant que Jésus-Christ mourût pour nous.

Je finis, Messieurs, par une réflexion pareille à celle que j'ai déjà faite sur la première partie de ce discours. J'ai dit qu'on pouvait être pénitent sans être innocent, quoique l'innocence ne puisse pas subsister longtemps sans le secours de la pénitence. Je dis de même qu'on peut se sanctifier par la voie de la contemplation, sans entrer dans celle de l'action; mais qu'on ne peut pas même se sauver en agissant, si l'on abandonne entièrement la retraite. Oui, chrétiens Auditeurs, le zèle même devient pernicieux, il devient funeste à ceux qui s'y laissent trop emporter et qui n'en interrompent pas quelquefois les pénibles occupations. Il est bon de faire des courses sur l'ennemi du genre humain et de lui enlever le plus d'âmes qu'il est possible; mais il faut que ce soit, pour ainsi dire, à l'abri et comme sous le canon d'une place de sûreté où l'on se retire de temps en temps pour se rafraîchir, et où l'on se vienne mettre à couvert des traits du démon, lorsqu'il arrive qu'il nous réduit nous-mêmes à nous défendre.

Mais, si l'air du monde est contagieux à ceux qui y sont portés par l'esprit de Dieu, à ceux qui ne le voient qu'à dessein de le combattre et de le sanctifier, quelle sûreté peut-il y avoir pour ceux qui le fréquentent pour l'imiter, pour prendre part à tous ses plaisirs, pour étudier ses maximes et pour les suivre? Le commerce du monde est dangereux pour les hommes apostoliques: comment est-ce que les gens du monde mêmes pourront s'y sauver? Et quand je parle du monde, je ne prétends

pas le borner à certaines personnes, ou nobles, ou opulentes qui vivent dans l'oisiveté et dans les délices, que le luxe et l'orgueil accompagnent presque partout. Outre ce grand monde qui n'est ouvert qu'à peu de personnes, il y a dans chaque condition un monde à fuir, lequel est composé de ceux de cette même condition qui ont le moins de piété, le moins de sentiment des choses de Dieu, qui aiment le plaisir, en un mot, qui dans leur conduite suivent à proportion ces mêmes règles que ceux du grand monde, comme il arrive quelquefois que, dans de petits états, on se gouverne par les mêmes lois qu'on observe dans les plus grandes monarchies. Or je dis, Messieurs, que non seulement il est mal aisé de hanter ce monde et de ne se corrompre pas; mais je dis que de s'y plaire c'est une marque infaillible qu'on est déjà corrompu : *Si delectat te mundus*, dit le grand Saint Augustin, *immundus es. Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* C'est Dieu même, Chrétiens, qui, par le prophète Isaïe, nous donne un avis si pressant. Retirez-vous, retirez-vous au plus tôt; éloignez-vous promptement d'un lieu si suspect; fuyez une si grande corruption; ne vous engagez point au milieu d'un peuple si souillé; *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* Je sais que cette retraite fait peur à la plupart des gens; mais je sais aussi que, quand on en a une fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avait embrassée; je sais que ceux qui en jouissent croient faire un grand sacrifice à Dieu, quand ils en sortent pour aller travailler à sa gloire. Saint Grégoire

de Nazianze y trouvait de si grands charmes qu'il dit lui-même que ç'avait été par cette seule raison qu'il avait témoigné tant de répugnance à accepter l'épiscopat. Saint Bernard, au milieu des plus florissantes cours de l'Europe, quoiqu'il y reçût plus d'honneurs qu'il n'en faudrait pour satisfaire la vanité du plus ambitieux homme du monde, ne cessait de soupirer pour les forêts de Clairvaux. C'est dans ce sentiment qu'il disait si souvent ces belles paroles : O bienheureuse solitude, ô mon unique félicité, je ne trouve partout ailleurs que des épines et de l'amertume; vous seule me rendez heureux dès ici-bas ! *O beata solitudo, ô sola beatitudo.* Mais, ne m'en croyez pas, n'en croyez pas même ces grands saints dont je vous produis le témoignage; éclaircissez-vous par vous-mêmes de la vérité, comdamnez-vous pour quelque temps à ne sortir de votre maison que lorsque la nécessité des affaires ou les devoirs de la piété vous y contraindront; employez le loisir que vous donniez auparavant au jeu et aux entretiens inutiles, employez, dis-je, ce loisir à vous entretenir avec Dieu de vos affaires les plus importantes, à rappeler en votre mémoire les désordres de votre vie, les dangers que vous avez courus, les grâces que Dieu vous a faites. Examinez un peu la solidité ou la vanité des biens que vous avez aimés, que vous avez recherchés, que vous avez possédés; appliquez-vous un peu à la lecture de ces livres de piété qui sont remplis d'onction, qui parlent au cœur, comme des Evangiles, de l'Imitation de Jésus-Christ, de la *Vie dévote* de Saint François de Sales. Je ne dis pas seulement que vous apercevrez

bientôt un grand changement en vos mœurs, que vous verrez diminuer le nombre et la grièveté de vos fautes, que vous commencerez à découvrir le chemin du ciel et à reconnaître combien, jusqu'ici, vous en avez été éloigné. Mais j'ose vous promettre que vous perdrez en peu de temps le goût de toutes les autres douceurs, que vous vous repentirez de vous être privé si longtemps du plus grand plaisir de la vie, que vous ne craindrez rien tant à l'avenir que d'être obligé de rentrer dans le tumulte, et que vous ne désirerez plus rien au monde que de passer de ce repos temporel à celui de l'éternité que je vous souhaite.

XXXVIII^e SERMON

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT BONAVENTURE

Dedit illi Dominus scientiam sanctorum.
Le Seigneur lui a donné la science des saints.
(*Sagess.* c. 10).

Saint Bonaventure a allié une humilité très profonde avec une très profonde doctrine, et une dévotion très simple et très tendre avec une merveilleuse subtilité, et peut être appelé le Docteur humble et dévot par excellence.

Le grand chancelier de l'université de Paris, après avoir lu les ouvrages de Saint Bonaventure, souhaitait que tous ceux qui s'appliquaient à l'étude de la théologie n'eussent point d'autre maître que ce grand saint. Pour moi, Messieurs, après avoir lu la vie du même saint dont je dois vous faire l'éloge, j'ai souhaité plusieurs fois que tous ceux qui se mêlent d'enseigner les autres ou qui se distinguent, en quelque manière, du commun

des hommes par leur suffisance et par leur capacité prissent pour modèle, et de leur conduite, et de leurs mœurs, cet homme de Dieu qui fut tout ensemble et si savant et si humble.

Il est vrai que les lettres n'ont jamais été plus florissantes qu'aujourd'hui : les docteurs se multiplient tous les jours et deviennent presque aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siècles. Mais aussi la science des saints n'a jamais été, ce semble, plus négligée : et le faste que la plupart des savants affectent dans les chaires, dans les assemblées, la jalousie qui les envenime les uns contre les autres, et qu'ils font souvent éclater avec scandale, en sont des marques assez évidentes. Hélas ! que savons-nous, chrétiens Auditeurs, quelque doctes que nous soyons, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, si nous sommes ignorants dans la science qui fait les saints, si nous ne savons Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié !

Le Saint Docteur dont je vais commencer le panégyrique est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine science : *Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum.* On peut bien dire que Dieu lui a donné la science des saints, puisqu'il a été, et si saint, et si savant tout à la fois, puisqu'il n'a jamais donné de preuve de sa suffisance qu'en même temps il n'en ait donné de sa vertu, et que tous ses écrits édifient encore plus qu'ils n'instruisent. Grand saint qui fûtes si peu sensible aux vains applaudissements du monde, qui employâtes tous vos talents non à vous faire admirer des hommes, mais à faire aimer votre Dieu, ne permettez pas que votre

sainteté, dont je m'en vais faire le portrait, ne produise dans mes auditeurs qu'une admiration vaine et stérile. Il y a dans votre vie des exemples pour tout le monde; obtenez-nous du Saint-Esprit la grâce d'en être touchés et ne refusez pas d'appuyer de votre crédit la prière que nous allons faire pour ce sujet à Marie : *Ave Maria.*

On dit assez communément que la science est également fière et stérile, qu'elle enfle le cœur et qu'elle ne le nourrit pas, qu'elle éclaire, à la vérité, ceux qui en étant destitués ont l'avantage de la voir briller dans les autres, mais qu'elle ne fait qu'éblouir les esprits qui la possèdent. On a tort, chrétiens Auditeurs, de faire tomber ce reproche sur cette divine lumière, laquelle est sortie de la même source qui a produit le Verbe éternel et que Dieu n'a communiquée aux hommes qu'à dessein de les rendre plus semblables à lui-même. Non, Messieurs, la science n'est nullement coupable d'un si grand désordre. Les savants peuvent être superbes et indévots; mais, s'ils se connaissent mal eux-mêmes, s'ils aiment peu Dieu, dont toutefois ils ont une connaissance plus parfaite que les autres, ils seraient ridicules de s'en prendre à ce soleil bienfaisant, dont l'effet le plus naturel est de porter partout, et la lumière, et le feu; ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes : ce sont eux qui, par la corruption de leur esprit, infectent les rayons dont ensuite leurs cœurs sont empoisonnés, et les ténèbres dont ils se plaignent sont une suite nécessaire des vapeurs dont ils enveloppent ce bel astre.

La science, chrétiens Auditeurs, enfle les esprits faibles et peu solides; elle sèche les cœurs impurs et terrestres; mais elle a des effets tout contraires partout où elle trouve d'autres dispositions : elle inspire aux saints le mépris d'eux-mêmes et l'amour de Jésus-Christ; elle les affermit dans l'humilité et cause à leur âme un renouvellement de ferveur qui les porte à se sanctifier toujours davantage. Ce n'est pas que la science des gens du monde soit d'une autre nature que la science des saints; mais c'est que les saints ne gâtent point la nature de la science et qu'ils savent faire un bon usage d'une chose dont le monde veut abuser.

Nous verrons la preuve de cette vérité dans toute la suite de ce discours. Le seul exemple du Saint Docteur dont nous honorons la mémoire est capable de nous en convaincre. Je vous montrerai, dans les deux parties de son éloge, que la science ne l'a point enflé, que l'école ne lui a point séché le cœur : c'est-à-dire, que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles et des plus sublimes connaissances, et que sa dévotion ne l'a point abandonné dans les études même les plus épineuses et les plus sèches. Je vous ferai voir qu'on le doit appeler le Docteur humble et dévot par excellence, puisqu'il a allié une humilité très profonde avec une très profonde doctrine : ce sera le premier point; une dévotion très simple et très tendre avec une merveilleuse subtilité, ce sera le second. Voilà, Messieurs tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Tous les savants sont obligés d'avouer que notre saint a porté la science, et de l'Ecriture, et de l'Ecole, au plus haut point qu'on l'ait encore vue ; que, de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui il y en a peu qui aient fait paraître un esprit aussi élevé et aussi pénétrant que le sien ; et qu'il n'en est point du tout qui aient joint plus de solidité à tant d'élévation, plus de facilité et de méthode à une si grande sublimité.

Gerson, un des plus saints et des plus célèbres docteurs que la France, que l'Eglise même ait jamais porté, après avoir vieilli dans l'étude des sciences spéculatives et morales, après les avoir longtemps enseignées avec éclat, et enrichi même le public du fruit précieux de ses méditations et de ses veilles ; ce grand homme, dis-je, se reproche d'avoir perdu tout le temps qu'il n'a pas employé à lire Saint Bonaventure : « J'ai rougi, dit-il, du vain caquet de mon éloquence, ce sont ses termes, lorsque sur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce Saint Père ». Que cherché-je donc ailleurs, me suis-je dit à moi-même ? Pourquoi user mes forces par un travail inutile ? Cette doctrine ne me suffit-elle pas ? Où est-ce que j'espère en trouver une meilleure ? Qu'est-il besoin de tant écrire et de tant dicter ? Songeons à multiplier les copies des livres que ce grand docteur nous a laissés et ne pensons plus à en faire de nouveaux. *Sufficit tibi hæc doctrina. Ut quid stulto labore consu-*

meris? Quid dictas? Quid scribis? Multiplicentur potius et transcribantur opera Doctoris istius. Je ne sais, dit-il en un autre endroit, si l'Université de Paris a jamais donné au monde un docteur qui puisse aller de pair avec Saint Bonaventure : *Nescio si unquam talem doctorem sicut Bonaventuram habuerit studium Parisiense.* Ce grand homme, Messieurs, lorsqu'il écrivait ces paroles, n'avait pas oublié l'heureuse fécondité de cette illustre académie ; il se ressouvenait du fameux Maître des Sentences, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Halès ; il avait devant les yeux, et le Docteur subtil, et le Docteur angélique ; et, afin qu'on ne croie pas que ces mots sont échappés à la plume, il a bien osé dire ailleurs que, de tous les Docteurs il n'en excepte pas un seul, que de tous les Docteurs Saint Bonaventure est celui qu'il estime davantage : *Si quæratur a me quis inter cæteros Doctores plus videatur idoneus, respondeo sine præjudicio, quod Sanctus Bonaventura.*

C'est, Messieurs, ce que ce grand personnage a jugé de notre saint. Je ne sais si l'on aurait pu lui donner de plus beaux éloges ; mais il est tout visible qu'il ne pouvait rencontrer un panégyriste plus illustre, qu'il n'en pouvait avoir de plus désintéressé, de plus clairvoyant et qui fût plus digne lui-même des louanges qu'il donne avec tant d'équité.

Si vous désirez savoir ce que les Souverains Pontifes en ont pensé, il semble, au sentiment de Sixte V, que le Saint-Esprit s'est exprimé par sa plume ; toute l'Eglise, qui lui a donné rang parmi les saints, l'a mis en même temps au nombre des Pères ; c'est un des oracles qu'elle

consulte, lorsqu'elle veut elle-même déclarer ses sentiments et prononcer ses oracles. C'est peu que de dire que les papes ont autorisé sa doctrine par des bulles authentiques : ils tâchent d'autoriser leurs décisions par cette même doctrine et, après lui avoir comme marqué sa place parmi les docteurs, ils font gloire d'être eux-mêmes de ses disciples. Mais une si éminente doctrine ne sera-t-elle point un ennemi bien redoutable pour l'humilité de notre saint ? Lequel des deux devons-nous appréhender davantage, ou que sa modestie, comme un nuage sombre et épais, ne nous dérobe une si grande lumière, ou que tant de lumière ne dissipe entièrement ce nuage ? Mais non, ni l'un, ni l'autre n'est à craindre : sa science ne servira qu'à donner du prix à sa modestie, et son humilité, qui tâchera en vain de détourner les louanges et les honneurs qui sont dûs à une si haute science, ne fera que se les attirer à elle-même. En effet, elle a paru, cette lumière, mais avec un éclat si surprenant que ce n'est pas un petit miracle que, toute la terre en ayant été remplie, lui seul n'en ait point été ébloui. Il ne fut pas plus tôt entré dans l'ordre de Saint François qu'il fit paraître un génie capable des emplois les plus éclatants, mais, en même temps, un cœur avide des plus humiliants et des plus obscurs. On l'envoya bientôt à Paris, où l'on venait déjà de toutes parts pour apprendre sous les premiers maîtres du monde, et les lettres humaines, et la science divine. A peine eut-il pris deux ou trois ans les leçons du célèbre Alexandre de Halès qu'il fut capable d'en faire aux autres. Tout l'ordre jugea dès lors qu'il pouvait remplir la place de son

maître et qu'il était temps de le faire monter sur un théâtre d'où l'on peut dire qu'il avait à parler à toute l'Europe.

Le jour même qu'il fut reçu pour professer la théologie, le grand Saint Thomas, avec qui il eut depuis une liaison fort étroite, fut présenté pour être admis au même emploi. Saint Bonaventure, qui devait passer le premier, pour des raisons que l'histoire n'a pas remarquées, lui voulut céder cet honneur et fut ravi de trouver une occasion de pratiquer l'humilité, en un jour qui n'était, ce semble, destiné que pour sa gloire. Je ne sais, chrétiens Auditeurs, ce que vous pensez de cette action. Mais, sans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir son rang et de profiter de ses avantages, sans parler des raisons ou des prétextes que la gloire, que l'intérêt de l'ordre aurait pu fournir à l'ambition de quelque autre, je vous prie de faire réflexion qu'en cette rencontre son humilité avait à combattre l'humilité d'un saint et d'un très grand saint, qu'elle était la plus faible, puisque la règle et le droit lui étaient contraires, et que, néanmoins, elle eut l'avantage sur la vertu d'un homme qui ne manqua pas de se bien défendre et qui voyait assez qu'on lui arrachait une gloire solide, une couronne immortelle, sous prétexte de lui céder une vaine préséance.

Il commença donc à expliquer publiquement l'Ecriture et le Maître des Sentences, avec tout le succès qu'on s'était promis de son esprit et de son application. La qualité de ses auditeurs, leur nombre et leurs applaudissements confirmèrent bientôt le jugement que ses

supérieurs avaient fait de sa suffisance; son nom devint célèbre par toute l'Europe; il fut porté au delà des Alpes et faillit à lui attirer de la cour de Rome un honneur qu'il ne redoutait guère moins que les foudres du Vatican. Clément IV lui fit présenter l'archevêché d'Yorck, l'une des plus riches et des plus grandes églises d'Angleterre. Non seulement il le refusa, mais son humilité le rendit si éloquent en cette rencontre que Rome approuva son refus, soit que le pape en vît la justice dans les raisons qu'il en rendit, ou, comme il est bien plus probable, qu'à travers les prétextes dont il se servait pour le colorer, il fit paraître tant d'horreur pour tout ce qui avait de l'éclat aux yeux des hommes que le Saint Père ne put se résoudre à lui faire une plus grande violence.

Après avoir détourné ce coup, il continua d'enseigner durant l'espace de sept années. Saint Thomas, l'ange et le soleil de l'Ecole, fut un de ses auditeurs les plus assidus. Il ne pouvait assez admirer les lumières de son esprit. Il apprenait, disait-il, dans ses leçons quelque chose qu'il cherchait en vain dans tous les livres. Son admiration alla si avant qu'il crut enfin que Saint Bonaventure tirait de quelque veine secrète une doctrine si rare et si précieuse. Il s'en ouvrit à lui, un jour qu'il était dans son étude, et le conjura de ne pas lui cacher plus longtemps les livres singuliers dont il se servait pour composer ses écrits. Le saint lui présenta d'abord quelques volumes qu'il lisait assez souvent. Mais Saint Thomas s'étant aperçu que c'était les mêmes qui étaient entre les mains de tout le monde : « Ah, lui dit-il, mon

mon cher Père, que vous sert-il de me le dissimuler : ce ne sont pas là les sources d'où vous puisez tant de richesses. J'ai lu ces auteurs, j'en ai même lu plusieurs autres que je ne vois point ici; et cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous possédez depuis si longtemps et dont vous persistez inutilement à vouloir me faire un mystère ».

En vérité, Messieurs, une déclaration si simple et si naïve, si éloignée de toute apparence d'affectation et de flatterie, faite par un homme d'un mérite si extraordinaire et si reconnu parmi les savants n'est-elle pas un bel éloge pour le saint dont nous parlons? Pourra-t-il bien résister à une atteinte si imprévue? Comment est-ce que son humilité se défendra de louanges si magnifiques et si peu suspectes? Il s'en défend, chrétiens Auditeurs, de la manière que les saints ont coutume de se défendre du profond respect et de la juste admiration que les hommes ont pour leur vertu : il rapporte toutes choses à leur principe. Vous avez raison, lui dit-il, ce n'est là que la moindre partie de notre bibliothèque. Mais voyez-la toute entière en ce crucifix. Voilà la source que vous m'accusez de tenir cachée; c'est de là, et non de mon esprit sombre et stérile, qu'est sorti ce que vous avez trouvé de raisonnable dans ma doctrine. Ces plaies sont toujours ouvertes et toujours inépuisables; il est aisé de paraître riche et libéral, quand on est maître d'un si grand fonds, quand on n'a qu'à recevoir et à répandre. Il y a longtemps que je serais épuisé, sans un secours si présent. Mais ce n'est pas la première fois que Dieu a fait des miracles, qu'il a délié la langue

des muets, qu'il s'est servi de la bouche des enfants pour rendre ses oracles les plus célèbres.

Voilà, Messieurs, quelles étaient les armes qu'il opposait aux traits de la vanité, voilà quels étaient ses véritables sentiments. C'étaient ces sentiments humbles et modestes qui faisaient dire au grand Alexandre de Halès que son cœur n'avait point été infecté par le péché du premier homme, c'est-à-dire, qu'on n'y découvrait nulles traces de ce malheureux orgueil à quoi tous les hommes ont une pente si naturelle, depuis qu'il porta leur père à se révolter contre son Dieu. C'est peu dire, qu'on ne remarquait en lui nul vestige de l'orgueil d'Adam : l'humilité sainte de Jésus-Christ paraissait dans toutes ses actions ; elle se produisait dans tous ses discours; on la voit, encore aujourd'hui, retracée en tous ses livres ; on ne saurait presque lire sans rougir ce qu'il dit lui-même de ses ouvrages; il reconnait qu'ils sont tout pleins d'ignorance et peut-être même d'erreurs : il ne se contente pas de les soumettre à l'autorité de l'Eglise ; il les abandonne sans peine à la censure de tous ses lecteurs ; il les prie même de corriger ses fautes, de se défier de ses sentiments et de sa doctrine. Il n'y a pas jusqu'à son style, jusqu'à ses expressions qui ne soient humbles et retenues; il évite partout de parler le langage des savants et des docteurs ; il ignore tous ces grands mots qui souvent sont la marque de l'enflure du cœur plutôt que de l'élévation de l'esprit de ceux qui en usent; et c'est pour cette même raison qu'on ne le voit point employer les termes obscurs et mystérieux dont quelques doctes affectent de

revêtir des pensées si simples et communes pour attirer l'admiration des *ignorants* (1).

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand saint que l'amour tendre et sincère qu'il conserva toujours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la véritable vertu. Il y a lieu de se défier d'une humilité qui s'en tient aux sentiments intérieurs et qui ne passe point jusqu'à se plaire dans l'abjection et dans le mépris. On aurait dit que Saint Bonaventure était dans un état violent tandis qu'il était hors des exercices d'humilité : dès qu'il était maître de ses actions, il y retournait comme à son centre. Le pourrez-vous bien croire, chrétiens Auditeurs, que lorsqu'il fut destiné pour enseigner publiquement la théologie, il ne put consentir qu'on le déchargeât du soin des malades qu'on avait accordé auparavant à ses instantes prières ; que, quelque rang que sa réputation, que son mérite lui ait donné dans son ordre il n'a jamais cru qu'il fût indigne de lui de s'abaisser jusqu'à rendre au plus petit de ses frères les services les plus rebutants et les plus vils; que, durant tout le temps qu'il fut à Paris, nonobstant ses occupations qui se multipliaient tous les jours, quoiqu'il eût besoin de beaucoup de loisir pour préparer ses leçons publiques, pour répondre en particulier à ceux qui venaient à lui de toutes parts comme à l'oracle, pour satisfaire aux désirs des personnes illustres, ou par leur piété, ou par leur savoir, ou par leur naissance,

(1) Texte original : *des idiots.*

dont il était éternellement assiégé; quoique, outre le travail ordinaire, il eût toujours entre les mains quelque ouvrage de conséquence et que, tantôt ses supérieurs, tantôt les souverains Pontifes se servissent de sa plume pour réprimer les ennemis de l'état religieux et de l'Eglise catholique; quoique à l'exercice de l'école il joignit encore celui de la prédication, croirez-vous, dis-je, Messieurs, que nonobstant tout cela il ne manqua jamais, durant l'espace de dix-sept années, de donner près de la moitié du jour au service des malades et aux autres offices de la maison? Qu'il faisait beau le voir, ce grand homme, au sortir d'une chaire où il avait paru comme un soleil, passer dans une cuisine, y rendre une obéissance aveugle au plus bas officier du couvent! Quel spectacle, et pour le ciel, et pour la terre, lorsque cet incomparable docteur se dérobait à la conversation des grands du monde et à l'étude des sciences les plus sublimes pour entrer dans une infirmerie et s'y acquitter exactement de tous les devoirs d'un office si humiliant? Ne vous semble-t-il point le voir, chrétiens Auditeurs, cet illustre personnage qui a rempli tout Paris, toute la France, tout l'univers de l'éclat de sa science et de l'odeur de sa sainteté, cet homme qui est la lumière de son ordre, la terreur des hérétiques et des libertins, le maître des contemplatifs, le bouclier des papes, la colonne de l'Eglise, cet homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premières églises de l'Europe demandent pour leur pasteur, à qui Rome prépare déjà la pourpre, à qui même elle doit bientôt offrir la tiare, attaché, et attaché par office, au lit des

malades, sacrifier à cet emploi d'humilité les plus belles heures de la journée, le plus beau loisir de sa vie! Jugez par son assiduité, par sa constance, par le choix qu'il fait toujours des malades les plus fâcheux, des services les plus pénibles, de ceux dont la nature a plus d'horreur, jugez, dis-je, du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir et que, de ces humiliations, qu'on peut appeler l'élément de l'humilité, puisqu'elles la nourrissent et la conservent, il passe dans les plus grands honneurs, qui sont si contraires à cette vertu et où elle a tant de peine de subsister. Pour faire connaître à tout le monde combien elle était solide en notre saint il fallait la mettre à cette épreuve. Une humilité honorée, dit Saint Bernard, est quelque chose de fort rare. Voyez, Messieurs, de quelle trempe doit avoir été celle de Saint Bonaventure, pour résister aux tentations où la Providence l'a exposée! A peine avait-il atteint l'âge de trente-cinq ans que, du consentement de tous ses frères, il prit la conduite d'une des plus florissantes religions qui ait jamais été dans l'Eglise. L'ordre séraphique était déjà répandu par toute la terre; la sainteté dont il faisait profession y attirait tous les jours un grand nombre de personnes célèbres par leur érudition, illustres même par leur naissance. Tout le monde regardait ce grand corps comme un des plus fermes appuis de la religion catholique, comme le restaurateur de la piété chrétienne. Depuis le jour que l'humble François en jeta les fondements jusqu'aujourd'hui il n'a cessé de produire

de grands hommes, soit en vertu, soit en science. Mais on peut dire que le siècle de Saint Bonaventure fut un des plus heureux et des plus fertiles. Ce ne fut donc pas faute de personnes de mérite qu'on jeta les yeux sur un religieux que son âge devait éloigner, ce semble, pour plusieurs années, d'un emploi de cette importance. Un ordre qui fournissait tous les jours des professeurs aux plus fameuses académies, des prédicateurs à toutes les plus grandes villes, des archevêques, des cardinaux, des légats apostoliques, des papes mêmes à l'Eglise; ne manquait pas de sujets capables de le gouverner. On n'en trouva point toutefois qui fût plus digne de cet honneur que notre saint. Il exerça cette charge durant l'espace de dix ans. Je ne vous parlerai point des grandes choses qu'il fit durant tout ce temps-là à l'avantage de son ordre. Sans m'arrêter à un plus grand détail des biens qu'il lui procura par sa conduite, il me suffit de vous dire que je ne sais si, à la naissance près, les religieux de Saint François doivent moins à ce sage général qu'à leur glorieux Patriarche.

Ce que je ne saurais taire, c'est que son règne fut le règne de la douceur. Cette vertu, selon Saint Bernard, est la fille de la véritable humilité. En effet, il n'y a que les personnes qui s'estiment beaucoup elles-mêmes qui aient le cœur dur et inaccessible à la pitié. On peut dire qu'une trop grande sévérité est pour l'ordinaire l'effet de beaucoup d'orgueil et de peu de discrétion. On veut faire entendre combien on est éloigné de tomber dans des fautes qu'on punit si rigoureusement dans les autres. Au contraire, un homme, qui s'estime le plus

grand de tous les pécheurs, n'a garde de s'emporter avec aigreur contre les faiblesses des autres hommes; il se considère dans tous les coupables et accorde sans peine un pardon dont il croit avoir lui-même besoin.

C'est ce qui faisait que notre saint usait d'une extrême indulgence envers toutes sortes de personnes et qu'il se laissait aisément fléchir à ceux qui ne se rendaient pas eux-mêmes inflexibles dans leurs mauvaises résolutions. Il porta si loin cette facilité et cette tendresse de père que quelques-uns, des mieux intentionnés sans doute, mais non pas assurément des plus discrets, crurent avoir lieu de l'accuser de relâchement et de faiblesse. Et peut-être que leur zèle aurait enfin éclaté en des plaintes publiques et séditieuses, si la réformation des mœurs, le rétablissement de la discipline, qui pour lors avait reçu quelque atteinte par le dérèglement de quelques particuliers, si la ferveur, renouvelée partout et accrue même de beaucoup, n'eût fermé la bouche à la médisance et étouffé les murmures des mécontents.

Mais le généralat ne fut, ni le dernier, ni le plus grand des honneurs que la réputation de son éminente vertu lui attira. J'ose dire, chrétiens Auditeurs, que ce que vous allez entendre passe tout ce que vous pouvez imaginer. C'est peu que tout un ordre ait voulu choisir pour supérieur le savant et l'humble Bonaventure; il faut, ou que toute l'Eglise l'adore et le reconnaisse comme son chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglise. Oui, Messieurs, non seulement on lui présente le souverain Pontificat; mais, ce qui n'a point

encore eu d'exemple et ce qui apparemment n'en aura jamais, à son refus, on se remet à lui seul du choix du Vicaire de Jésus-Christ ! Il y avait déjà trois ans que le Saint-Siège vaquait, par la mort de Clément IV et le conclave n'avait pu encore se déterminer sur le choix de son successeur. Les choses paraissaïent même disposées de telle sorte que, de longtemps, on ne pouvait espérer plus de fruit de ces longues délibérations. Cependant l'Eglise souffre et un si long interrègne est capable de faire des plaies à l'épouse de Jésus-Christ que plusieurs papes pourront à peine fermer. On a donc recours aux prières; on implore tout de nouveau le secours du ciel, jusqu'à ce que les cardinaux conviennent enfin d'un expédient qui ne pouvait venir que de l'Esprit qui préside à leurs assemblées : ils s'adressèrent au saint général. Ils le conjurent, ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise ou de lui donner un conducteur de sa main qui soit capable de soutenir cet emploi. Ils lui font entendre que la nécessité est extrême, qu'on n'avait déjà que trop donné à la délibération, qu'ils attendaient de son désintéressement et de son zèle une réponse prompte et précise, qu'ils souhaiteraient qu'il voulût accepter pour lui-même un honneur dont ils le jugent si digne; mais qu'en tout cas ils sont prêts à fléchir le genou devant celui qu'il lui aura plu de leur marquer. En vérité, Messieurs, un homme mortel peut-il recevoir sur la terre un honneur plus grand et plus extraordinaire que celui-ci ? Vous êtes dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse du Saint à une proposition si peu attendue. Il ne balance point à rejeter la

dignité qu'on lui présente; mais il ne refuse pas aussi de nommer un pape et fait voir qu'il est doublement le maître de la première couronne de l'univers, en ce qu'il la méprise et qu'il en dispose. Au reste, qu'il ne prenne point parmi ses inférieurs celui qu'il élève sur la chaire de Saint Pierre. Il aurait pu faire à son ordre un honneur qu'il avait déjà reçu par l'exaltation de Nicolas et qu'il reçut encore en la personne de Sixte IV, d'Alexandre V, de Sixte V. Il ne le prend pas même dans le sacré Collège des cardinaux dont il tenait le pouvoir de faire cette élection : il jeta les yeux sur un saint personnage nommé Thibaud qui, depuis plusieurs années, menait une vie cachée et obscure, dans la solitude de la Terre sainte. Il fut nommé Grégoire X. L'histoire dit qu'il était chanoine de Lyon et j'ai remarqué avec plaisir que d'une église où tant de princes, où tant de rois sont entrés, il est encore sorti des saints et des souverains Pontifes.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvait rien imaginer de plus glorieux à notre saint que ce que je viens de raconter : je me suis laissé surprendre par la nouveauté d'une si rare aventure et je ne faisais pas réflexion à ce que j'avais à dire ensuite. Voici, ce me semble, quelque chose de plus singulier et de plus éclatant que tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure. Le pape Grégoire X ayant convoqué un concile général en cette ville, pour tâcher d'attirer les Grecs à la croyance romaine sur le point de la procession du Saint-Esprit, ce pape, dis-je, fit comprendre à notre saint que, dans cette rencontre, il prétendait lui remettre

entre les mains les intérêts de la religion catholique et qu'il attendait de ses lumières et de son zèle tout le succès d'une entreprise dont il voyait assez l'importance. Pour donner plus d'autorité à ses négociations, plus de poids à son éloquence, il l'obligea d'accepter le titre de cardinal, et de cardinal-évêque, c'est-à-dire que, sans passer par les dignités de cardinal prêtre ou de cardinal diacre, il prit d'abord dans l'Eglise un rang où personne avant lui, où depuis même personne n'est monté que par degrés.

On n'a guère vu d'assemblée plus nombreuse et plus auguste tout ensemble que celle de ce concile. Le pape y était en personne. On y vit en même temps un empereur d'Orient, un roi d'Aragon, les ambassadeurs de tous les souverains, et catholiques, et schismatiques. On y comptait deux patriarches, vingt ou vingt-deux cardinaux, cinq cents évêques, soixante abbés, des prélats et des ecclésiastiques de moindre considération, jusqu'au nombre de mille. Notre saint non seulement fut nommé pour faire l'ouverture et pour proposer à ces états du monde chrétien les articles sur quoi on devait délibérer; mais on peut dire qu'il fut le principal ressort et comme l'âme des disputes et des délibérations. Ce fut entre ses mains que les Grecs voulurent rendre les armes et tout le monde avoua que Rome devait à ses soins le plaisir qu'elle eut alors de voir tous ses enfants réunis dans le sein de leur véritable Mère. Au reste, cette victoire fut, à vrai dire, l'ouvrage de l'humilité de notre saint. Ce fut elle qui, dès la première vue désarma les ennemis de la foi. Ils furent convaincus par la force

de ses arguments; mais les cœurs, qui résistent encore souvent après la défaite des esprits, ne se rendirent qu'à sa modestie. Elle leur parut si aimable dans un homme de cette réputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent se défendre de ses charmes. Il est vrai que ce ne fut pas ici la première conquête qu'il dût à cette aimable vertu. Nous lisons dans une bulle de Sixte IV qu'il n'avait jamais été vu de personne qu'il n'en eût été aimé et que sa douceur inaltérable, c'est-à-dire, son humilité solide et constante avait opéré cette merveille. Mais l'amour qu'elle inspira aux princes et aux prélats de l'Orient fut d'autant plus admirable qu'ils aimèrent ce saint, l'unique auteur de leur défaite et de la ruine entière de leur parti, et qu'ils l'aimèrent si tendrement que, la mort l'ayant ravi au monde au point de sa plus grande gloire, ils parurent inconsolables et donnèrent toutes les marques de la plus sensible douleur.

Que dites-vous, chrétiens Auditeurs, de ce comble d'honneur et de gloire? L'ambition, je dis même la plus excessive et la plus démesurée, pourrait-elle porter plus loin ses désirs? Recueillons, s'il vous plaît, tout ce que nous venons de dire. N'est-ce pas une merveille qu'un homme qui fut professeur de théologie dans la première école de l'univers, en un âge où les autres sont à peine capables d'étudier cette science; qui refusa l'archiépiscopat avant que d'avoir pu être supérieur dans son ordre; qui entra dans les charges par la plus haute de toutes les charges; qui, contre la coutume inviolablement observée, contre toutes les règles de la cour de Rome, commença par être cardinal-évêque; à qui, non

seulement on présenta le souverain Pontificat, mais, ce que jamais aucun pape n'a pu faire, qui disposa de la papauté; qui s'est vu comme l'arbitre d'un concile général; qui, dans une assemblée où l'on avait appelé les premières têtes du monde, a paru comme le maître de tous les autres; un homme qui a toujours été considéré des grands, honoré du peuple, estimé, respecté, chéri de tout le monde, même de ses ennemis; n'est-ce pas, dis-je, une merveille, qu'au milieu de cette tempête d'honneur et de réputation, comme l'appelle Saint Grégoire, il soit toujours demeuré ferme, toujours égal à lui-même, il ait été plein de douceur, plein de modestie, plein d'humilité jusqu'à la mort!

Il est donc mort, ce grand saint qui méritait, à la vérité, de vivre toujours, mais que le monde ne méritait pas de posséder plus longtemps! Il mourut avant la conclusion de ce célèbre concile. On peut dire qu'on ne vit jamais de si magnifiques funérailles: tous les prélats, tous les cardinaux, tous les ambassadeurs, tous les les princes et le pape même voulurent les honorer, et de leur présence, et de leurs larmes. Toute votre ville, Messieurs, fut remplie de deuil et retentit de gémissements, on entendait de toutes parts les voix lugubres, aussi bien des Grecs que des Latins, qui tâchaient de faire comprendre, et le sujet, et la justice de leur douleur par ces paroles que l'histoire a rapportées: *Cecidit columna Christianitatis*: La colonne, l'appui le plus ferme de la chrétienté est tombé par terre; la plus grande lumière de l'Église vient d'être éteinte; Bonaventure qui lui servait de bouclier depuis si longtemps, qui venait

de fermer une de ses plaies les plus profondes, qui seul pouvait lui rendre l'éclat et la fleur de ses premières années, le grand, le sage, le docte, l'humble Bonaventure est mort ! Cette haute colonne est renversée et sa chute est capable d'attirer la ruine de la religion catholique : *Cecidit columna Christianitatis !*

De tous les états, de toutes les villes du christianisme, Lyon, qui par cette mort précipitée se vit enrichi de la précieuse dépouille de ce saint, Lyon, dis-je, fut le seul qui dans une calamité si générale eut quelque raison de se consoler. Je me trompe, chrétiens Auditeurs ; toute l'Eglise a quelque sujet de modérer sa douleur dans la perte de ce savant personnage. Il est vrai qu'à l'avenir elle sera privée des exemples de sa profonde humilité ; mais elle conservera jusqu'à la fin des siècles les plus tendres sentiments de son admirable dévotion. Ils sont répandus dans tous ses livres. Nous tâcherons, s'il vous plait, de les recueillir dans la seconde partie de ce discours. Je dois vous entretenir du Docteur dévot, après vous avoir représenté dans la première partie le Docteur humble. Voyons donc comme toute la chicane de l'École n'a pu sécher ce cœur que tout l'éclat de la science n'a jamais enflé. Je n'ai que deux mots à dire et on n'aura pas sujet de s'ennuyer.

SECONDE PARTIE

Toutes les fois que je lis ces divins ouvrages où Saint Bonaventure a renfermé les sentiments de son cœur et

les mouvements les plus tendres de sa dévotion séraphique, il me semble d'avoir entre les mains les méditations de quelque solitaire, lequel aurait passé toute sa vie en prière, qui n'aurait jamais eu de commerce qu'avec les anges et qui, bien loin d'avoir eu quelque part aux affaires, aux honneurs du monde, n'en aurait jamais vu l'embarras, n'en aurait pas même entendu le bruit. Il est sans doute bien étonnant qu'un homme qui n'a vécu que cinquante-trois années, qui n'en a passé que trente-deux en religion, qui durant tout ce temps n'a pas eu un seul moment de relâche, qui a toujours été occupé, ou à enseigner une science épineuse et difficile, ou à gouverner un grand ordre, qui a composé tant de discours sur les mystères de notre foi et sur la morale de l'Évangile, tant de volumes sur les questions de l'École, tant de commentaires sur les livres de l'Écriture; que cet homme, dis-je, ait trouvé du loisir pour faire des livres de piété et pour en faire, comme on l'assure, jusqu'au nombre de trois cents. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'est que dans la multitude de ses grandes occupations il ait pu conserver cette dévotion tendre et sensible, dont ces mêmes livres sont remplis et qu'on a tant de peine d'acquérir, même dans la solitude. Vous n'avez qu'à les ouvrir, Messieurs, ces livres incomparables; la dévotion qu'ils vous inspireront vous convaincra bientôt de celle de leur auteur. Il semble que l'amour divin se soit exprimé lui-même dans la plupart et que sous chaque parole il ait pris plaisir de cacher un de ses traits les plus pénétrants. Cependant, ce n'est point de ces sortes d'ouvrages que je veux tirer

aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé. Non, Chrétiens, pour vous donner quelque idée de la dévotion de ce grand saint, je ne vous renverrai point à ces belles méditations où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avait avec Jésus crucifié ; je ne vous parlerai point de cet *Aiguillon d'amour*, comme il l'appelle, qu'on ne saurait lire sans être touché, sans être tout embrasé du feu qu'il y a partout répandu ; je passe ces deux petits livres d'or que Gerson n'avait cessé d'étudier durant l'espace de trente ans, et dont il avait médité cent fois, comme il l'assure lui-même, jusqu'aux moindres paroles.

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traités les plus épineux, les plus remplis de la chicane de l'École. Oui, tout ce qu'il a écrit sur la science divine, sur les questions les plus scolastiques, les plus subtiles, les plus sèches, tout cela, dis-je, parle de sa dévotion. On voit briller, au travers de toutes ces épines, le feu dont son cœur était consumé, il a trouvé le secret de tirer l'huile et le miel de ces cailloux et de ces pierres : *Mel de petra oleumque de saxo durissimo.* Vous savez, Messieurs, que les écrivains même les plus spirituels font paraître plus ou moins d'onction dans leur manière d'écrire, selon que les sujets qu'ils ont à traiter en sont plus ou moins susceptibles. Mais, à l'égard de notre saint, il n'est point de terre ingrate, point de matière stérile ; son cœur est comme une fournaise d'amour qui fond, qui liquéfie tout ce qui y entre, quelque dur, quelque inflexible qu'il puisse être. Dès qu'un sujet a passé par son esprit, il y prend une teinture de dévotion

qui lui semble être naturelle ; il *en* est de cet esprit à peu près comme des mines qui communiquent leurs vertus et leurs qualités à toutes les eaux qui ont l'avantage de passer dans leur sein avant que de se produire sur la terre. C'est pour cela que le grand évêque de Genève dit un jour que, quelque estime, quelque vénération qu'il eût pour le Docteur angélique, il préférerait toujours l'École de Saint Bonaventure à celle de Saint Thomas, parce que, quoique Saint Thomas ait autant et peut-être plus de lumière, Saint Bonaventure a plus d'ardeur. J'aimerais mieux, disait ce saint prélat, j'aimerais mieux être séraphin qu'être ange, savoir moins et aimer un peu davantage.

Il est vrai qu'il est malaisé de devenir savant dans la doctrine de ce Père sans devenir saint en même temps, Il tend partout de salutaires pièges à ceux qui le lisent ; ses preuves, ses arguments, ses réponses sont toujours accompagnées de quelque dévote réflexion, de quelque soupir d'amour que sa plume tire de l'abondance de son cœur. Il me fait souvenir de ces soldats qui ne se contentaient pas d'armer leurs traits d'une pointe aiguë et tranchante, ils les enduisaient de poix et y mettaient le feu à mesure qu'ils les lançaient contre l'ennemi. Notre Saint Docteur ne manque jamais d'user du même artifice ; et il aurait honte, ce semble, de sa victoire, s'il ne portait le feu partout où il fait triompher la vérité et la raison. Ne soyez pourtant pas surpris, chrétiens Auditeurs, que partout il trouve occasion de parler au cœur et du bien-aimé de son cœur. La raison n'en est, ni fort cachée, ni fort difficile à comprendre. On parle avec plai-

sir de ce qu'on aime ; c'est même une espèce de nécessité d'en parler. Voyez comme un homme passionné ouvre à tout propos le discours de sa passion. Voyez comme à chaque moment il fait tourner la conversation sur un sujet qui l'occupe tout entier ; toutes choses lui en réveillent le souvenir ; il n'y a rien de si éloigné qui ne le conduise à un entretien si agréable; tous les objets ont quelque rapport avec cet objet ; tout ce qu'on dit lui semble à propos de ce qu'il sent. Nous lisons dans la vie du grand Saint Bernard que les souffrances du Sauveur étaient gravées si avant dans son esprit que rien ne se présentait à ses yeux qui ne rappelât dans sa mémoire quelque circonstance de la Passion ; pour lui, toutes les liqueurs étaient du fiel, tous les arbres étaient des croix, toutes les montagnes des calvaires. Notre Saint dit de lui-même que, depuis qu'il a eu le bonheur d'entrer dans les plaies du Crucifix, ses yeux ont toujours été teints de sang. De sorte qu'à son égard il n'y a plus qu'une couleur dans la nature : toutes choses lui paraissent rouges et sanglantes.

Il veut dire et c'est justement ce que je voulais dire aussi, qu'il est tellement rempli de l'amour de son bon Maître qu'il s'imagine que toutes choses lui parlent de lui, qu'il se présente à lui en toutes choses ; il veut dire qu'il occupe toutes ses pensées et qu'ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais pouvons-nous trouver étrange que la doctrine de ce Père soit une source continuelle de dévotion, puisque sa dévotion avait été la source de cette même doctrine ? Une science qui vient de Dieu peut-elle ne pas

porter à Dieu ? Peut-elle ne prendre pas sa pente vers l'Océan d'où elle a commencé à couler. Saint Bonaventure, chrétiens Auditeurs, avait acquis la science des saints en étudiant le livre des saints, et le disciple dévot avait produit le Docteur dévot. Nous avons avons déjà dit que le crucifix faisait toute sa bibliothèque ; c'était-là l'oracle qu'il consultait dans ses doutes et dont il tirait les plus savantes résolutions. Il entrait tous les jours dans toutes ses plaies, et par le passage qu'elles lui ouvraient dans le cœur même de Jésus-Christ. C'est dans cette école que du même Maître qui avait instruit Saint Paul il prenait des leçons qui n'étaient pas moins sublimes que celles que l'apôtre avait apportées du troisième ciel. C'est dans cette source du christianisme qu'il apprenait à parler de nos misères et à en parler chrétiennement. Hélas ! que nous serions heureux, si tous les docteurs qui nous enseignent et qui nous prêchent voulaient bien, quelquefois, jeter les yeux sur ce grand livre, sur ce livre ouvert, à la vérité, à tout le monde, mais si peu lu, si peu entendu du monde ! Mon Dieu, les belles choses qu'ils y apprendraient en peu de temps, et qu'ensuite il leur serait facile de nous instruire et de nous changer ! Toute leur érudition, toute leur science, ces raisonnements si justes et si solides qu'ils tirent, ou des maîtres de l'École, ou du fond de leur esprit ; tout cela, dis-je, sera peut-être capable de nous convaincre, de fermer la bouche à l'impiété et à l'hérésie ; mais pour nous toucher, mais pour avoir notre cœur, pour nous obliger à vivre conformément à notre foi, il faut assu-

rément d'autres armes. L'ignorance est aujourd'hui le moindre de nos défauts; peut-être qu'on ne sait que trop au siècle où nous sommes. Il s'agit de combattre nos passions, et ce n'est qu'avec la croix qu'on les surmonte. Enseignez-nous Jésus crucifié, mais enseignez-le, et par vos paroles, et par vos exemples, et vous nous ferez tous des saints. « Amenez-moi tous les hérétiques, disait un savant prélat qui vivait avec Saint François de Sales, amenez-moi tous les hérétiques que vous aurez envie de confondre; mais si vous avez dessein de les convertir, adressez-les à l'évêque de Genève ». La science de l'École produira sans doute ce premier effet; mais pour le second il faut posséder celle des saints, l'avoir étudiée dans le Livre des prédestinés. Saint Bonaventure ne se contentait pas de le lire et de méditer ce beau livre; il voulait l'avoir devant les yeux, lorsqu'il écrivait, pour le copier et pour en tirer tout ce que nous voyons dans ses ouvrages; c'est pour cela qu'il composait souvent à genoux et sur l'oratoire. Saint Thomas le surprit un jour en cette posture, tout environné de lumière, travaillant à la vie de son bienheureux fondateur. Ce fut en cette occasion qu'il dit les belles paroles que vous avez sans doute entendues plus d'une fois : *Sinamus sanctum laborare pro sancto.* « N'empêchons pas le saint de travailler pour la gloire d'un autre saint ».

Mais qui pourrait expliquer les grandes lumières qu'il a puisées dans l'eucharistie, dans cet abrégé des merveilles de la miséricorde et de la puissance divine? Il confesse lui-même qu'en servant la messe et en

communiant, il a beaucoup plus appris que dans tous les livres des docteurs, que dans tous les écrits de ses maitres. Cet adorable sacrement lui était comme une seconde bibliothèque ou comme un second livre tout semblable à celui qui apparut à Ezéchiel et que Dieu lui commanda de manger pour devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, et vadens loquere ad filios Israël.* Il crut que Jésus-Christ lui adressait tous les jours ces mêmes paroles et qu'il l'invitait à manger ce volume mystérieux où sont renfermés tous les trésors de la science des saints. Il le mangea souvent, chrétiens Auditeurs, il le rumina encore plus souvent; il en pénétra les profonds mystères et en tira cette doctrine toute dévote, toute assaisonnée de miel qu'il débitait ensuite dans ses discours : *Comedi illud et factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voilà, chrétienne Compagnie, comment c'est que cet illustre docteur a été humble. Voilà quelle a été la dévotion de ce théologien si profond et si subtil ; en un mot, voilà de quelle manière Saint Bonaventure a accordé avec la sainteté la science.

Il n'y a que trop peu de personnes, dans le monde, qui bien loin de croire qu'il soit malaisé d'allier une grande vertu avec une grande doctrine, se persuadent au contraire qu'il n'y a que les grands docteurs qui puissent être de grands saints. Lorsque Saint Bonaventure vint à Lyon pour assister au concile, un frère lai de ce monastère, entra un jour dans sa chambre pour lui faire une question qui montrait assez qu'il était dans cette erreur. Il lui demanda si, étant ignorant

comme il était, il pouvait autant aimer Dieu que lui qui passait alors pour le plus savant homme qui fût dans l'Église. Hélas! mon cher Frère, lui répondit le saint, il n'est point de si petite femme sur la terre qui ne puisse aimer Dieu autant et plus que je ne l'aime. Le bon Frère n'eut pas plus tôt entendu cette réponse que, sortant brusquement, il court aux fenêtres du couvent qui regardent la rivière d'où ayant aperçu quantité de femmes qui lavaient du linge, tout transporté d'une joie qu'il ne pouvait plus retenir, il se met à crier: « Réjouissez-vous, pauvres femmes; vous et moi nous pouvons autant aimer Dieu que Maître Bonaventure ». Messieurs, vous admirez sans doute l'ignorance et la simplicité de ce religieux dans la question qu'il s'avise de proposer à ce grand saint, et moi j'admire sa haute et sa profonde sagesse dans la sainte joie qu'il fait éclater après une réponse si consolante.

En effet, chrétiens Auditeurs, quel sujet de consolation pour une créature, pour un chrétien qui sait ce que c'est *que* Dieu, qui connaît, et la douceur, et l'utilité de son amour! Je puis aimer Dieu et l'aimer autant que les plus grands saints l'ont aimé! Je puis aimer Dieu et rien n'est capable de m'en empêcher, ni le caractère de mon esprit, ni la disposition de mon corps, ni l'état de mes affaires et de ma fortune! Je ne puis pas espérer d'acquérir jamais ces lumières si vives et si pénétrantes qui ont brillé dans le saint dont je viens de faire l'éloge: en vain prétendrais-je à cette réputation, à ces charges, à ce comble d'honneur et de dignité où il a été élevé par son mérite et par sa vertu. Grand saint, je ne vous envie

point toutes ces choses : peut-être qu'elles me seraient funestes et que je n'en ferais pas le même usage que vous en avez toujours fait. Quoiqu'il en soit, sans avoir autant de science, autant de gloire sur la terre, autant de crédit parmi les hommes, je puis avoir autant d'amour que vous en avez eu. Je ne demande rien davantage ; cela seul me tiendra lieu de toutes choses et il ne m'arrivera jamais de me plaindre, tandis que je serai le maitre d'un si grand bien. Que la perfidie, que l'injustice des hommes me dépouille de tout ce que la Providence m'avait confié de richesses, de tout ce que je puis avoir acquis d'honneur et de bien par mon travail et par ma conduite ; que les forces, que la santé m'abandonnent à la fleur de l'âge ; que les plus cruelles maladies me fassent ressentir chaque jour toutes les douleurs de la mort : dans cet état, je puis encore aimer Dieu, je puis l'aimer autant, je puis l'aimer même davantage que si je jouissais d'une santé parfaite et de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrais-je donc et quel mal est-ce que toutes ces disgrâces peuvent me causer, si elles ne me sont point un obstacle pour aimer Dieu ?

Malheureuses, mais véritablement malheureuses les âmes que Dieu a déjà condamnées pour une éternité au feu d'enfer ! Malheureuses à cause des ténèbres où elles sont ensevelies, des démons qui les environnent, des flammes qui les brûlent sans les consumer ; mais infiniment plus malheureuses pour ce qu'elles n'aiment point leur Créateur, pour ce qu'elles le haïssent, qu'elles le haïront éternellement et qu'éternellement elles ne pour-

ront pas ne le point haïr ! Pour nous qui pouvons encore l'aimer, s'il y a quelque choix qui doive nous donner de l'inquiétude, c'est que nous pouvons aussi ne l'aimer pas. Dure et funeste liberté, quand est-ce que tu seras changée en une éternelle, en une indispensable nécessité d'aimer Dieu ! Que votre bonheur est grand, citoyens du paradis, vous qui non seulement pouvez aimer Dieu, mais qui l'aimez en effet avec tant d'ardeur, qui l'aimerez éternellement, et qui, éternellement, ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand saint, humble et dévot Docteur de l'Eglise, qui tenez un rang si considérable parmi ces glorieux esclaves de l'amour, nous n'ignorons pas quel est votre crédit dans le ciel ; nous savons le pouvoir que vous avez sur les maladies et sur la mort même ; nous vivons dans une ville qui l'a expérimenté plus d'une fois. Cependant, ce n'est point pour obtenir, ni une longue vie, ni une longue prospérité que nous vous adressons aujourd'hui nos vœux : nous ne demandons plus que de l'amour. Faites en sorte que nous aimions Celui qui nous aime avec tant d'ardeur, avec tant de confiance, Celui que vous avez aimé avec tant de tendresse, Celui que nous espérons d'aimer avec vous durant une éternité toute entière. *Ainsi soit-il.*

XXXIX^e SERMON

SERMON

POUR LE JOUR DE

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.
Il a été mort en sa chair, mais vivant en son esprit.
(*S. Pierre* en sa 1re Epit., c. 3).

La mortification a réduit le corps de Saint François de Borgia à souffrir toutes choses sans résistance et elle a mis son esprit en état d'agir sans peine et sans interruption.

Il me semble, chrétiens Auditeurs, qu'en lisant la vie de Saint François de Borgia, autrefois duc de Gandie et depuis général de la Compagnie de Jésus, il me semble, dis-je, que j'ai compris le sens de ce précepte, si souvent répété dans le Nouveau Testament, de mourir au monde et à nous-mêmes, d'être crucifié avec Jésus-Christ, d'être

même enseveli avec lui. Je trouve que la mortification a mis ce grand saint au même état où la mort a coutume de réduire tous les hommes, qu'elle lui a comme arraché l'âme du corps et qu'il ne lui reste de sentiment qu'autant qu'il en faut pour pratiquer cette vertu sans relâche. Je sais, Messieurs, qu'elle n'est guère de ce siècle, cette austère et pénible vertu. Ceux mêmes qui veulent passer pour saints et pour réformés dans le monde ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même et à se traiter comme son plus mortel ennemi. Ils se flattent, pour la plupart, de garder un tempérament qui ne blesse, ni la grâce, ni la nature, d'avoir trouvé le secret d'allier leur amour propre avec l'amour de Dieu et de retracer dans une vie douce et commode la vie de Jésus crucifié.

Le caractère que je dois faire de notre saint est bien opposé à cette fausse idée de perfection. Vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature, un homme à qui les plus pesantes croix paraissent légères, paraissent même délicieuses : qui, bien loin d'être accablé par la douleur, ne peut en être rassasié, qui combat sans cesse tous les désirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plutôt, qui semble être né avec des inclinations toutes contraires à celles des autres hommes ; en un mot, c'est un homme mort que j'ai dessein de vous faire voir en ce discours. Si cet objet, Messieurs, vous paraît peu agréable, vous n'ignorez pas combien il est salutaire. Vous savez que ce fut la vue d'un corps à demi pourri qui fit naître, dans le cœur de ce grand saint, la résolution de mourir

à toutes les choses de la terre. Que je serais heureux si la vue de ce même saint, dans l'état de mort où je vous le vais représenter, pouvait vous inspirer une semblable pensée! Divin Esprit, rien n'est impossible à votre grâce. Vous pouvez faire de plus grands miracles avec un aussi faible instrument. Ce sont ici de ces sortes de biens que vous ne refusez jamais à une prière humble et fidèle, surtout lorsqu'elle est soutenue de l'intercession de votre Épouse immaculée à qui nous nous adressons pour ce sujet : *Ave Maria*.

La mort ne détruit, ni l'âme, ni le corps de l'homme, dit Aristote; elle ne fait que les séparer. Mais cette séparation produit dans ces deux parties qui nous composent deux effets bien opposés. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot éternel, comme l'appelle le prophète, où jamais le soleil ne fit entrer un seul rayon de sa lumière; au lieu qu'elle tire l'âme d'une fâcheuse prison, ou plutôt d'un sépulcre affreux, où elle était comme ensevelie dans la terre. Elle met le corps dans l'impuissance d'exercer aucune de ses opérations, au lieu qu'elle donne à l'âme le pouvoir d'agir conformément à sa nature. En un mot, la mort n'a pas plus tôt fait cette cruelle division que le corps perd, dès ce moment, et le sentiment de la douleur, et le goût de toutes sortes de plaisirs ; au lieu que l'âme commence à être touchée des objets même spirituels et à goûter les choses les plus éloignées de la matière.

Voilà, chrétiens Auditeurs, l'idée la plus exacte que j'aie pu me former de Saint François de Borgia. Voilà

ce que la mortification, qui est une imitation de la mort, une mort volontaire et anticipée, voilà, dis-je, ce qu'elle a pu faire en ce grand homme. C'est ce qui m'a obligé de vous dire que c'était un homme mort, parce qu'en effet cette vertu l'avait détaché de lui-même, et qu'en séparant son esprit d'avec sa chair, elle avait rendu celle-ci comme insensible à toutes les rigueurs de la pénitence et disposé celui-là à s'unir à Dieu par la plus haute contemplation des choses surnaturelles. *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.*

Ce seront là, Messieurs, les deux parties de ce discours. Je vous montrerai, dans la première, que la mortification a réduit son corps à souffrir toutes choses sans résistance; et, dans la seconde, qu'elle a mis son esprit en état d'agir sans peine et sans interruption. Dans la première, vous verrez combien il est peu sensible à tout ce qui frappe les sens; et, dans la seconde, combien il est susceptible de tout ce qui est au-dessus des sens. Vous admirerez d'abord un prodigieux détachement des choses du monde et ensuite une merveilleuse union avec Dieu : en un mot, le premier point vous le représentera comme un corps sans âme et sans sentiment; et le second, comme une âme séparée du corps et tout à fait dégagée de la matière. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIÈRE PARTIE

Ce fut sans doute pour faire honneur au duc de Gandie que l'empereur Charles-Quint lui confia le corps de l'impératrice Isabelle pour le faire porter au tombeau de ses ancêtres. Mais Dieu qui ne s'endort point dans la conduite de ses élus et qui se plaît à faire servir les desseins des hommes, quoique très éloignés des siens, à l'exécution des décrets éternels de la Providence, Dieu, dis-je, lui ménagea cet emploi pour une autre fin qui lui devait être beaucoup plus avantageuse. On vous a déjà dit plus d'une fois que ce convoi étant arrivé à Grenade et le cercueil ayant été ouvert pour reconnaître le corps de l'impératrice, ce corps parut si défiguré, si hideux, si peu semblable à ce qu'il avait été peu de jours auparavant, que le duc appréhenda de commettre un parjure, s'il assurait avec serment qu'il n'avait point été changé sur la route. Une si prompte et si surprenante métamorphose en produisit une autre dans son cœur, qui ne fut, ni moins admirable, ni moins subite. S'étant retiré après cette triste cérémonie, tout pénétré de l'horreur d'un spectacle si affreux, il conçut un si grand mépris pour tout ce que le monde a de fausses et de passagères grandeurs qu'il résolut dès lors de s'éloigner de la cour et de renoncer pour toujours à toutes les espérances que le temps, que la mort peut renverser. C'en est fait, s'écria-t-il alors plusieurs fois, c'en est fait; la cour n'aura désormais, ni mon encens, ni mes

services. Jamais, jamais je ne servirai de maître qui puisse mourir. Mais le plus grand effet que la vue de ce corps mort produisit en l'âme de ce seigneur, ce fut une mortelle aversion, une haine irréconciliable contre son propre corps, qu'il se représentait éternellement au même état où il venait de voir celui de la princesse, dont la beauté avait autrefois effacé les plus grandes de l'Europe.

Il ne se considéra plus que comme un cadavre que sa difformité et sa puanteur devait bientôt rendre insupportable à tout le monde. C'est pourquoi, après s'être interdit l'usage de toutes les viandes exquises qui ne servent qu'à nous disposer à une plus grande corruption, il commença à se refuser les plus grossières et même les plus nécessaires, afin de détruire insensiblement et avec mérite, une chair qu'il prévoyait devoir être rongée des vers, s'il ne la consumait par la pénitence.

Pour nous faire entendre avec quel zèle et quelle ferveur il embrassa d'abord la mortification, ceux qui ont écrit sa vie remarquent une chose qui paraît presque incroyable. Ce seigneur était alors un des hommes de toute l'Espagne qui avait le plus d'embonpoint ; il était même d'une taille extrêmement incommode, à cause de son excessive grosseur. A peine eut-il passé une année dans cette nouvelle vie qu'il parut non seulement un nouvel homme, mais tout à fait un autre homme. Il ne fut plus reconnaissable à ses propres domestiques ; de l'un des plus gros hommes du royaume il était devenu un des plus déchargés et des plus minces ; les derniers habits qu'il avait portés lui furent tout d'un coup trop

larges d'une aune; et ses peaux qui n'avaient plus que des os et quelques nerfs à couvrir, ne s'étant pas rétrécies à mesure qu'il amaigrissait, il assurait qu'il pouvait s'entourer presque tout le corps de ce qu'il en avait de superflu. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous marquer en détail toutes les austérités qui produisirent en si peu de temps un changement si prodigieux. Ce fut un effet des jeûnes, des cilices, des disciplines et de toutes ces saintes cruautés qui sont les inventions et les délices de l'amour.

Il se condamna d'abord à un jeûne perpétuel, et ce jeûne, il le faisait souvent au pain et à l'eau; il eut même assez de courage pour le continuer un an tout entier dans cette rigueur; il est vrai qu'il ajoutait de temps en temps quelques légumes, quelques herbes, mais peu, mais des plus grossières, mais sans huile, sans sel, sans nul assaisonnement. Cependant c'était un jeune seigneur, élevé parmi les délices d'une grande cour, accoutumé à une table très délicate, accoutumé à manger beaucoup, comme le remarque son histoire. Et ce qui rend son abstinence encore plus héroïque, c'est qu'étant alors vice-roi de Catalogne, il fut obligé, durant tout ce temps-là, de tenir table ouverte à toute la noblesse de la province. Il mangeait à cette même table et tous les jours il la voyait parée de tout ce qui est capable de réveiller et de satisfaire l'intempérance, sans jamais être tenté d'y toucher. Il vécut à peu près de cette manière durant l'espace de sept ans. Pendant tout ce temps-là, il ne fit jamais qu'un repas le jour. Son état, sa qualité, ses emplois ne l'empêchèrent point de mener dans le monde

la même vie qu'on fait dans les monastères les mieux réglés dans les déserts mêmes les plus sauvages ; nulle occasion, nulle compagnie, nul exemple ne fut capable de l'ébranler ; il persévéra jusqu'au bout, non seulement dans la pratique de la piété chrétienne, mais encore dans tous les exercices de la plus rigoureuse pénitence.

En effet, la duchesse sa femme étant morte, il se hâta d'accomplir le vœu qu'il avait fait de quitter le monde, au cas qu'il fût un jour en liberté de prendre de nouveaux engagements. Son zèle le portait à choisir un ordre consacré au service du prochain. De toutes les religions qui étaient alors dévouées à ce saint emploi, la nôtre, qui ne faisait que de naître, était sans doute la moins illustre. Il l'a préféra néanmoins à toutes les autres, parce qu'elle était la plus persécutée et qu'il espérait de trouver de quoi satisfaire son humilité et sa mortification dans les mauvais traitements que recevaient les Jésuites presque partout où ils étaient établis. Quand notre Compagnie n'aurait point tiré d'autre fruit des contradictions qu'il fallut essuyer à sa naissance que l'avantage d'avoir possédé un si grand saint, ces mêmes contradictions seraient pour nous un sujet d'éternelles actions de grâces. Ce ne fut donc pas pour mourir à soi-même qu'il voulut ensuite embrasser la vie religieuse. Il y avait déjà longtemps que Jésus-Christ seul vivait en lui : ce fut seulement comme pour s'ensevelir après une si belle mort. Le monde ne pouvait être plus longtemps la demeure d'un homme qui n'avait plus, ni vie, ni sentiment pour le monde. Ce mort devait habiter parmi les morts; il ne demandait plus qu'un sépulcre.

Mais je frémis, chrétienne Compagnie, toutes les fois que je me représente l'extrême rigueur dont il usa envers soi-même, depuis qu'il ne fut plus à lui-même. Il portait auparavant un rude cilice qu'il ne quittait que fort rarement. Mais, dès lors, il le prit pour ne le quitter jamais. Oui, Messieurs, durant l'espace de vingt-quatre ans, il porta jour et nuit un cilice dont la seule vue avait quelque chose de terrible, sans que ni les chaleurs excessives de l'été, ni les fatigues de ses longs voyages, ni les fréquentes maladies, ni les plaies et les ulcères dont ses épaules étaient éternellement couvertes aient jamais pu l'obliger à le quitter.

Il réduisit à deux petites heures tout le temps qu'il donnait à la nature pour se réparer par le sommeil ; et ces deux heures, il les passait tout vêtu sur deux simples ais, sans lit et sans couverture. Mais pourra-t-on bien croire ce qu'on raconte de ses disciplines? Pour moi, je vous avoue que j'en ai douté longtemps. J'ai pensé d'abord que l'historien se serait mépris au compte, qu'il aurait peut-être mis un chiffre pour un autre ; j'ai appréhendé qu'il n'eût rapporté avec exagération ce qu'il n'aurait peut-être appris que confusément. Je n'ai pu me contenter du témoignage d'un seul auteur sur un point qui me paraissait si peu croyable ; j'en ai lu deux, j'en ai lu trois, j'en ai lu jusqu'à quatre ; j'ai trouvé partout que ce saint homme, quoique affaibli par les maladies, quoique exténué de veilles, de jeûnes et de mille autres sortes d'austérités, ne laissait pas de prendre tous les jours la discipline, mais qu'il le faisait avec tant de cruauté qu'à peine avait-il donné quelques

coups, le sang coulait de toutes parts, ou des plaies qu'il s'était faites, ou de celles qu'il avait renouvelées. Il ne s'arrêtait pas pour se voir nager dans le sang, pour sentir ses épaules déchirées; il continuait jusqu'à ce qu'il eût épuisé, et ses forces, et ses veines. Enfin, celui qui logeait près de sa chambre prenait plaisir quelques fois de compter les coups qu'il se donnait, et il en comptait pour l'ordinaire jusqu'à huit ou neuf cents. Neuf cents coups de discipline tous les jours, et de cette force! Hélas! chrétiens Auditeurs, que faisons-nous pour mériter le ciel? Que faisons-nous pour expier les crimes de notre vie passée, pour nous rendre semblables au modèle de tous les prédestinés, à Jésus-Christ souffrant et mourant sur une croix?

Vraiment je n'ai pas de peine à le croire, qu'il hâta beaucoup sa mort par sa pénitence. Je comprends comment c'est qu'il avait les épaules tout emportées, tout ulcérées, toutes pourries, et que le reste de son corps paraissait un véritable squelette; il ressemblait mieux par cet endroit à un cadavre déjà corrompu. Pour empêcher que la gangrène ne se mit aux blessures qu'il s'était faites, il était obligé d'y appliquer des linges pour en essuyer le sang et pour les aider à se fermer. Cet appareil s'attachait en peu d'heures si fortement à la chair qu'on ne pouvait l'en détacher qu'elle ne fût parfaitement rétablie; mais sa ferveur ne pouvait attendre un si long retardement; il l'arrachait de force dès le lendemain, et, ayant par cette horrible cruauté renouvelé en un moment toutes ses plaies, il reprenait la discipline et frappait sur ces ulcères sanglants avec la

même fureur qu'il avait fait le jour précédent. Enfin, la mortification fut si excessive en ce point, que notre saint fondateur, craignant avec raison qu'il ne la portât au delà des bornes de la prudence chrétienne, au même temps qu'il l'établit supérieur général de la Compagnie en Espagne, en Portugal et dans toutes les Indes Orientales, il jugea à propos de le soumettre lui-même à la conduite d'un Frère discret et judicieux, qui réglât ses austérités et qui pût lui interdire, sous peine de désobéissance, celles qui seraient nuisibles à sa santé. Mais en vain toutes ces précautions : il trouva le moyen de persévérer dans ses excès, sans se départir de l'obéissance. Il ne pouvait résister à son directeur, ni au pouvoir absolu que Saint Ignace lui avait donné à cet égard; mais le directeur ne pouvait résister lui-même à ses prières et à ses larmes. Il lui ordonnait à la vérité de se modérer, il lui marquait même quand c'était assez d'oraison, assez d'abstinence, assez de coups : mais un commandement si raisonnable paraissait si rigoureux à notre saint, et il exprimait la douleur qu'il lui causait par des paroles si animées et si touchantes que ce bon Frère avait enfin pitié de lui et jugeait qu'il y aurait eu plus de dureté à demeurer inflexible à ses prières qu'à l'abandonner à sa ferveur.

Je disais tantôt que la mortification l'avait rendu comme insensible à la douleur. Je me suis trompé : au contraire, vous voyez qu'il en avait un sentiment très exquis, puisqu'il y trouvait des douceurs que notre goût n'y découvre point, puisqu'il en était si avide. C'est pour cela qu'il disait que la vie lui aurait été insuppor-

table, s'il avait passé un seul jour sans faire souffrir à son corps quelque douleur extraordinaire. C'est pour cela que, tous les jours, il demandait à Dieu que tous les plaisirs et toutes les choses agréables se changeassent pour lui en croix et en amertumes et qu'il avait résolu de se refuser toutes les douceurs de la vie, jusqu'à ce qu'il eût obtenu cette grâce; c'est pour cela que le temps de la maladie était pour lui un temps de paix et de bénédiction. Il trouvait, et dans les maux qu'elle lui faisait endurer, et dans les remèdes qu'on appliquait à ces maux, de quoi apaiser cette soif surnaturelle que rien ne pouvait éteindre; les breuvages les plus affreux, ces potions amères et doucereuses tout ensemble dont la seule vue, dont la seule pensée fait horreur, il les envisageait avec complaisance, il les buvait tout à loisir, il s'arrêtait de temps en temps pour en goûter mieux l'amertume; enfin, il en retenait longtemps une partie dans la bouche, afin de prolonger ainsi, le plus qu'il pouvait, dirai-je sa peine ou ses délices! Il n'était jamais assez malade à son gré; il portait envie à tous ceux qu'il voyait gémir sous des croix plus douloureuses que les siennes; il s'en plaignait souvent à Jésus-Christ; peu s'en fallait qu'il n'en murmurât. Il est étrange, disait-il quelquefois en soupirant, il est étrange que les maux accablent ceux qui les fuient et semblent fuir ceux qui les souhaitent. Il le pressait d'employer sa toute-puissance pour lui faire endurer quelque chose, comme si toute la malignité, toute la violence des créatures eût été trop faible pour le satisfaire en ce point.

En effet, un Père de ses amis l'ayant un jour trouvé dans sa chambre, fondant en larmes et priant avec une ardeur extraordinaire, il le supplia de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandait alors pour soi-même, jugeant, par l'abondance des pleurs qu'il versait et par la ferveur qu'il remarquait en son visage qu'il ne demandait rien de médiocre. Le saint s'en défendit longtemps sur divers prétextes. Mais enfin il fallut se rendre aux instances de son ami. Il demandait alors, Messieurs, qu'il plût à Dieu *de* lui envoyer quelque cruelle maladie. Ce Père fut bien surpris, lorsque, quelques moments après et tout d'un coup, il se sentit attaqué d'un mal si violent, accompagné de douleurs si aiguës et si pénétrantes que dans peu d'heures il se crut à l'extrémité et fit appeler le saint pour l'assister à la mort. Il y alla ; mais, au lieu de lui parler de mourir, il le prit par la main, lui commanda de se lever. Le malade, se voyant guéri si subitement, ne douta pas que son mal ne lui fût venu de la même source qui venait de lui en fournir un si prompt remède. Il lui demanda pardon mille fois de son obstination et de sa témérité. Mais qui se serait jamais défié qu'un homme eût demandé si instamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes sortes de voies ? Quelle apparence qu'on fasse des vœux pour exciter des orages et des tempêtes et qu'on importune le ciel pour attirer sur soi les fléaux dont il nous châtie en sa colère ?

Que dites-vous, chrétiens Auditeurs, d'une passion si extraordinaire ? Mais qu'en auraient dit ces faux sages de l'antiquité, qui s'imaginaient d'être quelque chose de

plus que des hommes, pour avoir osé soutenir que la douleur n'était pas un mal? Qu'en dirait toute cette faible philosophie qui défendait si mal un de ses sectateurs contre les attaques de la goutte qu'il ne put s'empêcher de faire connaître qu'il souffrait, en présence même de ce grand capitaine, qui cependant était venu de bien loin pour être témoin de sa constance? Qu'en dirait toute l'école des Stoïciens dont les plus belles maximes n'étaient pas à l'épreuve de quelques accès de fièvre et qu'un de ses premiers maîtres traita lui-même de chimérique et d'extravagante, aux premières atteintes d'un mal de reins? Quelle serait leur confusion, s'ils voyaient un homme, dans la simplicité du christianisme, souhaiter avec ardeur, demander instamment et avec larmes tout ce qui choque, tout ce qui détruit la nature, se faire un plaisir de ce qui était l'objet, de ce qui était souvent l'écueil de leur force, appliquer tout son esprit à inventer et à exercer sur soi-même toutes sortes de rigueurs, être envieux des maux d'autrui, ne pouvoir se passer de douleurs et de souffrances et ne trouver point de peine égale à celle de ne rien souffrir! Sainte grâce de Jésus-Christ, puissante et divine grâce, digne prix du sang et de la vie d'un Dieu, que ne peut point notre faiblesse, lorsqu'elle est soutenue de votre force infinie! Mon Dieu, que vous réparez avantageusement les pertes de notre nature! Quelle trace de corruption en une âme que vous avez purifiée! Mais quelle différence prodigieuse entre un homme que vous daignez fortifier de votre secours tout-puissant et un autre homme qui refuse de s'en servir! Voilà déjà, ce me semble, chré-

tiens Auditeurs, beaucoup plus que je n'avais promis au commencement. La mortification a fait en Saint François de Borgia quelque chose que la mort n'aurait pu faire ; elle ne s'est pas contentée de le rendre insensible à la douleur, elle l'en a rendu insatiable. Mais elle a fait encore davantage : elle lui a inspiré le même empressement pour le mépris et une horreur extrême de tout ce qui a coutume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoique la mort nous ôte tout sentiment de douleur et de plaisir, il semble toutefois que, même dans le tombeau, on peut être touché du mépris et de l'honneur. Tous les peuples de la terre ont été, ce semble, dans cette créance, lorsqu'ils se sont accordés à honorer les morts en mille manières différentes, et toutes les lois ont établi des peines pour déshonorer les criminels que la mort arrache à la rigueur des supplices, comme si l'infamie était un mal qu'on pût encore ressentir lorsqu'on a perdu le sentiment de tous les autres. Quoiqu'il en soit, il n'est rien de si véritable, qu'on voit souvent l'amour de la gloire et la crainte de l'abjection subsister dans des cœurs qui ne sont presque plus susceptibles des impressions de la douleur et qui se passent aisément des plaisirs terrestres et sensibles. Les personnes spirituelles n'ignorent pas ce que je dis ; elles savent que c'est là un écueil qui arrête la plupart de ceux que Dieu appelait à la sainteté, que c'est un ennemi qu'il faut combattre longtemps après avoir défait tous les autres.

Notre saint dont la naissance était si illustre, dont les

emplois dans le monde avaient été si éclatants, devait apparemment être exposé aux artifices de cet ennemi; et cependant voyez comment il s'en joue dès le commencement de sa vie religieuse. Le duc de Gandie, Messieurs, n'a pas plus tôt pris l'habit de jésuite que le voilà appliqué à servir les maçons dans le collège d'Ognate, à porter sur ses épaules des pierres et du mortier : ce fut là son emploi durant l'espace de deux années. Et dans Barcelone, dont il avait été vice-roi et où il avait paru dans tout l'éclat et toute la pompe qui a coutume d'environner un gouverneur de province, ne l'a-t-on pas vu, durant le séjour qu'il y fit depuis, aller souvent lui-même au marché public, y conduire un vil animal et le ramener ensuite chargé d'herbes et d'autres provisions. Etant à Valladolid, du temps que la cour d'Espagne y était encore, il portait souvent à manger aux pauvres dans les prisons. Bien loin d'avoir quelque égard aux discours des libertins et aux jugements des hommes du siècle, bien loin, dis-je, de rougir d'une action si chrétienne, il affectait alors de passer par les rues les plus fréquentées. Il apprit un jour que Sa Majesté catholique marchait en calvacade, accompagnée de toute sa cour et entre autres des seigneurs de Borgia, ses fils, lesquels y paraissaient en un très superbe équipage. Il prit si bien son temps qu'il les rencontra en son chemin et passa au travers de cette troupe brillante, vêtu d'une robe déchirée et portant sur la tête ce qu'il avait préparé lui-même pour ces malheureux.

Mais pour vous bien faire connaître quel était la disposition de son cœur à l'égard de l'honneur et de

l'humiliation, il faudrait que je pusse vous ouvrir ce même cœur et vous faire voir la peine qu'il souffre, la véritable affliction où il est, lorsqu'il se voit honoré des personnes même les plus méprisables. Il faudrait vous faire comprendre quelle était sa délicatesse sur ce point et combien il fallait être sur ses gardes, quand on traitait avec lui, pour ne donner nulle marque qu'on se ressouvint de ce qu'il avait été dans le monde. Il faudrait vous exprimer les soins qu'il prenait de se déguiser aux personnes dont il n'était pas connu; avec quelle joie il souffrait les mépris et les insultes, que l'obscurité de son état présent, que ses manières simples et si éloignées de toute ostentation, ne manquaient pas de lui attirer de temps en temps; enfin, avec quel empressement il allait même au devant des mortifications que Dieu lui envoyait quelquefois, bien moins sans doute pour éprouver que pour satisfaire son humilité.

Il y a dans sa vie des exemples de toutes ces choses, mais des exemples illustres et tout à fait dignes de l'attention dont vous honorez la vertu de ce grand saint. Mais outre que le temps ne me permet pas de les rapporter ici tous, il y en a même quelques-uns que je serais obligé de taire, par la crainte que j'aurais de blesser les oreilles délicates. C'est pour cette raison que je passe cette fameuse nuit qui toutefois lui parut si belle et si courte, lorsque s'étant trouvé dans une chambre d'hôtellerie, couché sur la terre, selon sa coutume, assez près du lit de son compagnon, il souffrit, sans se plaindre, sans parler, sans changer de place, comme il lui était si aisé de le faire, il souffrit, dis-je, durant

toute la nuit, qu'il lui crachât sur le visage et qu'il le couvrit des phlegmes qu'une toux importune lui arrachait de la poitrine, se réjouissant de se voir ainsi traité, comme il le disait, selon ses mérites, et ravalé en quelque sorte au-dessous de la boue et de l'ordure.

De toutes les autres preuves qu'il a données de son amour pour l'abjection, je me contenterai d'en rapporter une, mais qui, toute seule, est véritablement bien capable de confondre notre ambition, de nous donner du mépris, et pour les grandeurs de la terre, et pour ceux qui en paraissent si avides. Vous savez, chrétiens Auditeurs, avec quelle ardeur on a coutume de rechercher les dignités ecclésiastiques, quand une fois on s'est mis en tête qu'il n'est pas impossible d'y parvenir; vous savez combien de ressorts on fait jouer, combien d'artifices on met en usage, à combien de bassesses on s'assujettit pour monter enfin à des honneurs dont cependant on ne peut se rendre digne qu'en les fuyant. Il semblait que toute la terre eût conspiré pour y élever Saint François de Borgia.

L'empereur Charles-Quint, Philippe II, son fils, Paul III, Jules III, Paul IV et Pie IV, deux grands rois et quatre souverains Pontifes n'oublièrent rien pour l'y porter. Jamais il ne put y consentir. La première fois qu'on en parla il s'enfuit de Rome et s'alla cacher dans le fond de la Biscaye, jusqu'à ce que cette tempête fût dissipée. Toutes les fois qu'il en était menacé, il fondait en pleurs, il était inconsolable, il demandait à Dieu qu'il le fît mourir. Enfin, par une constance inouïe, il refusa le chapeau de cardinal jusqu'à sept fois, et, ce

qui me paraît encore plus héroïque, c'est qu'un des papes que j'ai nommés, le lui ayant mis en main, pour le donner à celui de ses fils qu'il lui plairait, il ne voulut point accepter cette grâce; il fut insensible à la voix du sang, aux plus tendres mouvements de la nature; il ne se ressouvint point qu'il était père; son cœur, cette partie de l'homme qui survit à toutes les autres, ne fut point touché de cette atteinte qu'il reçut dans l'endroit de tous le plus sensible. Tant il est vrai qu'il n'avait plus de sentiment, qu'il ne vivait plus, qu'il était mort à toutes choses.

Mais ce ne fut pas dans cette seule occasion qu'il parut aussi insensible au sang et à la chair qu'il l'était à la douleur et à la vanité du monde. Dans le temps que la duchesse, sa femme, était malade de la maladie dont elle mourut, Dieu lui ayant fait connaître qu'il n'attendait que sa résolution pour l'appeler à soi ou pour lui prolonger la vie, s'il le souhaitait de la sorte, il refusa de se déterminer sur un choix qui paraissait si facile; il s'abandonna tout entier à la Providence et aima mieux perdre, pour toujours, la personne du monde qu'il aimait le plus que de ne dépendre pas en cela, aussi bien qu'en tout le reste, de la seule volonté de Dieu. On le vit depuis apprendre sans émotion les accidents les plus tragiques arrivés en la personne de ses enfants. Il allait au palais de la régente d'Espagne lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de la comtesse de Lerme, sa fille; il ne laissa pas de continuer son chemin sans en être troublé le moins du monde; il entretint d'abord la reine de toute autre chose; il la consola même ensuite de cet

accident dont il devait être inconsolable. Cette dame était une des plus belles, des plus spirituelles, des plus vertueuses de toute la cour; et elle avait été surprise d'une mort subite et à la fleur de son âge; ses admirables qualités la firent regretter de tout le monde, à la réserve de son père. Dom Alvare de Borgia, son troisième fils, prétendait épouser la marquise d'Alcanizze, la plus noble et en même temps la plus riche héritière qui fût alors dans le royaume d'Espagne. La chose dépendait de Pie IV, lequel avait pour notre saint une vénération et une tendresse extraordinaire. Quelques instances qu'on lui fit de toutes parts, on ne put jamais l'obliger d'en dire un seul mot à Sa Sainteté, non pas même de lui faire entendre que don Alvare était son fils; et, le Pape l'ayant enfin appris d'ailleurs, notre saint le pria de laisser la chose à la disposition de cette jeune marquise et de ne se mettre pas au hasard de lui faire violence pour favoriser sa maison. Il fit encore plus auprès de l'empereur Charles-Quint : il le sollicita en faveur de l'amirante de Castille contre le duc de Gandie, son aîné; et ce qui rend cette action encore plus admirable, c'est que le droit de son fils était fort bon, quoiqu'il fût litigieux. Mais il disait qu'il fallait faire grâce à sa partie, parce qu'*elle* n'avait pas autant de bien que le duc de Borgia. La charité, qui embrasse toutes sortes de personnes, avait pris en son cœur la place de toutes les affections terrestres et naturelles; elle y vivait, elle y régnait toute seule; elle l'avait porté non seulement à quitter son pays et sa famille, mais encore à les oublier, à les haïr même en quelque sorte.

Voilà, chrétiens Auditeurs, quel est l'état où la mortification l'avait réduit à l'égard de toutes les choses du monde. Quand, après l'avoir considéré avec un peu d'application, je m'abaisse à examiner la disposition où nous sommes à l'égard de ces mêmes choses, je ne saurais vous exprimer quel est mon étonnement. Saint François de Borgia était homme, comme nous, chrétiens Auditeurs, et nous sommes chrétiens aussi bien que lui ; il avait comme nous un corps faible et sujet à bien des misères ; nous avons comme lui une âme à sauver, une âme immortelle, capable d'acquérir ou de perdre Dieu. Nous vivons tous dans la même religion, nous attendons les mêmes récompenses ; le Dieu que nous servons est le même Dieu. Et cependant, quelle prodigieuse opposition entre sa conduite et la nôtre, entre ses désirs et nos passions, entre ses appréhensions et nos craintes ! D'où vient qu'il a eu pour la pauvreté des tendresses et des empressements incroyables, et que notre amour pour l'or et pour l'argent va jusqu'à l'idolâtrie ? D'où vient qu'il faisait si peu de cas de l'éclat et de l'honneur du monde, et que nous sacrifions à ce faux éclat, à cet honneur imaginaire, et nos biens, et nos vies, et nos âmes ? Qui se trompe si horriblement sur le sujet des mépris et des souffrances ? Est-ce ce grand serviteur de Dieu qui ne peut s'en rassasier ; est-ce nous qui fuyons jusqu'à l'ombre de la douleur et de l'humiliation ? Quel était son désespoir de faire des vœux pour obtenir des croix et des maladies ! Ou, si nous reconnaissons au contraire que c'était là l'effet d'une prudence très éclairée, quel est notre aveu-

glement de demander au ciel des miracles pour être délivrés des plus légères afflictions! . . . . . .

Si nous étions ennemis déclarés de l'Evangile qu'il a suivi, si l'on nous avait élevés dans une croyance toute contraire à la sienne, si nous étions infidèles ou même sans religion, pourrions-nous avoir des sentiments plus opposés à ceux que la foi avait inspirés à ce grand saint? Une seule maxime de Jésus-Christ, une des vérités qu'il nous a prêchées l'a porté à se haïr d'une haine irréconciliable; nous les croyons toutes, ces adorables, ces éternelles vérités, et nous les croyons au point de donner tout notre sang pour les soutenir; et néanmoins, elles ne sauraient même modérer en nous l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes. Quel obstacle trouvent-elles donc en notre cœur? Quelle épouvantable malédiction rend si faible, à notre égard, une doctrine qui a été si puissante sur son esprit? Qui nous a donc ensorcelés de la sorte? Car enfin je ne saurais expliquer autrement cette surprenante contradiction que je trouve entre notre foi et notre vie. Nous croyons que les saints ont pris le parti qu'il fallait prendre; nous les estimons bienheureux d'être entrés dans les voies que la grâce leur marquait; et, au même temps que nous le disons, que nous le pensons, nous nous égarons de plein gré dans des routes perdues et décriées, nous faisons tous nos efforts pour nous ouvrir des chemins tout opposés!

Au reste, chrétiens Auditeurs, cette mortification, dont on nous parle dès l'entrée de la vie spirituelle, ne nous doit point faire de peur. Elle n'est pas si affreuse qu'on l'imagine; il faut qu'elle ait de grands charmes,

puisqu'elle peut adoucir et même rendre délicieuses toutes les rigueurs qu'elle nous fait embrasser. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit dès le commencement; souvenez-vous, dis-je, qu'elle est semblable à la mort, c'est-à-dire qu'elle affranchit l'âme en s'assujettissant le corps et qu'ainsi elle redonne à notre esprit avec usure tout ce qu'elle semble ravir à nos sens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette vérité dans la deuxième partie de son éloge. La mortification l'avait tellement détaché des choses sensibles qu'on l'aurait pris pour un corps sans âme et sans sentiment; c'est ce que je vous ai montré jusqu'à cette heure. Mais elle lui a facilité l'exercice de la contemplation en un point qu'on le prendrait pour un esprit sans corps et tout à fait dégagé de la matière; c'est ce que je vais tâcher de faire voir, mais si brièvement qu'on n'aura pas lieu de s'ennuyer.

SECONDE PARTIE

La liberté dont jouit une âme, après la mort, ne consiste pas seulement en ce qu'elle n'est pas dans cette étroite prison que Dieu lui avait bâtie de ses mains et où il la tenait attachée par des liens invisibles. Elle consiste principalement en une indépendance si absolue de toutes les choses créées qu'elle n'a besoin de nul secours pous aller à son Créateur et que rien n'est capable de l'empêcher de s'unir à Dieu que Dieu même. Elle consiste en ce que l'inclination naturelle qu'elle a

de retourner à son principe, laquelle était comme étouffée sous la pesanteur de la chair, se réveille alors toute entière et l'emporte vers cet objet avec tant de force que la violence qu'elle souffre, quand elle est arrêtée par le poids de ses injustices, est la plus cruelle peine qu'elle endure dans les enfers. Il est vrai qu'elle ne quitte le corps qu'à regret : le combat qu'on lui voit soutenir avec tant d'opiniâtreté au moment de sa délivrance fait assez voir qu'elle aime ses chaines, ou parce qu'elle n'a jamais goûté la liberté, ou parce qu'elle est accoutumée à la servitude. C'est ainsi que les enfants d'Israël ne pouvaient se résoudre à quitter l'Egypte, parce qu'ils y étaient nés et qu'ils n'avaient jamais vu la Terre promise ; c'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves qui refusent, après quelque temps, de sortir d'une condition si malheureuse, tant ils se sont endurcis aux misères qui en sont inséparables. Mais, dès que l'âme se sent libre et qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature, elle est bien éloignée de soupirer pour sa demeure de boue : ce serait pour elle un grand supplice d'être contrainte de s'y rengager. De sorte que pour la punir de ses désordres passés par une peine sensible et proportionnée au mauvais usage qu'elle a fait des créatures, Saint Thomas a cru que Dieu se contentait de la renfermer dans un autre corps dont elle ne saurait se dégager. Supplice si grand, dit cet Ange de l'Ecole, que c'est en vain qu'on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux et des flammes les plus cruelles.

Voilà, ce me semble, une peinture assez naïve de la

disposition intérieure de Saint François de Borgia. Voilà à peu près l'heureux état où la pénitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair : non seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre et matériel, mais encore il se porte à Dieu dans la prière sans effort, sans se faire violence, sans trouver d'obstacle à ce mouvement qui l'unit au centre de son repos : au contraire, il ne saurait s'en détacher qu'avec peine. C'est un tourment pour lui de se voir encore assujetti aux nécessités de la nature, d'être contraint de songer à autre chose qu'à son Bien-aimé, d'être embarrassé de quelque autre soin que de celui de lui plaire. Ne rappelons point ici le souvenir de nos misères ; elles ne sont que trop présentes à notre esprit. Nous nous plaignons tous les jours de notre peu d'application à la prière et de l'importunité d'un nombre infini de pensées, ou criminelles, ou frivoles qui se succèdent les unes aux autres sans nous donner presque un moment de relâche. Plaignons-nous plutôt du peu de soin que nous avons de purger notre cœur des affections terrestres et sensuelles ; plaignons-nous de nos passions mal mortifiées, du dérèglement et de la multiplicité de nos désirs. Saint François de Borgia, qui n'avait plus d'attachement que pour Dieu, n'avait pas de peine à lui donner toutes ses pensées ; au contraire, il ne pouvait, sans une réflexion très particulière, s'appliquer aux choses qui ne regardaient pas Dieu immédiatement, et, nonobstant tous les efforts qu'il faisait pour s'y rendre attentif, son esprit ne laissait pas de lui échapper très souvent et de l'abandonner au milieu des conversations et des affaires, sans

qu'il fût alors en son pouvoir de le faire revenir. Jusque-là qu'ayant un jour levé les yeux vers le ciel, comme par hasard, il demeura neuf heures entières en cette même posture, comme si son âme se fût absentée pour tout ce temps-là et l'eût laissé sans mouvement et sans vie !

On peut dire avec vérité que presque toute sa vie fut une oraison continuelle : nul objet, nulle occupation, nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il était en la présence de Dieu. Mais outre cette vue si constante du Créateur, présent et agissant en toutes choses, outre le temps qu'il prenait si souvent pour se redemander compte de ses actions et pour se confesser deux fois le jour, outre sept visites qu'il rendait chaque jour, en divers temps, à Jésus-Christ caché sur l'autel ; sans parler, ni de l'office divin qu'il récitait avec tant de dévotion et tant de respect, ni de la messe, qui ne durait pas moins de trois heures surtout lorsqu'il ne célébrait pas en public : outre tout cela, dis-je, il donnait à la méditation, tous les jours et en tout temps, six heures consécutives, sans interruption, à genou, tête nue, la face contre terre et la bouche même appliquée sur le pavé.

Que si vous me demandez avec quelle attention il faisait une si longue prière, je vous répondrai qu'elle était si grande et si forte que, le plancher sous lequel il priait ayant un jour fondu sur lui et une des poutres lui ayant fait une large plaie à la tête, ni le fracas d'une ruine si inopinée, ni la douleur d'une blessure si dangereuse, ni le sang qui en sortait en abondance ne fut

capable de le distraire ! Il priait une autre fois dans un carosse tandis que des chevaux fougueux l'emportaient avec furie au travers des halliers et des précipices. Ceux qui s'y trouvèrent avec lui se jetèrent promptement à terre pour sauver leur vie, Saint François de Borgia ne s'aperçut pas même de ce danger ; il continua sa prière nonobstant les secousses horribles dont il était agité et les cris effroyables de ceux qui le voyaient dans un péril si évident. Et ne croyez pas, Messieurs, que ce fût là quelque chose d'extraordinaire à son égard : tous les jours, durant le temps de son oraison, on entrait, on ressortait de sa chambre, on y faisait tout ce qu'on y pouvait avoir à faire, on s'y entretenait même tout haut avec autant de liberté que lorsqu'il était absent, tant on était persuadé qu'il ne pouvait être interrompu et qu'il perdait alors l'usage de tous les sens. Maintenant, que je vous explique ce qui se passait dans de si longs et de si fervents entretiens ; que je vous dise les grâces extraordinaires qu'il y a puisées, les caresses signalées qu'il y a reçues, c'est à quoi je ne crois pas qu'on s'attende, après ce que j'ai dit de l'amour que ce saint avait pour l'humilité. Un homme, qui souhaitait avec tant de passion d'être méprisé des autres hommes, n'avait garde de publier des faveurs qui lui auraient attiré la vénération de tout le monde. De toutes ces choses, on n'a pu savoir que ce qu'il n'a pu cacher.

Les lumières dont il était tout pénétré dans le temps de ces bienheureuses conversations se répandaient quelquefois hors de lui-même et produisaient un si grand jour que, non seulement les lieux les plus ténébreux en

étaient entièrement éclairés, mais qu'on n'en pouvait même soutenir l'éclat. Il a été vu en cet état plus d'une fois ; mais il y a bien de l'apparence que cela lui est arrivé souvent qu'on ne s'en est pas aperçu. Je ne vois pas à quel dessein il choisirait toujours le temps de la nuit, pourquoi il se plairait si fort dans les endroits les plus écartés et qu'il s'y fermerait même si soigneusement, lui qui avait si peu besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne voulait, par toutes ces précautions, s'empêcher d'être surpris dans de pareilles extases. Il disait lui-même qu'un quart d'heure de son oraison le récompensait bien de toutes les délices qu'il avait quittées pour l'amour de Jésus-Christ. C'est pour cela qu'il était surpris et qu'il se plaignait de son compagnon toutes les fois qu'il l'avertissait que les six heures étaient passées, s'imaginant toujours qu'il ne faisait encore que de commencer; c'est pour cela que, lorsqu'on avait oublié de l'avertir, il oubliait lui-même, et le repas, et et toutes ses autres affaires, de sorte qu'on le trouvait, à l'entrée de la nuit, au même lieu et dans la même posture où il s'était mis le matin pour prier Dieu.

Je ne parle point de la connaissance de l'avenir dont Dieu lui avait fait part en tant de rencontres. La Providence divine a permis que, sans y penser, il en ait donné des preuves très éclatantes qui sont marquées dans l'histoire de sa vie. Je ne parlerai point non plus de ces privilèges si singuliers, si propres des purs esprits, de pénétrer dans le fond des cœurs, de connaître ce qui se passe dans les lieux les plus éloignés, de voir les choses invisibles et spirituelles. Lorsqu'il eut la vue si long-

temps attachée au firmament, croyez-vous que, durant tout ce temps-là, son âme n'était occupée que de ce qui frappait ses yeux et qu'elle ne voyait point, au-delà des étoiles et de l'empirée, des objets dont il n'est pas permis à l'homme de discourir? On raconte qu'un jour, étant allé dans une église où l'on croyait que le Saint Sacrement reposait, il dit, en entrant, que Jésus-Christ n'était point sous les espèces qu'on y adorait. En effet, on trouva qu'elles n'avaient pas été consacrées. Ce n'est pas, comme je pense, qu'il découvrit rien alors que ce que tous les autres apercevaient, puisque, dans la vérité, il n'y avait rien dans cette hostie que ce qui paraissait à tout le monde. Il faut, au contraire, qu'il n'y vit pas ce qu'il avait accoutumé de voir dans toutes les autres, où sans doute le Sauveur lui apparaissait visiblement en son humanité sainte. C'était apparemment pour jouir d'un si beau spectacle qu'au temps de la messe on le voyait si appliqué à considérer ce Dieu invisible et qu'il le tenait deux heures entières entre ses mains avant que de communier.

En voilà bien assez, chrétiens Auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuse liberté dont cette âme jouissait, depuis que la mortification l'avait comme détachée de son corps. Il est inutile de vous représenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur et quelle allégresse elle quitta ce même corps, lorsqu'il plut à Dieu *de* l'en retirer entièrement. La mort peut bien être amère à ces hommes charnels qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir sur la terre, qu'à s'y attacher toujours davantage, qu'à multiplier leurs

chaînes et terrifier leur prison. Mais un saint qui ne possède rien dans le monde, dont l'âme ne tient plus au corps que par la seule volonté de Dieu qui lui défend de prévenir le moment qu'il a marqué et de séparer ce qu'il a uni; un saint, dis-je, qui est dans cette disposition, quelle nouvelle plus agréable peut-il recevoir que d'apprendre qu'il faut mourir? Saint François de Borgia était sur le fin d'un grand voyage qu'il avait entrepris par l'ordre exprès de Pie V, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui l'emporta. Comme il était assez près de Rome, il s'y fit porter pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses frères. Le pape, toute la cour, toute cette grande ville donna des marques d'une extrême douleur au premier bruit qui se répandit du péril où il était. Pour lui, il en versa des larmes de joie. Il chanta ce beau cantique que Siméon composa dans le Temple, lorsqu'il eut vu de ses yeux le Désiré des nations et l'Espérance d'Israël : *Nunc dimittis servum tuum Domine, secundum verbum tuum in pace.* Enfin, il voulut terminer une vie si chrétiennement par de solennelles actions de grâces, qu'il rendit à Dieu pour quelques inculants importants qu'il croyait avoir reçus de sa bonté. Cette dernière action mérite bien d'être considérée avec un peu plus de loisir; et il me semble que je ne saurais finir plus utilement ce discours qui se doit tout rapporter à l'édification de nos âmes.

Messieurs, ce grand saint avait reçu du ciel mille faveurs différentes qui pouvaient être le sujet de sa gratitude et de ses remerciements; il était vrai avec un esprit également pénétrant et solide, capable de soutenir les

plus grands emplois et de réussir dans les sciences les plus épineuses. Pour la noblesse, il était fils de Jeanne d'Aragon, petite fille du roi Ferdinand; sa maison s'était alliée deux fois aux rois d'Aragon, une fois aux rois de Naples et une fois aux rois de Navarre; il était parent de Charles-Quint et de Philippe II, frère de deux cardinaux, petit-neveu de deux papes. Les biens et les honneurs qu'il avait possédés dans le monde avaient répondu à l'éclat de sa naissance. Il avait eu d'un très heureux mariage des enfants fort accomplis qu'il laissait jouissant de la faveur d'un grand roi et des premiers emplois de l'Espagne. Il y avait peu de princes chrétiens dans l'Europe dont il n'eût gagné l'estime; et tout récemment, en son dernier voyage, il venait de recevoir des caresses extraordinaires de Charles IX, de Catherine de Médicis, du duc de Savoie et de celui de Ferrare, son neveu. Dans la religion, il avait passé par toutes les charges et mourait enfin supérieur général de toute sa compagnie. Mais hélas! que tout cela paraît peu de chose à un homme qui se meurt et qu'alors on se croit peu obligé à Dieu de ces sortes de biens dont on ne peut rien emporter en l'autre monde! Non, Messieurs, il ne pense point à remercier Dieu, ni de ses talents naturels, ni du haut lustre de sa famille, ni de ses richesses passées, ni de la faveur des grands de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans son ordre; il le remercie de ce qu'il a eu le bonheur de vivre dans la pauvreté, de ce qu'il a le bonheur de mourir pauvre; il le remercie, non des honneurs qu'il a possédés, mais de ceux qu'il a fuis avec sa grâce et de ce qu'il n'a pas permis que le monde le tirât de l'état

d'humilité et de mortification où il achève enfin ses jours.

Il est vrai qu'il n'y pas lieu de s'étonner beaucoup de le voir, à cette dernière heure, dans des sentiments qu'il avait eus à la fleur de l'âge, mais de le voir à la mort rendre grâces pour des bienfaits qu'il avait toujours demandés durant sa vie. Savez-vous, chrétiens Auditeurs, que vous-mêmes, lorsque vous serez au même état, vous-mêmes, dis-je, n'aurez pas d'autres pensées? Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établissement et la conservation de votre fortune; tous vos vœux, toutes vos prières tendent à faire réussir divers desseins de vanité, d'ambition, d'avarice, à vous guérir des maux que vous souffrez, à détourner ceux qui vous menacent, à attirer la prospérité dans votre maison. Je ne sais pas si Dieu vous exaucera; mais je sais bien que ce ne sera pas pour avoir obtenu de pareilles grâces que vous le remercierez en mourant. Au contraire, si son aimable Providence vous a retenus dans l'obscurité et dans la misère, s'il vous a ôté les moyens de vous perdre, en vous ôtant des biens dont vous auriez pu faire un mauvais usage; s'il vous a ouvert le chemin du paradis, en vous faisant entrer, quoique malgré vous, dans celui des croix; en un mot, s'il vous a arraché de force ce dont vous n'aurez pas voulu vous détacher, quelle reconnaissance ne lui témoignerez-vous point à ce dernier moment où vous commencerez à connaître combien toutes ses rigueurs vous auront été avantageuses! *Lætati sumus*, direz-vous alors avec le prophète, *lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Oui, mon Seigneur, je commence à compter pour les plus beaux jours de ma vie ces jours où vous avez bien voulu me visiter et me frapper de votre main paternelle : ce jour de honte et de confusion, où la perte entière de mon honneur me dégoûta de la vanité et me fit penser à recouvrer votre grâce ; ce jour de désolation et de larmes où, en m'ôtant la personne du monde que j'aimais le plus, vous disposâtes mon cœur à n'avoir jamais de passion que pour vous plaire. Mon Dieu, les heureuses années, que ces années stériles et maudites en apparence, qui m'ont obligé de retrancher le luxe et les délices de ma table et m'ont guéri du trop de confiance que j'avais aux créatures ! Les belles années, que ces années de maladie et de langueur qui, en effaçant les traits de je ne sais quelle beauté, m'ont affranchi tout d'un coup de mille pièges que l'enfer tendait à mon innocence ! Les belles années, que ces années de deuil et de veuvage, qui m'ont banni des compagnies et des assemblées, qui m'ont inspiré la componction et le désir de ne penser à l'avenir qu'à mon salut éternel ! *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Il est vrai, Seigneur, nous n'avons pas autant de courage que notre saint pour vous demander, comme il a fait, des croix et des maladies, le mépris et la pauvreté ; mais vous savez mieux que nous ce qui nous est nécessaire : ayez pitié de notre faiblesse et de notre aveuglement. Ce sont des biens que nous vous demandons : donnez-nous-en de véritables, donnez-nous-en de solides. Ou fermez l'oreille à nos prières, ou accordez-

nous quelque chose dont nous vous sachions gré à la mort, quelque chose dont nous vous rendions d'éternelles actions de grâces dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

XL^e SERMON

SERMON

POUR LE

JOUR DE SAINT ETIENNE

Premier Martyr

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Saint Etienne ayant prié pour ses ennemis, il s'endormit au Seigneur.

(*Aux Actes des Apôtres*, c. 6).

Saint Etienne a été un parfait exemple de charité, et le premier exemple de la charité parfaite

Voilà, Messieurs, jusqu'où peut aller la charité du christianisme la plus excellente : aimer entre les hommes jusqu'à ses propres ennemis, aimer Jésus-Christ jusqu'à lui sacrifier sa propre vie ; l'amour ne saurait avoir, ni plus d'étendue, ni plus de force. De sorte que, s'il est vrai, comme l'assure le Vénérable Bède, que le nom d'Etienne n'est pas un nom grec, comme plusieurs l'ont pensé, mais un nom hébraïque dont la racine signifie *règle* ou *modèle*, on ne peut donner de louange à Saint Etienne qui soit, ou plus véritable, ou plus propre, que

de dire qu'il a été comme le modèle et l'idée de la charité chrétienne.

Mais ce qui lui rend cet éloge plus particulier, c'est qu'il a été le premier de tous les chrétiens qui ait porté cette vertu à ce haut point de perfection. Je sais que c'est une vue assez ordinaire aux faiseurs de panégyriques de nous proposer ceux qu'ils louent comme les modèles des vertus qu'ils ont pratiquées, soit qu'ils en aient possédé quelqu'une en un degré souverain, soit qu'ils en aient donné le premier exemple. Mais à l'égard de la charité, nul ne peut disputer ces avantages à notre saint, puisqu'il a appris à tous les chrétiens jusqu'où elle pouvait aller, avant qu'il l'eût pu apprendre de personne.

Cette proposition renferme deux vérités que nous allons examiner dans les deux parties de ce discours : la première, que Saint Etienne a été un parfait exemple de charité; et la seconde, qu'il a été le premier exemple de la charité parfaite. J'entreprends cet éloge avec d'autant plus de plaisir que je travaille sur un fond solide et inébranlable. On ne me reprochera point d'avoir composé moi-même mon héros et d'avoir tracé une idée de la charité qui n'est qu'une pure idée. Je ne dirai rien dont le Saint Esprit ne me soit garant ; c'est lui-même qui a bien voulu dicter la vie de notre saint, laquelle est rapportée bien au long dans les Actes des Apôtres. De sorte que, quelque incroyable que puisse paraître ce que je vais dire, il ne sera pas même permis d'en douter. Adressons-nous auparavant à la Sainte Vierge, lui disant avec l'ange : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Dès que le Saint Esprit fut descendu sur les disciples du Sauveur, on ne saurait dire avec quel succès ils portèrent partout le feu dont ils avaient été remplis. Jamais on n'a vu des conversions qui fussent tout ensemble, et si promptes, et si parfaites : une seule prédication suffisait pour gagner quatre mille hommes à Jésus-Christ ; et, de tous ceux qui se soumettaient à l'Evangile, il n'y en avait pas un seul qui n'embrassât à même temps les plus difficiles conseils. A peine avaient-ils reçu le baptême qu'ils vendaient tout ce qu'ils avaient de biens pour en remettre le prix entre les mains des apôtres et pour se ranger eux-mêmes entièrement sous leur conduite. Toute l'Eglise n'était donc alors qu'une nombreuse et florissante famille où régnait l'amour et la paix, parce que la cupidité en était bannie et que tous ceux qui la composaient avaient renoncé jusqu'au soin de leur propre subsistance. Il n'y avait point alors de pauvres parmi les chrétiens, parce qu'il n'y avait point de riches. Tous les biens étaient communs ; ceux qui étaient nés dans une condition vile et méprisable n'avaient pas occasion de rougir de leur indigence, et les autres, qui s'étaient volontairement dépouillés de toutes choses, faisaient même gloire de leur pauvreté. On ne songeait qu'à faire régner Jésus-Christ. Tout le monde était appelé à retracer en soi-même ses divins exemples, et le souvenir encore tout récent de sa vie et de sa mort leur donnait des pen-

sées si contraires à celles que le monde a coutume d'inspirer, que la douleur, le mépris, l'ignominie faisaient toutes leurs délices. Qu'êtes-vous devenus, bienheureux temps, beaux jours de la gloire de notre Mère, siècle de grâces et de bénédictions! Hélas! où est-ce que nous trouverons les successeurs de tant de saints que vous avez enfantés? D'où vient qu'on dégénère à mesure qu'on se multiplie? D'où vient que le service de Jésus-Christ est plus négligé depuis que le nombre de ses serviteurs est plus grand et qu'on ne trouve presque plus de christianisme dans le monde, aujourd'hui que tout le monde est chrétien?

Ce fut en ce temps-là, chrétiens Auditeurs, que le nombre des fidèles croissant tous les jours, et les apôtres se trouvant accablés d'occupations, ils résolurent de se décharger de l'administration des biens temporels et de confier à d'autres mains le soin de pourvoir aux nécessités des veuves, lesquelles faisaient alors une des plus considérables et des plus saintes parties de l'Eglise. On ne manquait pas de sujets très sages et très vertueux qui auraient pu s'acquitter dignement de cet emploi ; les septante-deux disciples ne s'étaient pas encore séparés et, parmi ceux qui avaient suivi les apôtres depuis l'Ascension du Sauveur, il y en avait sans doute plusieurs à qui l'âge et l'expérience donnaient un grand avantage sur les plus jeunes. Cependant ce fut sur un jeune homme que tomba ce choix de si grande conséquence. L'intendance et l'administration de tout ce que possédaient les fidèles, la conduite de toutes les veuves chrétiennes fut donnée à un jeune Grec d'environ trente-

trois ans, le mieux fait qui fût pour lors en Jérusalem, le plus beau même, si nous en croyons Saint Augustin, qu'on ait vu sur la terre après le Sauveur du monde, et qui, outre les charmes de sa personne, possédait encore toutes les grâces du discours.

Oui, Messieurs, lorsque Saint Etienne fut nommé pour être premier diacre, il avait toutes ces qualités qui devaient être comme autant d'obstacles à son élection : *Stephano Martyri*, dit Saint Augustin, *et pulchritudo erat corporis, et flos ætatis, et gratia sermocinantis.* Il était bel homme, il était éloquent, il était jeune et, néanmoins, il avait tant de lumières et tant de discrétion, sa vertu était si établie et si reconnue qu'on n'hésita point à le choisir. Ce fut par un consentement universel, sur le témoignage et à l'instance de toute l'Eglise, que cette charge lui fut confiée. De toute cette multitude de fidèles, dont il fallait avoir l'approbation, il ne parut trop jeune à personne. Son administration l'allait engager à traiter et converser presque continuellement, non seulement avec des femmes, mais avec des veuves, c'est-à-dire avec des femmes qui seraient en quelque sorte en sa puissance et qui dépendraient de lui pour tous les besoins de la vie. Il n'y eut personne qui ne le jugeât assez fort pour le faire sans péril. On ne douta point que sa vertu ne le dût mettre hors d'atteinte à tous les traits de l'ennemi, et la beauté, qui cause souvent bien du désordre sans qu'on y pense, la beauté, dis-je, était accompagnée en lui d'une si grande modestie que, quoiqu'elle dût être exposée aux yeux de tant de personnes d'un autre sexe, on ne crut pas qu'elle pût jamais donner à per-

sonne que de très chastes pensées. Je ne sais, Messieurs, quel est votre sentiment, mais quand je n'aurais jamais appris de ce saint que ce que je viens de dire, il ne laisserait pas de passer dans mon esprit pour un saint du premier ordre. Il fallait qu'il eût vécu d'une manière bien irréprochable, bien édifiante, pour avoir, à son âge, si bien persuadé tout le monde, et de sa prudence, et de son invincible pudeur.

Mais tout cela ne regarde point encore sa charité, à laquelle néanmoins j'ai destiné cet éloge. Messieurs, cette vertu commença à paraître dans l'acceptation de ce même emploi dont nous venons de parler. Cet emploi était pénible, épineux, délicat ; il traînait avec soi mille soins capables d'embarrasser les plus habiles. Il fallait songer à l'entretien d'un peuple entier, composé de plusieurs milliers d'hommes et de femmes de diverses nations, de tous états, de tous âges. Il l'accepta toutefois, et par le désir de servir ses frères, et même par le zèle qu'il avait pour la gloire de Jésus-Christ. Oui, ce fut à la gloire de Jésus-Christ, aussi bien qu'au service de ses frères, que Saint Etienne sacrifia son repos et toutes les douceurs qu'il pouvait goûter dans une vie moins occupée.

Les apôtres étaient détournés du ministère de la parole par la distribution des vivres et des habits ; ils ne pouvaient désormais partager leurs soins à ces deux emplois, sans s'exposer à s'acquitter faiblement de l'un ou de l'autre. Ils font même entendre aux chrétiens qu'ils seront contraints d'abandonner la prédication de l'Evangile, si l'on ne les décharge de toute autre économie.

C'est pour cela qu'ils demandent des diacres; car il n'est pas juste, disent-ils, que nous cessions de prêcher la parole de Dieu pour prendre le soin des tables : *Non est æquum, nos derelinquere verbum Dei et ministrare mensis.* Saint Etienne pouvait-il donner une preuve plus solide de son amour envers Jésus-Christ que de prendre sur soi ce pénible soin, afin que les apôtres fussent libres pour publier la résurrection et la divinité de leur Maitre? Si Saint Paul lapida notre saint par les mains de tous les Juifs, parce qu'il garda les habits dont ces inhumains auraient été embarrassés en cette action, ne peut-on pas dire que Saint Etienne prêcha Jésus-Christ par la bouche de tous les autres disciples, puisqu'en les déchargeant de la dispensation des biens temporels, il les délivrait d'un embarras capable d'arrêter leur zèle?

Ne croyez pas, toutefois, que désormais sa charité se borne précisément à pourvoir les fidèles des choses nécessaires à la vie. C'était bien de quoi occuper raisonnablement un homme tout entier, puisque les apôtres n'avaient pas cru qu'en le faisant il leur dût rester du loisir pour quelque autre chose. Mais l'amour ne se rassasie point de travaux et de fatigues. Il donne des forces, il trouve du temps pour tout. Il faut nécessairement qu'il se produise en plusieurs lieux, qu'il éclate en mille manières. Oui, Messieurs, après qu'il s'est acquitté au gré de tout le monde des fonctions de sa charge, le saint diacre trouve encore, et des forces, et du temps pour travailler d'une autre manière pour la gloire de son Maitre et pour le bien de ses frères. Il s'insinue dans leurs assemblées, il se mêle parmi les Juifs, il ne cesse

de les inviter à reconnaître leur Libérateur, il ose même défier les plus savants et entrer tout seul en dispute contre tous les docteurs qui se rendaient à Jérusalem de toutes les synagogues du monde. Il fait même tous les jours de grands miracles pour autoriser sa doctrine : *Faciebat signa et prodigia magna in populo.* Quel fruit n'aurait-il pas fait parmi ces maîtres de la loi, si leur orgueil n'avait empêché l'effet de son zèle ! Il les combat de tant de raisons, il les presse avec tant d'ardeur, il leur répond avec tant de suffisance, qu'il leur ferme à tous la bouche, qu'il les couvre de confusion, qu'il les oblige enfin de se retirer.

Ils ne peuvent résister, dit Saint Luc, à la sagesse et à l'esprit qui parle par sa bouche : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* Mais, hélas ! ils ne résistent que trop à l'esprit qui leur parle au cœur et qui les porte à la pénitence. Que faut-il donc encore pour les convertir ? Les voilà convaincus, réduits au silence, forcés d'avouer leur faiblesse par leur retraite ; ils sont enfin détrompés. Mais comment obliger des orgueilleux à confesser qu'ils s'étaient trompés effectivement et qu'ils ont eu moins de lumières que ceux qui leur font connaître la vérité ? Voyant qu'ils ne peuvent tenir contre tant d'éloquence et tant de savoir, au lieu de se rendre à la vérité connue, ils prennent la résolution d'éteindre le flambeau qui la leur découvre malgré eux. Pour cela ils ont recours à la calomnie, ils subornent divers accusateurs et faux témoins, ils émeuvent le peuple, ils préviennent les anciens et leur inspirent tout leur venin. Au premier bruit des horribles blas-

phèmes qu'on lui impute, on court sur lui de toutes parts, on le saisit, on l'entraîne devant les juges pour entendre l'arrêt de sa condamnation. Sa charité n'avait point encore paru si héroïque qu'elle se fit voir alors.

Il entra dans le conseil, suivi de la populace en furie et de tout ce qu'il y avait de savants parmi les Juifs, et là, se réjouissant d'avoir enfin trouvé une occasion digne de son zèle, oubliant le péril qui le menace, au lieu de songer à sa justification, il ne pense qu'à profiter de l'attention qu'on lui donne pour prêcher Jésus-Christ crucifié. Nous avons, dans les *Actes des apôtres*, tout le discours qu'il fit en cette rencontre. Bien loin de ménager ses farouches auditeurs pour les adoucir, il se met à leur raconter l'histoire de leur perfidie et de l'ingratitude de leur nation ; il leur fait un long récit des promesses qui avaient été faites à leurs ancêtres, des faveurs qu'ils avaient reçues de Dieu et de la manière brutale et cruelle dont ils avaient traité ses plus fidèles serviteurs. Puis, étant enfin arrivé à Jésus-Christ, élevant sa voix et s'adressant à cette nombreuse assemblée : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, Spiritui Sancto resistitis :* Dures Ames, païennes et indociles, jusqu'à quand résisterez-vous au Saint Esprit? *Sicut patres vestri, ita et vos :* Vous ne valez pas mieux que vos parents ; vos pères ont persécuté tous les prophètes; ils se sont souillés du sang de ceux qui leur annonçaient le Messie ; mais il était réservé à votre cruauté de tremper vos mains dans celui du Messie même et de crucifier un Dieu : *Occiderunt eos, qui prænunciabant de adventu Justi, cujus vos nunc proditores et homicidæ fuistis.* Tou-

tefois, c'est en vain que vous avez espéré de vous garantir, par sa mort, des supplices dont il vous a menacés; il est ressuscité malgré toutes vos précautions; il est vivant, il règne et il règnera durant tous les siècles.

Puis, levant les yeux au ciel : Je le vois, dit-il, cet Homme-Dieu, debout à la droite de son Père, revêtu de sa gloire et de sa toute-puissance : *Ecce video cœlos apertos, et Filium stantem a dextris virtutis Dei.* Ce discours excita d'étranges mouvements dans l'esprit de tous ceux qui l'entendirent. Chaque parole leur perçait le cœur. L'historien sacré dit que, tandis qu'il le prononçait, les Juifs crevaient de dépit, qu'ils étaient comme enragés, frémissant et grinçant les dents contre le saint. On aurait dit que c'était une troupe de bêtes féroces qu'Étienne essayait de dompter, en les piquant jusqu'au vif et les harcelant en mille manières, ou des esclaves mutinés qu'il châtiait avec le fléau de son éloquence, tandis qu'il les tenait comme enchaînés par le respect que leur imprimait sa présence et son courage.

Voilà, Messieurs, quelle est sa force et son intrépidité. Il est aisé de remarquer, en cette action, la grandeur de son amour envers le Sauveur du monde. Mais peut-être n'est-il pas si facile d'y découvrir sa charité pour ses frères? A entendre les paroles dures et outrageuses dont il se sert, qui ne croirait, dit Saint Augustin, qu'il est en colère, et que c'est la haine qui le fait parler? *Quis non crederet iratum? Quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat : Dura cervice,* et le reste. Mais cette colère était un effet du zèle ardent qu'il avait pour leur salut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes

et tous les autres emportements de paroles sont communs à la haine et à l'amour, avec cette différence que la haine ne les emploie que lorsqu'elle est faible et passagère et que l'amour ne s'en sert que lorsqu'il est violent. Oui, dit ce Père, le fiel, que son cœur répandait si abondamment par sa bouche, coulait d'une source inépuisable de douceur. Il s'échauffait beaucoup, parce qu'il aimait beaucoup ; il en vint contre eux jusqu'à la cruauté, parce qu'il voulait mettre tout en usage pour les guérir : *Ferox cor, lene cor clamabat et amabat, sæviebat et salvos fieri volebat.*

Ce n'est pourtant pas encore ici cette charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, chrétiens Auditeurs, pour porter l'amour à son comble, et c'est ce que va faire Saint Étienne avec une constance inouïe. Représentez-vous donc cette multitude enragée qui, ne pouvant plus supporter les reproches de ce grand saint, l'interrompt tout d'un coup par d'horribles cris et se jette sur lui avec furie, comme pour le mettre en pièces. Ils le poussent, ils le trainent hors la ville, et là, jetant leurs habits et s'armant de pierres et de cailloux, ils fondent sur lui tous à la fois et le lapident cruellement. Il est aisé de juger du nombre et de la force des coups par le nombre de ses bourreaux et par la fureur dont ils étaient animés. Mais pourrez-vous bien croire qu'il essuie cette grêle épouvantable, sans être porté par terre, sans être ébranlé le moins du monde ? Le voilà déjà tout meurtri, tout brisé, tout couvert de sang ; il n'a plus qu'un moment de vie, il se meurt, et néanmoins il est encore debout. Il se soutient encore en cette posture

pour faire voir que son amour est encore plus fort que la haine de ses ennemis, qu'il est même plus fort que la mort.

En effet, ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend et en vient à bout. Oui, Messieurs, l'amour l'oblige enfin de plier et de fléchir les genoux pour obtenir, par une prière plus humble, la grâce de ses barbares persécuteurs : *Positis autem genibus, clamabat voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* S'étant mis à genoux, il cria d'une voix fort haute : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ; oubliez l'injustice qu'ils commettent en mon endroit ; ne les en punissez pas, Seigneur ; au contraire, donnez-leur de nouveaux secours pour se convertir ; guérissez leur aveuglement ; ne permettez pas qu'ils périssent : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Quel changement, s'écrie un Saint Père ! Est-ce bien là ce hardi jeune homme qui, tout à l'heure, traitait d'une si grande hauteur, et ses accusateurs, et ses juges, cet homme qui a osé braver tout le sénat et toute la synagogue, qui s'est déchaîné contre les pères et contre les enfants, qui s'est emporté avec tant de chaleur, pour ne pas dire avant tant d'aigreur et d'amertume ? D'où vient qu'il paraît ici si différent de lui-même, qu'il supplie, qu'il demande grâce pour ceux qu'il corrigeait tantôt avec tant de sévérité ? *Ubi est tuum illud : Dura cervice ? Hoc est totum quod clamabat, hoc est totum quod sæviebat.* Que sont devenus ces termes si forts dont vous vous serviez pour confondre vos adversaires ? Quoi ! tant de bruit, tant de colère se réduit enfin à prier pour eux ? En voici la raison : c'est que, pour lors, il considérait les

Juifs comme les ennemis de Jésus, et, présentement, il ne voit en eux que ses propres ennemis. Dans le conseil, il s'agissait de la gloire de son Maître, et l'on n'en veut ici qu'à sa vie.

Je voudrais bien, Messieurs, que, pour comprendre ce qu'il y a de grand dans cette action, vous rappellassiez pour un moment en votre mémoire ce qui se passe en votre cœur, lorsque quelqu'un vous offense. Prier de sens froid pour une personne qui ne nous aime pas, pour un homme qui nous méprise et qui nous traverse dans nos desseins, qui est envieux de notre bonheur, se ressouvenir de lui à l'oratoire, faire des instances à Dieu pour lui obtenir quelque grâce signalée, mon Dieu, que cela est beau, que cela est magnanime, que cela est digne d'un grand cœur, d'un cœur véritablement chrétien ! Mais, s'humilier devant le Seigneur pour un ennemi qui vous frappe, qui vous roue de coups, qui vous arrache la vie, et le faire au même temps que vous recevez un traitement si inhumain, dans ce temps où toute la nature a coutume de se troubler, où toutes les passions se soulèvent, où la raison n'est plus écoutée, où les lois mêmes se taisent et nous pardonnent les plus grands excès, pensez-vous que la charité puisse faire quelque chose de plus héroïque? Saint Étienne aperçoit mille bras tournés contre lui, il les voit lancer avec furie les cailloux dont ils sont armés ; il lit, dans leurs yeux et sur leur visage, la haine et la rage de leur cœur ; il la sent encore mieux dans les rudes coups qui le blessent, qu'il reçoit en même temps à la tête, à la face, à la poitrine, dans les flancs, devant,

derrière, sans relâche, sans intervalle. Quand je ne dirais autre chose, sinon qu'il est calme au milieu de cette tempête, qu'il expire dans ce supplice avec la même tranquillité que les autres hommes ont coutume de s'endormir, *Obdormivit in Domino*, sans qu'il s'élève en son âme nul désir de vengeance, nul ressentiment, nulle agitation, nul trouble; n'y aurait-il pas lieu d'admirer son invincible constance? Mais je dis bien davantage, chrétienne Compagnie; je dis que, dans ce même temps, son cœur est rempli d'un amour ardent et sincère, qu'il s'attendrit sur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent; enfin, qu'il se prosterne contre terre, qu'il élève sa voix pour être entendu du Père des miséricordes, et lui demande pardon de tout le mal qu'ils lui font souffrir. Et, afin qu'on ne croie pas que ce n'est qu'une grimace, ou qu'il ne prie que froidement, c'est que, sans parler des autres que nous ignorons, Saint Paul qui était le plus zélé de tous ses persécuteurs, le grand et l'incomparable Saint Paul, a été le fruit de cette prière. *Si sanctus Stephanus non orasset*, dit Saint Augustin, *Ecclesia Paulum non haberet*: si Saint Étienne n'eût point prié, il n'y aurait jamais eu de Saint Paul dans l'Église.

Voilà, ce me semble, un parfait exemple de la charité parfaite. Se consacrer à un emploi fort pénible pour en décharger les apôtres de Jésus-Christ et pour servir les fidèles, s'appliquer avec zèle et au péril même de sa vie à faire connaître le Sauveur et à détromper sa nation; enfin, mourir pour son Maître et prier en mourant,

pour ses ennemis : n'est-il pas vrai, Messieurs, qu'on ne peut porter plus loin les deux devoirs de la charité chrétienne ? Est-il nécessaire de montrer que c'est le premier exemple que le christianisme ait donné de cette sublime vertu ? Il ne me sera pas malaisé de vous le faire comprendre. C'est la seconde partie de ce discours : mais je la coupe en deux mots.

SECONDE PARTIE

La charité chrétienne, à ne considérer précisément que ce qu'elle a ajouté à l'ancienne Loi, a deux parties essentielles : l'amour du Sauveur et l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que Saint Étienne a porté l'un et l'autre de ces amours à la plus haute perfection. Il reste à examiner s'il a été le premier qui ait été parfait en l'un et en l'autre. Pour la première partie, il ne peut pas y avoir de difficulté que le martyre est le comble de la charité parfaite ; et l'Église reconnaît Saint Étienne pour le premier de tous les martyrs. Mais je ne sais si nous avons jamais bien conçu combien cette qualité lui est glorieuse. Il est bien aisé de mépriser la mort, après que dix ou douze millions de chrétiens l'ont surmontée et qu'ils ont, pour ainsi dire, émoussé tous les instruments de la cruauté. Je ne m'étonne pas qu'on appréhende peu les supplices, après qu'on a vu des vieillards, des femmes, de jeunes enfants endurer avec constance et chanter au milieu des feux. Qui n'aurait honte de

reculer, à la vue des Agnès et des Catherines? On apprend enfin, par l'expérience des autres, que les plus cruels tourments ne sont pas insupportables. On en vient jusqu'à se jouer de ce qui, d'abord, avait causé de l'effroi. On admire l'intrépidité de cet homme qui osa le premier s'embarquer sur l'Océan. On dit qu'il fallait qu'il eût un cœur de chêne ou de bronze. Mais il faudrait être bien lâche aujourd'hui pour appréhender de monter sur un vaisseau. Saint Étienne n'avait point d'exemple qui l'encourageât à donner sa vie pour Jésus-Christ; nul apôtre, nul disciple n'avait encore résisté jusqu'au sang; on n'avait point encore vu ces admirables prodiges que Dieu a faits, depuis, si souvent pour soutenir la foi de ceux qui souffraient pour son amour, ou pour adoucir la rigueur de leurs supplices, ou pour les en délivrer même entièrement. Les temples magnifiques qu'on a érigés, depuis, à l'honneur de tant de martyrs : les riches autels qu'on a consacrés à leur mémoire : la vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers, tout cela, Messieurs, a donné à la mort une face bien différente de ce qu'elle devait avoir, lorsque Saint Étienne s'y exposa.

Il est vrai que Jésus-Christ avait été crucifié. Mais c'était la difficulté de se faire lapider pour un homme crucifié et rendu infâme par ce supplice. Il y aurait eu moins de peine à mourir pour lui, lorsqu'il était encore vivant et que, par son éloquence et par la réputation de sa vertu, il attirait après soi toute la Judée. Jésus-Christ était mort, il est vrai; mais cette mort, bien loin de porter quelqu'un à défendre sa divinité, avait scandalisé

toute la terre; elle avait fait oublier ses plus grands miracles, elle avait dissipé, elle avait ébranlé, disons-le franchement, elle avait renversé tous ses disciples. Il fallait une grande foi pour vouloir bien mourir en faveur d'un homme mort, personne ne l'ayant encore osé faire, et les plus zélés d'entre ses amis ayant refusé, dans l'occasion, de lui donner cette preuve de leur créance.

Pour la prière en faveur des ennemis, je n'ignore pas qu'elle nous avait été enseignée par Jésus mourant. Je dis seulement que notre saint diacre a été le premier qui ait mis en pratique une si sublime leçon. S'il a été prévenu, ce n'a pu être que par un Dieu ; et il a fait voir qu'il n'était pas impossible de le suivre. Car, Messieurs, l'exemple était un peu bien fort pour des hommes, si Saint Étienne ne nous eût appris qu'il n'était pas inimitable. L'aversion extrême que nous avons tous naturellement pour nos ennemis nous aurait fait considérer cette action du Sauveur comme une action purement divine; on l'aurait comptée parmi ses plus grands miracles. En effet, ce fut cette action qui persuada les plus obstinés d'entre les Juifs de la divinité du Sauveur. Ces opiniâtres, que la guérison de tant de malades, que la résurrection même des morts n'avaient pu toucher, se rendirent à cette preuve; ils crurent qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût pardonner si généreusement à de si cruels persécuteurs : *Vere Filius Dei erat iste.* De sorte que cet exemple était bien plus capable de donner de l'admiration que de porter les hommes à l'imiter. Une chose qui n'avait jamais été faite que par un Dieu, était,

à notre égard, comme si elle n'avait jamais été faite; et, dans ce sens, on peut dire que Saint Étienne nous en a donné le premier exemple, puisqu'il a humanisé, pour ainsi dire, en sa personne celui que nous avions reçu du Verbe Incarné.

Quelle gloire pour vous, grand Saint, illustre Martyr de Jésus-Christ, de nous avoir tracé, en votre vie et en votre mort, le premier et le plus parfait modèle de la plus parfaite des vertus chrétiennes ! Quelle gloire d'être allé si loin, sans guide et par des routes si rudes et si élevées ! Mais quelle honte pour nous, si nous hésitons à entrer en ces mêmes voies, présentement qu'elles ont été si battues et qu'elles sont encore si fréquentées ! Je ne parle pas du martyre, parce que, tandis que nous aurons des princes aussi justes, aussi doux, aussi pacifiques, aussi ennemis du sang et de la cruauté que ceux que la Providence nous a donnés, il n'y a pas trop d'apparence que nous ayons des occasions de mourir pour notre foi. Mais, pour l'amour des ennemis, pouvons-nous désormais alléguer quelque prétexte, après que tant de personnes de toutes conditions nous ont fait voir ce que nous pouvons avec la grâce ? Combien de généreux confesseurs ont baisé, ont embrassé les bourreaux qui les déchiraient ! Combien de mères vertueuses ont protégé les meurtriers de leurs enfants ! Combien de vrais braves ont été les premiers à se jeter aux pieds de ceux qui les avaient cruellement outragés ? Combien d'innocents ont chargé de bénédictions ceux qui les avaient opprimés par leurs calomnies ! Combien de misérables réduits à la plus

extrême pauvreté sollicitent, tous les jours, la miséricorde divine de combler de grâces spirituelles ceux qui les ont dépouillés de tous leurs biens temporels! Oui, mon Dieu, vous le savez, il y a encore aujourd'hui de ces grandes âmes, et vous ne permettrez pas qu'il en manque jamais dans votre Eglise : *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* C'est pourquoi, mes Frères, étant environnés d'une si grande foule d'exemples qui seraient comme autant de témoins qui, quelque jour, nous reprocheraient devant Dieu notre dureté, courons par la patience dans la carrière qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité, en pardonnant les petits maux qu'on nous fait; n'opposons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincère et des prières ferventes; souvenons-nous que de tous les moyens qui peuvent assurer notre salut, il n'en est point de plus infaillible que celui-ci. Dès que vous avez un ennemi, vous êtes l'arbitre de votre fortune et le maître absolu du cœur de Dieu. Le péché vous avait attiré toute la haine du Seigneur, et, comme vous êtes entièrement en sa puissance et à sa discrétion, vous aviez sujet de vous attendre à une vengeance terrible. Mais quelqu'un vous a-t-il offensé? Vous persécute-t-on avec injustice? Le Seigneur en soit béni mille et mille fois. C'est comme un ôtage qui vous tombe heureusement entre les mains et qui vous répondra à l'avenir de la conduite de Dieu à votre égard. Non seulement vous pouvez vous délivrer des mains de la justice divine, comme par échange; vous pouvez encore obliger sa bonté à vous traiter fort

humainement, selon que vous userez envers ceux qui vous maltraitent.

Comment vous plaît-il que le Seigneur se conduise désormais avec vous? Voulez-vous qu'il oublie tous vos désordres? Voulez-vous qu'au lieu de punir votre ingratitude, il vous comble de nouveaux bienfaits? Ne vous suffit-il pas qu'il vous pardonne? Seriez-vous bien aise qu'il changeât en amour toute la haine qu'il avait conçue? Il ne tiendra qu'à vous seul. Vous n'avez qu'à prendre ces sentiments pour la personne qui vous a choqué, c'est un article de foi, que Dieu fera pour vous tout ce que vous aurez fait pour elle : *Qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* Depuis cet affront, depuis cette calomnie, depuis cette violence qu'on vous a faite Dieu vous a établi le juge de vos propres dérèglements, dit Saint Jean Chrysostôme : *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum.* C'est à vous à dresser la minute de votre arrêt : le Seigneur s'est obligé à la suivre de point en point. Faites-lui voir, en votre ennemi, la manière dont vous souhaitez qu'il vous traite. *Si pauca dimittis, pauca dimittuntur; si plura, plura; si ex corde dimittis et sincere, eodem pacto tibi Deus dimittit; si præter veniam datam etiam eum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur.* Si vous pardonnez peu, on vous pardonnera quelque chose; si vous pardonnez davantage, vous recevrez un pardon plus étendu; si c'est sans réserve et du fond du cœur, le Seigneur oubliera toutes vos infidélités et vos plus noires perfidies; enfin, si de l'oubli des injures vous passez jusqu'à aimer ceux qui en sont les auteurs, attendez-vous à un amour très

sincère du côté de Dieu et ne doutez point que vous ne possédiez ses bonnes grâces : *Eodem modo erga te Deus afficietur.*

D'où vient donc que je m'afflige si fort, quand on m'offense ? Que veulent dire ces tristesses, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportements, ce désespoir où me jette la moindre parole, le moindre tort que je reçois de mon prochain ? D'où vient que j'en perds l'appétit et le sommeil, que rien n'est capable de me consoler qu'une cruelle et prompte vengeance ? D'où vient que je ne puis souffrir qu'on me parle de pardonner ? Que je tiens pour ennemis tous ceux qui refusent de flatter ou même de servir ma passion ? *Quare contristatus incedo, dum affligit me inimicus* ? Si j'avais un peu de véritable amour pour moi-même, si j'avais mon salut un peu à cœur, si je redoutais la colère de mon Dieu autant qu'elle est redoutable, quelle serait ma joie, quand on m'offense, de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre ressentiment et que, si je puis en être le maître, je m'en vais régler à mon gré ma destinée !

Hélas ! Seigneur, nous n'y avons jamais bien fait réflexion. Mais, puisque cela est vrai, puisque c'est une vérité dont on ne peut douter sans renoncer le christianisme, que vous serez tel envers nous que nous serons envers ceux qui nous haïssent, puisque je suis certain que votre cœur doit à cet égard suivre tous les mouvements du mien, Seigneur, vous le voyez, ce cœur, vous en découvrez jusqu'aux plus sombres replis; vous m'êtes témoin qu'il n'y reste, ni fiel, ni aigreur contre

personne. Pour obtenir le pardon de tant de crimes dont je suis coupable, pour l'obtenir sûrement, indubitablement, il ne faut que pardonner à mon ennemi. Je lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais sans feinte, sans réserve. Vous me promettez de m'aimer autant que je l'aimerai. Quoi! mon bon Maître, tout misérable que je suis, tout indigne que je suis de votre amour? Ah! Seigneur! que ne puis-je donc l'aimer mille fois plus que moi-même! Oui, je l'aime, cet homme qui ne m'aime pas, cet homme qui me hait, si vous voulez, mortellement. Peu s'en faut que je n'aime son aversion qui me donne lieu de mériter votre amour. Quelle preuve vous plaît-il que je vous en donne? Que je lui veuille du bien? Je lui souhaite tous les biens que je me souhaite à moi-même. Que je prie pour lui, à votre exemple? Seigneur, oubliez le péché qu'il pourrait avoir commis en m'offensant. Oubliez encore tous les autres dont il pourrait être coupable. Faites-lui mille et mille biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire. Je vous en conjure, ô mon Dieu! par les entrailles de votre miséricorde infinie; par le sang que vous avez versé pour lui sur la croix, par l'exemple que vous m'avez donné vous-même de pardonner, par la prière que vous fîtes, en mourant, pour ceux qui étaient les auteurs de votre mort : *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* Vraiment je le puis bien dire de ceux qui me persécutent qu'ils ne savent ce qu'ils font. Ils croient de me nuire, et ils se rendent les instruments de mon bonheur éternel. Faites, s'il est possible, mon Maître, qu'en voulant me blesser ils ne se nuisent pas eux-mêmes,

qu'ils ne vous offensent pas, que les outrages qu'ils me feront leur deviennent, aussi bien qu'à moi, un sujet de mérite et de récompense éternelle. *Ainsi soit-il.*

FIN DU SECOND VOLUME

SERMON XXIII

Pour le jour de la Transfiguration

Les chrétiens doivent espérer dans l'exercice de la vertu les mêmes avantages qui leur font aimer le vice, puisqu'elle ne nuit point aux intérêts temporels, mais qu'elle les favorise extrêmement, et que bien loin d'être ennemie des plaisirs, elle en est une source très abondante.

SERMON XXIV

Pour le jour de la Transfiguration

Le désir qui porte à quelque autre objet qu'à Dieu seul trouble le cœur, et sa possession ne le calme point.

SERMON XXV

De la Présentation de la Sainte Vierge

S'il faut choisir un temps pour se donner sérieusement à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres temps, parce qu'il y a plus de nécessité de le faire en cet âge-là, plus de bienséance et plus de mérite.

SERMON XXVI

Pour le jour de la Conception Immaculée de la Sainte Vierge

La Conception immaculée n'est pas seulement un des plus grands privilèges que la Sainte Vierge ait reçus, mais elle est en Marie la source de tous les autres privilèges qui lui ont été accordés.

SERMON XXVII

Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception, en la préservant du péché; elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grâce.

SERMON XXVIII

Pour le jour de la Purification de la Sainte Vierge

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu ; elle lui sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, qui est son fils bien-aimé, et ce qu'une vierge a de plus précieux, qui est l'honneur de sa virginité.

SERMON XXIX

Pour le jour de la Purification de la Sainte Vierge

On a toujours estimé et loué la pureté de la Sainte Vierge; cette vertu pourtant n'aurait rien eu de fort considérable à l'égard de Marie si son amour pour la pureté n'eût été très tendre et très désintéressé.

SERMON XXX

Pour le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge

La force et grandeur d'âme de la Sainte Vierge efface toutes les plus hautes idées que la morale ait jamais données du Magnanime *dans le refus qu'elle fait de la maternité divine et dans l'acceptation de cette même maternité.*

SERMON XXXI

Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge

La gloire de la Sainte Vierge dans le ciel est pleine et surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire, elle n'y a même rien à regretter ; elle n'y désire rien, et n'y a rien à désirer ; elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à personne.

SERMON XXXII

Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge

L'humilité profonde de la Sainte Vierge et ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

SERMON XXXIII

Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le panégyrique d'un prince naissant, Marie enfant et naissant en fournit un fort grand sujet, par ce qu'elle a fait depuis sa Conception, et par ce qu'elle doit faire tout le cours de son âge.

SERMON XXXIV

Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge

Il faut observer trois choses dans la naissance mystérieuse des fidèles : les soins qui les précèdent, les tranchées qui l'accompagnent et la joie dont elle est suivie.

SERMON XXXV

Pour la Fête du Scapulaire de la Sainte Vierge

La dévotion du Scapulaire est une voie sûre pour s'assurer de la protection de la Sainte Vierge, parce qu'elle s'est étroitement engagée de protéger ceux qui porteront ce saint habit; nous l'y engageons encore plus fortement, dès lors que nous nous attachons à cette dévotion.

SERMON XXXVI

Pour le jour de Saint Joseph

L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit d'une très grande sainteté où il était parvenu avant son mariage, et elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande, où il a été élevé par ce mariage.

SERMON XXXVII

Pour le jour de Saint Jean-Baptiste

Saint Jean-Baptiste a très bien rempli la qualité de Précurseur de Jésus-Christ, montrant et marchant le premier par les voies que le Sauveur devait tenir et enseigner aux autres hommes.

SERMON XXXVIII

Pour le jour de Saint Bonaventure

Saint Bonaventure a allié une humilité très profonde avec une très profonde doctrine, et une dévotion très simple et très tendre, avec une merveilleuse subtilité, de sorte qu'il peut être appelé le docteur humble et dévot par excellence.

SERMON XXXIX

Pour le jour de Saint François de Borgia

La mortification a réduit le corps de Saint François de Borgia à souffrir toutes choses sans résistance, et elle a mis son esprit en état d'agir sans peine et sans interruption.

SERMON XL

Pour le jour de Saint Etienne

PREMIER MARTYR

Saint Etienne a été un parfait exemple de charité et le premier exemple de la charité parfaite.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

IMPRIMERIE NOTRE-DAME

252
L119
42771
LA COLOMBIÈRE, S. J., CLAUDE DE
AUTHOR
Oeuvres Complètes
TITLE
Tome 2e. Sermons. 2e Volume.
DATE DUE
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBEL
42771